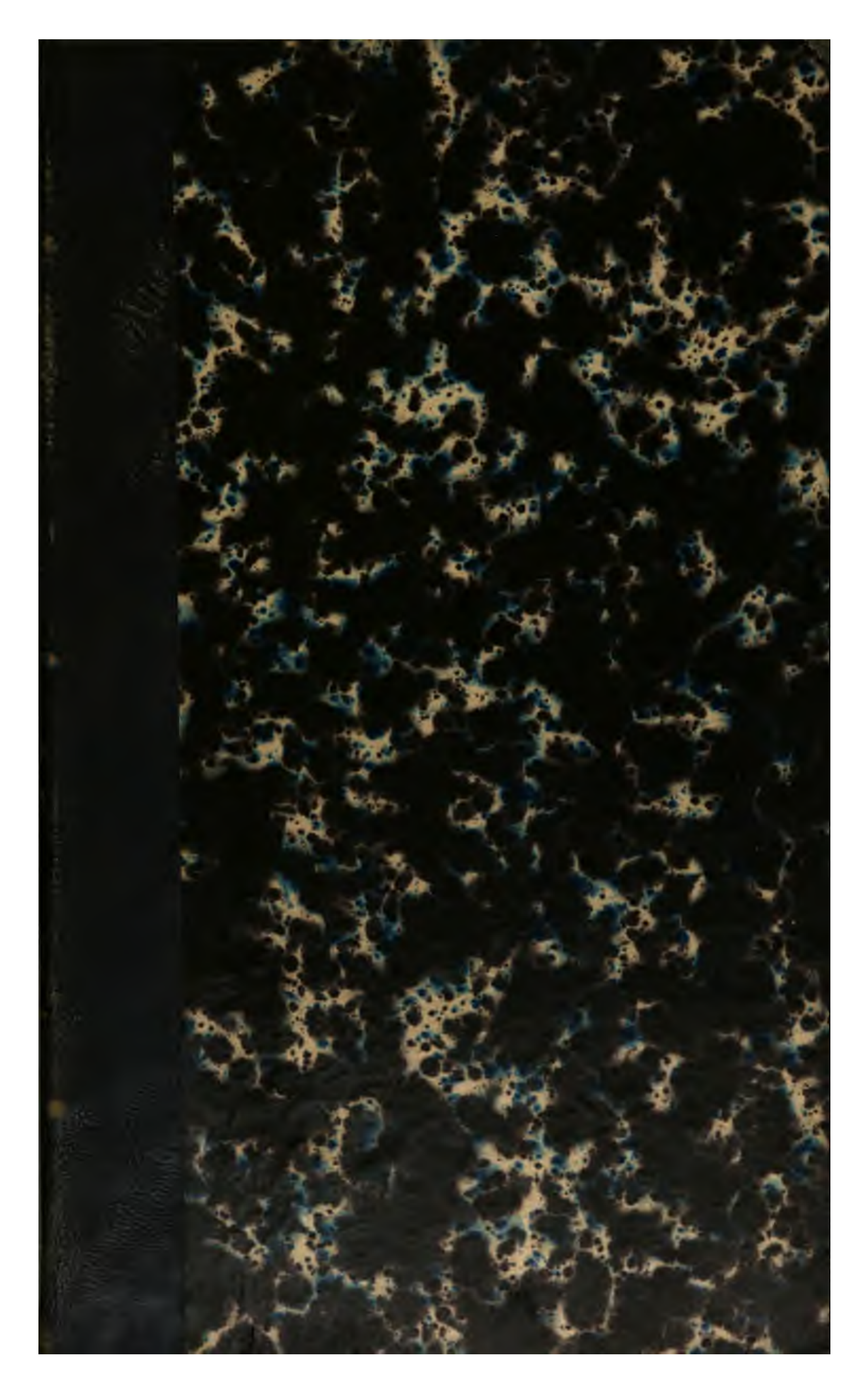
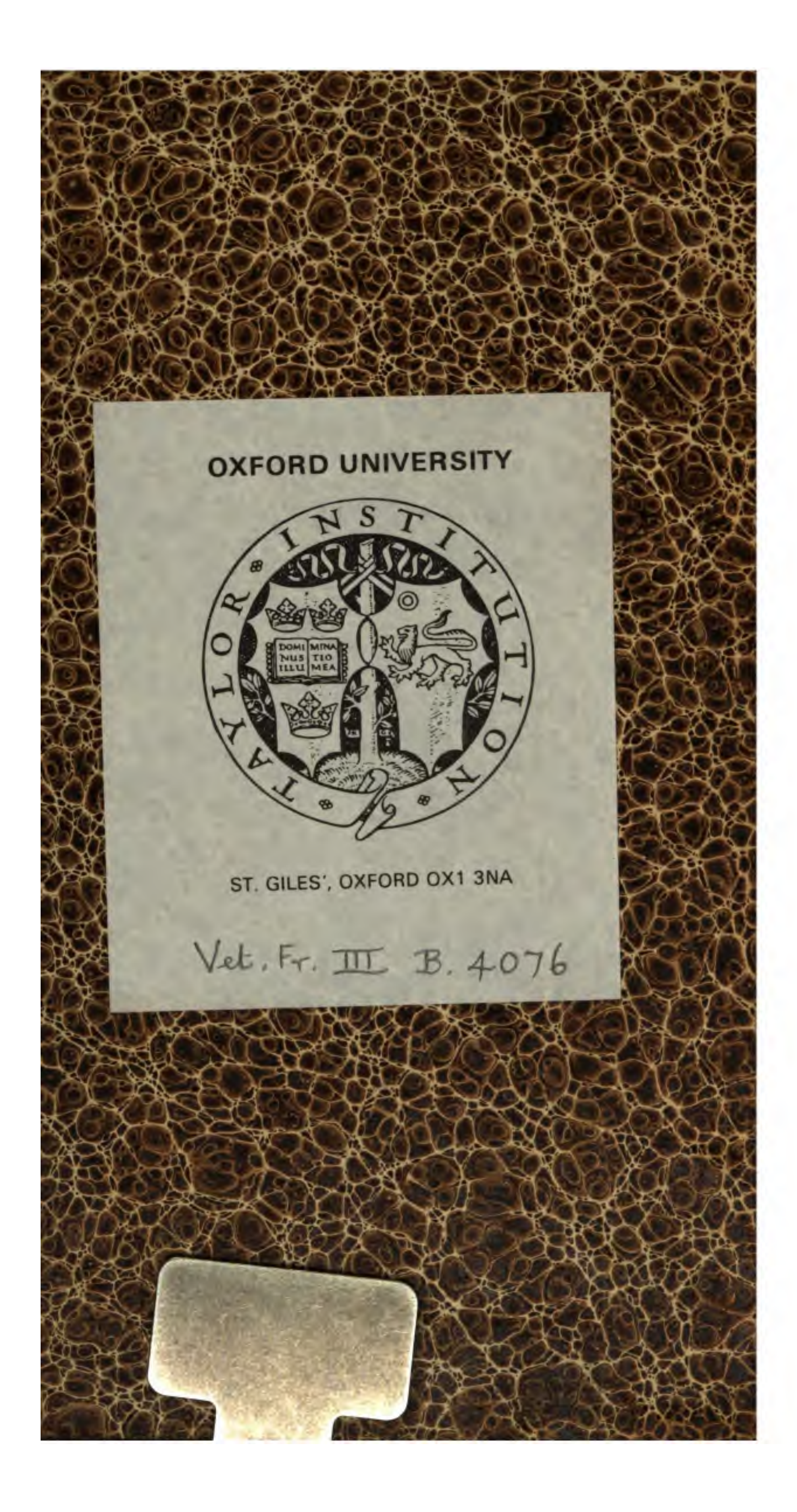



OXFORD UNIVERSITY
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
ST. GILES', OXFORD OX1 3NA
Vet. Fr. III B. 4076



Edition originale

Rare

£45

OEUVRES

DIVERSES ET INÉDITES,

DE

M.-J. CHÉNIER.



M. J. DE CHÉNIER

de l'Institut de France

Né à Constantinople en 1764.

OEUVRES

DIVERSES ET INÉDITES,

DE

M.-J. CHÉNIER,

MEMBRE DE L'INSTITUT;

Ce Volume, orné du portrait de l'auteur, contient :

LA BATAVIADE, Poëme épique;
L'ESSAI SUR LES PRINCIPES DES ARTS, Poëme;
Discours en vers, SUR L'INTÉRÊT PERSONNEL;
L'ART POÉTIQUE D'HORACE, traduit en vers;
LA POÉTIQUE D'ARISTOTE, traduite en prose; etc., etc.
Tous ces ouvrages sont accompagnés de DISCOURS et de NOTES.

PRIX, *six francs.*

BRUXELLES,

DE L'IMPRIMERIE DE WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI,
Et se trouve chez les principaux libraires de l'Europe.

MDCCCXVI.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Il m'est doux de penser que les véritables amis des lettres et de la liberté me sauront gré des sacrifices que j'ai faits et des soins que je me suis donné, pour arracher à l'oubli plusieurs des ouvrages inédits de Chénier. En les rassemblant dans ce volume j'ai fait ce que j'ai pu pour rendre cette édition digne du poëte et de ses lecteurs. C'est un devoir pour moi que de consigner ici le tribut de ma reconnaissance envers ceux qui ont bien voulu me seconder. Je citerai particulièrement l'imprimeur dont le désintéressement est le moindre mérite. Il est pénible pour moi de ne pouvoir consigner de même tout ce que je dois à l'auteur du *Discours préliminaire* et des *Notes*; il m'interdit même l'éloge, que son travail lui obtiendra en dépit de sa modestie.

En rassemblant ainsi divers ouvrages de Chénier, où l'on admirera ses sentimens et son mérite, j'ai voulu publier dans le *Royaume des Pays-Bas* (terre chérie de la liberté, des sciences et des belles-lettres) un livre qui fut en même-temps *national* et *classique* : et si j'ai atteint ce but, mes vœux sont remplis.

Nous publierons incessamment un discours en vers de *Chénier*, intitulé : *Si l'erreur est utile aux hommes*; ouvrage inédit et l'une des dernières et des plus piquantes productions de l'auteur.

SMOLKY, éditeur.

Nota. Avant d'aller plus loin le lecteur est prié de consulter l'*errata*.

ERRATA.

Lisez la plume à la main, disait le docte *Fleury*; sauf comparaison, c'est aussi ce que nous disons au Lecteur, non pour qu'il *retienne*, mais pour qu'il veuille bien *effacer* ou *rectifier*, dans ce volume, quelques erreurs assez graves :

Dans le *Discours préliminaire*, page viij, ligne dernière, au lieu de *Assessins*, lisez *Ismaliens*. Les *Ismaliens* de Syrie, qui habitaient un petit canton de Phénicie, au milieu des montagnes du Liban, sont connus dans l'Orient sous le nom de *Haschischin*, pluriel du mot arabe *Haschischi*, dérivé de *Haschich*, qui signifie herbe. Les historiens des croisades, en les nommant *Assassins*, font dériver ce nom de l'action de tuer; M. *Sylvestre de Sacy* a dit, et son opinion a prévalu, que le nom de cette peuplade dérive de *Haschisch* et *Haschischa*, qui est le nom du *Chanvre*, dont la vertu enivrante a mérité à cette plante le titre d'herbe par excellence. On sait que le *Vieux de la montagne*, *scheik*, c'est-à-dire, chef de cette peuplade, faisait usage de cette plante pour enivrer les sens et exciter l'imagination des satellites qu'il choisissait parmi ses sujets, dont l'aveugle obéissance était inouie.

Dans le discours, *le poëme et les notes*, au lieu d'*Egmont*, et *Horne*, lisez *Egmond*, et *Hoorne*.

Page xxi, ligne 9, et page XLviij, ligne 13, au lieu de *Zélande*, lisez *Zeelande*.

POEMES ET NOTES.

Page 30, vers 24, et page 89, note 32, au lieu du vers qui s'y trouve substituez celui-ci :

D'*Eboli*, *toujours vil*, *mais jamais imprudent*.

Page 39 et 40, note 2, à la fin, effacez ces mots : *Pour remplacer*, *etc.*, jusqu'à *les*, non-compris.

Page 45 ligne 10, au lieu de *Gérard*, lisez *Gérards*.

Page 63, ligne 3, au lieu de *Charles-Quint*, lisez *Sixte-Quint*.

Page 73, ligne 6, au lieu de *le* 10 *Février*; lisez *le* 10 *Juin*; même page, ligne 21, au lieu de 1597, lisez 1581; à la fin de la note ajoutez en 1582.

Page 78, note 9, au lieu de *Damstel*, lisez *l'Amstel*.

Page 80, ligne 6, à l'épitaphe qui se trouve à cette note, substituez celle-ci :

» *O deus omnipotens, crassi miserere* Vitelli,
» *Quem mors præveniens non sinit esse* bovem !
» Corpus *in Italia est; tenet* intestina *Brabantus*
» *Ast* animam, *nemo. Cur?* Quia non habuit.

(*V. l'Histor. Petit. p.* 309).

Page 4, vers 5, et page 80, note 13.

Van Doës y commande, etc.

Les poëtes en général, les poëtes français sur-tout, et Boileau lui-même, altèrent l'orthographe (et par suite la prononciation) des noms étrangers. Ici, *Chénier* fait deux syllabes de la diphtongue hollandaise *oe*, que l'on prononce *ou*, en une seule syllabe. En se servant du nom plus harmonieux de *Douza*, Chénier aurait pu faire le vers ainsi :

« C'est *Douza* qui commande ; il joint à la valeur », etc.

Dans la même note, au lieu de *James* Douza, lisez *Janus* (Jean), etc.

Page 87, note 26, ligne 27, *Barneveldt* se déclare, etc. rectifiez ainsi cette partie de la note. *Barneveldt*, ses amis *Grotius* et *Vossius*, étaient du parti des *Arminiens* ou Remontrans ; ce parti voulait mitiger les principes de *Calvin* sur la *prédestination* et la *grâce* ; il réclamait *la tolérance universelle*. Le prince *Maurice* s'était déclaré du parti contraire..... Querelle tout aussi importante, tout aussi heureuse dans ses résultats, que les disputes des *Jansénistes* et des *Molinistes* en France. *Barneveldt fut accusé, etc.*

Page 112, avant-derniers vers,

Le *savant Durante*, *etc.*

Nous rappellons qu'il faut prononcer *Duranté*.

Page 121, à la fin de la note 10. *Il n'a pas laissé un*, ajoutez *seul*.

Page 173, ligne 20, au lieu de *ars*, etc., lisez *ut*.

Page 177, lignes 15, 18 et 21, *Licinius*, lisez *Licinus* : — *Licinio*; lisez *Licino* : — *Licinius*, lisez *Licinus*.

Page 178, lignes 27 et 28, au lieu de *Métis déesse*, etc., lisez *Métius ami d'Horace*.

Page 179, ligne 17, au lieu de *Ramaux* lisez *Rameaux*. Même page, ligne 26, au lieu de *Vergile* lisez *Virgile*.

Page 233, ligne 5 de la note 16, *Arcaniens* ajoutez *et*.

NOTICE.

Marie-Joseph Chénier, membre de l'*institut*, né à *Constantinople*, le 28 Août 1764, mourut à Paris le 10 Janvier 1811.

Français d'origine, il se rendit à jamais digne de ce titre, par son amour pour sa patrie, son génie et ses ouvrages.

Dans sa jeunesse il embrassa la carrière militaire (en 1781 il était officier de dragons) ; toute sa vie fut un combat.

Représentant du peuple, un des plus éclairés défenseurs de ses droits, tous les ennemis de l'indépendance nationale furent les siens.

Chénier, comme écrivain, eut à combattre contre l'envie et l'ignorance ; ils ne purent échapper à sa plume acérée ; comme citoyen, la vérité et la postérité le vengeront du trait empoisonné, dont la calomnie l'a frappé......

La vérité et la postérité attesteront qu'environné des horreurs de l'anarchie, *Chénier* osa dire qu'il fallait *des lois* et *non du sang !....*

Que, dans son ode sur la situation de la République, durant l'oligarchie de Robespierre, le poëte patriote s'est écrié :

Renais chez les mortels, aimable égalité,
Viens briser le glaive anarchique ;
Revenez, douces lois, justice, humanité,
Sans les mœurs, point de liberté ;
Sans vertu point de république !

L'*écrit inédit* et la notice que nous publierons *incessamment*, (avec divers ouvrages de Chénier) vengeront sa mémoire indignement outragée !

TABLE
DES OUVRAGES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

Fin de la table des matières.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

La lutte à jamais glorieuse que les *Provinces-Unies* soutinrent contre leur oppresseur, Philippe II, est le sujet de l'Épopée dont *Chénier* devait enrichir notre langue. Dès le début le poëte indique le sujet de la BATAVIADE :

Je chante, dit-il, *les combats, et ce peuple indompté,*
Qui, sous le Grand Nassau, conquit la liberté; . . . .

Puis, invoquant le génie dont l'accent prophétique effraye les tyrans et révèle aux nations leurs droits et la liberté; ce génie,

Par qui l'homme au tombeau plane encor sur les âges,

Le poëte poursuit :

Redis comment Philippe à la honte des fers
Du fond de son palais condamnait l'univers;
Comment au sein de Rome un prêtre fanatique
Du monarque Espagnol aidait la politique;
Et comment le Batave, en conquérant ses droits,
Fonda sa république, et fut l'égal des Rois.

A cette époque, Charles-Quint, après avoir régné dans les quatre parties du monde, se démet du trône en faveur de Philippe II, mais non de la puissance qu'il devait à son génie vaste, souple et hardi : le Fils succède au père encore vivant; mais il n'hé-

rite que de son sceptre et de ses vices. Ce n'était point assez pour conserver toutes les possessions de l'empire de Charles-Quint. Le sceptre déchut bientôt entre les mains du fils. Ses moyens personnels ne pouvaient suffire à l'étendue de son pouvoir.

En Europe, le royaume d'Espagne, de Navarre, celui des Deux-Siciles, le duché de Milan, les Dix-Sept Provinces des Pays-Bas et la Franche-Comté, étaient soumis à Philippe : en Asie, il possédait les îles Philippines, celles de la Sonde et une partie des Moluques : en Afrique, Tunis, Oran et le Cap-Verd : en Amérique, le Pérou, le Mexique, la Nouvelle-Espagne, le Chili et presque toutes les îles situées entre les deux continens. Son revenu était de plus de vingt-cinq millions de ducats et le Nouveau-Monde lui offrait d'innombrables richesses. Ses troupes et ses généraux formés à l'école de Charles-Quint, étaient impatiens de courir aux champs des périls, pour y remporter de nouvelles victoires (*a*); (1) ses flottes commandées par Doria, accoutumées à vaincre, menaçaient le monde entier.

L'Autriche, la première puissance de la Chrétienté, était gouvernée à cette époque par Ferdinand, on-

(*a*) Pour les notes numérotées voyez à la fin du discours.

cle de Philippe; Charles-Quint lui avait confié l'empire en abdiquant. Ferdinand était plus occupé à pacifier ses états qu'à les agrandir. La Saxe, la Hesse, le Brandebourg, le Palatinat et quelques-unes des villes impériales avaient embrassé le luthéranisme; tandis que l'Empire, sacrifiant au culte ancien, soutenait sa croyance avec acharnement. Tout le corps germanique était déchiré par des querelles de religion. Maximilien II succéda à Ferdinand. Son gouvernement faible et inconstant excita plus de murmures et de railleries, que sa bonté généreuse n'obtint de reconnaissance : on le pressa vainement de réduire les protestans par la force des armes. « Ce n'est pas, disait-il, en rougissant les autels » du sang des Hérétiques, qu'on peut honorer le » père commun des hommes. » (2)

La France, par son courage et son esprit indépendant aurait pu servir de *palladium* à la liberté publique et devenir l'exemple des autres états. François Ier. venait de mourir, Henri II tenait les rênes de cette grande monarchie; il régnait sur les Français et par son héroïsme et par son amabilité. Les plaisirs et les arts charmaient sa cour, et ses guerriers se disputaient l'honneur de concourir à augmenter sa gloire. Anne de Montmorency et François de Guise,

combattaient sous ses ordres. Mais Henri II, dont l'intrépidité avait excité l'admiration de l'Europe, n'avait pas les vertus et les qualités qui devraient toujours être les compagnes du pouvoir : il s'occupait trop de ses plaisirs et pas assez du bonheur de son peuple et de la gloire nationale. Il ne savait rien oser, et laissait tout faire à ses ministres; cependant il repoussa les persécutions et l'honneur du nom Français ne fut point obscurci sous son règne. On connait sa fin malheureuse; on sait qu'il mourut des suites d'un coup de lance, qu'il reçut dans un tournois; événement qui justifia le mot d'un seigneur étranger qui dit en voyant ce spectacle guerrier : « *Ce n'est pas assez si c'est tout de bon, et c'est* » *trop si c'est un jeu.* »

Charles IX, en succédant à Henri II, trouva l'état endetté de 43 millions, 500 mille livres : dette énorme à cette époque..... Plût au ciel que le trône et la puissance, comme les trésors de l'état, eussent failli à Charles IX!.... Henri IV vint après lui pour consoler la France.

L'Angleterre, qui depuis s'est montrée si jalouse de la liberté *qu'elle ne veut pas que les autres peuples puissent en jouir*, se laissait asservir par une femme faible, stupide et cruelle : le fanatisme

décimait la nation; les chambres étaient présidées par la plus lâche complaisance; le découragement avait atteint toute l'armée; la marine et le commerce languissaient dans un fatal repos, et le trésor public s'épuisait pour augmenter les richesses d'un roi étranger, bien digne de devenir l'époux de Marie Ire.; ce Prince était Philippe II.

L'Écosse livrée aux factions religionnaires et catholiques, préparait elle-même son asservissement.

La Suède gouvernée par *Gustave Wasa*, réparaît glorieusement ses malheurs; mais le stupide et féroce Eric XIV suspendit le cours de cette heureuse destinée, en succédant au Grand Gustave.

Le Danemarck respirait enfin sous l'administration bienfaisante de Christiern III; son fils et son successeur Fréderic II, dont la plus chère ambition était de maintenir la paix dans le sein de l'état, refusa de satisfaire à la demande de Pie IV, qui le priait d'envoyer un député au concile de Trente. Il écrivit à ce pape: «Que, comme son père, il n'avait rien » à démêler avec les pontifes romains et les conciles.»

La Pologne, régie par le Grand Sigismond, ne semblait pas encore destinée à devenir la proie de l'anarchie et des malheurs quelle entraine toujours à sa suite.

La Prusse, vassale de la Pologne, ne formait point

encore d'Etat, et rien n'annonçait qu'elle serait un jour d'un grand poids dans la balance politique.

La Bohême dépouillée de ses droits, n'était qu'une province de l'Autriche.

La Hongrie était disputée par trois souverains. L'un, Ferdinand I[er]. se fit proclamer roi à Presbourg. L'autre, Soliman II, voulait régner par droit de conquête; il avait prêté secours au troisième prétendant, Zapolski, vaivode de Transilvanie, qui comptait sur son courage pour parvenir au trône où la majorité de la nation l'appellait. Ces débats pour une couronne, renouvellés souvent, et dont le peuple est toujours la victime, ont donné à La Fontaine l'idée de sa fable historique des *Voleurs et l'Ane*:

« L'âne (dit-il), c'est quelquefois une pauvre province:
» Les voleurs sont tel et tel prince,
» Comme le *Transilvain*, le *Turc* et le *Hongrois*.
» Au lieu de deux, j'en ai rencontré trois.... »

La Moscovie à cette époque était plongée dans la barbarie et l'esclavage, et n'inspirait aucune inquiétude à l'Europe.

En Turquie, le valeureux et magnifique Soliman enchaînait la victoire à l'étendart du prophète;

mais, à sa mort, l'éclat du croissant s'obscurcit presque tout-à-coup.

En Italie, Cosme de Médicis se montrait digne de ses ancêtres par son amour pour les arts, qu'il rappellait à Florence. Il paraissait entièrement dévoué à Philippe; croyant acquitter ainsi sans doute, la reconnaissance de la Toscane envers la maison d'Autriche. Cette politique était peut-être aussi le résultat de la crainte que lui inspirait le voisinage du vice roi de Naples.

La proximité du Milanais traçait un pareil plan de conduite à Hercule, duc de Mantoue; de même qu'au prince de Parme (Octave) qui sollicitait de Philippe sa réintégration dans le duché de Plaisance, dont Charles-Quint l'avait dépossédé. A ces princes, alliés de Philippe, s'unissait Philibert III, à qui la France avait enlevé la Savoye et le Piémont.

Gênes, que le pouvoir de l'estime soumettait à *Doria*, était soumise elle-même par reconnaissance au fils de Charles-Quint.

Venise, tout en s'occupant à réparer les pertes de sa dernière guerre avec Soliman, et négociant en secret avec la France, réclamait ostensiblement l'appui de Philippe II.

Le Portugal enchaîné par la crainte n'osait bra-

ver le monarque Espagnol, et soumis au fanatisme, il préparait les feux qui devaient porter la désolation à Goa.

L'Helvétie seule, exempte d'ambiton, savourait les fruits d'une sage indépendance, en cultivant ses rochers.

Une puissance, dont nous nous sommes abstenus de parler jusqu'à ce moment pour en mieux signaler toute l'importance, c'est la puissance des Papes. Elle semblait alors menacer ruine...... Le Luthéranisme lui avait enlevé une grande partie de l'Allemagne, la Suède et le Danemarck; et le Calvinisme, Genève et presque toute la Suisse. L'Angleterre la Hollande et la France menaçaient de s'affranchir pour jamais du joug pontifical. Ces pays renfermaient dans leur sein un grand nombre de partisans des deux sectes, dont les opinions religieuses avaient une grande influence sur les opinions politiques. Afin de mettre un terme à l'envahissement des sectaires, la cour de Rome recruta de nouveaux militans pour son armée de missionnaires, et l'ordre d'Ignace de *Loyola*, nommé par Paul III, *compagnie de Jésus* (3) fournit aux papes des lieutenans, dont le dévouement est sans exemple.

Le Chef des Assessins n'avait pas de sujets dont la

soumission fut plus absolue. Rien n'était impossible à leur génie souple et entreprenant, rien n'échappait à leur perspicacité inouie; ils pénétraient partout. L'ame, l'esprit, et les facultés de chaque jésuite ne faisaient qu'une ame, dont l'abnégation pour l'intérêt du corps était sans réserve. Dans tous les états où cet ordre était admis, il formait un état séparé, une puissance politique et morale. Les autels, la chaire, le gouvernement, l'instruction publique et la direction des consciences étaient tout à-la-fois envahis par eux. En un mot le corps des jésuites, dont le centre de gravité était Rome, se divisait à l'infini, et quelque fut l'éloignement de chaque portion du corps, leur attraction était toujours la même...... On juge tout ce que les papes devaient espérer de l'ordre des jésuites et l'on sait tout le parti qu'ils en ont tiré pour l'intérêt et la plus grande gloire du Saint-Siège. Il s'en est peu fallu que le feu de l'inquisition, opposé à l'ardeur des sectaires, n'embrasât le monde entier, sans l'éclairer. Sous le prétexte de détruire l'hérésie, on assassinait de toutes parts et toujours au nom de la cour de Rome.

Les Papes ne se seraient - ils donc placés entre Dieu et les hommes que pour être inhumains avec impunité? Et les liens consacrés à l'union du

ciel avec la terre, ne sont-ils en leurs mains qu'une chaîne dont ils voudraient envelopper le monde ?

Pierre Caraffe, sous le nom de Paul IV, monta sur le trône pontifical, avec la volonté de l'affermir à jamais. Dès son jeune âge élevé au sein même de la cour de Rome, il en fut élu le chef, après avoir vieilli dans le secret de sa politique et de son ambition. Quatre-vingt années n'avaient point éteint l'ardeur qui le dominait. Implacable envers les ennemis du Saint-Siège, ils ne cessa d'attaquer la réforme par le fer et par le feu. Il traitait ses sujets avec une hauteur insuportable, et il voulait que les rois fussent ses sujets. Toujours plus ambitieux, en dépit de son impuissance, dans son délire, il menaça Charles-Quint des foudres ecclésiastiques, l'accusant de ne pas s'opposer avec assez de zèle aux Luthériens. Il blama l'élévation de Ferdinand Ier., comme ayant osé accepter l'empire avant de consulter Rome. Élisabeth, reine d'Angleterre, subit un semblable reproche; Paul IV lui envoya un ambassadeur, chargé de lui dire qu'avant de s'asseoir sur le trône, elle aurait dû se rappeller, *que c'était un fief du Saint-Siège : et que d'ailleurs cette couronne n'était pas destinée à une bâtarde.*

Son ambition démésurée ne s'éteignit qu'avec son

existence; mais la politique qui était l'âme de ses projets lui survécut.

Pie IV en succédant à Paul IV, sacrifia le neveu et le frère de son prédécesseur, qui offusquaient son autorité et son caractère ombrageux. Il ne cessa de poursuivre les hérétiques et d'entretenir les buchers de l'inquisition. Pie V suivit son exemple; et les foudres du vatican, loin de s'éteindre en ses mains, devinrent plus étincellantes et plus terribles: lorsqu'elles furent remises au pouvoir de Grégoire XIII, il en tempéra l'ardeur sans en diminuer la force.

Les massacres de la St.-Barthélemi datent de son pontificat. Il existe une médaille qu'il fit frapper en mémoire de cet événement; on voyait sur un côté:

Grégorius XIII, *Pont. Max.* A. N. I. (et le portrait de ce pape) et l'on remarquait *au revers de la médaille* L'ANGE EXTERMINATEUR, armé d'une croix et d'une épée, massacrant les Huguenots, et ces paroles: *Hugenotorum strages* 1572 (*b*).

Ce pape, qui prétendait qu'un pape doit tout savoir, se déclara l'ami des sciences et des arts, mais il fut toujours implacable envers les Protestans; il

---

(*b*) Nouveau voyage d'Italie, par Misson, (La Haye, 1702), tome I, page 158.

envoya des troupes et de l'argent à Henri III, pour combattre et détruire les Calvinistes, et laissa les campagnes de Rome livrées au brigandage. Le cardinal Borromée, l'un des principaux instrumens de son élevation, lui disait : « St.-Père, si j'avais » prévu la conduite que vous tenez, vous n'auriez » eu ni ma voix, ni celle de mes amis. Que dites- » vous donc là, répliqua Grégoire, est-ce que le » Saint-Esprit ne le savait pas ? »......

Le fameux Sixte-Quint vint après lui. Sixte, qu'avant son exaltation on appellait l'*Ane de la Marche*, se fit remarquer aussi par beaucoup d'esprit, et par une politique atrocement perfide........ Portant envie au destin d'Elisabeth, qui avait sacrifié Marie Stuart à son ressentiment, il s'écria un jour : « *heureuse femme qui a goûté le plaisir de faire sauter une tête couronnée!* — Si ce pape n'avait pas détesté les moines, on ne saurait quel trait d'éloge lui adresser...... Urbain VII, l'ami de Sixte, lui succéda, mais il ne fut pape que douze jours. Le règne de Grégoire XIV, qui le suivit, ne dura que six mois. Ce temps lui suffit pour employer une partie des trésors amassés par Sixte-Quint; il s'en servit à l'instigation de Philippe II, *pour faire la guerre à Henri IV*, et ravager la France. L'infaillibilité des

papes ne les rend pas immortels. Innocent IX, qui lui succèda, fut enlevé par la mort au trône pontifical qu'il n'occupa que deux mois. Le dernier pape qui siéga pendant le règne de Philippe II qui mourut avant lui, ce fut Clément VIII. Sixte-Quint l'avait honoré du chapeau de cardinal en 1585. Il se déclara, comme le pontife précédent, l'ennemi de Henri IV; il refusa long-temps d'accorder son absolution à ce roi : « *seul roi de qui le peuple ait gardé la mémoire* »! Il ne céda qu'avec peine aux représentations d'Oliviéri, auditeur de la rote, qui lui fit sentir les dangers de son opiniatreté, en lui rappellant « que Clément VII *perdit l'Angleterre* par complaisance pour Charles-Quint, et que Clément VIII perdrait la France par complaisance pour Philippe II. »

Clément admit enfin les envoyés du roi de France; c'étaient Du Perron et d'Ossat, nommés depuis cardinaux. Dans la cérémonie qui eût lieu le 7 septembre 1595, le pape donna l'absolution au roi, dans la personne de ses envoyés, en les touchant d'une petite baguette, à la manière des anciens Romains, lorsqu'ils affranchissaient leurs esclaves; *le saint-père rendait ainsi la liberté chrétienne, à ceux qui étaient liés par les censures*........ L'ab-

solution faillit être retardée à cause de l'expulsion des jésuites du royaume de France, après l'attentat de *Jean Châtel* en 1594; « Est-il juste, disait le » pape au cardinal d'Ossat, de punir tout un corps » pour la faute d'un particulier ? Les grands ser- » vices que cet ordre a rendus à l'église dans toutes » les parties du monde sont bien mal récompensés ! « Je vois par là, quoique vous puissiez dire, que les » calvinistes sont encore bien puissans en France. » Se prononcer contre les fils d'Ignace de Loyola, quelque chose qu'ils fissent, c'était pour la cour de Rome se mettre en état d'hérésie.

Le livre de Molina *sur le libre arbitre* et *la grace*, ayant produit un schisme entre les Dominicains et les Jésuites, le pontife se hâta d'établir la congrégation *de Auxiliis*, ou *des secours de la grace*; la congrégation assemblée censura Molina, qui ne s'avoua pas vaincu; et Clément VIII mourut le 5 mars 1608, avec le chagrin de n'avoir pas terminé au gré de ses vœux une *dispute religieuse*, qui, cinquante et un an après, eut un heureux résultat *pour le monde littéraire*, celui d'avoir inspiré à *Pascal*, ses lettres immortelles *contre les Jésuites*.

De tous les papes qui se succédèrent pendant le

régne de Philippe II, Paul IV est le seul qui tenta de s'opposer aux vues ambitieuses de ce monarque, si disposé cependant à mériter toujours les indulgences et les graces de la cour de Rome. C'est alors que l'on vit le *pontife romain*, et le grand sultan (*c*), se réunir à Henri II, pour faire la guerre au successeur de Charles-Quint; (*d*) mais l'Angleterre, à la sollicitation de Marie Ire., joignit ses armes à celles de Philippe, et les malheurs du roi de France, les revers de Guise et l'habileté du duc d'Albe assurèrent les triomphes de Philippe en Italie; le Pape abandonna aussi-tôt un souverain qui n'était pas digne de combattre sous les bannières pontificales; puisqu'il avait été vaincu........

Tout semblait favoriser à cette époque la puissance de Philippe, et concourir à le bercer de l'espoir d'être un jour le *chef d'une monarchie universelle*, quelqu'indigne qu'il fut du pouvoir, par son caractère et ses desseins.

Détestant l'humanité entière, et surtout la vertu courageuse; le sentiment de la vengeance, qu'il ne comprimait que pour le mieux assouvir, était le

---

(*c*) Soliman II.

(*d*) En 1556.

seul qui enflammait son ame. Ne cherchant jamais le mérite modeste qu'il aurait repoussé si le hazard l'eut fait connaître (4); sa perspicacité était prompte à découvrir les vices qui pouvaient servir son ambition. Le crime trouvait grâce à ses yeux, il obtenait même *des titres de noblesse*, pourvu qu'il se rendit nécessaire (*e*). Il fallait que toutes les volontés cédassent à la sienne; la moindre opposition, la plus humble remontrance l'irritaient. Ce n'était point assez que d'être son sujet, il fallait être son esclave; et ce souverain, dont l'orgueil ne pouvait se rassasier de servitudes et d'hommages, à qui tout l'éclat du diadême ne suffisait pas, qui voulut livrer à la hache des bourreaux la tête de son plus cher favori, du plus dévoué de ses lieutenans (*f*), pour avoir osé pénétrer jusqu'à lui sans s'être fait annoncer; ce souverain, oubliant ce qu'il devait à un Roi et à lui-même, au mépris de toutes les convenances, reçoit l'ambassadeur français, l'amiral Coligni, *le compagnon d'armes de François Ier.*, dans un appartement dont les tentures représentaient la bataille de Pavie, et toutes les circonstances de la captivité de

(*e*) Voyez les notes du Poëme (37), page 60.

(*f*) Le duc d'Albe.

de ce monarque !..... *Charles* même fut l'objet du dédain et de l'ingratitude de Philippe, dont l'oubli le contraignit à réclamer la modique pension qu'il s'était réservée de tant de royaumes cédés à ce fils. Pour Philippe, c'eût été décheoir que de se conformer aux usages et aux mœurs des peuples qu'il voulait gouverner, ou plutôt asservir. Dévoré de la *soif* de régner, tout portait ombrage à sa puissance, qu'il ne s'occupa jamais de rendre supportable; c'est toujours en l'imposant qu'il la faisait reconnaître. La foudre seule annonçait son pouvoir, et pourtant, au mépris du ciel et de l'humanité, ses courtisans et des prêtres proclamaient *qu'il était l'image de Dieu sur la terre !!*.... L'excessif amour du pouvoir l'avait disposé au crime, le fanatisme le rendit implacable et féroce. Pour se dédommager sans doute de n'avoir pas assisté *aux massacres de la Saint-Barthélemi*, il en ordonna *le panégyrique*, et la satisfaction que lui causa la lecture de ce discours, ne peut être comparée qu'à celle qu'il éprouva au *spectacle d'un auto-dafé* où ce *prince chrétien*, ce *fils chéri* de l'*église*, insultant au malheur des victimes que les flammes dévoraient, sourd à leurs cris, enviait aux bourreaux leur affreux ministère ! (*g*)

(*g*) Voyez les notes du poëme, (3) page 51.

Voilà celui que le destin avait appellé à régner sur les citoyens des Provinces-Unies ?

Il semble que la destinée de ces peuples était de n'obtenir une patrie, que par un courage à toute épreuve. Le sol même fécondé et embelli par leurs travaux et leur commerce, est une conquête arrachée à l'Océan, qui ne cesse de la disputer à leur infatigable et immortelle industrie. Ces peuples bravant à la fois les mers et la tyrannie, offrent dans leur caractère des particularités que l'on chercherait vainement aux mêmes périodes historiques chez les autres nations. Les premières époques même de leur établissement sont remarquables. Lorsque les Cimbres et les Teutons quittèrent la Chersonèse-Cimbrique et les îles de Codan (*h*), (les ravages de l'Océan et sur-tout l'excès de la population les obligeaient d'abandonner ces contrées,) ils entraînèrent avec eux les peuples dont l'Histoire et la Muse de Chénier consacrent l'illustration. A la suite de plusieurs révolutions physiques et politiques, quatre siècles s'étant écoulés, durant lesquels les Cimbres et les autres barbares du Nord ravagèrent une partie du monde et contribuèrent eux-mêmes à leur destruction ; les *Cattes*

(*h*) Aujourd'hui le Dannemarck.

Battes, ou *Bataves* trouvèrent enfin un asile. Repoussés des bords de l'Adrana (*i*) par des guerres intestines qui ne cessaient de troubler leur existence pastorale, ils s'emparèrent de la grande île du Rhin, qui prit le nom de *Batavie*, aujourd'hui la *Hollande*. Delà les Bataves se répandirent dans la *Gaule-Belgique*; leur nom devint commun à tous les anciens habitans des *Provinces-Unies*. Les *Frisons*, issus des Francs, figurèrent avec gloire sur la même scène. Ils occupaient les provinces de Frise, d'Overyssel, de Groeningue et des Ommelanden. Ces peuples, réunis par un intérêt commun, ainsi qu'ils le sont aujourd'hui par le plus sage et plus libéral des gouvernemens, repoussèrent les aigles romaines : *César* admira leur courage et les associa à ses triomphes; et Tacite, (*k*) qui se plût à retracer leurs nombreux exploits oppose leur caractère simple et bon, leur vertu indépendante et courageuse à la lâcheté et aux vices des Romains, que leur discipline rendait si redoutables! Les Ba-

---

(*i*) *Adrana*, *Adranus*; *Ædera*, l'Eder l'une des rivières de la Bohême, qui coule entre la Hesse, le pays de Waldeck et se jette dans l'Elbe.

(*k*) *Mœurs des Germains*, *etc.* Chénier en a laissé une traduction, encore inédite.

taves et les Frisons ne se soumirent qu'en recevant le joug des lois, commandé par le besoin, et dont la nation réunie devait un jour mériter et obtenir les bienfaits.

La Batavie fut comprise dans le vaste royaume que les Francs (au cinquième siècle) élevèrent dans les Gaules, sur les ruines de l'empire Romain. Dans le huitième siècle les Bataves furent enveloppés dans les immenses conquêtes de Charlemagne; les Normands qui vinrent briser son sceptre dans les débiles mains de ses héritiers (*l*), furent anéantis à leur tour. La nation batave réunie à l'empire par Othon Ier. se divisa en quatre fiefs principaux (5), régis par des autorités particulières et indépendantes les unes des autres (*m*). Des ducs et des comtes remplacèrent les princes Normands. Cette institution féodale fut repoussée par les Frisons..... Les Bataves et les Frisons s'affranchissant du joug même des lois, se livrèrent à tous les excès de l'anarchie. Divers partis se formèrent et se firent une guerre non moins funeste à la liberté publique, qu'à la liberté civile. L'amour exagéré de l'indépendance porta le trouble dans la

(*l*) En 814.

(*m*) En 922.

Frise et le pays d'Utrecht ; ces contrées devinrent un théâtre de carnage et d'horreurs, et ce fut pour le choix d'un prince que les Hollandais, les Zélandais et les Gueldres coururent aux armes. La maison de Bourgogne profita de ces fatales dissentions pour s'aggrandir. L'augmentation de sa puissance prépara la grandeur de Charles d'Autriche, si célèbre sous le nom de *Charles-Quint*. Ce prince réunit bientôt à la Hollande et à la Zélande, toutes les provinces Unies, qui se rangèrent sous les lois de son empire, dont il savait si habilement tempérer l'autorité pour l'affermir davantage.

Philippe II succédant à son père, parut prendre à tâche de suivre un système opposé; il se plut à renverser sans aucuns ménagemens toutes les bornes qui s'élevaient contre son ambition démésurée et tyrannique.

On juge combien le caractère et la politique de Philippe devaient être éloignés du régime qui convenait aux peuples des provinces - Unies ? Philippe lui-même ne pouvant se dissimuler la résistance que les provinces opposeraient à sa domination absolue, leur donna pour gouverneur l'un des plus grands généraux du siècle, *Emmanuel Philibert*, duc de Savoye, l'ennemi implacable de la France et de toute

administration libérale, et pourtant ami des sciences!.... La victoire annonça l'arrivée d'Emmanuel à son gouvernement. Par cette nomination Philippe voulut aussi humilier Guillaume de Nassau. Celui-ci avait à ses yeux de grands crimes à expier. Il avait mérité et obtenu toute la confiance de Charles-Quint. Le jour de l'abdication de l'Empereur (*n*), pendant toute la cérémonie, ce fut sur lui que Charles s'appuya; donnant ainsi un conseil indirect à son successeur, qui s'indigna de cette préférence, dont il se jugeait seul digne.

Le prince d'Orange, qui n'avait alors que vingt-deux ans, jouissait déjà d'une grande réputation; il régnait par l'estime dans toutes les Provinces-Unies et son mérite et sa naissance lui donnaient des droits incontestables au gouvernement dont Philippe le repoussa pour jamais; et qui même ne put contenir la haine qu'il portait à ce prince!.... Guillaume se vengea en donnant l'essort à tous les sentimens généreux qui l'animaient; en se sacrifiant lui-même aux intérêts de son pays. Dès lors on pût prévoir la lutte, qui allait s'élever entre le roi d'Espagne et le prince d'Orange, entre l'oppresseur de la

---

(*n*) A Bruxelles, le 23 Octobre 1555.

patrie et le défenseur de ses droits; et cette lutte devait être d'autant plus glorieuse pour Guillaume de Nassau, que son ennemi était tout puissant. Philippe, que la prise de Calais, par les Français, et le génie audacieux de Guise inquiéta quelques instans, reprit tout-à-coup une attitude imposante. Les troupes françaises sont rappellées : Henri II renonce à toutes ses conquêtes. Pour racheter son favori (*o*), il rend à Philibert le Piémont et la Savoie, et à Philippe toutes les places conquises en Flandre; Isabelle de France, en s'unissant à Philippe, devient le gage de l'union de ces deux puissances; tout semble présager un paisible avenir. Mais la mort de Henri, couvre la France de deuil, et comble de joie Philippe. Il se livre sans réserve à tous ses projets ambitieux, et jette ses yeux sur l'Europe, comme sur une proie. Les forces de l'Empire pourraient l'inquiéter; mais la pleine autorité que son oncle y exerce, le rassure. Il compte entièrement sur la force et le génie militaire du duc de Savoie, qui lui doit ses états; l'Italie, ne pouvant plus compter sur la France, fléchit devant Philippe; le pape lui même, n'ose

---

(*o*) Montmorency fait prisonnier à la bataille de Saint-Quentin.

résister à sa puissance, d'autant plus formidable, que Philippe l'appuie sur la religion (6). Il affecte pour le triomphe du *catholicisme*, un zèle au-delà de toute expression; il veut que les Fidèles voyent en lui seul un appui, l'ardent défenseur de la foi. La cour de Rome redoute l'agrandissement de son pouvoir; mais, la position de ses domaines lui commande la prudence, et son intérêt l'oblige à la résignation; Philippe sait bien que pour conserver ses états, elle ne refusera pas des bénédictions pour lui et des anathêmes pour ses ennemis.

Tous les sujets du despote n'ont pas une égale soumission; les Flamands surtout lui causent de vives allarmes; tous les moyens de les comprimer sont mis en usage. Sourd à leur plainte, il veut que l'autorité vexatoire de ses gouverneurs ajoute encore à l'arbitraire de ses ordonnances. Il ne met aucun frein à son machiavélisme. Il facilite la révolte, la provoque même pour la punir et avoir un prétexte de supprimer les privilèges que l'on invoque. Il quitte les Pays-Bas, et se rend à *Madrid* (*p*), qui devient le point d'appui de son affreux despotisme. Caché sous le voile de la superstition, du sein même

(*p*) Au mois d'Août 1559.

des voluptés, il jette partout des fermens de guerres intestines; excite et entretient des troubles dans toute l'Europe; oppose les factions aux factions, divise les sectes entre elles; se déclare publiquement pour la religion catholique, et en secret seconde les protestans; et prépare en tout lieu les feux de la discorde et les buchers de l'inquisition. Semant habilement la défiance et la crainte, tour-à-tour achetant le crime et trompant la bonne-foi, sa politique et son or corrompent toutes les sources de la prospérité : ceux qu'il n'a pu corrompre deviennent ses victimes; il fait bannir des conseils les hommes les plus éclairés et les plus sages, pour y placer ses créatures; et se prépare dans tous les pays des conquêtes faciles; c'est sur les élémens de la destruction qu'il prétend établir son empire; il pense que l'excès de l'infortune et du désespoir fera tomber toute l'Europe à ses pieds!

Jean-Ange de Médicis (*q*), cardinal, dévoué à la maison d'Autriche, est porté au pontificat; couronné de la triple tiare, il nomme Philippe le protecteur de

---

(*q*) Frère du fameux Marignan, général de Charles-Quint, Jean-Ange, nommé pape sous le nom de *Pie IV*. *Voyez* plus haut, et les notes, à la fin de la Bataviade.

l'église. Pour mériter un aussi beau titre, le souverain Espagnol manifeste une déférence entière aux décrets du vicaire de J.-C.; il n'épargne pas même la mémoire de son père; l'archevêque de Tolède, qui avait assisté Charles à ses derniers momens, est traîné dans les cachots de l'inquisition. Ce terrible tribunal est établi dans toutes les provinces soumises aux lois de Philippe, et le Grand Inquisiteur devient par le fait, Premier Ministre du Monarque; c'est par lui seul qu'il semble règner. Cependant cette atroce magistrature, qui empiète sur toutes les juridictions, occasionne partout des soulévemens.

Les Maures, restés en Espagne sur la foi des traités, réclament l'accomplissement des promesses les plus sacrées; ils veulent s'affranchir de la poursuite des bourreaux qui les égorgent par milliers; le Midi du royaume se soulève; l'Espagne entière s'agite; Philippe seul s'applaudit de la rébellion qu'il a fait naître; son affreuse prévoyance, l'ardeur de ses troupes et l'habileté de ses généraux, triomphent des Maures, qui, vaincus par la force et le désespoir, abandonnent leurs droits les plus chers, leurs prérogatives, tous leurs biens, ou les transportent loin de leur pays...... Dans le même temps, l'Aragonnais, qui avait réclamé ses prérogatives violées;

Naples et Milan, qui manifestaient leur impatience à supporter un joug trop lourd, demandent vainement justice. On oppose l'inquisition à leurs justes plaintes. Ces peuples prennent les armes ; ils donnent dans les pièges que la perfidie leur a tendus, et retombent encore au pouvoir de l'esprit infernal qui les subjugue. Les Provinces-Unies osent résister et font valoir hautement leurs droits.

Philippe avant de quitter ces contrées (r) avait institué pour les gouverner, Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint, et veuve d'Octave Farnèse, duc de Parme. Le conseil-d'état était composé du prince d'Orange, du comte d'Egmont, du comte de Hoorne, amiral, du comte de Berlaimont (président du conseil des finances), du docteur Viglius, et de l'impitoyable Granvelle. Ce prêtre-ministre, dont la perfidie et l'intolérance formaient toute la politique, était le dépositaire du secret de son maître, relativement à l'autorité à exercer sur ces provinces. Le pouvoir de la gouvernante fut réduit à un vain titre ; elle avait assez d'esprit pour le sentir, mais point assez de force pour revendiquer les droits dont elle aurait pu faire un bienfai-

(r) En 1559.

sant usage. Elle se soumit aux volontés de son frère, et Granvelle devint l'ame de son conseil-privé. (*s*) Celui-ci, envahissant l'autorité, foulant aux pieds les privilèges, même les promesses et les ordres ostensibles de Philippe, traita les grands avec mépris et le peuple avec cruauté ; il se plut à contrarier toutes les industries, à gêner le commerce et à multiplier les impôts ; punissant comme crime de rébellion, les plus timides repésentations, tout acte libéral, il annonçait hautement qu'il voulait anéantir tous les obstacles qui retardaient l'établissement de l'inquisition sur une terre qui la repoussait de toutes parts. Quoiqu'il en put arriver, le redoutable tribunal fut installé dans les principales villes. C'est alors que l'on vit condamner tous les habitans d'une même cité.... « Les hérétiques, parce qu'ils avaient » détruits les temples et les autels, et les catho- » liques, pour n'avoir pas exterminé les profana- » teurs ? » (*t*) La princesse écrivit au roi que l'extrême sévérité de Granvelle allait tout perdre, le cardinal mandait de son côté que l'indulgence seule

(*s*) La *consulte*, conseil-secret, formée par Philippe, et composée de Barlaimont, de Viglius et de Granvelle.

(*t*) Voyez à la fin du poëme, les notes 56 et 57.

de la gouvernante compromettait l'autorité; toutes les villes demandaient le renvoi des troupes étrangères. Philippe différa encore l'accomplissement de sa promesse à cet égard; mais enfin après avoir échoué dans son projet de conquérir Tripoli, et sa flotte ayant été le jouet des orages, comme ses fatals projets devaient l'être du destin, il rappella son armée (*u*) pour remplacer celle qu'il avait perdue. Dans le même temps le monarque espagnol se déclara contre la reine d'Angleterre, devenue la protectrice d'une religion, dont il avait juré l'anéantissement. Il renvoya à Elisabeth l'ordre de la jaretière, sollicita contre elle l'excommunication du pape, et refusa de confirmer les anciens traités de commerce, conclus entre l'Angleterre et les Pays-Bas, que Philippe rendait ainsi victimes de son humeur tyrannique et de son insatiable soif du mal. L'érection d'un grand nombre de nouveaux siéges épiscopaux, excita encore d'avantage la haine de tous les ordres de l'état; Philippe voulant extirper jusqu'aux racines des nouvelles doctrines, multipliait un ordre de surveillans intéressés à le bien servir. Les abbés et les moines mêmes se recrièrent avec

---

(*u*) En 1561.

d'autant plus de force, que leur autorité et leurs revenus allaient être compromis. Rien n'arrêtait Granvelle dans l'accomplissement de ses vastes desseins. Tant de courage et d'ardeur méritait une récompense. La cour de Rome lui envoya le chapeau de cardinal et son maître le combla d'éloges. Dans le même-temps le prince d'Orange épousa Anne, fille du duc Maurice, électeur de Saxe, un des principaux soutiens du luthérianisme. Guillaume, par cette union ayant un appui en Allemagne, ne garda aucune mesure avec le cardinal. Le comte d'Egmont, qui partageait les sentimens du prince, éclata comme lui et avec toute l'impétuosité qui le caractérisait. La haine que l'on portait au cardinal réunit tous les partis : on l'accabla de reproches, d'injures et de ridicules. Au théâtre, comme dans les places publiques, le sarcasme le poursuivit par-tout. Le comte d'Egmont donna une livrée noire à ses gens, et fit broder sur les manches de leur manteau une marotte couverte d'un capuchon. *Les cardinalistes* se plaignirent de cet emblême satyrique; on y substitua un faisceau de flèches. Le duc protesta vainement que son intention était d'exprimer l'union des seigneurs pour le service du roi; on s'obstina à y voir le rapport de la coëffure de la folie,

avec le chapeau de cardinal ; et dans le faisceau, le symbôle de l'union de toutes les classes pour perdre le ministre Granvelle ; et afin de ne laisser aucun doute sur l'intention générale, on fit courir des estampes où Granvelle était représenté, couvant des œufs, d'où il sortait des évêques ; le diable voltigeait sur leurs têtes, et faisait flotter dans les airs cette légende :

Hic est filius meus, ipsum audite !
Voilà mon fils, écoutez-le !

Une chose plus sérieuse et plus importante, ce fut l'union intime du prince d'Orange, des comtes d'Egmont et de Hoorne. Tous les seigneurs formèrent à cette époque une confédération, dont on ne pénétra jamais le secret. La gouvernante elle-même, mécontente du rôle que le roi et son ministre lui faisaient jouer, demanda la démission du cardinal. Philippe acquiesça secrétement à cette demande, et Granvelle prétextant des affaires de famille, se retira en Franche-Comté ; de là, Philippe l'envoya en mission à Rome, et dans la suite le rappella auprès de sa personne (*v*).

(*v*) Il quitta les Pays-Bas en 1564, vint en Espagne en 1575, où il mourut en 1586, âgé de 70 ans.

L'absence du cardinal ramena la tranquillité dans toutes les provinces. Le président Viglius disait à cet égard, que les ennemis de Granvelle triomphèrent comme une troupe d'écoliers qui voient sortir leur régent. La princesse de Parme, hors de tutelle, se félicitait de pouvoir enfin gouverner. Elle se disposait à rapprocher de son administration les seigneurs dont le mérite et l'influence ne pouvaient qu'être favorables à ses vues bienfaisantes; de ce nombre étaient, le comte d'Egmont, prince de Gavre, issu d'une ancienne famille de Hollande, qui sous les derniers princes, avait poussé la fidélité jusqu'à combattre pour arracher la Gueldre à une branche de sa famille; le comte d'Égmont, grand capitaine et bon citoyen, était passionné pour la gloire, très-irrascible, et cependant facile à ramener par des avis sages; le prince d'Orange, qui sous des dehors moins brillans, recélait l'ame d'un politique profond, et par son éloquence forte et persuasive soumettait tout le monde à son opinion. C'était un de ces génies rares, que la nature semble avoir destiné à régler le sort des états : à ces deux princes, la gouvernante réunit le comte de Hoorne, amiral; ses richesses lui donnaient un immense crédit. Le prince d'Orange

avait

avait sur lui tout l'ascendant que donne le génie : Egmont était plus difficile à diriger.

Mais le prince d'Orange, qui savait tout prévoir et tout maîtriser, soumit aussi à son influence l'impétueux Egmont, dont il captiva même l'amitié. La plus parfaite harmonie paraissait devoir regner dans le gouvernement. Barlaimont fut le seul, qui refusa de se déclarer contre l'inquisition. Le comte d'Egmont fut envoyé auprès du roi, pour obtenir les améliorations commandées par les habitudes du pays et la volonté générale. Le docteur Viglius, temporisant toujours, presque vaincu par la logique entraînante de Guillaume, s'occupa si fortement de prendre sa revanche, que cette contention d'esprit lui causa une apoplexie, dont il mourut.

Quatre mois s'écoulèrent, le comte d'Egmont revint enfin de la cour d'Espagne. (*w*) Séduit par la faveur du prince et de brillantes promesses, énivré de vaines espérances, il voulut en bercer les autres comme il l'était lui-même ; mais il ne put dissimuler les intentions du roi relativement aux libertés religieuses. La princesse reçut l'ordre de faire punir

---

(*w*) 1565.

de mort plusieurs hérétiques qui étaient emprisonnés. Les décrets du concile de Trente, que la France venait de repousser, furent promulgués dans les Pays-Bas; plusieurs canons étant contraires aux lois fondamentales du pays, des réclamations sans nombre s'élevèrent aussitôt. Utrecht surtout manifesta la plus forte opposition. Les ecclésiastiques, en dissidence avec les archevêques, disaient (selon le rapport du fidèle historien *Hooft*), *qu'ils aimaient mieux être détruits par l'hérésie, que réformés par les décrets du concile, et faire partie de la sainte église catholique.*

L'orage s'amoncelait de toutes parts. La noblesse du Brabant se rassembla, et pour chef de la confédération nomma Henri de Bréderode, issu d'une ancienne famille des comtes de Hollande. La formule d'association fut rédigée (*x*) par Philippe de Marnix, seigneur de Saint-Aldegonde, homme de mérite et d'une extrême bravoure (7). La ligue devint générale. La gouvernante, qui avait prévenu la cour d'Espagne de ces rassemblemens, ne reçoit aucune réponse. Les confédérés se rendent auprès d'elle, à Bruxelles, au nombre d'environ 300 : ses discours, ses

(*x*) 1566.

promesses, ses actes mêmes, rien ne peut calmer l'ardeur des fédérés, qui demandent au nom des privilèges une satisfaction complette. L'hôtel de Cuilembourg était le lieu de leur rassemblement. Délibérant dans l'une de leurs séances, sur le nom qu'ils prendraient pour désigner leur confédération, Brederode leur rappella le mot de Barlaimont, qui pour rassurer la duchesse, allarmée du grand nombre des députés fédérés admis à son audience, lui dit : « ne craignez rien, madame, tout cela » n'est qu'un tas de *gueux*..... » Ce sobriquet passa aussitôt de bouche en bouche, chacun se saluait et se glorifiait du nom de *gueux*. Tous les confédérés réunis dans un banquet public, où la gaîté présida, burent rasade à *la santé des gueux*. *Deux vers français*, inspirés par une joyeuse ivresse, furent prononcés en forme de serment par chaque fédéré ;

Par ce pain, par ce sel, et par cette besace,
Gueux ne changeront point, quelque chose qu'on fasse !

A chaque reprise de cette formule, les cris de *vive le roi*, *vivent les gueux* se faisaient entendre et se répétaient dans toute la ville ! Bréderode, à la fin du repas, fit apporter une besace et tenant en main une écuelle de bois remplie de vin, il but à la cons-

tante union des gueux..... Le prince d'Orange et le comte d'Egmont vinrent se réunir à lui; les acclamations redoublèrent. Quelque temps après, les fédérés se décorèrent d'une médaille, où l'on remarquait deux mains jointes, tenant une besace, et cette exergue : *fidèles au roi, jusqu'à la besace.*

Cet intéressant et singulier épisode de l'histoire des révolutions des Provinces-Unies, a inspiré à un poëte Hollandais (M. O. Z. Van Haren) une épopée nationale, où brillent des beautés du premier ordre. (8) Il y compare la confédération patriotique des *gueux* au limon du *Nil*, qui se répandant tout-à-coup sur la surface du sol, menace de détruire pour jamais jusqu'à l'espoir d'une récolte; mais le soleil luit sur l'engrais fécondant, qui à son tour échauffe et fertilise la terre; elle se pâre de verdure et bientôt une riche moisson dore la plaine et répand la joie et le bonheur dans toute la contrée. Ainsi à sa naissance cette réunion menaçante dût allarmer la patrie, qui craignait de voir son repos encore troublé, et sa félicité détruite pour toujours; mais la patrie n'eût que des graces à rendre à cette confédération que les ennemis de l'indépendance nationale voulurent avilir par un nom abject, dont elle dut se glorifier, puisqu'il lui rappellait sans-cesse que le bonheur de la nation, où le nombre

des *gueux* l'emporte toujours sur celui des riches, devait être la plus chère pensée de chacun des fédérés et l'unique objet de leur courageuse alliance; et que ce nom de *gueux* ne pouvait se mériter que par l'amour de la liberté, des vertus, et un civisme à tout épreuve! C'est à ces *gueux* que la nation Batave doit la conservation de ce feu sacré et vivifiant, émané de la divinité qui créa tous les hommes libres!...

Le duc d'*Aerschot* pour manifester son opposition au parti des *gueux*, parut à la cour avec une médaille, attachée à son chapeau; cette médaille représentait la Sainte-Vierge, tenant dans ses bras l'enfant Jésus. Le pape accorda des indulgences à tous ceux qui porteraient cette décoration catholique. Quelques seigneurs seulement, pour faire leur cour à la duchesse, briguèrent la faveur des indulgences papales, en suivant l'exemple du duc d'Aerschot.

Au bon esprit et au courage des fédérés, la cour d'Espagne ne cessa d'opposer la perfidie. Elle mit tout en usage pour anéantir le parti, et ceux qui en étaient les soutiens. Deux députés de la noblesse furent envoyés près du roi, il les retint à Madrid quelque-temps sous divers prétexte, et finit par les sacrifier à son ressentiment. La masse du peupe qui avait em-

brassé la réforme se livra à de grands excès; et devint intolérante à son tour. La secte des iconoclastes sur tout se rendit redoutable. On prétend qu'en trois jours, plus de quatre cents églises furent pillées; mais on n'attenta à la vie de personne. La duchesse vivement allarmée promit au nom du roi, de supprimer l'inquisition, et s'engagea à le déterminer à convoquer les états généraux. Les divers partis allaient se calmer lorsque soudain l'on vit renaître la division au milieu d'eux. Marguerite profita de cet instant pour rassembler des troupes ; elle s'empara de plusieurs villes, les confédérés furent accablés, et la consternation devint générale (*y*). Pie V, avait sollicité Philippe de se rendre dans les Pays-Bas, pour exterminer l'hérésie; tout annonçait que le roi allait effectuer ce projet, lorsqu'il y envoya le duc d'Albe avec une armée formidable. L'arrivée du duc à Bruxelles fut signalée par la plus lâche trahison. Lui et son fils disputèrent aux satellites de Philippe l'honneur d'arrêter les comtes d'Egmont et de Hoorne. Ils les livrèrent aux gardes qui les conduisirent en prison, et delà, bientôt après, à l'échaffaut. L'infâme tribunal des *troubles*, que le peuple appellait

(*y*) 1567.

le *tribunal de sang*, formé par le duc d'Albe, jetta l'épouvante dans toutes les provinces. Marguerite se démit du gouvernement. Le duc redoubla de férocité et d'audace; il osa appeller à son tribunal le prince d'Orange même, que sa prévoyance admirable avait soustrait à la vengeance du roi et de son implacable ennemi. Les proscriptions et la mort planent sur toute la population, et frappent les têtes les plus illustres et les plus chères : on ne compte plus les victimes.....

Les juges expédiaient les sentences avec tant de précipitation, que leur conscience s'en effraya; ils voulurent suspendre leurs jugemens : le président *Vargas*, que Philippe appellait l'exterminateur de l'hérésie, les rassura en leur disant, que la crainte de frapper l'innocence ne devait point les arrêter, *puisque c'était un bien pour l'ame du condamné, que d'être mort innocent?*

Le nombre des bannis s'éleva à huit mille (z); celui des émigrés fut prodigieux. L'Angleterre dut à cette émigration ses plus belles manufactures et de nouvelles richesses. Elisabeth, que la puissance de Philippe, dans les Provinces-Unies, inquiétait à juste

(z) 1568.

titre, ne laissait échapper aucune occasion de nuire à ses projets. Elle s'empara de plusieurs vaisseaux Génois qui portaient des sommes considérables au duc d'Albe ; celui-ci s'en vengea, en défendant l'introduction des marchandises anglaises, et il traita en ennemie toute la nation ; la reine d'Angleterre usa de représailles envers le commerce des Pays-Bas, et trouva dans cette mesure un grand avantage, puisque ces pays avaient beaucoup plus de marchandises dans la Grande-Bretagne, qu'elle n'en pouvait introduire chez eux à cette époque.

Le duc d'Albe multiplia les impôts et commit des exactions de toute espèce. Amsterdam et Bruxelles s'insurgèrent. Le prince d'Orange, retiré à Dillembourg, était toujours en observation. Une partie de ceux qui avaient eu le courage de se soustraire au désastre général, se réfugièrent dans les forêts de la *Flandre-Occidentale*. On les appellait les *gueux sauvages*. Les nobles qui s'étaient réunis avec le prince d'Orange, le déterminèrent à faire une levée de boucliers contre un roi injuste et sans pitié. Il publia un manifeste où il exposa avec force les griefs de la nation et les motifs qui le faisaient agir pour la défense commune. Plusieurs princes allemands secondèrent Guillaume ; lui et ses frères en-

gagèrent tous leurs biens ; un grand nombre de Belges leur fournirent des sommes considérables ; et ils levèrent des troupes. Les Protestans de France, sous la conduite de *Condé* et de *Coligni*, que leurs revers, sous la minorité de Charles IX, et l'affreux règne de Cathérine de Médicis (*aa*) ne rendaient que plus terribles, se réunirent au prince d'Orange, qui résolut d'attaquer l'armée du duc d'Albe. Il dirigea ses forces sur plusieurs points. Mais les commandans de ses troupes n'obtinrent aucun succès décisif. Ils furent surpris et repoussés. Louis, comte de Nassau, était plus heureux dans la Frise. Mais l'empereur, comme chef du corps Germanique, ayant signifié à ce prince de licencier ses soldats, une grande partie l'abandonna. Sans cette fatale désertion, le duc d'Albe était au pouvoir des partisans. Il les défit et signala ses triomphes par de nouvelles cruautés.

Le prince d'Orange obligé de suspendre ses opérations sur le continent, donna aux fugitifs des commissions pour armer en course. On les appella les *gueux de mer*. Le duc d'Albe, qui les méprisait, était loin de prévoir, que de cette petite flotte naîtrait un jour une puissance formidable. *Lumay*

(*aa*) 1568.

de la Marck, qui commandait cette flotte, rassembla jusqu'à vingt-quatre vaisseaux, et s'étant approché des côtes de la Hollande, surprit le port de Brielle, le 1er. Avril 1570. Philippe, alors en guerre avec la Turquie, ne pouvait donner toute son attention aux affaires des Pays-Bas. La victoire, plus brillante qu'utile, que Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, remporta sur les Turcs, près du Golfe de Lépante, excita la jalousie de Philippe contre le mérite de son frère. « Don Juan, dit-il, a été heureux; » il pouvait perdre la bataille; il a trop hasardé ! » Le pape au contraire, satisfait de ce succès, s'écria plein de joie, « *Il fut un homme envoyé de Dieu ;* » *et cet homme s'appellait Jean !*

Dans les Pays-Bas, la victoire de Lumay produisit un grand effet sur l'esprit public. Mais, ce pays sur lequel une facheuse destinée s'appésantissait, fut désolé par un terrible événement (*bb*); un vent impétueux du nord-ouest brisa les écluses et les digues. Dans la Frise, plus de vingt mille personnes périrent entrainées par les flots..... Les maisons, et des plantations assez considérables, furent transportées à de grandes distances. Au milieu

---

(*bb*) le 1er. Novembre 1570.

de ce désastre, à *Sneek*, on vit flotter sur les eaux un berceau, qui s'étant fixé sur la plage, vint consoler un instant les malheureux que leur existence livrait au désespoir; à travers les larmes, que ce spectacle adoucissait, ils apperçurent un enfant plongé dans le sommeil : un chat était à ses côtés.

Le parti du prince d'Orange s'augmentait chaque jour, il obtint des succès signalés; mais au milieu de ces triomphes la nouvelle du massacre de la St.-Barthélemi (*cc*) vint déchirer l'ame du grand homme qui perdait ses amis les plus chers et les plus utiles à sa cause, qui fut toujours celle de la patrie! Les Espagnols redoublèrent de fureur; les troupes de Guillaume composées d'élémens hétérogènes, se livrèrent à tous les désordres, et leur indicipline les perdit. Guillaume qu'aucun revers ne pouvait abattre, se rendit en Hollande auprès des États, qui l'en sollicitaient (*dd*). Sa présence ranime partout le courage des patriotes. Chaque ville, chaque citoyen se distingue par des actions d'éclat.

(*cc*) 1572; ce massacre eut lieu dans la nuit du 24 au 25 Août.

(*dd*) Le 20 Octobre 1572.

de la Marck, qui commandait cette flotte, rassembla jusqu'à vingt-quatre vaisseaux, et s'étant approché des côtes de la Hollande, surprit le port de Brielle, le 1er. Avril 1570. Philippe, alors en guerre avec la Turquie, ne pouvait donner toute son attention aux affaires des Pays-Bas. La victoire, plus brillante qu'utile, que Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, remporta sur les Turcs, près du Golfe de Lépante, excita la jalousie de Philippe contre le mérite de son frère. « Don Juan, dit-il, a été heureux; » il pouvait perdre la bataille; il a trop hasardé! » Le pape au contraire, satisfait de ce succès, s'écria plein de joie, « *Il fut un homme envoyé de Dieu;* » *et cet homme s'appellait Jean!*

Dans les Pays-Bas, la victoire de Lumay produisit un grand effet sur l'esprit public. Mais, ce pays sur lequel une facheuse destinée s'appésantissait, fut désolé par un terrible événement (*bb*); un vent impétueux du nord-ouest brisa les écluses et les digues. Dans la Frise, plus de vingt mille personnes périrent entrainées par les flots..... Les maisons, et des plantations assez considérables, furent transportées à de grandes distances. Au milieu

(*bb*) le 1er. Novembre 1570.

de ce désastre, à *Sneek*, on vit flotter sur les eaux un berceau, qui s'étant fixé sur la plage, vint consoler un instant les malheureux que leur existence livrait au désespoir; à travers les larmes, que ce spectacle adoucissait, ils apperçurent un enfant plongé dans le sommeil : un chat était à ses côtés.

Le parti du prince d'Orange s'augmentait chaque jour, il obtint des succès signalés; mais au milieu de ces triomphes la nouvelle du massacre de la St.-Barthélemi (*cc*) vint déchirer l'ame du grand homme qui perdait ses amis les plus chers et les plus utiles à sa cause, qui fut toujours celle de la patrie! Les Espagnols redoublèrent de fureur; les troupes de Guillaume composées d'élémens hétérogènes, se livrèrent à tous les désordres, et leur indicipline les perdit. Guillaume qu'aucun revers ne pouvait abattre, se rendit en Hollande auprès des États, qui l'en sollicitaient (*dd*). Sa présence ranime partout le courage des patriotes. Chaque ville, chaque citoyen se distingue par des actions d'éclat.

(*cc*) 1572; ce massacre eut lieu dans la nuit du 24 au 25 Août.

(*dd*) Le 20 Octobre 1572.

de la Marck, qui commandait cette flotte, rassembla jusqu'à vingt-quatre vaisseaux, et s'étant approché des côtes de la Hollande, surprit le port de Brielle, le 1er. Avril 1570. Philippe, alors en guerre avec la Turquie, ne pouvait donner toute son attention aux affaires des Pays-Bas. La victoire, plus brillante qu'utile, que Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, remporta sur les Turcs, près du Golfe de Lépante, excita la jalousie de Philippe contre le mérite de son frère. « Don Juan, dit-il, a été heureux; » il pouvait perdre la bataille; il a trop hasardé! » Le pape au contraire, satisfait de ce succès, s'écria plein de joie, « *Il fut un homme envoyé de Dieu;* » *et cet homme s'appellait Jean!*

Dans les Pays-Bas, la victoire de Lumay produisit un grand effet sur l'esprit public. Mais, ce pays sur lequel une facheuse destinée s'appésantissait, fut désolé par un terrible événement (*bb*); un vent impétueux du nord-ouest brisa les écluses et les digues. Dans la Frise, plus de vingt mille personnes périrent entrainées par les flots..... Les maisons, et des plantations assez considérables, furent transportées à de grandes distances. Au milieu

(*bb*) le 1er. Novembre 1570.

de ce désastre, à *Sneek*, on vit flotter sur les eaux un berceau, qui s'étant fixé sur la plage, vint consoler un instant les malheureux que leur existence livrait au désespoir; à travers les larmes, que ce spectacle adoucissait, ils apperçurent un enfant plongé dans le sommeil : un chat était à ses côtés.

Le parti du prince d'Orange s'augmentait chaque jour, il obtint des succès signalés; mais au milieu de ces triomphes la nouvelle du massacre de la St.-Barthélemi (*cc*) vint déchirer l'ame du grand homme qui perdait ses amis les plus chers et les plus utiles à sa cause, qui fut toujours celle de la patrie! Les Espagnols redoublèrent de fureur; les troupes de Guillaume composées d'élémens hétérogènes, se livrèrent à tous les désordres, et leur indicipline les perdit. Guillaume qu'aucun revers ne pouvait abattre, se rendit en Hollande auprès des États, qui l'en sollicitaient (*dd*). Sa présence ranime partout le courage des patriotes. Chaque ville, chaque citoyen se distingue par des actions d'éclat.

(*cc*) 1572; ce massacre eut lieu dans la nuit du 24 au 25 Août.

(*dd*) Le 20 Octobre 1572.

de la Marck, qui commandait cette flotte, rassembla jusqu'à vingt-quatre vaisseaux, et s'étant approché des côtes de la Hollande, surprit le port de Brielle, le 1er. Avril 1570. Philippe, alors en guerre avec la Turquie, ne pouvait donner toute son attention aux affaires des Pays-Bas. La victoire, plus brillante qu'utile, que Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, remporta sur les Turcs, près du Golfe de Lépante, excita la jalousie de Philippe contre le mérite de son frère. « Don Juan, dit-il, a été heureux; » il pouvait perdre la bataille; il a trop hasardé! » Le pape au contraire, satisfait de ce succès, s'écria plein de joie, « *Il fut un homme envoyé de Dieu;* » *et cet homme s'appellait Jean!*

Dans les Pays-Bas, la victoire de Lumay produisit un grand effet sur l'esprit public. Mais, ce pays sur lequel une facheuse destinée s'appésantissait, fut désolé par un terrible événement (*bb*); un vent impétueux du nord-ouest brisa les écluses et les digues. Dans la Frise, plus de vingt mille personnes périrent entrainées par les flots..... Les maisons, et des plantations assez considérables, furent transportées à de grandes distances. Au milieu

(*bb*) le 1er. Novembre 1570.

de ce désastre, à *Sneek*, on vit flotter sur les eaux un berceau, qui s'étant fixé sur la plage, vint consoler un instant les malheureux que leur existence livrait au désespoir; à travers les larmes, que ce spectacle adoucissait, ils apperçurent un enfant plongé dans le sommeil : un chat était à ses côtés.

Le parti du prince d'Orange s'augmentait chaque jour, il obtint des succès signalés; mais au milieu de ces triomphes la nouvelle du massacre de la St.-Barthélemi (*cc*) vint déchirer l'ame du grand homme qui perdait ses amis les plus chers et les plus utiles à sa cause, qui fut toujours celle de la patrie! Les Espagnols redoublèrent de fureur; les troupes de Guillaume composées d'élémens hétérogènes, se livrèrent à tous les désordres, et leur indicipline les perdit. Guillaume qu'aucun revers ne pouvait abattre, se rendit en Hollande auprès des États, qui l'en sollicitaient (*dd*). Sa présence ranime partout le courage des patriotes. Chaque ville, chaque citoyen se distingue par des actions d'éclat.

(*cc*) 1572; ce massacre eut lieu dans la nuit du 24 au 25 Août.

(*dd*) Le 20 Octobre 1572.

A Haarlem, trois cens femmes combattent avec les habits de leur sexe, sous la conduite de Kenau Simons Hasselaar, d'une des familles les plus distinguées du pays; c'est aussi dans cette ville que l'on dressa des pigeons, qui servirent de messagers aux armées. Les *gueux* de mer remportèrent plusieurs avantages; ils s'emparèrent de Geertruidenberg, qu'ils surprirent. Leur flotte composée de vingt-quatre voiles, et commandée par Corneille Dirkxzoon de Monnikkendam, remporta une victoire signalée, dans le Zuiderzee, sur la flotte royale, forte de trente vaisseaux. Pendant le combat, qui dura vingtquatre heures, Jean Harink de Hoorn s'élança sur le vaisseau amiral ennemi et s'empara du pavillon. Il fut atteint d'un coup de feu. Le vent jetta sur un banc de sable le vaisseau nommé *l'inquisition* et l'amiral fut obligé de se rendre (*ee*).

Philippe enfin alarmé sur les suites que pouvait avoir l'inflexible rigueur du duc d'Albe, le rappella. Don Louis de Requesens le remplaça. Les instructions qu'il reçut de Philippe ne différèrent en rien des précédentes. Requesens en prenant le gouvernement trouva les coffres vuides, et eut beaucoup

(*ee*) Le comte Bossu.

de peine à calmer les troupes mécontentes de n'être pas soldées. La haine qu'inspiraient les Espagnols avait fait de tous les habitans de la Hollande et de la Zéelande, autant de soldats déterminés. A la suite de diverses actions plus ou moins heureuses pour les patriotes, Requesens publia une *amnistie*, et entama des négociations avec les États de Hollande, assemblés à *Rotterdam* (*ff*) : mais Requesens se refusant toujours à reconnaître les privilèges de la nation, les hostilités recommencèrent. Les royalistes s'emparèrent de *La Haye;* ils attaquèrent le fort de Valkenburg; cinq compagnies anglaises que Guillaume y avait envoyées, sous le commandement d'Edward Chester, s'enfuirent, jusque sous les murs de *Leyden*, sans avoir opposé la moindre résistance. Mais les habitans indignés de leur lâcheté, soupçonnant même leur fidélité, refusèrent de leur ouvrir les portes. Les Anglais coururent s'engager sous les drapeaux Espagnols. Les habitans de Leyden ayant aussi à combattre contre la famine, disaient : *nous aimons mieux voir nos corps maigrir, que nos têtes s'enfler sous l'oppression des Espagnols.*

Les habitans des Pays-Bas se déterminèrent à

(*ff*) 1574.

rompre une partie des digues de *l'Yssel* et de la Meuse. *Vaut mieux, s'écriaient-ils, pays gâté, que pays perdu.* Voulant mettre à profit l'inondation, Boisot et Willemszoon amenèrent de Zeelande les troupes qui devaient se joindre à la flotte hollandaise, destinée à faire lever le siège. Les matelots zeelandais, presque tous mutilés, offrirent un spectacle tout à-la-fois pénible et attendrissant! La plupart étaient méconnaissables à cause de leurs cicatrices. Ils portaient sur leur bonnet un croissant, avec cette inscription : *plutôt Turc, que Papiste!* Ils attaquèrent les Espagnols et la rage de part et d'autre fut telle, qu'un Zeelandais arracha le cœur d'un Espagnol, et après y avoir porté la dent, il le jetta à des chiens, en disant : *il est trop amer!* Quelques malheureux dont l'extrême besoin avait affaibli les esprits, furent renvoyés de la ville : les Espagnols les repoussèrent après les avoir dépouillés et mutilés. Un bourguemestre offrit son corps aux assiégés pour les nourrir : *je ne puis soulager autrement vos maux, leur dit-il, puisque je les partage!* Ce trait admirable appaisa les clameurs de quelques séditieux et redoubla le courage des habitans! Ils coururent sur les remparts, crièrent aux Espagnols, *qu'ils se mangeraient plutôt la*

main gauche, que de se rendre : et que la droite leur servirait à mettre le feu à la ville, s'ils ne pouvaient résister au besoin. Baldès, qui commandait les troupes Espagnoles, était déterminé à donner l'assaut à la place de Leyden. (Elle ne pouvait résister). Mais ayant remarqué la douleur profonde que cette résolution causait à une jeune personne, qu'il aimait éperdument, (elle se nommait Madeleine Moons, ses parens et ses amis étaient renfermés dans Leyden), il renonça à son projet : il ne pouvait douter aussi que la disette ne le rendît bientôt maître de la place sans coup férir. Mais pendant qu'il se flattait de cet espoir, et que les assiégés étaient prêts de succomber à la fatalité de leur situation, dans la nuit, un ouragan soulève les flots, et les pousse au loin dans les campagnes ; les Espagnols sont prêts d'être submergés ; profitant de leur effroi, les assiégés font une sortie et attaquent l'ennemi. Les Espagnols, saisis d'une terreur panique, qui s'accroit encore par le fracas d'une immense muraille qui s'écroule, fuyent de toutes parts, et échappent avant le jour, à la fureur des assiégés qui se disposaient à les poursuivre, quelqu'accablés qu'ils fussent par la fatigue et le besoin...... C'est ainsi que Leyden

fut délivrée le 3 Octobre 1574, après un siège de cent vingt-neuf jours. *Leyden est délivrée!* s'écriait-on dans tout le pays, Leyden *est délivrée, Dieu soit béni.*

Le fanatisme était l'ennemi le plus fatal à la prospérité des Provinces-Unies; il ne cessait de semer le trouble dans les cités, d'arrêter même le cours des triomphes de cette nation héroïque.

Cependant le prince d'Orange, qui venait de se marier avec Charlotte de Bourbon (*gg*), (union qui fournit à ses ennemis de nouveaux prétextes de calomnie) s'arrache à la tendresse d'une femme adorée et se rend en Zéelande, où les royalistes se portaient pour lui ravir la supériorité de ses forces navales; son trajet est signalé par la destruction de douze navires ennemis, que sa flotte brûla. Mais il ne put arrêter la marche triomphante des Espagnols que le succès d'une expédition extraordinaire rendit encore plus entreprenans. Des royalistes Zéelandais indiquèrent à Requesens des moyens de pénétrer jusque dans l'île de Duiveland, et de là dans celle de Schouwen, en suivant des bancs de sables et

(*gg*) 1575; cette princesse était fille de Louis duc de Montpensier.

traversant le canal de Zyp : Requesens fit passer à Tholen, trente galères et plusieurs petits bâtimens, avec trois mille hommes d'infanterie, de la cavalerie et des pionniers. Il choisit quinze cents hommes, destinés avec les pionniers à tenter le passage; il leur donna des vivres pour trois jours. Le 28 Septembre (*hh*) à minuit, éclairés par la lune alors sur son déclin, ils commencèrent leur marche audacieuse, défilant serrés et deux à deux; la flotte Zeelandaise de quarante bâtimens se présente et va se placer sur leurs flancs; quelques bâteaux plats s'engravent dans les bancs de sables pour approcher de plus près l'ennemi. Une aurore boréale vient tout-à-coup éclairer ce spectacle extraordinaire. L'ennemi est à découvert, la flotte Zeelandaise dirige son feu sur les Espagnols, mais cette clarté excessive qui scintille sur les ondes, offusque la vue des pointeurs, dont tous les coups se perdent dans les flots......... Les Espagnols regardent ce phénomène météorologique comme un signe miraculeux et leur intrépidité ne connait plus d'obstacles. Malgré les efforts des Zeelandais, le plus grand nombre aborda dans l'île. Mais l'arrière garde fut surprise par le retour de la

(*hh*) 1575.



marée, et dix pionniers seulement abordèrent au rivage.

Après cette expédition les Espagnols et les royalistes s'emparèrent de plusieurs places. Ils perdirent l'un de leurs meilleurs généraux, Chiappin Vitelli : et le gouverneur *Requesens* fut emporté si subitement par une fièvre aiguë qu'il n'eût pas le temps de désigner son successeur. Il succomba au chagrin que lui causait le déplorable état de son administration relativement aux finances. Le trésor royal même était épuisé par la guerre que Philippe avait eû à soutenir contre les Turcs. Les confédérés profitèrent de la mort du gouverneur pour renouer leurs négociations en France et en Angleterre, afin d'obtenir un *protecteur*. Le choix en fut laissé au prince d'Orange. Le Conseil-d'État s'empara du gouvernement; mais il n'avait ni assez de crédit, ni assez de force pour vaincre les obstacles sans cesse renaissans. Les États-Généraux se rassemblèrent, et une pacification fut arrêtée. Mais ils mirent trop de lenteur dans leurs opérations; et Philippe, cédant enfin à la nécessité, envoya son frère pour régir les Pays-Bas. Don Juan y arriva avec une présomption qui le perdit; il apprit qu'il n'était pas si facile *d'étouffer les Belges*

dans leur beurre, ainsi qu'il le disait par allusion au mot connue du duc d'Albe. (*ii*) Les États-Généraux arrêtèrent de lui envoyer une députation. Le prince d'Orange leur écrivit de Middelbourg (*kk*), pour les prémunir contre la politique de ce nouveau gouverneur : « Vous ne sauriez trop vous défier, disait-il, d'une na» tion qui a toujours cherché à endormir votre pru» dence pour vous opprimer plus sûrement. Vous ne » connaissez pas les princes : s'ils ne peuvent se faire » obéir en despotes, ils se vengent en tyrans; *leur* » *dépit est furieux, leur vengeance implacable!* » Quand ils ne la font pas éclater, c'est que les moyens » leur manquent. Le sang d'Egmont, de Hoorne, (9) » et de tant d'autres immolés avec la plus atroce perfi» die, vous atteste cette terrible vérité.... Si vous n'osez » avoir recours à votre courage pour repousser la ty» rannie, efforcez-vous d'y mettre des bornes; exigez » la tenue de vos assemblées; reclamez enfin tous vos » privilèges.......» Guillaume en même-temps mit tout en usage pour découvrir les secrets du Prince Don Juan. Celui-ci, qui ne doutait nullement pouvoir subjuguer à son gré les Pays-Bas, méditait déjà

(*ii*) « J'ai sçu autrefois dompter un peuple de fer, et je ne saurais pas réduire un peuple de beurre ? »

(*kk*) En 1576.

les moyens de passer en Angleterre, pour briser les fers de *Marie Stuart*, afin de l'épouser et de jouir des droits que cette princesse réclamait. Le pape Grégoire XIII avait promis d'abandonner en faveur de *Don Juan* les prétentions du saint-siège sur le trône d'Angleterre.... Le prince d'Orange découvrit toute cette trame à Elisabeth. Don Juan s'empara de plusieurs places en Belgique; il envoya à Anvers une troupe d'Allemands pour surprendre cette ville; mais ils furent surpris eux-mêmes et défaits. Les cris de *voilà les gueux, les gueux*, les mirent en fuite.... A cette nouvelle, Don Juan demanda une suspension d'armes aux états jusqu'à ce que le roi l'eût fait remplacer. Les Hollandais profitèrent de cet instant pour réparer leurs digues. Le prince d'Orange, avec son épouse, parcourut les villes pour y rétablir l'ordre, tous les habitans l'accueillirent avec transport. Ils le nommaient leur libérateur; et dans la *West-Frise*, on lui donna le nom de *Père*, que la postérité lui a conservé. *Père Guillaume est venu*, disaient ces bons et braves citoyens!.... *Père Guillaume est venu!* Et leurs yeux brillaient tour-à-tour d'une noble ardeur et de la plus douce joie!.... Tout le peuple lui décerna le titre de *Père de la Patrie*, de Protecteur, de Soutien des lois

et de la liberté Belgique. On le proclama Ruward du Brabant....

Les grands, jaloux de l'autorité et de l'ascendant de Guillaume sur le peuple, appellèrent l'archiduc Mathias, pour gouverner ces contrées. Les états irrités d'une élection sur laquelle on ne les avait point consultés, voulaient renvoyer l'archiduc, *mais* le prince d'Orange les engagea à le reconnaître.

Alors les états déclarèrent Don Juan ennemi de la patrie, conclurent une union bien remarquable entre les catholiques et les protestans, qui *jurèrent de se secourir mutuellement;* ils dictèrent ensuite des conditions à l'archiduc; et, se réservant la souveraineté, il lui confièrent le pouvoir exécutif. L'archiduc qui accepta toutes ces conditions, nomma le prince d'Orange lieutenant-général du gouverneur. Guillaume était revêtu d'un pouvoir que son génie rendait infini. Mais environné de haines, de défiances et d'intérêts contraires, ne pouvant maîtriser tous les partis se heurtans sans cesse, le prince d'Orange eût à vaincre des obstacles sans nombre. Vainement il pressa les états de se préparer à la guerre, et de chasser Don Juan, avant qu'il ne lui arriva des secours. Le célèbre Alexandre Farnèse, prince de Parme, dont nous avons déjà parlé, fils de Mar-

guerite autrefois gouvernante, arriva dans les Pays-Bas, avec les vieilles bandes espagnoles et italiennes, qui réunies à diverses troupes allemandes et françaises formèrent une armée de plus de vingt mille hommes. Ce prince avait fait peindre une croix sur son étendard, avec cette devise : *sous ce signe j'ai vaincu les Turcs ; sous ce signe je vaincrai les hérétiques*........ Le pape avait déclaré dans une bulle que tous les soldats qui périraient dans cette nouvelle croisade, iraient au ciel! . . . Les confédérés armés se retirèrent dans le Brabant ; leur retraite fut périlleuse. Six mille des leurs restèrent sur le champ de bataille. La jalousie que l'élévation de Guillaume avait excitée parmi les grands seigneurs du pays, fut la cause de cette défaite.

Amsterdam envoya aux états une pleine adhésion à tout ce qui serait fait pour le salut commun. De sages dispositions furent prises, mais les sectes et les partis se désolèrent toujours entr'eux. Le prince d'Orange lui-même ne put échapper à la calomnie qui l'attaqua vainement. Son ame était inaccessible aux traits de l'envie, comme à ceux du sort. Les obstacles mêmes semblaient encore ajouter à la force de son génie!

Les troupes des états au nombre de dix mille

hommes, étaient campées à Rimenant; elles avaient à leur tête le comte Bossu, et pour maréchal-de-camp le brave et honnête *de la Noue*. Son livre, intitulé : *Commentaires politiques et militaires*, appellé la Bible du soldat, ajoutait encore à tous ses titres de gloire : son nom valait une armée. Les confédérés furent attaqués à plusieurs reprises, par les troupes de Don Juan, mais toujours sans succès. Les négociations entamées avec le duc *d'Anjou* venaient enfin d'être conclues, et les français arrivèrent avec un renfort considérable. Le duc d'Anjou, sous le titre de protecteur, s'engagea à entretenir pendant trois mois un corps de dix mille hommes au service des états. Ce corps d'armée réuni aux confédérés, forma un ensemble de cinquante mille hommes au moins, ce qui surpassait de beaucoup les forces de Don Juan. Mais le pays livré à de continuelles dissentions et épuisé par des sacrifices sans nombre, ne put subvenir à tous les besoins de l'armée, qui se licencia peu à peu d'elle-même.

Heureusement que les forces Espagnoles s'évanouirent aussi. Don Juan, abandonné à lui-même, accablé par les revers, désespéré de n'avoir pu accomplir ses projets ambitieux, et sans doute aussi victime d'un frère ombrageux et jaloux, consumé

par une maladie de langueur, ou par le poison, mourut à l'âge de 33 ans; il était né à Ratisbonne en Allemagne. On disait aussi *que par sa mère*, il tenait encore au sang Autrichien; on prétend que Charles-Quint, pour cacher la naissance incestueuse de Don Juan, avait engagé une dame, nommée Barbe Blombergue, à se déclarer pour sa mère.

Le gouvernement du fils naturel de Charles-Quint dans les Pays-Bas, fut une nouvelle occasion pour le prince d'Orange, de développer son admirable politique et toutes les ressources de son génie. Que ne lui était-il possible d'obtenir sur le fanatisme, les avantages qu'il sçut remporter sur la tyrannie ? On ne peut se faire une idée des sottises, de toutes les infamies, que les disputes de religion enfantèrent. Le crime et le scandale y présidaient tour-à-tour. Ici (*ll*) l'on poursuit des Cordeliers accusés et convaincus de pédérastie. L'un deux, Corneille Adriaanzoon, né à Dort, orateur barbare et fougueux, prêcha contre l'union conjugale, et les dangers des plaisirs de cette union; il subjugua un grand nombre de consciences timorées, et parvint à inspirer aux femmes mariées de vives allarmes

(*ll*) A Gand et à Bruges.

sur leur état. Femmes et filles s'abandonnèrent à lui pour faire leur salut. Il institua l'*ordre de la sainte discipline*. Tous les hommes en furent exclus, à l'exception de frère Corneille, qui s'était réservé le droit de réprimer chez les femmes le démon de la chair; dans leurs assemblées mystérieuses, c'est-à-dire leurs *saturnales*, les jeunes adeptes se dépouillaient et présentaient au frère un faisceau de verges, dont il leur donnait quelques coups. Les vieilles se fustigeaient entre elles. Cet ordre de *flagellées* subsista plusieurs années. Dans plusieurs villes, le peuple lui-même brûla de prétendus hérétiques; et par-tout, il faut le dire, les catholiques l'emportèrent en perfidie et en cruauté sur les réformés !..... Dans l'un des *ouvrages français* publiés à cette époque (*mm*), on trouve ce passage remarquable :

« Si votre frère est dans les ténèbres, éclairez-le
» et ne le brûlez pas.... S'il est souillé, lavez-le,
» mais ne le noyez pas.... Est-il malade, prenez en
» soin, mais ne l'expédiez pas !.... »

A Utrecht, un curé pénétré de ces sentimens philantropiques manifesta une tolérance bien rare

(*mm*) Discours sur la paix religieuse.

dans un prêtre et sur-tout à cette époque; il pratiquait les deux religions. Le même jour, dans la même église, il disait la messe, et faisait le prêche. Après l'*ite missa est*, et le *deo gratias* catholique; les réformés s'unissaient à ce bon ministre pour chanter : *lève le cœur, ouvre l'oreille*, et tous les pseaumes de notre poëte *Marot*. Il soutenait que les péchés ne devaient être punis que par les loïs humaines; tous ses sermons roulaient sur les vertus sociales; *il ne damnait personne* et visitait les malades de quelque secte qu'ils fussent. Aussi était-il traité d'athée et d'*esprit fort!* Cette tolérance, considérée comme un crime par certains partis, devait plaire aux états et au gouvernement provisoire, qui voulaient affermir le protestantisme. On leur offrit à cette même époque (*nn*), les moyens de faire une descente en Espagne; cette proposition qui prouve tout ce qu'on peut attendre du génie et des ressources d'un peuple libre, ne put être effectuée à cause des guerres intestines sans cesse excitées par le fanatisme. Alexandre Farnèse, prince de Parme qui avait assisté aux derniers instans de Don Juan son oncle, lui succèda dans le gouvernement. Aussi bon capi-

(*nn*) 1578.

taine que Don Juan et plus grand politique, il sut profiter habilement des divisions, pour établir son pouvoir et saper en même-temps l'autorité du duc d'Anjou et celle du prince d'Orange. L'hydre de l'anarchie déchire encore la *Frise* et l'*Overyssel*, et facilite à l'ennemi de nouvelles conquêtes.

La pacification arrêtée à Gand, ayant été violée, Guillaume voulant élever enfin une barrière entre la patrie et tous ses ennemis, parvint à unir par des liens politiques profondément combinés, sept provinces que leur situation, leurs mœurs, leur religion, leurs intérêts les plus chers, devaient rendre amies pour toujours. Les Hollandais, les Zeelandais, les Gueldrois, les Peuples des comtés de Zutphen, d'Utrecht, de Frise, et des Ommelanden signèrent le célèbre traité appellé *union d'Utrecht*, promulgué le 29 Janvier 1578, et que les *Provinces-Unies* ont toujours regardé *comme le titre constitutif de leur liberté* politique et religieuse.

Cette union admirable fut traversée par la confédération d'*Arras*. Les catholiques poussés par les chefs que le mérite du prince d'Orange offusquait, se laissèrent séduire par les brillantes et fallacieuses promesses du duc de Parme. Les seigneurs ne pouvaient assez admirer ses ma-

nières affables et galantes. Le voyant un jour danser, après un festin, ils s'écrièrent « qu'il faudrait » n'avoir point d'ame, pour combattre un prince » si aimable ». Valentin de Pardieu, gouverneur de Gravelines, engagea dans le parti du roi l'armée entière des Wallons, au nombre de huit mille hommes. C'étaient les meilleures troupes des Pays-Bas.

Les états-généraux ne se laissèrent point abattre par cette fatale défection. Ils déclarèrent le seigneur de la Motte, l'un des principaux chefs Wallons, traître et rebelle. Un de ses détachemens, surpris auprès de Dunkerque par les patriotes commandés par la Noue, fut taillé en pièces.

Le duc de Parme se dirigea sur Anvers : ses troupes furent attaquées, par l'armée des états jusque sous le canon de la ville. Farnèse qui avait donné le change à cette armée, court vers Maastricht pour s'en emparer. Mais les habitans des campagnes se réunissant tout-à-coup sous les commandemens de Melchior de Zwartsenburgh et d'un français nommé Sébastien Tappin, combattirent intrépidement l'ennemi. Maastricht se défendit quatre mois ; mais un jour que les assiégés, épuisés de fatigue dormaient pour la plus part, les Espagnols qui s'en apperçurent, donnèrent un assaut général, et de vive-force s'emparèrent de la place.

Cette ville devint un spectacle d'horreur. Tout ce qui s'offrit aux regards des Espagnols fut égorgé sans pitié. Égarés par le désespoir et l'effroi, un grand nombre d'habitans, des mères même, coururent se précipiter dans la Meuse avec leurs enfans. Cette ville déserte fut abandonnée à quelques soldats qui, pour se chauffer, incendièrent les maisons.

Cette conquête affaiblit le vainqueur; elle attiédit aussi le courage des confédérés. Le prince de Parme, épuisé de fatigue, suspendit le cours de ses terribles prospérités; l'affreuse politique de Philippe n'obtint pas moins des trophées dignes de lui : quelques seigneurs profitant de la trêve, eurent la lâcheté de faire leur paix avec le roi.

Les États firent frapper un grand nombre de médailles où l'on voyait les têtes d'*Egmont* et de *Hoorne*, d'un côté, et au revers, cette exergue en latin : *Mieux vaut combattre pour la patrie, que d'accepter une paix simulée.*

Des libelles sanglans furent lancés contre le prince d'Orange, quelques forcenés le menacèrent. A la suite d'une querelle entre les bourgeois et les soldats de la garnison de *Malines*, Farnèse s'empara de la ville. Peu s'en fallut que le fils du duc d'Egmont ne lui livra Bruxelles; les citoyens qui repoussèrent les

troupes du prince, et qui prirent Egmont, bornèrent leur vengeance à lui demander *s'il venait chercher à Bruxelles la tête de son père?* A Bois-le-Duc, les catholiques vainqueurs livrèrent la ville au duc de Parme; les réformés défendirent Bruges, et chassèrent les catholiques.

Le prince d'Orange, qui s'y rendit, fut nommé *stadhouder de Flandre*, mais il refusa d'accepter ce titre. Les Français, en petit nombre, commandés par La Noue, se signalèrent par des prodiges de valeur en combattant les Wallons. Les querelles entre Groningue et les Ommelanden se terminèrent. Les amis de la patrie respiraient enfin et pouvaient espérer un plus heureux avenir.

Le duc de Parme, pour gagner les Wallons, avait été obligé de renvoyer les troupes étrangères. Le roi d'Espagne ne pouvait disposer d'aucune des siennes, et réservait ses forces pour la conquête du Portugal, que la mort tragique de Don Sébastien lui rendait facile. Le prince d'Orange, toujours contrarié dans ses vues, ne pouvant déterminer les Etats à faire des préparatifs suffisans, leur proposa le duc d'*Anjou* pour souverain. Elisabeth elle-même renonçant à son système chimérique d'envahissement, et voulant sur-tout humilier le roi d'Espagne, s'unit à Guil-

laume pour appuyer cette proposition. Il fallait abjurer l'autorité du monarque espagnol, ce qui éprouva de grandes difficultés. La diversité de ces intérêts mis en jeu, fournit à la malignité française, l'idée d'une farce piquante, qui fut jouée sur le théâtre de Paris. On voyait sur la scène le roi Philippe traînant une vache fort grasse, avec un fil très-délié : dès que le fil se rompait, le duc de Parme, toujours tout prêt, s'empressait de le renouer. Les députés aux États, montés sur dos de la bête, la tenaient par les cornes et imploraient des secours pour l'arrêter : le duc d'Anjou, qui venait d'accourir, la saisissait par la queue, et l'on remarquait dans ses yeux une ardeur passionnée, peu convenable pour un simple auxiliaire. Dans le même instant le duc Casimir et le prince d'Orange s'occupaient à traire la vache chacun de leur côté ; la reine d'Angleterre, placée entre ces deux princes, semblait favoriser tantôt l'un, tantôt l'autre. Mais à un signal du duc de Parme, la bête s'élançait soudain, renversait le pot au lait, culbutait tout ce qui l'entourait et la montait, foulait aux pieds Casimir et Guillaume, et comme celui-ci revenait à la charge, elle le menaçait des cornes, puis se tournait vers le roi, qui la saisissait d'une main, et la menaçait de l'autre..........

Lorsque l'on riait à Paris de cette caricature en action, les Pays-Bas n'offraient qu'un spectacle tragique. La rupture du Congrès de Cologne, que les souverains avaient formé (*oo*), annonçait de terribles événemens. La campagne s'ouvrit de bonne heure.

Le duc de Parme s'empara de Mortagne, de St.-Amand et de Courtray. Les troupes des États prirent Nivelles, Avesnes, Ninove et Malines. Cette dernière ville ayant été reprise par les ennemis, au nombre desquels se trouvaient 800 Anglais, fut affreusement saccagée par eux : ils enlevèrent les horloges, les cloches, les pierres mêmes des tombeaux, qu'ils envoyaient précieusement en Angleterre. Cependant on avait payé à l'avance plusieurs mois de solde aux Anglais, qui avaient promis de s'abstenir du pillage. Le traître Rennenberg, abandonnant le parti du prince d'Orange, s'empara de la place d'Utrecht au nom du roi, et livra par cette perfidie les provinces à de nouveaux troubles. Les guerres de religions recommencèrent, et l'ennemi répandit par-tout la terreur et la mort. Un tremblement de terre assez violent, vint encore augmenter l'effroi du peuple (*pp*). Les se-

(*oo*) 1580.

(*pp*) Le 6 Janvier 1580.

coussés se firent sentir jusqu'à Paris, et se prolongèrent même jusqu'au-delà de la Manche, à Yorck, en Angleterre. C'est au milieu de ce désordre que l'on vit reparaître, à Namur, Marguerite de Parme, qui venait, au nom de Philippe, reprendre les rênes du gouvernement des Pays-Bas; mais effrayée de tout ce qui frappait à-la-fois ses regards et son esprit, elle se hâta de solliciter son rappel, et Farnèse, son fils, fut confirmé dans le commandement des Pays-Bas (*qq*). Marguerite y resta encore deux années, avec le titre de *Médiatrice*, dont elle aurait voulu vainement user.

Philippe proscrivit le prince d'Orange (*rr*), appella l'assassinat sur cette tête illustre; *et promit des lettres de noblesse à l'assassin*.....

« La noblesse promise pour une telle action, s'écrie » *Montesquieu;* une telle action ordonnée en qualité de serviteur de Dieu ? Tout cela renverse également les idées de l'honneur, celles de la morale et celles de la religion! »

Tous les moyens de perfidie et de séduction, furent mis en usage pour perdre ce grand homme,

(*qq*) Décembre 1581.

(*rr*) Voyez les notes (2 et 3) de la Bataviade.

mais il était dans sa destinée de ne succomber à la trahison, qu'après avoir fondé la liberté de sa patrie....

De pénibles et de cruels combats, qui paraissaient être interminables, amenèrent une heureuse issue, et réunies enfin pour l'intérêt commun les provinces abjurèrent entièrement l'autorité de Philippe. L'édit d'abjuration fut donné à *La Haye*, le 26 Juillet 1581. Cet acte immortel consacre ce principe incontestable; « *que les peuples ne sont pas faits pour les princes, mais les princes pour les peuples !* » Principe solennellement reconnu par un roi même, qui mérita bien d'être proclamé le *juste*, et *le père du peuple !* A ce titre, la mémoire et le cœur des Français nomment *Louis XII*.... Et les Provinces-Unies retentissent des noms chéris *de Guillaume*, et *Orange*, unis à ceux de *liberté !* ...... Les États décernèrent le titre de *souverain* au *duc d'Anjou* (*ss*) et, suivant le conseil de Guillaume, à *telles conditions qu'il ne pût leur mal faire encore qu'il le voulut.* Les efforts des ennemis n'intimidèrent jamais le prince d'Orange, mais il sentait jusqu'à quel point il était difficile d'anéantir les divisions intestines, la seule cause des malheurs

---

(*ss*) 1581.

de son pays. Il espérait que le crédit du nouveau souverain *opérerait ce que toute sa sollicitude et son génie n'avaient pu faire, et de ce fardeau*, dit un auteur contemporain (*tt*) *se pensait-il décharger, en opposant la France à l'Espagne par l'intervention* du duc d'Anjou. Ce prince à la tête de quatorze mille hommes, débuta par de brillans succès (*uu*); il passa en Angleterre et tout annonçait qu'il allait former avec Élisabeth une alliance dont l'issue ne pouvait qu'être heureuse pour les Pays-Bas. Mais la politique et l'ambition l'emportèrent sur une inclination du moment; la reine retira sa promesse et elle redemanda sans doute aussi *l'anneau* qu'elle avait mis elle-même publiquement au doigt de ce prince?... Pour consoler son amour-propre et dédommager son ambition, elle lui promit des secours puissans et le fit escorter jusqu'en Batavie par une flotte nombreuse. Mais ces brillantes promesses et tout ce faste de bienveillance, n'eurent aucun des résultats que le duc devait en attendre. Les chances de la guerre et de la politique se tournèrent contre lui, il fut obligé de se retirer en France.

(*tt*) Vie de Duplessis, in-4°.
(*uu*) 1582.

Le prince d'Orange, toujours supérieur aux évènemens, est appellé à la souveraineté par les états de Hollande; l'envie se déchaîne de nouveau contre Guillaume; ses ennemis veulent ternir sa gloire; désespérés de ne pouvoir y atteindre, ils ont recours à l'assassinat. La patrie est de nouveau trahie et déchirée; mais toutes ses plaies se referment dès que Guillaume reparaît au milieu de ce peuple qui n'a cessé d'adresser au ciel des prières pour le prompt rétablissement du *Père de la Patrie!* Sa présence excita par-tout les plus vifs transports et la joie la plus vraie; mais elle ne calma point la fureur des factieux. A Anvers le bruit se répandit que Guillaume ne travaillait à une réconciliation, que pour s'assurer la Hollande et la Zeelande, en abandonnant aux Français les autres provinces des Pays-Bas. La crainte du joug Espagnol n'avait pu surmonter la défiance que les peuples avaient conçue contre les troupes françaises. Guillaume inébranlable dans ses projets, se rendit à Middelbourg auprès des états, et ne craignit pas d'y exposer la nécessité de renouer avec le duc d'Anjou, afin d'arrêter les progrès effrayans de Farnèse. L'influence du duc d'Anjou pouvait être d'autant plus puissante que son frère l'avait nommé *lieutenant-général du royaume de France*. Les états au mois

d'Avril, 1583, députèrent vers Henri III, pour lui offrir la succession des Pays-Bas à la couronne. La mort du duc rompit cette négociation ; et la seule trace qui resta de son gouvernement dans le pays, fut l'introduction du *Calendrier Grégorien* (10). A cette époque *Henri, roi de Navarre*, le *vainqueur et le père* des Français, qui pleurent encore sur sa tombe et chaque jour plus amèrement !... *Le Bon Henri* offrit aux états, pour la seconde fois, sa protection et trois mille protestans armés et entretenus à ses frais, pour maintenir les privilèges des provinces. La réponse que les états firent à cette proposition n'est point parvenue jusqu'à nous.

Des défections, des émeutes populaires et plusieurs conspirations, ne donnèrent que de trop justes allarmes aux confédérés : le peuple lui-même conspira contre ses propre intérêts en se laissant entraîner par les suggestions de deux hommes dont la perfidie n'est que trop commune dans tous les temps; l'un d'eux était *Imbise*, qui, mécontent des états, voulait se venger, et l'autre, le *prince de Chimai*, fils du duc d'Aerschot, tour-à-tour royaliste et républicain; tous les deux ennemis de Guillaume, et vendus au parti du Roi. Les Gantois proclamèrent *Chimai stadhouder de Flandre*, et pla-

cèrent *Imbise* à la tête de la régence. Celui-ci se disposait à livrer *Dendermonde* (vv) au duc de Parme, sa trahison fut découverte, et il porta sa tête sur l'échaffaut. Le prince d'Orange ramena encore cette fois les esprits égarés. Les provinces de Zeelande d'Utrecht et de Gueldre s'abandonnant à un républicanisme exagéré, s'obstinèrent à isoler leur cause de celle des autres Provinces. Les états se déterminèrent néanmoins à déférer au prince le titre de *comte et seigneur de Hollande, de Zeelande et de Frise.*

La patrie et Guillaume semblaient devoir enfin triompher de leurs ennemis; tous les esprits étaient disposés à un rapprochement; la force de l'estime et la reconnaissance réunissaient tous les cœurs en faveur du Chef, ami du peuple : on avait déjà frappé des médailles pour attester cet heureux événement. Mais hélas! ce que plusieurs célérats soudoyés avaient tenté vainement jusqu'à ce jour, un nommé Baltazar Gérards l'effectua..... Endoctriné par un cordelier et un jésuite, confidens du duc de Parme, qui n'était lui-même que l'agent de Philippe, ce Gérards trouva le moyen d'entrer au service du prince et s'insinua avec tant d'adresse dans sa con-

(vv) *Tenremunda;* Termonde.

fiance, qu'il fut chargé par lui de diverses missions importantes. Devant se rendre auprès du maréchal de Biron, vers lequel il venait déjà d'être envoyé, il se présenta au prince d'Orange pour demander un passeport; son aspect sinistre, sa voix tremblante allarmèrent la princesse; Guillaume la rassura. Après dîner, lorsque le prince descendait l'escalier, l'abominable Gérards s'offre à lui de nouveau, et feignant de présenter son passeport à signer au prince, il lui tire un coup de pistolet, chargé de 3 balles; Guillaume tombe à la renverse: *Louise de Coligni*, son épouse, se précipite vers lui pour le secourir...... Guillaume expire à ses pieds. Cette femme infortunée avait déjà vu périr ainsi par l'assassinat son pére et l'aimable *Téligni*, son premier époux.

La consternation du peuple fut si générale et si grande, que la République parut être frappée du même coup qui avait tué Guillaume, le *Père de la Patrie !* Ce grand homme était pour elle une seconde providence; sa générosité était inépuisable.

La force de son génie égalait la grandeur de son ame: son caractère fut toujours le désespoir de ses ennemis. Calme au milieu des tempêtes politiques; audacieux dans les plus grands dangers; toujours maître de lui; d'une extrême circonspection, et d'une

prévoyance si extraordinaire qu'il semblait par fois commander aux circonstances mêmes ; il savait avec tant d'habileté donner l'impulsion aux événemens, en diriger les ressorts secrets, qu'ils paraissaient naître naturellement les uns des autres.

Il soumit aux lois et à une discipline sévère, des cœurs que le délire de la liberté et les guerres civiles avaient rendus altiers et farouches. Avec des troupes sans expérience, il osa défier avec succès des soldats qui s'étaient signalés par de nombreux triomphes! Guerrier malheureux, ses légions furent vaincues, mais son génie ne put jamais l'être ; et par son audace, il fit trembler la puissance la plus formidable de l'Europe. Il comptait des souverains parmi ses ayeux ; une couronne était dans ses mains, il ne voulut pas en charger sa tête. S'il eût osé regner, sa patrie aurait été plus heureuse!... Il cède à un autre les honneurs et les prérogatives du diadème, réserve pour lui les périls et ne cesse de combattre l'intolérance et la tyrannie. Politique profond, ferme dans ses desseins, insinuant lorsqu'il le fallait, il n'entreprit jamais une négociation, sans en tirer avantage. Impénétrable, même pour ceux qu'il affectionnait, rien n'échappait à sa perspicacité ; la politique astucieuse de son siècle le força à se

couvrir trop souvent *de la peau du renard, plutôt que de celle du* LION. L'ambition trop souvent aussi domina son ame peut-être.................. Mais combien d'actions de grâces et d'éloges ne doit-on pas au héros qui ne cessa de combattre pour l'indépendance et le bonheur de son pays, qui mourut victime du plus sublime dévouement, et mérita à si juste titre les noms de *Défenseur* et *Père de la Patrie*? . . . Aujourd'hui même, le peuple des Pays-Bas ne le nomme pas autrement que le *Père Guillaume*; ce nom parle à tous les cœurs, et n'est jamais prononcé qu'avec attendrissement et vénération !...

Dans l'histoire du peuple des *Provinces-Unies*, quelle que soit l'époque qui se retrace à l'imagination, on voit constamment la noble passion de la liberté se reproduire sous divers aspects : avant les conquête des Romains, les *Bataves* vivaient libres au sein de la nature et de la paix; cet amour de l'indépendance résiste à la terrible domination des *Francs;* il brave les *Normands*, qui ne peuvent résister à son courage héroïque : en *Frise* on le voit lutter contre la *servitude féodale;* il est intraitable dans les contrées de *Gueldre* et d'*Utrecht*. . . . En *Hollande*, il se montre plus docile sous le *gouvernement des comtes*. Dans les *sept Provinces-Unies* (devenues le domaine

d'un seul prince) il se débat fièrement contre le despotisme acharné à le poursuivre : c'est *un jeune lion* sous la griffe du *tigre royal!*.... Déchiré, couvert de sang, il se dérobe à sa voracité; de même le peuple, échappant à la rage du tyran, semble lui arracher aussi l'indépendance, qui garantit à jamais son existence politique et sa prospérité.....

Quelqu'imparfait que soit le tableau que nous venons d'ébaucher, il peut faire juger combien de trésors il offrait à l'imagination de Chénier. La mort, en l'arrachant à sa patrie et aux muses, a mis les comble à nos regrets. Chénier n'a laissé que les deux premiers chants du poëme de la *Bataviade*; mais il suffisent pour faire présager ce que son génie avait conçu et ce qu'on devait en attendre. Une pensée toujours vive et pure, l'ame de sa vie, échauffe et transporte le poëte : c'est l'amour de la liberté. Il veut inspirer aux autres cette ardeur vivifiante et sublime, comme il en est pénétré lui-même! Il veut transmettre aux nations, à tous les âges, l'exemple des vertus que la liberté inspire, et consacrer ses bienfaits. Cette pensée généreuse a dicté tous les écrits de Chénier. Elle brille du plus vif éclat dans cette nouvelle conception. Les fondemens qu'il a posés revèlent l'édifice poëtique, que les muses et sa divinité

chérie auraient paré de toutes leurs richesses, de tous leurs attraits. L'imagination du poëte s'y manifeste avec un charme irrésistible : dès les premiers vers, elle enchaîne l'attention du lecteur. L'amour de l'indépendance est l'ame de ce poëme. Deux êtres extraordinaires sont les principaux mobiles de toute l'action. Le poëte les représente comme deux génies rivaux; mais c'est toujours en interrogeant l'histoire qu'il les fait agir et parler. L'un, n'ayant d'autre égide que celle des vertus, combat sous les enseignes de *la Liberté*, dont la lumière fécondante, éclaire, électrise une armée de citoyens, dont il est le chef; *la Raison* guide ses pas! L'autre, armé d'une croix et d'un poignard, est couvert du manteau de l'imposture; *la Tyrannie* le presse et l'entraîne; elle écarte les remords qui se succèdent et se reproduisent sans cesse; vainement il en est assailli, le *Fanatisme* le rend impitoyable, il porte en tout lieu l'esclavage ou la mort! L'un est le *Génie du bien;* c'est Guillaume de Nassau, le défenseur imperturbable des droits du peuple. L'autre est le *Génie du mal;* c'est Philippe II, roi et tyran, le fléau de l'humanité!... Guillaume, la victime de son odieux rival, de son assassin, reçoit le trépas, et sur les aîles du temps, il s'élève au haut des cieux; l'immortalité fixe sa place

au rang des héros, près du *Dieu des nations !* Les peuples invoquent et bénissent sa mémoire !... Philippe, condamné à vivre dans le souvenir des hommes, traverse en dépit de lui-même l'océan des âges, qui le chargent d'éxecrations ! L'histoire marque sa vie, par des forfaits sans nombre ; elle ne pourrait les retracer tous, les noms manqueraient aux crimes, si le nom de Philippe II, comme celui de *Tibère*, ne suffisait pas pour les attester à jamais !

M. AINÉ.

NOTES
DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

(1) Les armées de Philippe II, étaient commandées par Ferdinand Alvarez, de Tolède, duc d'Albe, et Philibert, duc de Savoie, qui avaient tous les deux une grande réputation militaire.

(2) Cette maxime sublime a inspiré à Voltaire ces beaux vers :

Et périsse à jamais l'affreuse politique
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique,
Qui veut, le fer en main, convertir les mortels,
Qui du sang hérétique arrose les autels,
Et suivant un faux zèle, ou l'intérêt pour guides,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides !
(Henriade. Chant II.)

(3) Ignace de Loyola (*Inigo*), né en Biscaye, en 1491, fils du seigneur d'Ognez et de Loyola, fut d'abord page de Ferdinand V, roi d'Espagne, puis militaire. Dans sa jeunesse il se montra fort brave en face de l'ennemi et très-galant auprès des dames. Une blessure qu'il reçut à la jambe gauche et qui le fit boiter toute sa vie, l'ayant condamné long-temps au repos, son imagination ardente se livra aux contemplations religieuses. Dès que sa santé fut rétablie, il s'arma *chevalier de la mère de Jésus-Christ*, et se battit à outrance contre un Maure qui avait ôsé mettre en question *la virginité de cette sainte mère*. Un chevalier de la *Vierge Marie*, méritait bien de devenir un jour le général *des soldats du Pape*. Après avoir fait un voyage en terre sainte, où il se livra aux plus dures mortifications, il vint à Paris, en 1528, entra au collège

de Montaigu, où il recommença *ses humanités*; delà il passa à Sainte-Barbe, puis aux Dominicains, où il fit successivement sa *Philosophie*, sa *Théologie*; mais les *humanités*, ni la *philosophie scolastique*, pas même *la théologie*, ne purent rendre son esprit à la *raison*. On eût toutes les peines du monde à l'empêcher de se jetter par une des fenêtres de sa chambre. Son génie, devenu plus calme, conçut l'idée d'un nouvel ordre religieux, et ce fut à *Sainte-Barbe*, qu'il s'associa avec François-Xavier, Badadilla, Lainez et quelques autres adeptes, pour fonder cet établissement catholique, apostoliqne et romain. Les premiers religieux de l'ordre se lièrent par des vœux, en 1534, dans l'église de Montmartre, à Paris. Ils se rendirent ensuite à Rome, puis à Venise, où ils furent ordonnés prêtres; ils prêchaient en place publique et rivalisaient avec les baladins et les saltimbanques, dont ils excitèrent l'envie. Le père Bouhours et le père Fabre rapportent que l'extérieur et le langage de ces frères jésuites semblaient si étranges, qu'ils excitaient les éclats du peuple. Le P. Fabre ajoute: « mais ceux qui n'étaient arrêté que pour rire, s'en allaient » en pleurant leurs péchés. » Ignace retourna à Rome, en 1539, pour faire approuver l'établissement de son ordre. Le pape fit d'abord quelques difficultés, mais Ignace ayant ajouté aux vœux de *pauvreté*, de chasteté et d'obéissance, un quatrième vœu *d'obéissance absolue au saint-siège*, Paul III confirma cet institut, en 1540, sous le titre de *compagnie de Jésus*, à laquella on donna l'église de Jésus à Rome. Le 22 Avril 1541, Ignace fut nommé général de cette nouvelle milice, qui prit le nom de *jésuites*. Jules III, en succédant à Paul, confirma cette société par sa bulle du 22 Juillet 1550. Ce bref atteste quelle importance la cour de Rome attachait à l'institution des jésuites. Le saint-père y dit textuellement, « qu'ayant appris par son prédécesseur le » grand avantage qu'*Ignace de Loyola* et *ses compagnons* » procuraient à l'église, par leurs prédications, leur vie » exemplaire, leur charité, et leur dévouement entier aux » successeurs de Saint-Pierre, il confirme leur institut et

» avertit que tous ceux qui voudront entrer dans cette com-
» pagnie, doivent y combattre sous l'étendart de la croix de
» J.-C. obéir au souverain pontife, son vicaire sur la terre,
» se persuader qu'ils deviennent membres d'une société qui
» n'est établie que pour l'avancement des ames dans la vie
» chrétienne, pour prêcher, instruire et pour remplir tous les
» exercices spirituels, pour enseigner les élevemens de la re-
» ligion aux enfans et aux peuples, écouter les fidèles en con-
» fession, leur administrer les sacremens, *consoler les affli-*
» *gés, reconcilier ceux qui sont divisés*; visiter les prison-
» niers, les pauvres, et exercer toutes les œuvres de cha-
» rité qui concourent à la gloire de Dieu et au bien pu-
» blic. etc., etc. »

Jacques-Lainez, Espagnol, l'un des premiers compagnons d'*Ignace*, lui succéda dans le généralat, en 1558. Ce fut lui qui dans la vingt-troisième session du concile de Trente (le 15 Juillet 1563), soutint que la hiérarchie était renfermée dans la personne du pape; que J.-C. n'avait donné sa mission qu'à St.-Pierre, de qui les autres apôtres avaient reçu la leur, et que le *tribunal du pape sur la terre est le même que celui de J.-C. dans le ciel.*

Théophile Raynaud lui attribue *les constitutions des jésuites* et *la déclaration sur les constitutions*; qui, au jugement du *Jésuite Alégambe*, *n'ont pas été écrites par une industrie* humaine, *mais inspirées par la divinité.*

Les serviteurs du pape, que l'on appella les *grenadiers de religion chrétienne*, formaient au 17me. siècle, une espèce d'armée composée de plus de vingt mille jésuites, répandus dans toutes les parties du monde. Cette société née en France, eût beaucoup de peine à s'y établir. La Sorbonne elle-même déclara en 1554, *que les jésuites étaient plutôt institués pour la ruine, que pour l'édification des fidèles.*

Chassés de la France en 1594, ils n'y rentrèrent que dix ans après, malgré les remontrances du parlement. Ce fut Henri IV qui les rappella. On les accusa d'avoir contribué à la cons-

piration ourdie contre Joseph Ier., roi de Portugal ; d'où ils furent renvoyés à cette époque, 1759. Louis XV, cédant aux vœux de toute la France, les en expulsa en 1763. En 1767 et 1768, les rois d'Espagne et de Naples, le duc de Parme et le grand maître de Malthe les renvoyèrent aussi ; et enfin le spirituel et sage Clément XIV, par un bref du 21 Juillet 1773, supprima l'ordre des jésuites. On mit alors dans la bouche de Pasquin ces paroles : *et divites dimisit inanes*. Les jésuites furent criblés d'épigrammes. Nous ne rapporterons que la suivante, extraite d'une histoire manuscrite du temps ; elle a au moins le mérite de la concision :

Par un arrêt bien cimenté
Ils sont fichus les bons apôtres,
Et c'est justice en vérité
Car ils en ont bien fichu d'autres.

Pie VII, par une bulle du 7 Mars 1801, permit leur introduction en Russie où ils n'ont pu se maintenir. Aujourd'hui, on en menace encore la France ! Ce qui a fait dire à une muse Parisienne.

« Des fils de Loyola le triomphe s'avance ;
Chassés de la Russie, on les appelle en France ;
Mais Paris, aujourd'hui, ne peut subir leurs lois : ....
Ils furent les soutiens de l'amour socratique ;
Leurs voyages savans, leur zèle apostolique
Apprirent, nous dit-on, aux Français autrefois,
A nourrir les dindons, à poignarder les rois. »

(4) Philippe II déclara, par un édit du 26 Mars 1582, que tous ceux qui iraient à l'académie de *Leyden* (c'es-à-dire à l'université fondée par Guillaume, en 1575) seraient regardés comme hérétiques et déchus du privilège de pouvoir aspirer à aucune charge. (*Twede Placaat B. Van Vlaanderem*).

(5) Au démembrement de l'Empire de Charlemagne, les grands officiers obtinrent en partage des fiefs, dont les uns relevaient

relevaient de la France et les autres de l'Allemagne : c'est ainsi que, sous la protection de l'Empire Germanique, les Provinces-Unies furent partagées en quatre fiefs principaux : la Gueldre, la Hollande, l'évêché d'Utrecht et la Frise. Ces princes, si magnifiquement et si arbitrairement récompensés par les successeurs de Charlemagne, introduisirent le système féodal. — En 868, un comte Frison, nommé Théodorich, obtint du roi Louis, l'entière propriété de divers territoires. Les comtes de Hollande en jouirent ensuite par héritage ; et ces peuples, pour garantir la jouissance de leurs droits personnels, sacrifièrent une partie de leur indépendance. (Voyez l'histoire de Charles-Quint, par Robertson.)

(6) Philippe regardait la religion catholique, apostolique et romaine, comme le plus ferme soutien de son pouvoir. Le cardinal *Bentivoglio* rapporte ce qu'il disait à ce sujet : *Rendendo il maggior servitio che posso a dio, rendo in consenquenza il maggior ventaggio che posso alla mia corona.*

(7) On attribue aussi à Philippe de Marnix, seigneur de Sainte Aldegonde, le *chant national de Guillaume*, qui parut vers la fin de 1568. A cette époque les persécutions contre la liberté religieuse se multipliaient, la patrie était dans le plus grand danger et l'espoir de secouer le joug s'évanouissait chaque jour : alors le prince d'Orange était retiré en Allemagne. C'est Guillaume lui-même qui est censé parler. Chaque stance commence par une des lettres du nom de Guillaume de Nassau ; (*Willem Van Nassau*).

(8) Le poëme intitulé les *Gueux* est divisé par strophes, à la manière des Italiens et des Espagnols. L'auteur, Onno Zwier Van Haren, le publia en 1762. Depuis, MM. Bilderdyk et Feyth, les deux meilleurs poëtes hollandais vivans, en ont donné une seconde édition, avec des corrections relativement au style, qui était par fois dur et incorrect. Ce poëme national ne laisse plus rien à désirer dans son ensemble. Voici les titres des deux éditions dont nous venons de parler :

De Geusen door Jonkheer Onno Zwier Van Haren Friet edelman. (Avec cette épigraphe.)

» *Non tu divinam henriada tenta ,*
» *Sed longe sequere , et vestigia semper adora* ».
(Stace lib. xii.)
Te Zwolle 1762 , in-8°.

De Geuzen Vaderlandsch Dichtstuk.
Amsterdam , 1785 , in-8°.

Dans sa première strophe , l'une des plus belles , le poëte compare les révolutions de son pays aux révolutions du *Nil*, dont les flots s'élèvent, inondent les campagnes, et semblent détruire pour jamais l'espoir même d'une récolte ; mais le fleuve se retire et laisse sur le sol un limon bienfaisant : *le soleil luit sur cet engrais fécondant, qui à son tour échauffe et fertilise la terre ; elle se pare de verdure, et bientôt une riche moisson dore la plaine, et répand la joie et le bonheur dans toute la contrée.* Ainsi de l'excès des horreurs et des maux qui désolèrent la patrie, naquirent l'indépendance et la prospérité nationale.

(9) *Le sang d'Egmond et de Hoorne*, etc.

Ce douloureux souvenir a été célébré par les poëtes de la nation ; et le prix offert par la société académique de la langue et de la poësie pour ce sujet a été mérité et obtenu par M. Tollens. Son ouvrage en Hollandais a été publié en 1806, sous le titre de *Poëme sur la mort des comtes d'Egmond et Hoorne*, etc.

(10) Cette réforme du calendrier, proposée par *Grégoire XIII*, est due à *Lelio*, citoyen de Vénise.

APPENDICE.

Nota. Dans le *Discours préliminaire* , et les notes , relatives à la *Bataviade*, nous avons voulu prouver au lecteur jusqu'à quel point Chénier a été fidèle à l'histoire , pour mieux louer le peuple dont il célèbre les vertus héroïques et la gloire ; le précis que nous donnons doit attester aussi tout ce que cette époque de l'histoire des Provinces-Unies , peut offrir au génie de la poësie épique ; et nous espérons

qu'un aussi beau sujet enflammera la verve d'un poëte, Batave ou Français, digne d'accomplir ce que Chénier avait entrepris. Le poëte devant consulter sur-tout les historiens contemporains et nationaux, nous lui indiquerons *Hooft*, (aucun *Dictionnaire biographique* n'en fait mention), mais le mérite de cet écrivain est bien reconnu chez les Hollandais, qui lui ont assigné une place distinguée dans leur Panthéon littéraire.

Pierre Corneille *Hooft*, né à Amsterdam le 16 Mars 1581, où il mourut le 1er. Mai 1647, a mérité le titre du *Tacite-Batave*. L'étude des sciences et des arts occupa ses jeunes années; aux premières connaissances dont il orna son esprit, il voulut ajouter celles qu'on ne peut obtenir que par l'observation du monde; et après avoir voyagé plusieurs années, il revint enrichir sa patrie du fruit de ses méditations et de ses travaux.

Il publia, en 1628, *la vie de Henri le Grand* : cet ouvrage, sur lequel il réfléchit huit années, obtint un succès digne du héros et de l'historien. Les savans de son temps lui décernèrent des honneurs immortels, ils le louèrent tous dans leurs écrits; Louis XIII décora l'auteur du cordon de Saint-Michel et lui donna des lettres de noblesse. *Grotius (dans ses lettres)* félicite les mânes de Henri IV et la France d'avoir eu Hooft pour historien. Les révolutions des Pays-Bas furent long-temps aussi l'objet de ses profondes méditations, et il se livra avec tant d'ardeur à cet immense travail, que dès l'année 1641, il fit paraître les vingt premiers livres de cette histoire. Il s'occupait en même-temps de la traduction de *Tacite*, et c'est après l'avoir lu cinquante-deux fois, qu'il traduisit ses *annales* en Hollandais. *Hooft* s'est identifié si heureusement avec son auteur, que cette traduction a toute la force, toute la concision, que l'on admire dans l'historien latin, et *Tacite* semble avoir dicté à *Hooft* son *histoire des Pays-Bas*. Il y rivalise de concision avec son modèle, il en a par fois aussi l'obscurité...... Le respect religieux que *Hooft* eut toujours pour la pureté de la langue hollandaise, à la perfection de laquelle il contribua éminemment, lui a fait rejetter les mots nouvellement empruntés

des autres langues. Au gré de *Hooft* les vieux mots rendaient mieux sa pensée énergique et précise.

Son histoire commence à l'abdication de *Charles-Quint*, et se termine à l'année 1588, sous le gouvernement de Leycester : il voulait la continuer jusqu'à la trève de 1609, mais la mort le surprit au milieu de ses immortels travaux et les regrets de sa patrie ne sont point encore effacés.

Quelque temps après la mort de *Hooft*, son fils donna une édition complette de *ses poësies*.

M. *Huidekoper* a publié toutes ses lettres en 1738 ; c'est dans ce temps aussi que l'on a donné une édition de ses œuvres, petit in-folio.

Il mourut à l'âge de 67 ans.

Le lendemain de sa mort, on prononça son *panégyrique* sur le théâtre d'*Amsterdam*, et pour completter son éloge, on y représenta l'une de ses meilleures tragédies : *Gérard Van Velzen*. Ce célèbre écrivain occupa dans le gouvernement, des places importantes ; toute son existence fut utile et glorieuse pour sa patrie, et la bonté de son ame fit les délices de sa famille et des ses amis.

Nous indiquerons aussi, comme un des historiens qu'il faut consulter, M. Dewez, auteur de l'*histoire générale de la Belgique*, *depuis la conquête de César*, *jusqu'à nos jours*. Ces annales se font remarquer par l'ordre qui règne dans l'ensemble des faits et une saine critique : l'auteur a sçu vaincre heureusement les difficultés que lui offrait un travail de cette importance.

Nous ne citerons point le grand nombre d'ouvrages que nous avons été obligés de consulter, et qui nous ont été utiles, cette nomenclature serait fastidieuse ; mais nous ne saurions taire notre reconnaissance envers M. *Van-Marle* qui a bien voulu nous aider de ses lumières, toutes les fois que nous avons eu recours aux historiens nationaux ; sa complaisance toujours aimable, égale l'étendue et la variété de son mérite littéraire.

M. AÎNÉ.

LA BATAVIADE.

CHANT PREMIER.

Je chante les combats, et ce peuple indompté (1),
Qui, sous le grand Nassau, conquit la liberté;
Souffle émané de Dieu, viens, ô puissant génie (2),
Flamme céleste et pure, éternelle, infinie;
Astre qui, répandant tes rayons créateurs,
Fais naître l'abondance et les arts bienfaiteurs;
Source de la vertu, principe des lois sages;
Par qui l'homme au tombeau plane encor sur les âges,
Et, roi de l'avenir, révèle à tous les yeux
Son immortalité, noble présent des cieux:
Oh! viens, inspire moi ces sublimes pensées
Qui de ton sein brûlant jaillissent élancées;
Ces tons maîtres de l'ame, et ces mots pénétrans
Qui, jusques sous le dais, font pâlir les tyrans:
Apprends aux nations à sortir d'esclavage;
Du lion réveillé célèbre le courage;
Redis comment Philippe (3) à la honte des fers
Du fond de son palais condamnait l'univers;

Comment au sein de Rome un prêtre fanatique (4)
Du monarque Espagnol aidait la politique;
Et comment le Batave, en conquérant ses droits,
Fonda sa république, et fut l'égal des rois.
Déjà brillait des nuits l'inégale courrière,
Quand près de Rotterdam, sous la tente guerrière,
Nassau morne et pensif aux héros assemblés
Confiait des chagrins longtemps dissimulés.
Rompant avec effort un pénible silence,
« Amis, s'écriait-il, vous de qui la vaillance
» A contre les malheurs soutenu mon espoir,
» Dites, souffrirez-vous qu'un injuste pouvoir
» Triomphe, et pour jamais vienne, après quinze années,
» Replonger dans les fers nos villes consternées?
» Les peuples du Brabant ont fléchi les genoux :
» Un indigne allié, trop caressé par nous,
» D'Alençon, trahissant notre auguste querelle (5),
» Ramène vers Paris sa bannière infidèle;
» Amsterdam est esclave, et voit sur ses remparts
» Du tyran de Madrid flotter les étendarts;
» Farnèse rassemblant ses nombreuses cohortes,
» De Leyde sous nos yeux prétend s'ouvrir les portes (6);
» De Leyde où mon épouse a fixé son séjour;
» De Leyde respectée, au moins jusqu'à ce jour,
» De la liberté sainte inviolable asyle,
» Et qui dans nos revers restait seule immobile. »

Il dit; les vieux guerriers renferment leur douleur :
Maurice et Chatillon, tous deux pleins de valeur (7),
Tous deux en l'âge heureux que l'espérance anime,
Maurice, de Nassau rejetton magnanime,
Chatillon, digne fils de l'illustre amiral (8)
Que Paris vit tomber dans un piége royal,
Unis par l'amitié, l'honneur et l'alliance,
Font briller à-la-fois leur noble impatience.
Maurice enfin se lève, et l'exhale en ces mots :
« Mon père, dans l'oubli laissons de vils complots.
» D'Alençon, désertant le poste de la gloire,
» Purge de son aspect ce libre territoire;
» De l'intérêt public il était peu touché,
» Et nous n'avons perdu qu'un ennemi caché.
» D'Amsterdam, il est vrai, les nombreux catholiques (9)
» La retiennent encor sous des lois despotiques :
» Bientôt victorieux nous pourrons y courir;
» C'est Leyde qu'avant tout il nous faut secourir (10).
» Farnèse en croit déjà la conquête certaine;
» Mais trois jours de son camp nous séparent à peine :
» Lui-même, retenu sous les remparts d'Anvers (11),
» Y rêve la victoire, et nous voit dans ses fers :
» Davila, Vitelli, lui préparent sa route (12),
» Marchons; que dans trois jours leur honteuse déroute
» Apprenne au Parmésan ce qu'il doit espérer,
» Et lui porte l'effroi qu'il nous veut inspirer. »

« L'effroi, dit Chatillon, lorsque Nassau nous guide!
» Il n'est point de périls sous un chef intrépide;
» Et les remparts de Leyde aujourd'hui menacés,
» Même, sans nos secours, se défendront assez.
» Van-Doës y commande : il joint à la vaillance (13)
» L'activité, le calme, et la douce éloquence.
» Craignez-vous pour ma sœur? Veuve de Téligni,
» Épouse de Nassau, fille de Coligni,
» Luttant contre le sort dès l'aurore de l'âge,
» Elle saura donner l'exemple du courage.
» Par l'ingrat d'Alençon si nous sommes trahis,
» Je n'attendais pas moins du sang de Médicis (14) :
» Médicis de ce prince éleva la jeunesse :
» Il n'avait point appris à garder sa promesse.
» Quêtant de bords en bords un sceptre qui le fuit,
» Il va cherchant la gloire, et la honte le suit.
» Mais lui seul du Brabant a passé la frontière.
» Je réponds des Français, et son armée entière,
» Déjà sous mes drapeaux prompte à se rallier,
» Aspire à des combats pour se justifier. »
Des deux jeunes héros la tranquille assurance
Dans les cœurs attiédis rechauffe l'espérance;
Tout s'anime; et bientôt se levant à-la-fois,
Les chefs n'ont qu'un desir, ne forment qu'une voix;
Et, ralliés en foule auprès du chef suprême,
Veulent partir, combattre, à l'heure, à l'instant même.

Ainsi, long-temps privé des caresses du Ciel,
Le peuple industrieux qui compose le miel,
Respirant la fraîcheur de la plaine odorante,
Délaisse en bourdonnant sa ville transparente,
Quand le souffle embaumé du printemps de retour
L'appelle au sein des fleurs dans les champs d'alentour.
Sur le front de Nassau le bonheur se déploie.
« Généreux compagnons, reprend-il avec joie,
» Oui, vous triompherez; la victoire est le prix
» De ces nobles travaux pour un peuple entrepris.
» Elle vous appartient : mais c'est peu d'y prétendre;
» Souvent pour l'obtenir il faut savoir l'attendre;
» Avec un art suprême il faut la préparer,
» N'en jamais être sûr, et toujours l'espérer.
» Armons-nous cependant d'une vigueur nouvelle :
» Demain ramènera l'époque solennelle
» Où le peuple Batave assemble ses Etats :
» Au sein de Rotterdam nous porterons nos pas :
» Les Etats m'entendront; j'exposerai sans feinte
» Nos efforts, nos besoins, mon espoir et ma crainte;
» Et du pouvoir civil la sainte autorité
» Nous prêtera par-tout son appui respecté.
» Et toi, qui détestant les guerrières alarmes
» Nous as pourtant contraints de recourir aux armes,
» Raison, guide sacré, tu gravas dans nos cœurs
» La haine des tyrans, le mépris des erreurs :

» Farnèse envain grossit ses phalanges serviles;
» Par toi la liberté descendra sur nos villes;
» Et je jure en ton nom de vivre et de mourir
» Pour l'aimer, poûr la suivre, et pour la conquérir. »
A la voix de Nassau toutes les voix s'unissent :
Tous les bras sont tendus; tous les échos mugissent :
Le serment généreux que les chefs ont prêté
Au camp de bouche en bouche est déjà répété.
Mais en roulemens sourds, à l'heure accoutumée,
Le tambour annonçait le repos de l'armée :
Tout se tait; les héros du camp silencieux
Parcourent lentement les contours spacieux;
Et chacun d'eux enfin, retiré dans sa tente,
Déroule à longs replis en son ame contente
Des succès obtenus le brillant souvenir,
Et les succès plus grands promis à l'avenir.
La nuit du haut des monts descendait sur les plaines :
Bientôt, versant l'oubli des travaux et des peines,
Le sommeil bienfaisant couvre de sès pavots
Les chefs et les soldats, et la terre, et les flots.
Cependant la Raison, cette auguste déesse
A qui dans leurs beaux jours les peuples de la Grèce
Sous le nom de Minerve élevaient des autels,
Recueillit des héros les sermens immortels.
De son flambeau céleste agitant la lumière,
Plus pure que les feux du jour qui nous éclaire,

Elle court aussitôt, d'un vol précipité,
Au sommet du Morat chercher la Liberté (15).
Là reposent, couchés sous des tombes rustiques,
Les trois libérateurs des vallons Helvétiques ;
Une roche, au milieu des monumens sacrés,
Renferme du grand Tell les débris révérés (16).
Debout, sur son tombeau, sa flèche triomphante
Dans le cœur des tyrans jette encor l'épouvante.
Les noms sont effacés, mais non le souvenir ;
Point de marbre imposteur qui trompe l'avenir ;
Pour unique ornement, l'ombrage solitaire
Des chênes, des sapins, vieux enfans de la terre :
Contemporains de Tell, ils ont vu ses combats ;
Gesler en ce lieu même a reçu le trépas ;
Le sang autrichien féconda leurs racines ;
Charles dans ces forêts déposa ses ruines ;
Des Bourguignons vaincus les ossemens poudreux
Ont blanchi ces vallons fertilisés par eux.

La Liberté sourit à son peuple fidèle ;
Son casque est déposé ; sa lance est auprès d'elle ;
L'allégresse embellit son front majestueux ;
Vingt fleuves, de ces monts enfans tumultueux,
Jaillissent à ses pieds des cavernes profondes
Où reste enséveli le dépôt de leurs ondes :
La Limat et l'Aar, que le sol étranger
Sous l'empire des rois ne voit point se ranger ;

L'impétueuse Adda, dont les tributs serviles
Du riant Milanais vont enrichir les villes;
Le Rhin, qui de ses flots souvent ensanglantés,
Des belliqueux Germains baigne au loin les cités;
Mais qui, s'affaiblissant dans sa course lointaine
A la mer de Harlem roule une onde incertaine;
Le Duras étendu sur de jeunes roseaux;
Le Rhône, avec fracas précipitant ses eaux,
Et qui, fier d'embellir le midi de la France,
S'abyme au sein des mers qui bordent la Provence.
Des lacs délicieux, arrosant les vallons,
D'autres lacs, suspendus sur la cîme des monts,
Offrent aux yeux charmés, près des fleuves rapides,
Sur des prés toujours verds des eaux toujours limpides.
O pays fortuné, tes sages habitans,
Etrangers à l'orgueil, sont libres et contens :
On ne voit point chez eux le luxe et l'opulence;
Mais la pauvreté fière, et jamais l'indigence;
Le travail enrichi des besoins qu'il n'a pas,
Et de l'or des moissons qui germent sous ses pas.
Du commerce et des arts ignorant l'industrie,
Ils ont le premier bien, l'amour de la patrie :
Egaux devant la loi, sous son niveau d'airain,
Citoyens de l'État, membres du souverain,
Quand de la Liberté la voix se fait entendre,
Sujets pour la servir, soldats pour la défendre,

Ces héros villageois offrent un peuple armé
Du soc laborieux en glaive transformé.
Elle anime la danse et le chant des bocages,
De troupeaux mugissans couvre les pâturages,
Creuse avec ses enfans de pénibles sillons,
Dirige leurs travaux, conduit leurs bataillons;
Au sein de l'assemblée elle écoute et préside;
Tous ont donné leur voix; la Liberté décide,
Et calmant des partis les débats orageux,
Elle dicte aux pasteurs des lois simples comme eux.
La Raison s'approchant de la fière immortelle,
« Divinité du peuple, ô ma sœur, lui dit-elle,
» S'il est vrai qu'à tes lois l'univers est promis,
» Peux-tu donc endurer que nos vils ennemis
» Régnent par des forfaits sur ton futur empire?
» Le Batave t'implore, et le Batave expire!
» Abandonneras-tu des peuples généreux
» Au sceptre ensanglanté qui pèse encor sur eux?
» Ah! que du haut des monts ta lance se déploye;
» Arme-toi, viens, descends, j'ai préparé ta voye;
» Des superstitions écartant le bandeau,
» Les cités du Batave ont suivi mon flambeau;
» Les yeux sont dessillés; et la nuit se dissipe.
» Dans les murs de Madrid l'ambitieux Philippe,
» Grégoire au sein de Rome, et du pied des autels,
» Prétendent venger Dieu par le sang des mortels;

Elle dit, prend sa lance aux combats toujours prête;
De son casque de fer orne sa noble tête,
Et désertant ces monts que la nuit a couverts,
Les immortelles sœurs s'élancent dans les airs.
De l'horison paisible elles percent les voiles.
Le voyageur croit voir deux errantes étoiles,
Traçant dans leur carrière un sillon radieux,
Franchir en un moment tout l'espace des cieux.
Déjà se prolongeaient ces campagnes fécondes
Où le Rhin nourricier va déployant ses ondes :
Déjà sous les regards des deux divinités
Au niveau des sillons s'abaissaient vingt cités :
Constance, où Sigismond, cruellement docile, (19
Partagea les forfaits qu'ordonnait un concile ;
Bâle, qui d'Amédée orna les cheveux blancs (20)
Du lin pontifical, hochet de ses vieux ans ;
Mayence, où Guttemberg vit sous ses mains habiles, (21)
L'esprit humain fixé par des lettres mobiles ;
Aix, où d'un grand pouvoir Charlemagne au cercueil (22)
Dans le sein du néant a conservé l'orgueil.
Précipitant leur vol, et traversant la Meuse,
Les Déesses touchaient à la rive fameuse
Où l'opulent Escaut, dans les marches d'Anvers,
Apporte l'industrie et l'or de l'univers.
Bientôt rompant sa chaîne, et bientôt reconquise,
A Philippe en pleurant cette ville est soumise.

Dans une immense plaine, au pied de ses remparts,
Des Castillans vainqueurs les bataillons épars
Sommeillent sur la foi de leur chef intrépide ;
Farnèse est avec eux ; sa gloire est leur égide ;
Il veille, et de l'aurore appellant le retour,
Prépare dans la nuit les conquêtes du jour.
Trop fier de sa valeur, trop entouré d'esclaves,
Déjà dans sa pensée il soumet les Bataves ;
L'orgueilleux ne sait pas quel immortel appui
Vient protéger leur cause, et marcher contre lui.
De l'aspect de son camp les Déesses lassées,
Cotoyant la Zélande et ses isles glacées,
Des fleuves et des mers ont franchi les détours :
Enfin de Rotterdam apercevant les tours,
Elles y descendaient, quand déjà la nuit sombre
Dans un autre hémisphère allait porter son ombre.
L'aurore, en les voyant, sourit au haut des cieux ;
L'horison par dégrés étincelle de feux ;
Le jour luit ; et jamais ces humides contrées
D'aussi pompeux rayons ne furent éclairées.
De leur berceau de fleurs les célestes gémeaux
Ranimaient les cités, égayaient les hameaux ;
Partout s'embellissait d'une fraîcheur nouvelle
Du monde épanoui la jeunesse éternelle :
Le riche, abandonnant ses tranquilles foyers,
Les élèves des arts, quittant les ateliers,

Les villageois en foule échappés aux campagnes,
Les péres, les époux, leurs enfans, leurs compagnes,
Au sein de Rotterdam accourant à la fois,
Y venaient contempler les soutiens de leurs droits.
Heureux législateurs, de qui la prévoyance
Jamais des citoyens n'égara l'espérance.
On les voit traverser d'un pas majestueux,
Le rivage, où courbant ses flots respectueux,
La Meuse à Rotterdam apporte son hommage;
La place qui d'Erasme a conservé l'image, (23)
Et ces quais opulens bordés de longs canaux
Que du hardi Batave ont creusé les travaux :
Ils atteignaient enfin leur auguste demeure,
Lorsque l'airain sonnant frappait la dixième heure.
  Invisibles témoins, les sages déités
Précèdent les Etats dans ces lieux respectés.
On entre sans tumulte ; on s'assied en silence;
De ce couple immortel tout ressent la présence :
Il rend au fond des cœurs ses oracles muets;
Il prépare, et bientôt va dicter les décrets.
Sous les yeux cependant de la foule charmée
S'offrent les généraux, organes de l'armée :
Ils ne font point briller le glaive des combats
Dans la cité paisible où siègent les Etats :
Sans armes, sans drapeaux, la loi seule y commande.
Boizot, le plus vaillant des guerriers de Zélande,

Accompagne Maurice ; et d'Egmont auprès d'eux,
Du Brabant opprimé les entretient tous deux ;
D'Egmont, fils d'un héros chéri de la victoire,
Et dont l'échafaud même a rehaussé la gloire (24).
Plus loin sont les Français ; Bonnivet et Genlis,
Et Chatillon leur guide, et le brave Du Lys.
Nassau brille entouré de l'élite guerrière.
C'est lui, dit-on ; c'est lui, répond la ville entière.
Tel, au sein de la plaine étendant ses rameaux,
Un érable s'élève au milieu des ormeaux :
Les bergers, sous l'abri de son vaste feuillage,
Cherchent, durant l'été, le sommeil et l'ombrage ;
Et, reconnu de loin, son front démesuré
Conduit le voyageur en sa route égaré.
Les États ont admis la cohorte intrépide.
» Nassau parle en ces mots : « Vous que la Raison guide,
» Vous qui d'un peuple libre exercez le pouvoir,
» Vous savez nos dangers ; vous êtes notre espoir :
» Des cités du Brabant la force est terrassée.
» Amsterdam est captive, et Leyde est menacée ;
» Vous voyez ces Français que leur prince a quittés ;
» Au poste des héros les héros sont restés :
» Mais de qui servons-nous les volontés suprêmes ?
» Sommes-nous à Philippe, à Valois, à nous-mêmes ?
» Pour qui tant de périls, de combats, de travaux ?
» Le Batave aggrandi veut des destins nouveaux,

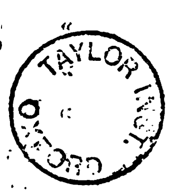
» De nouveaux alliés, et non de nouveaux maîtres :
» D'Alençon l'a prouvé, l'intérêt fait les traîtres.
» Fixez les droits du peuple ; il ne peut se trahir ;
» Déclarez nos devoirs ; nous saurons obéir. »
Lalain, qui des Frisons gouverne la contrée,
Issu dans le Brabant d'une race illustrée,
Nouveau soutien du peuple, et vieil ami des cours,
Se levait quand Nassau termina son discours.
« Philippe en ces climats a fait couler des larmes,
» Et, las d'un joug honteux, nous avons pris les armes,
» Dit-il : du premier rang des premiers conjurés,
» J'ai bravé, comme vous, deux tyrans abhorrés,
» Granvelle, déshonneur de la pourpre romaine,
» Et ce d'Albe inhumain, fier d'inspirer la haine.....
» Éteindre les bûchers d'un tribunal sanglant,
» Écarter de ce peuple un impôt accablant,
« Tels furent nos projets : Nassau doit les connaître ;
» Nés libres sous un roi, nous combattions un maître.
» L'ambition vers nous avait conduit Valois ;
» Il nous quitte : aujourd'hui cette terre est sans lois :
» Elle veut être libre ; elle n'est qu'affranchie !
» Mais fuir le despotisme au sein de l'anarchie !
» Non, peuple, non guerriers, vous ne le voulez pas.
» L'épreuve en est horrible. Après de longs débats
» Avec le repentir l'expérience arrive,
» Toujours trop achetée, et souvent bien tardive.

» Que

» Que prétendez-vous donc? Choisir un autre roi?
» Quand vous l'aurez choisi, gardera-t-il sa foi?
» N'osera-t-il jamais asservir nos provinces?
» Quel joug est le plus dur? Celui des nouveaux princes.
» Ah! Philippe, oubliant un injuste courroux,
» Philippe, énorgueilli de sujets tels que vous,
» Éclairé par le temps, et prompt à vous entendre,
» Respecterait des droits que vous savez défendre.
» Qui peut les garantir? Un glorieux traité.
» Ne vous confiez plus au glaive ensanglanté;
» Environnés d'écueils, évitez les naufrages;
» Rentrez avec honneur, après quinze ans d'orages,
» Dans le foyer paisible où vos heureux enfans
» D'olive et de lauriers ceindront vos cheveux blancs ».
Il dit: Lumay s'élance; impatient, il crie (25):
« Philippe encor, Philippe insulte à la patrie;
» Et la foudre en ses mains, déjà prête à partir,
» N'attend pour s'arrêter que notre repentir?
» Rassasié de sang, fatigué de victimes,
» Le tyran voudra bien nous pardonner ses crimes?
» Ah! les cœurs généreux ne l'accepteront pas,
» Cet insolent pardon, pire que le trépas.
» Que dis-je? En doutez-vous? Le Castillan parjure
» Oublîrait son serment, et non pas son injure.
» Mais, ce qui doit sur-tout nous inspirer l'effroi,
» Le parti catholique a besoin de son roi.

» Et, quand je poursuivais une secte infidèle,
» D'un excès de rigueur on accusait mon zèle !
» Eh bien ! que du Brabant regagnant les cités,
» Elle échange l'honneur contre les dignités :
» Nous, au-delà des mers fuyons la tyrannie.
» Ainsi le Phocéen désertant l'Ionie,
» A ses champs paternels préféra ses vertus,
» Et parmi les Gaulois porta ses dieux vaincus.
» Ici n'espérons point que la fortune change.
» Aux rives de Ceylan, près des bouches du Gange,
» Elle attend nos débris; un sol aimé des cieux
» Y récompensera nos soins laborieux.
» Transportons nos vieillards, nos enfans et nos femmes.
» Que nos champs submergés, que nos cités en flammes
» Du sombre Castillan bravent encor les fers :
» Qu'un jour le voyageur, en traversant nos mers,
» Dise : là s'élevait l'antique Batavie.
» Malheureuse quinze ans, mais jamais asservie,
» Quinze ans à l'oppresseur elle osa résister,
» Ne put exister libre, et cessa d'exister. »
A peine il achevait; l'assemblée en tumulte
Au milieu d'un bruit sourd s'agite et se consulte.
Du parti catholique adversaire indompté,
Lumay, sans la comprendre, aimait la Liberté.
On le vit dans les camps signaler sa furie,
Et se venger lui-même au nom de la patrie.

Cette férocité qui ternit ses exploits ;
L'accompagnait encor dans le temple des lois :
Un bouillant caractère, et trop d'indépendance,
De ses vœux mal conçus égaraient l'imprudence.
Mais les divinités présentes dans ces lieux,
Bientôt sur Barnevelt ont fixé tous les yeux. (26).
Huit lustres ont mûri sa nerveuse éloquence ;
Il haït la servitude autant que la licence ;
Il se lève, et soudain les esprits sont calmés :
Il semble qu'en ses traits, d'un feu pur animés,
Du peuple et des états tous les destins respirent,
Et, planant sur son front, les déesses l'inspirent.
« Lorsqu'un peuple, dit-il, s'éveille et rompt ses fers,
» Il doit savoir combattre, endurer les revers,
» Quand le danger s'accroît, doubler la résistance,
» Subjuguer la fortune, à force de constance,
» Vers le but souhaité concentrer ses regards,
» Y marcher d'un pas ferme, éviter les écarts,
» Et, sans daigner jetter un coup d'œil en arrière,
» Se reposer vainqueur au bout de la carrière.
» Méritons le triomphe, et conquérons la paix :
» Quel traité ferions-nous en demeurant sujets?
» Philippe des autels vengeant le privilège,
» S'il tenait son serment, se croirait sacrilège :
» Philippe est né despote ; il ne peut concevoir
» Qu'une foi despotique, et l'absolu pouvoir.



» Jusques dans le pardon craignons sa barbarie ;
» J'y consens ; mais faut-il submerger la patrie ;
» Et loin d'elle cherchant des trésors incertains,
» A la merci des flots confier nos destins ?
» Un rivage opulent doit réparer nos pertes ?
» A nos voiles, dit-on, les Indes sont ouvertes ?
» O vous, qui prétendez en ces climats brûlans
» Exiler nos vieillards, nos femmes, nos enfans,
» Y transporterez-vous les tombeaux de nos pères,
» Les monumens publics, les toîts héréditaires,
» L'air que nous respirons, et ces frimats amis,
» Ces flots même, ces flots que nous avons soumis ?
» Une mer tyrannique usurpait ce rivage ;
» Nos ayeux, triomphant d'un sol âpre et sauvage,
» Aux prodiges de l'art forcés par le besoin,
» Ont dit à l'Océan : tu n'iras pas plus loin.
» Dans ces vastes marais dont ils firent des plaines,
» Civilis arrêta les légions Romaines. (27)
» Où sont-ils ces héros qui devant leurs remparts
» Font reculer les mers et l'aigle des Césars ?
» Enfans efféminés de nos mâles ancêtres,
» Ne savons-nous que fuir, ou ramper sous des maîtres ?
» Il faut rester et vaincre. Eh ! qu'avez-vous été,
» En luttant contre un roi pour votre liberté ?
» Ou des républicains, ou des sujets rebelles.
» Trouvez dans vos périls des ressources nouvelles,

» Qu'entre Philippe et vous s'élève un mur d'airain ;
» Déclarez-le déchu du pouvoir souverain.
» Plus de roi désormais ; un roi veut des esclaves :
» Désormais, aujourd'hui, vous serez les Bataves.
» Vous l'êtes ; dès long-temps vous exercez vos droits ;
» Cette terre est sans maître ; elle n'est point sans lois.
» Libre, elle reconnaît la puissance publique.
» Ici d'un peuple entier la volonté s'explique ;
» Sept provinces, formant d'indissolubles nœuds,
» Nomment leurs députés, manifestent leurs vœux ;
» Un chef, digne de vous et de sa renommée,
» Obéit aux États et commande à l'armée :
» De généreux secours vous sont déjà promis.
» Chez les princes Germains vous aurez pour amis
» Ceux qui, revendiquant la conscience humaine,
» Ont cessé de ramper sous l'idole romaine.
» Des monts Helvétiens, de robustes soldats
» Au nom de Liberté descendront sur vos pas.
» Le héros Béarnais soutient votre espérance ;
» Accourus à sa voix des cités de la France,
» Ses amis dans vos rangs combattent aujourd'hui.
» Plus puissant quelque jour il sera votre appui :
» Elisabeth vous doit son alliance auguste ;
» Car elle hait Philippe, et sa haine est trop juste !
» Unis à vos drapeaux, les guerriers d'Albion
» Viendront du Castillan punir l'ambition,

» Et, le laissant régner aux rives du Mexique,
» Briseront sur nos mers son trident despotique.
» Marchez ; que vous importe un impuissant courroux?
» Marchez ; encore un pas, la victoire est à vous.
» Alors à vos enfans vous léguerez la gloire,
» Des travaux, des exploits, des vertus à l'histoire ;
» Aux rois ambitieux un cuisant souvenir,
» Un exemple immortel aux peuples à venir. »
Il se tait ; mais long-temps son éloquence altière
Retentit dans les cœurs de l'assemblée entière.
Lalain même, une fois ranimant sa tiédeur,
Lumay, de ses transports laissant calmer l'ardeur,
Etonnés d'être unis, par un commun hommage,
Au vœu de Barnevelt ont donné leur suffrage.
Tel un fleuve opulent, cher aux cultivateurs,
En déployant l'azur de ses flots bienfaiteurs,
Attire le ruisseau, qui sur l'aride plaine
Epanche une eau dormante et lentement se traîne ;
Et le fougueux torrent, qui, du sommet des monts
Tombe et retombe au loin de vallons en vallons ;
Et baignant avec lui des campagnes fécondes,
Le ruisseau, le torrent, viennent grossir ses ondes,
Bientôt dans les remparts d'une riche cité,
Vont porter l'abondance et la prospérité.
Les décrets sont rendus ; la Batavie antique
Avec orgueil s'élève au rang de République ;

On abjure Philippe ; on renonce à des rois ;
Du peuple souverain le nom préside aux lois.
Les États réunis, du peuple mandataires,
De son pouvoir sacré sont les dépositaires ;
On élit, pour régler les communs intérêts,
Par des soins assidus, vigilans et secrets,
Nassau, chef des guerriers dont il est le modèle,
Barnevelt à la gloire, à son pays fidèle,
Maurice et Chatillon, rivaux dans les combats,
Boizot, vaillant comme eux, comme eux cher aux soldats.
Au sein de Rotterdam, et bientôt dans l'armée,
De ces grands changemens la nouvelle est semée :
Les membres des États mêlés aux citoyens,
Sont de la Liberté proclamés les soutiens :
Tout s'ébranle ; et déjà, sous l'effort unanime
De ces républicains, que la vengeance anime,
Sous des milliers de bras par la haine poussés,
Sous les pesans marteaux frappant à coups pressés,
Du monarque déchû tombent les armoiries,
Les titres arrachés, les images flétries ;
Ces symbôles d'empire, et ces signes muets,
Avec pompe étalés sur le front des palais,
Au milieu des combats survivaient à l'empire :
Tant avec le pouvoir l'habitude conspire ;
Tant sous le joug royal les peuples abattus,
Sont lents à ressaisir leurs droits et leurs vertus !

Par l'airain belliqueux une fête annoncée
Dans la cité paisible est bientôt commencée;
Un bal a rassemblé guerriers et villageois;
Le son bruyant du fifre au doux son du hautbois,
Là, s'unit en cadence; ici, sous les portiques,
Sur les quais opulens, dans les places publiques,
Mille joyeux festins, que raniment les chants,
Par degrés dans la nuit sont prolongés longtemps;
Et d'innombrables feux la ville au loin parée,
Des rayons d'un jour pur semble encore éclairée.
La Liberté, présente aux jeux des citoyens,
A d'un peuple d'amis resserré les liens;
Dans les banquets, où règne une aimable franchise,
Près de la pauvreté la richesse est assise;
Chacun donne et reçoit; et partout sont offerts
Les tributs des forêts et les tributs des mers,
La douce Malvoisie, et les vins de la France,
Et le nectar qui coule au Cap de l'Espérance.
Une coupe à la main, Chatillon le premier
Dit: au Peuple Batave: il est sage et guerrier.
Une coupe à la main, Maurice lui replique:
Aux Chevaliers Français, au courage héroïque!
Aux États, dit Boizot; ils nous rendent nos droits.
Que ce jour soit béni! que du temple des lois
Jamais un souffle impur n'empoisonne l'enceinte!
Nassau se lève, et crie: à la Liberté sainte;

A l'empire du peuple, unique souverain !
Et Barnevelt ajoute : aux droits du genre humain !
Si de vieux préjugés lui font toujours la guerre,
Sur eux et sur les rois reconquérant la terre,
Qu'il pense, et qu'il soit libre, afin qu'il soit heureux !
La raison triomphante, à ces cris généreux,
Fait au sommet des airs, en déployant ses aîles,
De son divin flambeau jaillir trois étincelles :
Aux bords de la Gironde, en des vallons fleuris,
L'une alla de Montaigne échauffer les écrits ;
La seconde à Florence éclaira Galilée ;
Sur le rivage anglais la troisième envolée
Brillait devant Bacon dans le nouveau chemin
Où ce profond penseur guida l'esprit humain.

FIN DU CHANT PREMIER.

CHANT SECOND.

L'ESPOIR encor lointain d'un avenir si doux
A, de la tyrannie, allumé le courroux.
Près d'elle, ont retenti jusqu'aux bouches du Tage
Les cris de l'allégresse, et les vœux du courage;
Et, tandis qu'à Lisbonne elle foule à ses pieds
Des Portugais en pleurs les fronts humiliés,
Au nom d'un peuple libre, elle pleure elle-même;
Essaye avec effroi son nouveau diadême,
Chancelle, et tout-à-coup dévorant ses regrets,
Se rassure en voyant ses bourreaux toujours prêts.
« Non, point de liberté; non, ma fière ennemie
» N'aura point à ma cause attaché l'infamie,
« Dit-elle ; c'est envain, peuple lâche et sans foi,
» Que ton farouche orgueil ne connait plus de roi;
» Et de tes séducteurs les trompeuses caresses
» Ne te sauveront pas de mes mains vengeresses.
» Tremble. » Elle dit et part. Dans les routes de l'air
Six vautours enchaînés traînent son char de fer :
A son hideux aspect les aquilons mugissent,
Les champs sont desséchés, les étoiles pâlissent ;

Un cimeterre en main l'esclavage la suit ;
Et l'horrible déesse, au milieu de la nuit,
Ayant déjà franchi dix provinces tremblantes,
Couvre l'Escurial de ses aîles sanglantes.

Là, Philippe enivrait ses superbes regards
Des trésors du Mexique et du luxe des arts.
Il orne chaque jour ces retraites si belles ;
Il y fuit les remords ; mais les remords fidèles
Auprès de leur monarque empressés chaque jour,
Ont à l'Escurial établi leur séjour.
Du palais de Philippe hôtes inévitables,
Dès qu'il est endormi du sommeil des coupables,
Leur noire légion vient, dans l'ombre des nuits,
De son cœur despotique irriter les ennuis.

C'est l'heure accoutumée ; et jamais les ténèbres
N'ont tracé devant lui tant d'images funèbres.
D'Egmont sur l'échaffaud le glace de terreur :
La flamme des bûchers qu'alluma sa fureur
L'éclaire ; et, sur le front de ses pâles victimes,
Il lit, en traits de sang, la liste de ses crimes.
Elisabeth, Carlos, son épouse et son fils,
Parés de leur jeunesse, et de gloire embellis,
Lui font boire à longs traits la coupe empoisonnée,
Qui termina trop tôt leur noble destinée.
Charles-Quint, plus terrible, et l'œil étincellant,
Apparait au milieu du cortège effrayant :

Non tel que dans les jours de sa grandeur suprême,
Un globe dans les mains, et ceint du diadême;
Mais courbé sous la haire, et, comme en un cercueil,
Vivant il assistait aux pompes de son deuil.
Il reproche au tyran la misère publique,
Les affronts prodigués à son ombre héroïque;
Et, par l'ordre inhumain d'un fils dénaturé,
Le testament d'un père à la flamme livré. (28)
Tout fuit : la tyrannie a, de sa main puissante,
Ecarté loin du roi la troupe menaçante;
Aux remords un moment elle interdit l'accès :
Seule avec le monarque, elle emprunte les traits,
L'air, le maintien, le port et la voix de Marie, (29)
A des crimes pieux saintement aguerrie,
Et qui, sur les Anglais, regnant par ses bourreaux,
L'Evangile à la main, dressa des échaffauds.
« Philippe, éveille-toi, dit la sombre Déesse :
» Soutenu par la force, instruit par la sagesse,
» Laisse à des rois sans gloire un lâche repentir :
» C'est moi qui t'aime encore, et qui viens t'avertir;
» C'est moi, c'est ta seconde et ta plus digne épouse :
» De tes félicités quand l'Europe est jalouse,
» En veux-tu par faiblesse interrompre le cours?
» N'écoute que le ciel armé pour ton secours.
» Ton nom ne règne plus sur la rive Batave :
» Venge le Ciel et toi d'un peuple qui te brave.

» Ces mutins sont à craindre : on va les soutenir;
» Une sœur que je hais, que j'aurais dû punir,
» Elisabeth, appui d'un culte sacrilège,
» Est prête à te combattre, et déjà les protège.
» Epuise tes trésors ; renforce tes soldats ;
» Dicte au saint tribunal les arrêts du trépas ;
» Ni délai, ni pardon : si tu veux sur les traîtres
» Reconquérir les droits qu'exerçaient tes ancêtres,
» L'honneur de nos autels, l'autorité d'un roi,
» Frappe, il est temps ; adieu : Philippe, éveille-toi. »
Elle était déjà loin ; Philippe écoute encore :
Tout garde le silence. Il s'éveille : l'Aurore
Ouvrait en souriant les portes du matin ;
Mais lui, morne et rêveur, lui, d'un œil incertain,
Des objets fugitifs poursuit envain l'image.
Il descend dans son cœur ; il y trouve la rage :
Il gémit, il éclate : inquiet et surpris,
Un serviteur obscur, accourant à ses cris,
Des nocturnes chagrins vit l'infaillible marque
Empreinte à longs replis sur le front du monarque.
O surcroît de douleur ! En ce pompeux séjour,
Les courriers de Farnèse ont devancé le jour :
C'est de lui que Philippe, en un récit fidèle,
Apprend des révoltés l'ambition nouvelle,
Les droits des citoyens à sa honte établis,
Et de son nom royal les honneurs abolis.

Après quelques momens d'un silence farouche,
Vingt mots entrecoupés se pressent dans sa bouche;
Il se calme; il relit cet écrit important,
Le ferme avec horreur, le rouvre au même instant,
Convoque le Conseil, se promène en furie,
S'assied, relit encore, se relève, et s'écrie :
» Du sang ! Guerre mortelle à la rébellion ! »
Tel, aux bords du Niger, un superbe lion,
Blessé par des chasseurs qui, sur l'autre rivage,
Insultent, sans la craindre, à sa fureur sauvage,
Va, vient, revient, s'épuise en efforts douloureux,
Hérisse sa crinière, et bat ses flancs poudreux,
Souffle et repousse au loin l'air brûlant qu'il respire,
Et traîne en rugissant le trait qui le déchire.

Cependant au Conseil, accouraient à la fois,
D'Albe, ami du pouvoir, mais ennemi des lois,
D'Albe, cher à son maître, odieux aux Bataves,
Autant qu'aux Portugais qu'il vient de rendre esclaves;
Granvelle, humble ministre, et fier inquisiteur,
Qui doit aux échaffauds la pourpre et la faveur;
Le vieux Figuéroa, dont la vertu sublime (30)
Eut tout sacrifié sous un roi magnanime;
Medina, que Philippe honora du trident; (31)
D'Eboli, toujours vil, et jamais imprudent. (32)
Philippe entre aussiôt. La fatale nouvelle
En un même désir unit d'Albe et Granvelle.

Par le fer des combats, par le glaive sacré,
Exterminer un peuple à ce point égaré,
Tel est le vœu cruel que tous deux font connaître;
Et d'Eboli l'approuve en regardant son maître.
Mais de Figuéroa le vénérable aspect,
Au conseil attentif imprime le respect.
De ses cheveux blanchis la parure éclatante
Flottait en longs anneaux sur sa tête pensante;
La douce humanité respirait dans ses yeux;
On voyait sur son front luire un rayon des cieux;
Et quatre-vingts hivers n'éteignaient point la flamme
Qu'un souffle de Dieu même alluma dans son âme.
Sans affecter l'audace, ou ressentir l'effroi,
C'est ainsi qu'il opine en s'adressant au roi:
« Sire, un saint tribunal, en ces lieux cher encore,
» A produit tous les maux que le Conseil déplore.
» La flamme des bûchers n'éclaire point l'erreur;
» Avec un cœur rebelle on cède à la terreur;
» Mais c'est l'opinion qui soumet le cœur même.
» Trente ans de Charles-Quint, j'ai vu l'éclat suprême:
» Les nations l'aimaient, les rois suivaient son char;
» Rome courba son front sous le nouveau César:
» Le monarque Français, loin des bords de la Seine,
» Abaissa dans Madrid sa grandeur souveraine,
» Et captif, implora son rival indompté,
» Rassasié de gloire et de prospérité.

» Mais quand de Charles-Quint la sagesse trompée
» Crut aux champs du Tyrol juger avec l'épée,
» Ces dogmes de Luther que Rome avait proscrits,
» Et voulut des Germains enchaîner les esprits,
» Il trouva la limite où le pouvoir expire;
» Et l'Empereur, fuyant au milieu de l'Empire,
» En ses propres états redoutant sa grandeur,
» De son astre étonné vît pâlir la splendeur.
» Il fut vaincu. Par qui? Non par ces faibles Princes
» Qui l'adorant jadis au fonds de leurs provinces,
» Loin de lui prosternés mendiaient son appui :
» C'était l'opinion qui triomphait de lui;
» L'opinion qui donne et reprend la victoire,
» Qui fait l'autorité comme elle fait la gloire.
» Vous levez des soldats; mais contre vos sujets :
» Vous semez des trésors; pourquoi pas des bienfaits?
» Vos galions chargés de tout l'or des deux mondes
» Au sein de la tempête enchaînent-ils les ondes?
» Qu'importent le courage et l'art des matelots,
» Quand des zéphirs heureux n'ont point calmé les flots?
» Après quinze ans d'efforts, qu'attendre de vos armes?
» Du sang, des orphelins, des veuves et des larmes.
» Il est un invincible, un auguste pouvoir;
» J'oserai pour les Rois l'appeller un devoir :
» La clémence. Employez cette arme bienfaitrice;
» Songez que la clémence est encore la justice :

» C'est la cause de Dieu que vous croyez venger;
» Nassau croit la défendre, et Dieu seul peut juger.
» Au Mexique, où régna l'impiété du glaive,
» Je fus long-temps l'ami, le compagnon, l'élève
» De ce bon Las Casas, modèle des vertus,
» Homme, l'honneur de l'homme, hélas! et qui n'est plus.
» Il essuya des pleurs, et n'en fit point répandre;
» J'ai vu les Indiens à genoux sur sa cendre;
» Ils ont en le voyant appris à nous chérir;
» On les avait conquis; il sut les acquérir.
» Il faudrait l'imiter. Si par la violence
» On veut d'un peuple aigri forcer l'obéissance,
» Les Bataves pour vous sont à jamais perdus;
» Mais, sire, à vos bienfaits vous les verriez rendus.
» Ne désapprouvez point ma franchise hardie :
» J'ose encore aspirer, au déclin de ma vie,
» A l'honneur de fléchir un monarque irrité;
» Aussi près du cercueil on dit la vérité. »
Il se tait : le conseil réfléchit et balance.
D'un si noble langage on sentait la puissance;
Et même la pitié, qu'ils ne connaissaient plus,
Saisit d'Albe et Granvelle indignés d'être émus.
Philippe avec effort compose son visage,
« Figuéroa, dit-il, vos vertus et votre âge
» M'ordonnent d'excuser cet étrange discours :
» Je veux, en l'oubliant, vous estimer toujours :

» Mais quand on veut régner, on suit peu vos maximes.
» — Granvelle, au nom du Dieu, juge et vengeur des crimes,
» Je vous confie encore cet empire sacré
» Qui jadis au Brabant vous a tant illustré !
» Soyez semblable à vous, juste, mais inflexible:
» Allez. — Vous, Médina, que ma flotte invincible
» Vous suive, et du Batave investisse les ports;
» Et si, pour le défendre, osant quitter leurs bords,
» Les Anglais de mes droits ont perdu la mémoire,
» Puissiez-vous de Lépante égaler la victoire !
» — Vainqueur du Portugal, demeurez près de moi,
» De tous mes ennemis, vous l'éternel effroi,
» Qui depuis quarante ans lassez la renommée,
» D'Albe, dont le nom seul me valait une armée..
» Mais que vos fils, bouillans d'un généreux courroux,
» Au péril, à la gloire accoutumés par vous,
» Revolent dans les camps où, presque dès l'enfance,
» Ils ont sous vos drapeaux exercé leur vaillance;
» Qu'ils secondent Farnèse à qui tous mes états
» Fourniront de nouveau de l'or et des soldats.
» J'aurai d'autres moyens pour venger ma querelle.
» Je veux, avant trois mois, que ce peuple rebelle,
» Esclave déchaîné qui se croit souverain,
» Retombe à mes genoux sous un sceptre d'airain. »
Il dit, et disparait. Le conseil se dissipe :
Figuéroa s'éloigne en pleurant sur Philippe;

Médina songe à vaincre, et Granvelle à punir;
D'Albe est avec ses fils qu'il vient de réunir.
« Mes enfans, leur dit-il, voyez ces trois épées;
» Des ennemis du Roi le sang les a trempées.
» L'une des Catalans réprima les complots;
» L'autre du sang Batave a fait couler les flots;
» Aux bords où l'Océan reçoit les eaux du Tage,
» *Celle*-ci d'un Roi faible a conquis l'héritage.
» Prenez-les, et partez : Soutenez-en le poids :
» Mais pour le soutenir, il faut de grands exploits.
» Tolède, que Nassau de votre main périsse;
» Fernand, faites tomber la tête de Maurice;
» Alvar, que Chatillon expire sous vos coups.
» Un honneur partagé n'est point assez pour vous :
» Qu'ils meurent par vous seuls; c'est l'ordre de ma haîne. »
Chacun des trois répond en jurant le trépas
Du terrible ennemi que va chercher son bras.
Mais dans le sein de Dieu tout l'avenir repose,
Et des sermens humains c'est lui seul qui dispose.
Les uns, comme l'encens, jusqu'à lui sont portés;
Les autres, moins heureux, de son trône écartés,
Légers comme les vents, comme eux s'évanouissent.
Quand d'un succès futur les trois guerriers jouissent,
Le Ciel qui les entend condamne ces pervers,
Et leurs sermens cruels se perdent dans les airs.

. . . .

NOTES.

(1) Page 1.

« *Je chante les combats et ce peuple indompté* ».

C'est à leur valeur, à de continuels sacrifices, à une persévérance admirable, que les peuples des Pays-Bas, ont dû le maintien de leurs privilèges. Ils ont prouvé tout ce que l'amour de la liberté, uni au courage, peut obtenir de prospérité et de gloire ! *L'affranchissement des Provinces-Unies* est une époque éminemment poétique. Le souvenir des combats d'une nation, luttant sans relâche avec ses oppresseurs, acharnés contre sa liberté politique et religieuse, transporte également l'ame du poëte et du philosophe. Ces combats, et les triomphes qui en sont le prix, présentent aussi d'utiles leçons aux peuples et à ceux qui les gouvernent.

Les Provinces-Unies, ou la Hollande (nommée jadis *Batavie*), étaient au nombre de sept : le duché de Gueldres, sous lequel était compris le comté de Zutphen, qui y fut réuni en 1545 ; les comtés de Hollande et de Zélande ; les seigneuries d'Utrecht, de Frise, d'Overyssel et de Groningue. L'union que les cinq premières provinces formèrent entr'elles, à Utrecht, en 1579, et que les deux autres signèrent ensuite, leur fit donner le nom de *Provinces-Unies des Pays-Bas*. Ces pays furent ainsi désignés, relativement à leur situation à l'égard de l'Allemagne, et parcèque le territoire dans plusieurs parties est plus bas que l'Océan.

Ces provinces, habitées autrefois par les *Bataves*, colonie des Germains, devinrent une des conquêtes des maîtres du monde à cette époque. L'empire Romain tombant en décadence, les Francs s'emparèrent des Gaules, et comprirent la Batavie dans le vaste Royaume qu'ils formèrent au cinquième siècle. Sous le sceptre débile des héritiers de Charlemagne, cet état secoua

le joug des Rois de France, et les provinces furent gouvernées par des comtes, exerçant un pouvoir à-peu-près semblable à celui des grands vassaux en Allemagne. En 1426, cet état passa sous la domination des ducs de Bourgogne, qui y régnèrent jusqu'en 1478. Ce fut à cette époque que Marie, fille unique et seule héritière de Charles Le Téméraire, dernier duc de Bourgogne, porta ces provinces en mariage à Maximilien, archiduc d'Autriche (depuis empereur) aïeul de Charles-Quint. Marie, laissa ces provinces à Philippe I, son fils, Roi d'Espagne, qui mourut fort jeune. Charles-Quint, qui lui succéda, gouverna paisiblement ces provinces. La seule ville de Gand se révolta une fois, mais cette insurrection fut bientôt appaisée par la présence de Charles-Quint. Ce monarque ayant abdiqué (à Bruxelles, le 25 octobre 1555) céda à Philippe II, son fils, la souveraineté des Pays-Bas, celle de Naples, de Sicile, des Indes, de Bourgogne et le duché de Milan, et l'année suivante les royaumes d'Espagne. Charles-Quint, en laissant à Philippe II, un vaste empire, en lui léguant des armées et des généraux formés à son école, ne put lui donner son génie souple et fécond. Lui-même, en abdiquant le pouvoir, perdit ce génie, usé par de nombreux travaux et une activité dévorante. Philippe II, aussi lâche que perfide, ne monta sur le trône, que pour tyranniser les peuples, sur lesquels Charles-Quint avait appelé son amour et ses soins. Las de gémir, sous la domination inquisitoriale de l'impérieux cardinal de Granvelle, et l'atroce sévérité du duc d'Albe, bien digne de gouverner au nom de Philippe, ces peuples prirent les armes. Les Etats-Généraux, (le 26 juillet 1581) déclarèrent solennellement Philippe II, déchu de la principauté, pour avoir violé, contre son serment, les privilèges des peuples des Provinces-Unies.

Les princes d'Orange devinrent l'âme de cette ligue immortelle. — Depuis l'acte solennel des États, les Pays-Bas furent le théâtre de la discorde, ensanglanté tour à tour, par la politique et le fanatisme, les armées espagnoles et l'influence ultramontaine. Les provinces fondèrent un gouvernement, qui unissant l'esprit de la liberté à celui du com-

merce, balança plus d'une fois la puissance des rois. Enfin, les Espagnols, fatigués de combats inutiles, furent obligés de reconnaître (à la paix de Munster, en 1648) l'indépendance des Provinces-Unies.

Grotius (*Annales et Historiæ de rebus Belgicis, ab obitu regis Philippi, usque ad inducias anni* 1619. *Amstelodami*, 1657, *in-f.°*, *lib.* 1.) Grotius caractérise ainsi les Bataves et les Espagnols : « Les deux peuples jouissaient de la réputa-» tion d'une ancienne valeur ; mais l'un avait cessé de l'exer-» cer, tandis que l'autre avait été tenu en activité par des » expéditions en Italie et au-delà des mers, et par les avan-» tages qui en avaient résulté. Les Bataves supportaient le » travail, aimaient le commerce et la paix, sans néanmoins » souffrir l'injustice. Courageux à défendre leurs propriétés, » ils respectaient celles d'autrui. Après qu'ils eurent repoussé » les invasions des barbares, *les puissances étrangères ne* » *purent, durant huit siècles, les vaincre, ni les désunir.* » Mais l'Espagne prit une partie des mœurs de plusieurs » peuples, dont elle devint la conquête ; elle fut enfin sou-» mise aux Goths ; et dans ce nouveau séjour, le caractère » de ce peuple, selon divers écrivains anciens et récens, fut » un composé de celui des deux : avide de gloire ou de » richesses, il ne craignait ni travaux, ni périls ; supersti-» tieux, poussant la fierté jusqu'à mépriser les autres nations, » ne méconnaissant pas les bienfaits, mais se laissant em-» porter par la férocité de la vengeance et de la victoire, et » ne connaissant rien de honteux ni d'illicite envers ses en-» nemis. »

Le génie de Chenier aurait tiré un grand parti de la diversité des mœurs des peuples, qui ont figuré dans ces guerres, où l'héroïsme a constamment lutté contre la perfidie. On peut juger du poëme, par les deux chants que nous en avons. C'est un monument, qui à peine commencé, atteste une vaste et belle conception.....

---

(2) Page 1.

« *Qui sous le grand Nassau conquit la liberté.* »

Guillaume de Nassau, prince d'Orange, né au château de Dillembourg, dans le comté de Nassau, le 18 mars 1533, dut le jour à l'alliance de Guillaume de Nassau, dit le vieux, avec Juliane, comtesse de Stolbourg. De ce mariage naquirent cinq garçons et sept filles. Guillaume, prince d'Orange, était l'aîné. Le plus jeune, Jean de Nassau, laissa une nombreuse postérité. Les trois autres frères, Ludovic, Adolphe et Henri, ne se mariérent pas; dignes lieutenans de leur *aîné*, ils moururent au champ d'honneur et sous les drapeaux de la liberté.

Guillaume (dont aucun dictionnaire historique n'a fait mention jusqu'ici), fut élevé dans la religion romaine. Charles-Quint le confia aux soins de sa sœur Marie de Hongrie; il fut par la suite nommé l'un de ses gentilshommes, charge qu'il exerça neuf ans. Pendant ce temps, il ne quitta pas l'empereur, qui se plaisait à cultiver les brillantes dispositions de Guillaume de Nassau, dont toute la famille lui était chère à plus d'un titre. *Henri* avait puissamment contribué à l'élever au trône de l'empire, à l'exclusion de François Ier; et ce fut lui qui plaça la couronne impériale sur le front de Charles-Quint: il ne cessa de combler de faveurs le jeune prince, qui en fut toujours digne. Quand il donnait des audiences particulières aux princes et aux ambassadeurs, et que Guillaume voulait se retirer avec les autres seigneurs de la cour, l'empereur le retenait toujours en lui disant: « Demeurez! » Guillaume avait à peine vingt ans, lorsque ce monarque le choisit pour aller porter la couronne impériale à son frère, Ferdinand Ier. Il se défendit d'accepter cette mission en disant: « Qu'il lui siérait mal de porter à un autre que » Charles-Quint, cette couronne, que son oncle avait mise » sur sa tête..... »

Malgré l'avis de son conseil, Charles-Quint le nomma généralissime des armées des Pays-Bas, pour remplacer Phili-

bert Emmanuel duc de Savoie, que des affaires personnelles rappellèrent dans sa patrie. Les talens militaires de Guillaume brillèrent avec d'autant plus d'éclat qu'il avait affaire à deux grands capitaines : le comte de Nevers et l'amiral Châtillon. Ce fut à cette époque, en présence de l'ennemi, que l'empereur fit bâtir Philippeville et Charlemont.. Tant de vertus et de mérite, qui faisaient de Guillaume l'idole du peuple et de l'armée, excitèrent l'envie et la haine de toute la cour : ces admirables qualités allumèrent dans l'ame de Philippe une funeste jalousie, que rien ne pût éteindre ; il vit toujours en lui un ennemi à redouter.

Le prince d'Orange issu d'Adolphe, de Nassau, empereur d'Allemagne, successeur de Rodolphe ; l'héritier d'une maison qui comptait dix siècles d'illustration, allié aux plus grands princes de l'Europe, pouvait prétendre au gouvernement des Pays-Bas. Mais Philippe II, toujours disposé a céder aux haines de ses courtisans, ne voulut point lui accorder ce gouvernement, donnant pour motif les liaisons de Guillaume en Allemagne, avec les princes protestans. Il ne cessa de l'accuser des troubles des Pays-Bas, dont sa tyrannie était la seule cause. Philippe envoya dans ce pays le cardinal Granvelle, dont il connaissait la haine implacable envers Guillaume ; il fut forcé quelque temps après de rappeller ce prélat, que ses hauteurs et ses menées rendirent odieux au peuple et à la noblesse. Méditant sa vengeance, Philippe envoya le duc d'Albe dans les Pays-Bas, avec une armée..... Le prince d'Orange, devinant les projets liberticides de Philippe, voulait qu'on s'opposa à l'entrée de son armée. Le comte d'Egmont contraria cette proposition ; il suffisait selon lui d'implorer la clémence du Roi.

« La miséricorde du Roi, en laquelle vous vous confiez, lui » répliqua le prince, est incertaine, le repentir est inévitable ; » Vous servirez de pont aux armées espagnoles, pour pénétrer » dans ce pays, et lorsque les espagnols auront passé le pont, » ils le briseront ». Ces illustres et dignes amis ne pouvant contenir leur vive émotion, s'embrassèrent les larmes aux yeux ;

Guillaume, lisant dans l'avenir, dit un dernier adieu au comte d'Egmont; il se rendit à Bréda, avec sa famille, et se retira quelques temps après dans l'antique château de Nassau.

A peine arrivé avec son armée, le duc d'Albe ordonna le supplice de dix-huit seigneurs marquans et de plusieurs autres gentilshommes. Quelques jours après, sur la même place du marché, à Bruxelles, il fit exécuter les comtes d'Egmont et de Horn. Le peuple, admirant la prudence du prince, si digne de son amour, ne désespéra pas de la liberté et du bonheur, puisque le prince d'Orange existait encore pour le défendre de la tyrannie..... Cette opinion était aussi celle du cardinal Granvelle, mais avec un espoir bien différent; ayant appris à Rome, où il était, par ordre de Philippe, ce qui se passait à Bruxelles, et sachant que Guillaume, qu'il appellait le *Taciturne*, n'était pas au pouvoir du duc, il s'écria: « *Puisque ce poisson n'a pas été pris dans le filet, la pêche du duc d'Albe ne vaut rien* ».

Ce duc somma vainement le prince d'Orange de comparaître au conseil des douze (appellé le tribunal de sang) pour y justifier sa conduite; il ne s'y rendit pas. Le prince en appella aux Etats de Brabant, ses juges naturels; et sollicita en même-temps l'assistance de l'empereur Ferdinand, et celle des princes de l'Allemagne, qui tous lui promirent protection. Le duc ne l'en déclara pas moins coupable de lèze-majesté, et confisqua tous ses biens; son fils Guillaume, âgé de treize ans, qui étudiait à l'université de Louvain, fut gardé en ôtage, sous prétexte de l'élever dans la religion romaine.

Le prince d'Orange leva une armée en Allemagne, qui succomba après des combats glorieux; elle était commandée par l'un de ses frères; son insubordination causa sa défaite.— Il forma un nouveau corps de 28 mille hommes, Allemands et Français; et fit passer le Rhin et la Meuse à ces troupes, avec une telle rapidité, que le duc d'Albe demanda *si cette fois, c'était une armée d'oiseaux.* — *Guillaume* fut encore obligé de renoncer à cette armée, ayant épuisé toutes ses resources pour la solder. Les peuples des Pays-Bas ne résis-

tèrent pas moins aux attaques du duc d'Albe. La ville de *Mons*, secondée par les Français, et celle de *Leyde*, abandonnée à elle-même, se défendirent avec une admirable constance. A la tête d'une assez forte armée, le prince d'Orange défia encore une fois le duc d'Albe, qui occupait le Hainaut, où il s'était retranché. C'est dans cette situation que le prince d'Orange apprit le massacre de *la Saint-Barthélémi*, et la perte de ses plus chers amis en France. — Vainement il voulut livrer combat au duc, avant que la nouvelle des massacres de Paris parvint aux soldats espagnols, il fut forcé de se retirer vers le Rhin, et arrivé à Orsoy, il congédia son armée. Les États de Hollande et Zélande, l'avaient reconnu pour leur gouverneur; il se rendit à leurs vœux. En moins de quatre mois, il forma, à Flessingue, une flotte de cent cinquante voiles, qui fut toujours victorieuse.

L'intérieur du pays n'était pas moins la proie d'un ennemi avide et cruel. Fatiguées enfin du brigandage des Espagnols, les provinces formèrent une sainte ligue, dont le traité fut signé à Gand, l'an 1576. Toujours crédules et sur-tout las de guerroyer, ces peuples consentirent à accepter le traité fait le 17 février 1577, entre les États et le roi d'Espagne, et qui confirmait le précédent traité. Ce fut envain que le prince d'Orange leur repéta *qu'un prince outragé pouvait dissimuler, mais jamais pardonner* . . . . De nouvelles vexations, nécessitèrent une nouvelle lutte; et le courage des Provinces-Unies ne peut être comparé qu'à celui de leur chef, dont l'ame était inaccessible à toute espèce d'infortune. La force de son génie semblait s'accroître encore par les revers. Malgré des obstacles toujours renaissans, il posa enfin les premiers fondemens de la république (le 22 janvier 1579) cimentés par l'union des provinces de Gueldres, Zutphen, Hollande, Zélande, Frise et Groningue. Cette alliance fut appellée l'*union* d'*Utrecht*, parce qu'elle fut ratifiée dans cette ville. Les députés des provinces prirent pour devise ces paroles de Micipsa, dans Salluste : *Concordiâ parvæ res crescunt.* (La concorde élève les plus petites choses).

Diverses causes affaiblirent encore cette union, qui pourtant était le seul garant de la liberté des provinces et de leur prospérité ? — En 1580, Philippe publie une proscription sanglante contre le prince d'Orange, qu'il appellait ingrat, rebelle, perturbateur du repos public, hérétique, Caïn, Judas, parjure, sacrilège, auteur de tous les troubles des Pays-Bas, et la peste du genre humain; donnant son corps et sa vie à qui pourrait s'en rendre maître; promettant, sur sa parole *de Roi* et *de Chrétien*, vingt-cinq mille écus de récompense à celui qui le prendrait vif ou mort, et l'emmenerait en Espagne; ajoutant à ce prix de la trahison, le pardon d'un crime même, et des lettres de noblesse pour l'assassin, s'il n'était pas noble.

Hubert Languet, auteur du fameux traité, ayant pour titre: *Vindiciæ contra tyrannos*, (publié sous le nom de *Stephanus*, *Junius*, *Brutus*, imprimé à Edimbourg, en 1579, et traduit en français, par François Etienne, en 1581) pour se soustraire aux persécutions que cet ouvrage lui attira, s'était réfugié chez le prince d'Orange, dont il obtint et mérita toute la confiance; Hubert Languet rédigea par son ordre un écrit en réponse aux *fulminations de Philippe*. Cet écrit imprimé à *Delft*, en 1581, in-4°., est intitulé: *Apologie ou défense de Guillaume prince d'Orange, contre le ban et édit du Roi d'Espagne.*

Le controversiste et ardènt Jurieu prétendit le refuter dans l'ouvrage qu'il intitula: *Apologie pour LL. MM. Britanniques, contre un libelle infâme, intitulé apologie* etc. (La Haye 1689).

Les injures atroces et les intrigues dirigées contre le prince d'Orange l'affligèrent vivement; il fut encore plus affecté de la prise de *Breda*, et de la situation de Tournay, livré à l'ennemi. *Marie Lalain*, princesse d'Epinoy, sœur de Montigny, commandait pendant le siège et fut blessée grièvement au bras. Il n'était pas aussi sans alarme relativement à Cambray, qu'assiégeait le duc de Parme; mais heureusement celui-ci en leva le siège, en apprenant la marche du duc d'Anjou à la tête de quatorze mille hommes. Les Etats brisèrent aussitôt le joug insupportable de Philippe, et offrirent ainsi

au prince d'Orange une vengeance digne de lui ! Ce prince ayant conduit à *Anvers* le duc d'Anjou, où il fut reçu avec magnificence, le revêtit du bonnet et du manteau ducal, étant reconnu prince souverain par les Etats.

Ce triomphe et la joie publique furent quelque temps troublés par l'assassinat commis sur le prince d'Orange, le 18 mars 1582, par l'Espagnol Jauregui, qui lui tira un coup de pistolet, dont la balle lui fracassa la machoire. La fureur et le désespoir du peuple furent extrêmes. Des jeûnes et des prières furent ordonnés, jusqu'au parfait rétablissement du prince, nommé *le Père de la Patrie.* Le duc d'Anjou l'ayant prié de l'accompagner à Gand et à Bruges etc., peu s'en fallut qu'ils ne fussent les victimes d'une nouvelle trahison, dont Nicolas Salcèdo, espagnol, était le chef; il confessa avoir reçu quatre mille écus du duc de Parme, pour assassiner ou empoisonner le duc d'Anjou et le prince d'Orange : François Baza, italien, l'un des complices, fit le même aveu. Tout semblait conspirer contre le peuple. Le duc d'Anjou lui-même, dédaignant les conseils du prince, et au mépris de ses sermens, s'empara militairement le même jour des principales villes des Pays-Bas.

Pour assurer leur empire, les Rois comptent trop peu sur l'affection des peuples, assez exigeans, il est vrai. Presque tous les princes veulent regner sur-tout par la force, dont ils usent au gré de leur politique et de leurs passions..... Fatales conséquences de l'amour de la domination et de l'usage du pouvoir !

Le duc d'Anjou, mécontent de la portion de puissance qu'il exerçait sur les Provinces-Unies, voulut l'accroître et la rendre incontestable à l'aide des armes; mais la résistance des habitans de Bruges et d'Anvers fût pout lui un obstacle invincible. Il rendit les places dont il s'était rendu maître, et alla cacher son désespoir dans ses domaines de Château-Thierry, où il mourut.

Les flamands, conspirant à leur tour contre eux-mêmes, accusèrent injustement le Prince d'Orange d'avoir servi les projets

du duc d'Anjou. Guillaume se retira en Hollande et choisit la ville de Delft pour sa résidence, espérant y trouver un asyle à l'abri des intrigues de ses ennemis; mais il ne pouvait échapper à leur vengeance : le 10 juin 1584, en sortant de table, il fut atteint d'un coup de pistolet, chargé de trois balles; il mourut près de sa femme et de sa sœur. Ses dernières paroles même exprimèrent un vœu patriotique : *Seigneur*, dit-il en recevant le coup fatal, *ayez pitié de mon ame et de ce pauvre peuple!*

Balthasar Gérard, de Villafans, en Franche-Comté, son meurtrier, s'était introduit auprès du prince sous le nom de Pierre Guyon de Besançon. Par sa profonde hypocrisie, il avait su capter entièrement la confiance de ce grand homme, dont la perspicacité ne fut jamais mise en défaut, lorsqu'il s'agissait des intérêts du peuple. Sa mort excita les plus vifs regrets. Combien de siècles et de malheurs se sont succédés avant que cette perte ait été réparée !....

Toute la vie de Guillaume a justifié l'opinion de son siècle et de la postérité, sur ses qualités éminentes comme capitaine, et sur-tout comme politique profond. *Grotius*, ami du vertueux Barneveldt, auteur presque contemporain, peint ainsi le caractère du prince d'Orange :

« Nul n'égala, dit-il, sa prudence, son activité, sa douceur.
» Son ame était grande, ses desseins impénétrables. Jamais
» on ne fut plus exempt des vices odieux de la cruauté et de
» l'avarice. Les sciences les moins analogues à ses travaux or-
» dinaires, furent l'objet de ses recherches, et sa mémoire
» était immense. (*De Reb. Belg.*) ».

Toute la personne de Guillaume de Nassau prévenait en sa faveur. Il était maigre de corps, mais grand et bien fait; son visage brun et marqué de rousseurs; ses cheveux chatains; ses yeux noirs et spirituels; sa contenance était ferme; il marchait avec grace; son air était affable et ses manières aisées : silencieux habituellement, ses paroles étaient pour l'ordinaire mesurées et sentencieuses; son organe plein de douceur : mais aussitôt qu'il était animé d'un sentiment profond,

dès qu'il discutait, sa voix devenait éclatante ; son éloquence imposante ; toujours mû par des intentions généreuses, il ne croyait pas que l'on put douter de sa grandeur d'ame, et que l'intérêt général ne la domina pas toujours. A l'instant qu'il obtenait de la persuasion, ce qu'il était en droit d'attendre, il devenait insinuant : dans les débats il se hâtait d'arriver au but et d'y faire toucher les autres, écartant tout ce qui était oiseux ou pouvait le devenir. Il repoussait également ces formes irrespectueuses, dont la réplique se sert trop souvent. Par cette réplique indiscrète, on cherche ordinairement à se venger du rang, dont on est jaloux, et d'un adversaire que l'on veut humilier, ne pouvant atteindre à sa supériorité. Chez lui, il vivait dans cette aimable familiarité qui, sans écarter le respect, concilie aux grands l'affection de tous ceux qui les approchent. Une douce joie tempérait sa gravité. Il aimait à recevoir, à sa table sur-tout ; aussi était-elle somptueusement servie : il se plaisait à y inviter les Princes étrangers et les ambassadeurs ; assis au banquet, il semblait y boire l'oubli de tous les revers politiques : là, quelque fût la pensée qui pesa sur son âme, le sourire ne brillait pas moins sur sa physionomie. Il raillait et et trinquait volontiers avec tous ses convives. Il n'était pas moins accessible pour le peuple. Il marchait dans les rues la tête presque toujours découverte, et causait familièrement avec tout le monde. On rapporte qu'un jour, parcourant à pied une des villes de la Hollande, et ayant entendu du bruit dans la maison d'un bourgeois qui se querellait avec sa femme, le prince y pénétra, et parvint à ramener la paix dans le ménage. Les époux reconnaissans l'invitèrent à goûter de leur bière, le prince accepta et trinqua avec ses hôtes. Il disait souvent à ses amis que l'affection du peuple s'obtenait à bon marché ; qu'il n'en coûtait que la peine d'ôter son chapeau, et un peu de franchise.....

Le prince se maria quatre fois : Anne d'Egmond, fille de Maximilien, comte de Buren et de Laerdam, fut sa première femme. Elle mourut en 1559. Il eut d'elle Philippe Guillaume, prince d'Orange, et Marie, femme de Philippe, comte de Hohenlo.

Sa seconde femme, Anne, fille du célèbre Maurice, électeur de Saxe, lui donna Maurice de Nassau, qui lui succéda, et Émilia, mariée en 1597 à Emmanuël Ier., prince de Portugal, vice-roi des Indes.

Sa troisième femme, fut Charlotte de Bourbon, fille de Louis de Bourbon, deuxième du nom, duc de Montpensier, etc.; Charlotte de Bourbon, avant son mariage, avait été abbesse de Jouarre, mais ayant adopté les opinions nouvelles, elle sortit une nuit du monastère et se retira chez le comte Palatin, Fréderic II, en 1572; et le 10 Juin 1574, elle épousa le Prince d'Orange. Elle mourut à Anvers en 1582, des suites de la frayeur que lui causa l'assassinat du prince, son époux, blessé grièvement par l'Espagnol Jauregui. Il eut d'elle six filles: Julie, femme de Fréderic IV, électeur Palatin. Elisabeth, seconde femme de Henri de la Tour, duc de Bouillon, maréchal de France. Catherine, femme de Philippe Louis, comte de Hénault. Charlotte de Brabant, femme de Claude, sire de la Tremouille et duc de Thouars. Charlotte de Flandre, abbesse de Ste.-Croix de Potiers; et Émilie, épouse de Fréderic-Casimir, duc de Lansberg.

La quatrième et dernière femme du prince d'Orange, fut Louise de Coligny, fille de Gaspard de Chatillon, amiral de France; elle était veuve de Charles de Teligny. Elle donna le jour à Fréderic-Henri, prince de Nassau, qui s'est acquis une si grande célébrité comme capitaine.

Il n'est point de maison qui ait soutenu avec plus de gloire, la renommée d'un nom plus illustre!

A *Delft*, à l'ancien couvent de Ste.-Agathe au *Prinsenhof*, où le Prince d'Orange fut assassiné, on apperçoit encore les trous que les balles firent dans la muraille. C'est aussi à Delft, dans l'église neuve, que les États-Généraux, en 1609, érigèrent à ce Grand Homme un fort beau Monument. Ce Tombeau est élevé sur des marches de pierre-de-touche; la Statue de Guillaume y repose sous un dôme soutenu par vingt-deux colonnes de marbre noir. Une autre Statue du Prince est

placée sur la cinquième marche : (cette Statue est d'airain.) Il est armé de toutes pièces, et son casque est à ses pieds ; sa blessure est indiquée par une fracture à l'épaule gauche. Une renommée en airain, plâne sur le monument ; au pied on voit le petit chien du Prince, qui se laissa mourir de faim à la mort de son maître, et qui jadis, une nuit, à Malines, l'avertît de l'approche de l'ennemi prêt à le surprendre.

Le même caveau renferme les cendres des Princes d'Orange, de leurs épouses et de leurs enfans.

(3) Page 1.

« *Redis comment Philippe* .... »

Philippe II, fils de Charles-Quint et d'Isabelle de Portugal, né à Valladolid, le 21 mai 1527, mourut le 13 septembre 1598. — Plut au ciel, pour l'humanité, que l'histoire n'eût autre chose à dire de Philippe II ! .....

Titus comptait ses jours par ses bienfaits ; « *Nihil cuiquam* » *toto die præstiti, diem perdidi* ». Je n'ai fait de bien aujourd'hui à personne, c'est une journée de perdue ! Ce mot sublime de *Titus*, rapporté par *Suétone*, devrait vivre éternellement dans le cœur des rois ! — Philippe II, comme Tibère, n'a marqué son existence que par des crimes. Le jour lui semblait trop court, pour accomplir ceux qu'il rêvait et ne cessa de méditer, jusqu'à la mort ! Charles-Quint en remettant à son fils un pouvoir immense, ne pensait pas qu'il dût en faire un si cruel usage. Il n'avait alors que vingt-huit ans, et déjà ce prince était dévoré de la soif de régner. Roi de Naples et de Sicile, par l'abdication de son père (le 25 octobre 1555), et roi d'Angleterre, par son mariage avec la reine Marie, il monta sur le trône d'Espagne le 17 janvier 1556. — « Il y a aujourd'hui un an, lui dit alors le cardinal » Granvelle, que l'empereur s'est démis de tous ses états. » — « Il y a aussi aujourd'hui un an qu'il s'en repent, lui ré» pliqua l'ambitieux Philippe. »

Charles-Quint, trop loué par Paul Jove, et trop peu ménagé par Sleiden, ses deux historiens, que lui-même appellait *ses menteurs*, politique adroit, dissimulant toujours, sachant plutôt régner que gouverner; juste appréciateur de tout ce qui l'entourait; (les gens de qualité, disait-il, me dépouillent, les gens de lettres m'instruisent et les marchands m'enrichissent;) doué d'un génie flexible, et d'une ame imperturbable, possédant l'art de céder à propos aux circonstances, afin de régner plus sûrement, et de se plier aux divers génies des peuples, pour mieux les asservir; grave en Espagne, prévenant chez les Flamands, fier en Allemagne, simple avec le peuple, familier avec les militaires, poli avec les grands, homme d'esprit avec les gens de lettres, galant avec les femmes, compatissant avec les malheureux, toujours maître de lui; Charles-Quint qui fut quelquefois grand et jamais magnanime, sut prendre tous les tons, se prêter à toutes les formes, sans rien perdre de sa dignité, ni du pouvoir dont il était si jaloux, sans le faire trop paraître. Philippe II n'eût aucune des qualités de son père; il n'hérita que de sa puissance et de ses vices. Le jour même qu'il monta sur le trône, il oublia ces paroles mémorables que Charles-Quint lui adressa : « Si vous fussiez entré par ma mort » en possession de tant de provinces, j'aurais sans doute mérité » quelque chose pour vous avoir laissé un si vaste héritage; » mais puisque je vous en fais jouir de mon vivant, je demande » que vous donniez au soin des affaires et à l'amour de vos » peuples, ce que vous devez à un père qui vous chérit ».

Philippe ne sut jamais déposer la couronne et se soulager lui-même du fardeau de la puissance en se rapprochant des hommes; c'est toujours en ennemi qu'il régna sur eux. L'homme privé, atteint de la misantropie, qui devrait peut-être aller dans les bois disputer sa pâture aux bêtes sauvages, est certainement un être à plaindre. Mais un roi, ennemi de l'humanité, le tyran des peuples dont il devrait être le père, est un monstre à jamais odieux! Les souverains ne devraient avoir d'autre sceptre que le livre des lois, qui garantit aux peuples leurs droits politiques et personnels.

Assis à peine sur le trône, Philippe, si justement surnommé le *Démon du Midi*, rompt la trève que Charles-Quint avait consentie avec les Français ; au mépris des lois de la guerre, il garde les prisonniers, qu'il traite avec barbarie ; il se ligue avec les Anglais, et vient fondre sur la Picardie, avec une armée de quarante mille hommes, le 10 août 1557, après la bataille de Saint-Quentin, où les Français furent taillés en pièces. Philippe, pour exciter au carnage les soldats qui (lors du siège) franchissaient la brèche, parut couvert d'une armure. C'est la première fois qu'on le vit chargé de cet attirail militaire, ce fut aussi la dernière fois. Épouvanté du bruit des balles qui sifflaient à ses côtés, il demanda à son confesseur ce qu'il pensait de cette musique : « Je la trouve très-désagréable ! répondit l'homme d'église, » » et moi aussi, répliqua le prince ; mon père était un homme » bien étrange d'y prendre tant de plaisir. » Sa terreur fut si grande pendant le combat, qu'il fit deux vœux. On se doute bien que le premier était de ne se trouver désormais à aucune bataille ; le second consistait dans l'établissement d'un monastère, qu'il fit élever à l'escurial, sous l'invocation de *St.-Laurent*, auquel il attribuait le bonheur de ses armes. La prise du Catelet, de Ham et de Noyon, furent les seuls avantages qui résultèrent d'une victoire qui menaça la France. En apprenant les succès de cette journée, Charles-Quint demanda si son fils était à Paris ? Le messager qui avait apporté la nouvelle, lui ayant répondu que non, il lui tourna le dos sans proférer un seul mot. Le duc de Guise, à la tête d'une nouvelle armée, effaça cet échec par la prise de Calais et de Thionville, tandis que l'armée de Philippe gagnait une bataille contre le maréchal de Thermes, auprès de Gravelines. Philippe dut ce succès au comte d'Egmont, chargé alors du commandement de ses troupes, et à qui, quelques années après, dans les Pays-Bas, il fit trancher la tête. La victoire de Gravelines n'eut pas de plus brillans résultats que celle de Saint-Quentin ; mais la paix conclue à Cateau-Cambresis, le 13 Avril 1559, lui valut d'immenses avantages. Cette terrible guerre finit comme tant d'autres, par un mariage.

Philippe épousa Élisabeth de France, fille de Henri II, qui, par une condition expresse du traité de Cateau-Cambresis, avait été accordée à son fils, le malheureux Dom Carlos, que Philippe, livra à l'inquisition. Cette princesse, troisième femme de Philippe qui ne put dissimuler ses larmes lorsqu'elle apprit la fin tragique de Dom Carlos, mourut empoisonnée peu de temps après. Marie, fille de Jean III, roi de Portugal, avait été sa première femme. Il s'empara des états de son père par la suite. Marie, fille de Henri VIII, héritière d'Angleterre, succéda à Marie de Portugal; il l'abreuva de chagrins en dédaignant ses tendresses, et cependant elle partageait ses opinions politiques et religieuses.

Après la paix de Cateau-Cambresis, couvert des lauriers conquis par ses généraux, Philippe revint en Espagne, pour y jouir des honneurs du triomphe. Arrivé à Valladolid, il demanda au grand inquisiteur le spectacle d'un *Auto-da-fé*. Quarante malheureux, accusés d'hérésie, allèrent au lieu du supplice. L'un d'eux fut jetté tout vif dans le brasier. Dom Carlos de Zeza, l'une des déplorables victimes de ce jour, s'approcha du Roi et lui dit : « comment pouvez-vous permettre » que l'on brule tant de malheureux, et supporter l'horrible » spectacle d'une telle barbarie, sans gémir?..... » Mon horreur » pour vous et vos pareils, est si forte, qu'à défaut de » bourreau, j'en servirais moi-même. » Néron, obligé de signer » l'arrêt de mort d'un criminel, dit un jour : *vellem nescire* » *litteras!* (Pourquoi sais-je écrire?) Jamais un tel mot ne sortît de la bouche de Philippe!

Dans une des vallées du Piémont, voisine de Milan, on se saisit de quelques paysans soupçonnés d'hérésie; Philippe fit ordonner au Gouverneur de Milan, de les livrer tous au gibet. — Dans plusieurs autres cantons, où les opinions nouvelles avaient pénétrées, il fit passer au fil de l'épée tous les novateurs; il voulut qu'on en reservât soixante, sur lesquels, trente furent pendus et trente livrés aux flammes. — Ces crimes, si fatals à l'humanité, ne peuvent qu'être funestes au pouvoir même qui les commet : cette tyrannie, non moins absurde

qu'exécrable, doit appeller tôt ou tard une vengeance terrible, que le temps ne cesse de nourrir.

Quels peuples, condamnés à gémir sous un sceptre de fer, ont eu plus de motifs d'abhorrer leur oppresseur, que les peuples des Pays-Bas ?

Les dix-sept Provinces-Unies, gouvernées autrefois par autant de princes indépendans, réunies successivement par des alliances, et ne formant plus qu'un état, devinrent le partage de la maison de Bourgogne. Marie, dernière princesse et héritière de cette maison, laissa ces provinces à *Philippe le Bel*, roi d'Espagne, son fils, mort à l'âge de 28 ans. *Charles-Quint*, son unique héritier, règna paisiblement sur les Pays-Bas. La seule ville de Gand se révolta, mais la présence du monarque suffit pour conjurer l'orage et soumettre à ses lois les peuples, qui étaient loin de prévoir alors à quelle atroce puissance l'abdication de l'Empereur les livrerait un jour !

Les peuples de ces provinces, jaloux de leurs droits, voulaient être gouvernés avec modération. C'est ainsi que Charles-Quint avait eu l'art de les soumettre; il faisait plier habilement ses principes à leurs mœurs, il ne résista jamais ouvertement à leurs vœux. Philippe II, qui ne voulait rien céder de sa puissance, pour qui toute représentation était une offense ; dédaignant les conseils, repoussant les supplications mêmes, dépouilla les Pays-Bas des privilèges, que leur courage, leurs souverains et le temps avaient consacrés ! Avant de quitter ces contrées, il voulut y laisser un gouverneur, capable d'y faire respecter sa puissance. Il demeura long-temps indécis sur le choix qu'il avait à faire ; la voix publique y portait Lamoral, comte d'Egmont ; Philippe, dès cet instant, l'en exclut pour jamais ! . . . .

Le comte d'Egmont était chéri de toute la nation, de toute l'armée; Philippe lui devait les victoires de St.-Quentin et de Gravelines. Le prince d'Orange avait des droits incontestables à ce gouvernement, mais Guillaume avait été le favori du père de Philippe, son mérite éminent et ses grandes vertus étaient autant de crimes aux yeux du tyran. On attendait

avec impatience la résolution de Philippe, lorsque Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme, fille naturelle de Charle-Quint, vint prendre le gouvernement des Pays-Bas. Dans le conseil, formé par Charles-Quint, figuraient aux premiers rangs le prince d'Orange, le comte d'Egmont et le comte de Horn, amiral; Philippe les exclut de la confiance de la gouvernante et lui ordonna expressément de ne consulter que les trois autres membres du conseil: Barlaimont, le docteur Viglius et spécialement le cardinal de Granvelle, qui devint l'ame du gouvernement. Ce prélat était fils de Nicolas Perennot; sieur de Granvelle, qui d'une condition très-obscure, s'était élevé jusqu'à la charge de secrétaire du cabinet de l'empereur Charles-Quint. On rapporte que ce cardinal-ministre dictait en différentes langues à cinq secrétaires à la fois. Son habileté comme courtisan n'est pas moins remarquable. Admis à la confiance de Charles-Quint, Philippe II lui confia ses secrets. La recommandation même du père, ne lui fit aucun tort dans l'esprit du fils.

Ses ordres donnés, Philippe après avoir fait aux Etats beaucoup de promesses, qu'il se promettait bien de ne pas tenir, s'embarqua à Flessingue au mois d'août 1559, pour retourner en Espagne.

Les adieux qu'il fit au prince d'Orange, annonçaient le sort qu'il préparait à la nation. Il reprocha particulièrement à Guillaume d'avoir contrarié ses desseins; le prince lui assura vainement, que toutes les représentations étaient l'expression du vœu national, que les Etats seuls avaient agi... Le Roi lui prit la main et la secouant avec colère, lui repliqua, *ce ne sont pas les Etats, mais vous! vous! vous!......*

Le cardinal Granvelle ne répondit que trop bien aux desseins de Philippe; le joug imposé aux Pays-Bas, devint chaque jour plus insupportable. Les provinces étaient prêtes de se révolter. Le cardinal fut enfin rappellé, (le 10 Février 1564) Philippe manifesta en même temps le désir de conférer avec les trois seigneurs qui avaient signé la demande du rappel. Ils sûrent éviter ce piège, que le roi tendait particulièrement

au comte d'Egmont, comme plus facile à tromper; les avis du prince d'Orange les en préservèrent.

Les nouvelles promesses du roi ne recevant pas leur exécution, les protestans étant toujours persécutés, les peuples se révoltèrent et menacèrent l'autorité dont ils avaient à se plaindre. Le comte d'Egmont, cédant aux instances de la gouvernante, partit le 15 Février 1565; il vint pour représenter au roi que le maintien de son pouvoir et le repos des provinces, dépendoit impérieusement d'une grande indulgence relativement aux opinions religieuses; Philippe paraît se rendre à ses représentations. Il fait appeller les plus célèbres théologiens, et leur demande s'il peut, en sûreté de conscience, accorder à ses sujets des Pays-Bas la liberté des deux religions. Les docteurs lui répondent qu'il le peut pour éviter un plus grand mal. « Je ne vous ai pas mandé, dit Philippe, pour savoir » si je puis accorder cette liberté; dites-moi si je le dois! » Les docteurs ayant répondu qu'ils ne croyaient pas qu'il y fut obligé, le roi, transporté d'un enthousiasme frénétique, se jette aux pieds du crucifix qui était dans son cabinet, et s'écrie: « ne permettez pas, mon Dieu, que je quitte jamais la ré» solution que vous m'avez inspirée vous même, de ne plus » reconnaître pour mes sujets, ceux qui n'auront pas voulu » vous reconnaître pour maître...... » Philippe plus affermi que jamais dans la résolution de maintenir, dans les Pays-Bas, la religion catholique par la force, y renvoya le comte d'Egmont, qu'il combla de faveurs, en le chargeant de porter l'expression de sa volonté irrévocable. Cette volonté fut confirmée par une lettre, du 7 octobre, dans laquelle le roi disait *qu'il ne se départirait jamais des ordres relatifs au supplice des héritiques, et aux établissemens des inquisiteurs de la foi;* que l'exécution des décrets du concile de Trente, serait assurée, comme celle de ses propres édits. Exhortant la gouvernante à être inexorable sur tous ces points, *ne pouvant rien faire qui fut plus agréable à Dieu et plus utile aux provinces.*

On représenta vainement à Philippe II, que l'exécution de

ses ordres causerait des maux incalculables; il persista. Puisque le roi se refuse à ce qu'il devait aux provinces et à lui-même, dit alors un grand personnage (au rapport de Viglius) *nous verrons bientôt une belle tragédie!*

Les nobles se rassemblent, et forment une ligue, (1566). Les confédérés jurent d'être unis à jamais, et de repousser l'inquisition sous quelque forme qu'on voulut l'établir. Des députés, au nombre de quatre cents, se rendent auprès de la gouvernante, on leur répond d'une manière évasive; on fait de nouvelle promesses, tout aussi vaines que les précédentes. Les esprits s'échauffent, l'intérêt commun rapproche tous les cœurs, et la ligue la plus redoutable est formée sous le nom de *confédération des gueux*. Nom que le comte de Barlaimont avait donné aux députés. Nom dérisoire que le patriotisme et le courage ont illustré pour jamais!

Philippe fait de grands préparatifs sous le prétexte de se rendre en personne dans les Pays-Bas; il en impose à toute l'Europe; il demande au roi de France, Charle IX, le passage par ses états; consulte le duc de Savoye sur le chemin qu'il doit tenir; demande toutes les cartes relatives à ce voyage; il interroge les meilleurs géographes; tout est prêt pour son départ, et il envoye dans les Pays-Bas le duc d'Albe, avec une armée formidable. — (1567). Ferdinand Alvarez de Tolède, duc d'Albe, avait une grande réputation, comme capitaine: et sa soumission aux ordres de son maître était éprouvée et absolue; personne aussi ne pouvait guère mieux représenter Philippe que le duc d'Albe. Il était haîneux par caractère, profondément dissimulé, soupçonneux et toujours dévoré de la soif de la vengeance; mais il était brave. Le duc d'Albe, se garda bien de communiquer à la gouvernante tous les ordres qu'il avait reçus du roi; la seule chose qu'il ne dissimula pas ce fut l'immense pouvoir dont il était revêtu.

La duchesse écrivit à Philippe, qu'on se répentirait de la rigueur avec laquelle on voulait traîter les flamands; que

déjà la seule nouvelle de l'arrivé du duc d'Albe avait fait perdre au roi, plus de cent mille sujets, qui s'étaient retirés en Allemagne et en Angleterre, après avoir réalisé toute leur fortune. La duchesse obtint de retourner à Parme, auprès de son mari. Elle avait gouverné neuf ans les provinces des Pays-Bas. Quelques mois avant son départ, le 9 septembre 1567, à Bruxelles, le duc d'Albe tint un grand conseil pour examiner le plan d'une citadelle qu'il voulait faire bâtir à Anvers. Le duc d'*Aerschot*, et les comtes d'Egmont, de Horn, de Mansfeld, d'Aremberg et de Barlaimont furent invités à s'y trouver. Ils s'empressèrent de venir à ce conseil, et tous furent également comblés de caresses par le duc. Pendant qu'on discutait, une troupe considérable entoura l'hôtel de Culembourg, où l'on était rassemblé. Le duc d'Albe prenant en particulier le comte d'Egmont, le conduisit, en causant, d'appartemens en appartemens, jusqu'à la chambre où des soldats appostés, se saisirent du comte d'Egmont, au nom du roi : le duc lui demanda son épée : il la lui donna, en lui rappellant *qu'il n'en n'avait jamais fait usage que pour la gloire de son maître !....*

Dom Ferdinand de Tolède, fils naturel du duc d'Albe, arrêta le comte de Horn à-peu-près de la même manière. Le duc fit arrêter le même jour, Antoine Strale, bourguemaître d'Anvers, qui passait pour être dans la confidence du prince d'Orange, et Jean Casembrot, secrétaire du comte d'Egmont. Après avoir été livrés au tribunal, que le duc nommait, la *commission des troubles*, et que le peuple appellait le *conseil de sang*, ils furent tous condamnés à mort.

Cette commission des troubles, composée de douze juges, était présidée, en l'absence du duc d'Albe, par Jean de Vargas, jurisconsulte, ame damnée du duc, et *dont il se servait*, disait-il, *comme d'un rasoir*, *pour couper au vif l'ulcère des Pays-Bas.* Ce Vargas dormait souvent dans le conseil ; lorsqu'on le réveillait pour recueillir les voix, il s'écriait, en se frottant les yeux à demi fermés ; *ad patibulum !* à la potence !

Cette exclamation rappelle un mot non moins atroce, de l'un de nos anciens *parlementaires...* Impatienté de la longueur de l'audience : *à la mort, à la mort, messieurs; et allons dîner !*

L'étrange et abominable jurisconsulte Vargas vouant au gibet tous les flamands, disait dans un latin barbare : « Les héritiques ont pillé les églises, les catholiques ne » s'y sont pas opposés ; *donc ils méritent tous la corde !* »

(Les comtes d'Egmont et de Horn furent exécutés, la veille de la Pentecôte, le 5 juin, 1568).

Le comte de Horn, en entrant au lieu du supplice, demanda ce qu'était devenu le comte d'Egmont; on lui montra le corps sanglant de son ami : il se recommanda aux prières des assistans et monta à l'échaffaut. L'ambassadeur de France écrivit à cette époque à sa cour, en parlant du comte d'Egmont, *j'ai vu tomber d'un seul coup cette tête, qui deux fois a fait trembler la France !* Les têtes illustres de ces victimes de la tyrannie et du fanatisme, furent placées sur des piques, et exposées pendant quelques heures aux regards du peuple. Il furent ensévelis dans des cercueils de plomb; lorsqu'on les transporta à la sépulture de leurs ancêtres, le peuple, malgré les soldats, se précipitait en foule sur leurs cercueils et les couvraient de baisers et de larmes.

Les biens de ceux qui avaient été obligés de fuir pour échapper à l'échaffaut, furent saisis ; on arrêta dans toutes les provinces, des personnes de toutes les conditions ; les supplices suivirent de près les emprisonnemens. Le secrétaire du comte d'Egmont fut tiré à 4 chevaux ; plusieurs condamnés furent brûlés vifs. Les places publiques offrirent chaque jour au peuple, un nouveau spectacle d'horreur. On publia la mort du baron de Montigny, frère du comte de Horn, que Philippe retenait depuis long-temps prisonnier, et auquel il fit trancher la tête. Des citadelles furent élevées sur différens points des Pays-Bas.

A Bruxelles, l'hôtel de Culembourg qui avait servi de ré-

traite aux confédérés, où ils avaient bu à la liberté, et à la *santé des gueux*, fut rasé entièrement.

Fier de ses succès, énorgueilli du titre de *vainqueur de l'hérésie*, que lui décerna l'impitoyable Pie V, voulant éterniser ses travaux et sa gloire, le duc d'Albe se fit ériger une statue sur la place d'armes de la citadelle d'Anvers, en 1569. Les canons pris au comte Louis de Nassau, à la bataille de Jemmingen, servirent à l'érection de cette statue. Elle était dit-on, d'une ressemblance parfaite. Elle représentait le duc dans une attitude menaçante, tenant d'une main le baton du commandement, l'autre main était étendue vers la ville..... Il foulait aux pieds les emblêmes de la liberté, politique et religieuse; ceux de la justice, sans doute, s'y trouvaient aussi brisés. Son maître, qui ne se figurait pas que tout autre que lui put mériter le faste d'un tel trophée, ne dissimula pas son ressentiment jaloux; et le commandant Requesens qui succéda au duc d'Albe, fut chargé de faire disparaître jusqu'à la trace de cet injurieux monument. L'inscription même, dont il était chargé, ne désarma point le ressentiment de Philippe II. On y remarquait les lettres initiales d'une inscription latine, dont voici la traduction. « *A Ferdinand Alvarès de Tolède, duc d'Albe, lieutenant en Flandre de Philippe II, roi d'Espagne, pour avoir appaisé les troubles, chassé les rebelles,* (c'est-à-dire, *assassiné les patriotes*), *fait refleurir la justice, assuré la paix dans les provinces, très-fidèle ministre du meilleur de tous les rois* ».

Le duc d'Albe ne cessant de fatiguer les provinces par des exactions et une impitoyable férocité, mit le comble aux mécontentemens du peuple; l'indignation et les murmures devinrent universels : les catholiques et les protestans se réunirent pour invoquer un Libérateur; des vaudevilles satyriques contre le duc volèrent de bouche en bouche; on le signalait comme un impie, fils de Mammon, foulant aux pieds la justice et les mœurs; comme un loup dévorant, tourmenté de la soif de l'or, et toujours altéré du sang des peuples........ L'on signala de même à la vindicte publique les espions à la solde

du duc, que l'on nommait dans ce temps *les gens de sept sous;* c'était alors le taux de ce salaire avilissant.

D'Albe fut forcé lui-même de solliciter son rappel, et il fut remplacé par *Louis de Requesens* (dont l'incrédulité allait souvent jusqu'à l'athéisme). Le roi, avant de le charger de ses instructions, voulut le convaincre que tous les peuples des Pays-Bas étaient des rebelles, des hérétiques, et les gens en place des ignorans ou des traitres.....

Le duc d'Albe partit de Bruxelles, le 18 novembre 1573, avec don Frédéric son fils; ils furent bien acceuillis par Philippe à leur arrivée en Espagne; mais le duc fut mis en prison, quelque temps après, pour avoir engagé son fils à tromper une dame de la cour, afin d'en épouser une autre. A la mort de Sébastien, roi de Portugal, Philippe II rendit le Duc d'Albe à la liberté, pour lui donner le commmandement de l'armée destinée à la conquête du Portugal. (d'Albe vécut jusqu'au 12 décembre 1582, âgé de 74 ans.)

Grace à leur courage, les flamands furent moins malheureux sous la domination de Requesens : la victoire seconda plus souvent leur valeur.

Requesens, en proférant sans doute son dicton habituel; *morto mi, morto mi caval*, mourut désespéré de n'avoir pu réduire les Pays-Bas à une servile obéissance. Don Juan d'Autriche, son successeur, ne put obtenir d'avantage. A ce fils de Charles-Quint succéda un petit-fils, non moins illustre : Alexandre Farnèse, duc de Parme, le plus grand homme de son temps. Sa renommée n'en imposa pas aux peuples des Provinces-Unies, qui fondèrent leur république sous ses yeux mêmes. Les états, assemblés à La Haye, abjurèrent l'autorité de Philippe; et leur édit, donné le 26 juillet 1581, fut proclamé solemnellement.

Le prince d'Orange, revêtu d'un grand pouvoir, chercha à rapprocher toutes les opinions, et tous les cœurs : la *Patrie et la Liberté* fut le cri de ralliement.

La rage de Philippe éclata sans réserve. Nous avons déjà produits les principaux traits de la foudre qu'il lança contre

Guillaume ; nous allons consigner ici ; quelques extraits de la réponse de ce grand-homme aux *anathèmes* de Philippe. Cette réponse porte le titre *d'apologie*, etc., comme nous l'avons déjà dit.

Après avoir prouvé la nécessité de répondre aux accusations dont on voulait l'accabler, et avoir détruit plusieurs chefs de cette accusation, il dit, relativement à son mariage avec la fille du duc de Montpensier, mariage dont Philippe lui faisait un crime : « qu'il n'appartient pas au meurtrier de sa propre femme » et de son fils, à celui qui a fait épouser au prince d'Ascoli, » Dona Eufrasia, dont il avait abusé, de blâmer une union » légitime....... Philippe m'objecte, dit plus loin le prince » d'Orange, que je suis étranger. Le roi d'Espagne est-il né » dans les Pays-Bas ?..... Philippe prétend en appeller contre » moi aux nations étrangères et à la postérité. Que diront-ils? » Sinon que le peuple m'a jugé digne de son affection, et qu'ils » ne peuvent voir en lui qu'un objet de haine? Je confesse » que je serai toute ma vie populaire, et que je défendrai jus- » qu'à la mort la liberté et les priviléges de ces provinces.

» Le roi promet vingt-cinq mille écus, ou des terres, à celui » qui me remettra, mort ou vif, en ses cruelles mains, et » qu'il annoblira mon assassin, s'il n'est déjà noble. Si tels » gens sont tenus pour nobles en Castille, que de grâces j'ai » à rendre à Dieu de ne pas être Espagnol !..... Il accuse ma » présence dans ce pays de tous les maux qui pèsent sur » nous...... Ah ! si mon exil pouvait amener la fin de sa ty- » rannie et de nos malheurs, que mon exil me serait doux..... » Que la mort même à ce prix me serait chère ?..... Mais je » n'ai point mérité un si cruel sort. Pourquoi ai-je engagé tous » mes biens ? Pourquoi ai-je perdu tous mes frères, que j'aimais » plus que la vie ? Pourquoi mon fils a-t-il été si long-temps » exposé à la barbarie de mes ennemis ? N'est-ce pas pour la » patrie et à cause de mon amour pour elle ?.... Que puis-je » espérer de tant de travaux et de sacrifices, si ce n'est la » conquête de notre liberté ?.... Ces sentimens ne seront ja- » mais ceux de Philippe ! »

La mort de Guillaume était jurée depuis longtemps. Elle s'accomplit enfin au gré de son atroce ennemi. Philippe en apprenant cet assassinat ne put contenir sa joie ; il s'écria : « si le coup eût été porté, il y a deux ans, la religion catholique » et moi, nous y aurions beaucoup gagné. »

Philippe annoblit tous les descendans de la famille de l'assassin. Cet annoblissement prouve que Philippe II a tenu la parole qu'il avait donnée : ce fut la seule fois. (Par la suite l'intendant de la Franche-Comté, *Varoles*, remit *à la taille* les descendans de *Balthasar Gérard.*)

L'assassinat du Prince d'Orange ne rendit point au tyran les Provinces-Unies. Leur République, puissante sur mer, servit l'Angleterre contre ce Prince. Elisabeth, sa belle-sœur, qu'il avait placée sur le trône pour en éloigner son frère, devint l'objet direct de sa haîne. Il fit équiper (en 1588) une flotte formidable par le nombre des vaisseaux, celui des hommes et son armement. Cette flotte, commandée par le Duc Médina-Sidonia et nommée *l'Invincible*, sortit trop tard de la rade de Lisbonne ; elle fut dispersée par la tempête, et douze vaisseaux furent jetés sur les côtes d'Angleterre, où ils tombèrent au pouvoir de l'ennemi ; cinquante vaisseaux périrent sur les côtes de France, d'Ecosse, d'Irlande, de Hollande et de Danemarck. Cette expédition coûta à l'Espagne 40 millions de ducats, 20,000 hommes et cent vaisseaux. — Un des courtisans de Philippe lui ayant appris ce déastre, il lui répliqua froidement : « j'avais » envoyé combattre les Anglais, et non pas les vents. Que la » volonté de Dieu soit accomplie !..... » Il se rendit à la messe, pour remercier Dieu, au nom de son peuple, et le même jour il écrivit au Pape : (en l'informant de cet événement) « St. Père, » tant que je resterai maître de la source, je regarderai comme » peu de chose la perte d'un ruisseau. »

En même-temps que Philippe armait contre l'Angleterre, il animait en France cette Ligue, nommée *Sainte*, qui sapait le trône et l'état. — Ces Ligueurs lui déférèrent la qualité de *Protecteur de la sainte Ligue.* Il accepta ce titre, à l'aide duquel il croyait pouvoir usurper celui de *Roi de France*, pour lui,

ou pour l'un de ses enfans. Il disait déjà : *ma bonne ville de Paris; ma bonne ville d'Orléans*. Mais Henri IV, *en allant à la messe*, lui fit perdre en un quart d'heure, le fruit d'un long espoir. Il n'obtint pas d'avantage des semences de discorde qu'il ne cessa de jetter en Angleterre et dans toute l'Europe.

L'état de ses finances n'offrait pas un résultat plus heureux pour lui; après avoir disposé d'un revenu de plus de 25 millions de ducats, il avait été obligé de contracter pour cent quarante millions de dettes, dont il payait sept millions d'intérêt.

Philippe vit arriver la mort, précédée de mille maux.... Son caractère ne se démentit pas un seul instant. — «Eh quoi! disait-» il aux médecins qui ne pouvaient se déterminer à le faire » saigner, vous n'osez tirer quelques gouttes de sang des veines » d'un roi, qui a fait répandre à flots celui des hérétiques?»

Après avoir reçu quatorze fois les sacremens, usé par les infirmités et la douleur, et dévoré par les poux, il cessa enfin d'exister le 13 septembre 1598. Il expira sous le diadême, devant le maître-autel de l'église de l'Escurial, où il s'était fait transporter. C'est dans ce lieu, situé entre quatre montagnes, qui amoncèlent sans cesse autour d'elles des brouillards et des nuages, que le soleil ne saurait pénétrer; c'est dans ce palais, dont la construction seul coûta 60 millions de piastres, que Philippe, vers la fin de sa carrière, s'ensévelit vivant; sa tombe fut placée, au lieu même où il expira. Ce monument est environné d'une enceinte que personne ne franchit......

Là, gissent les restes de celui qui aspira à la *monarchie universelle*, et que ses crimes seuls ont rendu à jamais universellement exécrable!

Philippe II se maria quatre fois; ses épouses furent, 1°. Marie, fille de Jean III, roi de Portugal; 2°. Marie, fille de Henri VIII, héritière d'Angleterre; 3°. Elisabeth de France, fille de Henri II; 4°. Anne, fille de l'empereur Maximilien II, Dom Carlos était fils de sa première épouse, et Philippe III, de la dernière.

(4) Page 2.

Comment au sein de Rome un prêtre fanatique.

Il est ici question de *Charles-Quint*. On sait quelle terrible influence la cour de Rome exerça pendant plusieurs siècles, sur la politique et le sort de l'Europe; Rome, sous les *papes*, voulait encore dominer toute la terre..... Cette influence est connue; mais qui pourrait nombrer les crimes qui ont été commis pour accroître son pouvoir et sous le prétexte de détruire l'hérésie?.... Nous ne voulons point discuter le bien et le mal produit par la papauté, nous nous bornerons à mettre sous les yeux du lecteur quelques détails sur la vie des *papes* qui ont le plus influé sur les troubles des Pays-Bas, pendant le règne de Philippe II. Ces notions sont extraites de *Moréri* et de l'ouvrage de la Vicomterie, sur les papes.

Marcel II, élu pape le 9 Avril 1555, mourut empoisonné quinze jours (ou selon d'autres, vingt-un jours) après son élection. Il n'était question alors dans toute l'Europe que des luthériens; l'Allemagne pressée par les Ottomans, ne leur opposait qu'une faible résistance et cédait à la nécessité. L'empereur et son frère demandaient que le pape engageât les rois de l'Europe à se liguer contre le Croissant, dont les phalanges meurtrières et barbares abondaient de toutes parts; mais Marcel répondit qu'il valait beaucoup mieux s'exposer aux armes du Turc, que de négliger d'exterminer les luthériens qui étaient cent fois pires. S'il eût vécu, avec de si saintes dispositions, il eût certainement fait parler de lui. (*De la Vicomterie.*)

Il était fils de Richard Servin, receveur-général pour le St.-Siège. D'abord secrétaire de Paul III, il suivit le neveu de ce pape, le cardinal de Farnèse, dans sa légation, dont le but était de terminer le différent élevé entre François Ier. et Charles-Quint, relativement aux Pays-Bas. Le cardinal de Farnèse trouvant cette mission au-dessus de sa portée, en laissa le soin à Marcel, qui, en récompense, reçut le chapeau de cardinal à son retour à Rome en 1549. Paul III le nomma l'un des présidens au Concile de Trente. (*Moréri.*) Paul IV lui succéda.

Paul IV, élu pape le 25 Mai 1555, mourut le 18 Août 1559, âgé de 83 ans. Il était évêque de *Cività de Chieti*, ou *Theate*; ayant fondé depuis une congrégation de clercs réguliers, on leur donna le nom de *Theátins*. On en voit aujourd'hui une église à Paris, sur le quai *Voltaire*, autrefois quai des *Théátins*. Il était de la famille des *Caraffa*, et naquit en 1476. Le peuple Romain, auquel il accorda de grands privilèges, lui érigea une statue en marbre. Sa sévérité le fit redouter, et ses neveux en ressentirent les premiers effets, car il les exila de Rome à cause de la vie scandaleuse qu'ils y menaient. C'est lui qui donna au pape Paul III, le conseil d'établir l'inquisition; il la confirma lors de son avènement à la chaire de St.-Pierre, et lui accorda de grands pouvoirs. Il travailla avec la reine *Marie* (femme de Philippe II) à rétablir la religion catholique en Angleterre. Son esprit turbulent, fier et altier, lui suscita beaucoup d'ennemis; il faillit périr par suite d'une conspiration à la tête de laquelle se trouvaient des Espagnols. A sa mort, le peuple brisa la statue qu'il lui avait élevée, insulta à ses cendres, brûla la prison de l'inquisition, en dispersa les juges, et commit toutes sortes d'excès. Les restes de ce pape furent recueillis dans un petit tombeau en brique. (*Moréri.*)

L'ancienne politique des papes se renouvela sous Paul IV, de la maison de *Caraffa*. Cette politique était d'empêcher l'empereur d'être puissant en Italie. Paul IV ne songe point au Concile de Trente, mais à faire la guerre dans le royaume de Naples et dans le Milanais avec le secours de la France, pour donner des principautés à ses neveux. Il s'engage à joindre dix mille hommes aux nouvelles troupes que Henri II doit lui envoyer.

Charles-Quint, dans une vieillesse prématurée, dégoûté de tout, après avoir épuisé toutes les jouissances, se prépare à abdiquer toutes ses couronnes et l'empire; mais il se vit obligé d'obtenir le consentement du saint-siège. Paul IV, quoique satisfait au fond, cépendant le lui refuse pour le seul plaisir de donner un refus au monarque humilié. Charles-Quint n'en abdique pas moins de fait. Paul IV défend aux électeurs ecclésiastiques de recevoir la démission de Charles-Quint, et de reconnaître

reconnaître Ferdinand, son frère, comme empereur. Son intérêt était de mettre la division dans l'empire. Le 28 février 1557, les électeurs confirment l'abdication de Charles-Quint et la promotion de Ferdinand son frère à l'empire. On envoye une ambassade au pape, qui ne veut ni la recevoir, ni reconnaître Ferdinand. Les ambassadeurs se retirent de Rome, et Ferdinand n'en est pas moins reconnu en Allemagne. Idée inconcevable, qu'un prêtre pense qu'on ne peut être empereur sans sa permission; et sottise plus inconcevable encore, que des hommes aient pu consentir à cette ridicule abjection.

La France fut couverte des ossemens, des débris, des lambeaux sanglans des luthériens, sous les règnes à jamais exécrables de Henri II et de François II; et tant d'horreurs se commettaient au nom et par les conseils de ce pape!

Enfin il meurt ce tyran infernal. Le peuple de Rome indigné, rompt les portes des cachots de l'inqutsition, incendie l'édifice où l'on avait renfermé et sacrifié tant de malheureux à la fureur sacerdotale; brise la statue de Paul IV, en prend la tête et la main, et après les avoir traînées pendant trois jours dans les rues de Rome, les jette dans le Tibre. Ce n'était que le simulacre de ce qu'on allait faire au cadavre du prêtre, sans une garde nombreuse qui s'y opposa. (*De La Vicomterie.*) Pie IV lui succéda.

Pie IV élu pape le 26 Décembre 1559, mort le 9 Décembre 1565, à l'âge de 67 ans : il s'appelait Jean-Ange de Médicis. Il naquit le jour de Pâques 1499. L'élévation du marquis de Marignan, son frère, ne contribua pas peu à la sienne. Protonotaire sous Clément VII, il s'insinua dans les bonnes grâces du cardinal Farnèse qui fut élevé au pontificat sous le nom de Paul III. Celui-ci l'employa dans plusieurs légations, et lui donna le chapeau de cardinal, le 8 Avril 1549. Une colombe entrée dans la salle du conclave, s'arrêta dans la chambre de Medicis, ce qui fut, dit-on, d'un bon augure. Le fait est, qu'il obtint le suffrage des cardinaux, qui le nommèrent pape le jour de Noël. Il pardonna aux Romains les excès auxquels ils s'étaient portés à la mort de Paul IV, dont il recueillit les restes,

qu'il fit enfermer dans un tombeau de marbre. Il rétablit l'inquisition dans tous ses droits, et en fit réparer les bâtimens, qui avaient été fort endommagés. Dans l'intention sans doute de se faire respecter, et de donner un exemple à ceux qui tenteraient de nouveaux soulévemens contre l'autorité papale, il s'assura des neveux de Paul IV; l'un, le cardinal Caraffa, fut étranglé par la main du bourreau, dans le château St.-Ange où il était détenu; l'autre, le prince Palliano, eut la tête tranchée dans les prisons de la tour même. Il s'opposa avec un zèle ardent aux progrès de l'hérésie en France et en Allemagne; à cet effet il prolongea la tenue du Concile de Trente jusqu'en 1563, par les soins de Charles, son neveu. Il était d'une humeur sévère. (*Morert.*)

Pie IV reconnut Ferdinand, frère de Philippe, pour empereur.

Le Concile de Trente, si long-temps suspendu, est enfin rétabli par une bulle du pape. Il en indique la tenue à tous les princes, et même la signifie à ceux d'Allemagne, mais ils n'ouvrirent point les lettres, parce qu'elles portaient *à nos très-chers fils*; et que ce titre, dont on était jaloux dans les temps d'ignorance, fut alors méprisé comme il devait l'être.

L'année 1563 est mémorable par la clôture du Concile, qui avait duré dix-huit ans. Quoique très-long, et le dernier sans doute, il ne servit ni à ramener à l'église romaine ceux que ses excès, ses scandales, ses fureurs en avaient séparés, ni à les subjuguer. Ce Concile rendit des décrets sur la discipline ecclésiastique, qui ne furent admis chez presque aucune nation catholique; la raison en est simple, les hommes commençaient à s'éclairer. Le Concile de Constance, à la lueur du bûcher de *Jean Hus* et de *Jérôme de Prague*, avait produit trente années de guerre; celui de Bâle avait bouleversé, ensanglanté l'église; celui de Léon avait déposé un empereur et attiré ses vengeances; celui de Latran dépouilla avec la dernière des barbaries le comte Raymond de ses états de Toulouse; Hildebrand avait embrâsé l'Europe au huitième Concile de Rome, en excommuniant l'empereur Henri IV; le quatrième Concile de Constan-

tinople contre Photius, du temps de Charles le chauve, fut le théâtre des divisions; le second de Nicée, sous Irénée, fut encore plus tumultueux et plus troublé par la querelle des images; le premier, de Nicée, et ceux qui se tinrent au sujet d'Arius, furent tous sanglans; le Concile de Trente fut presque seul tranquille, mais les horreurs qui se commettaient en France, rendent ce temps à jamais exécrable.

Pie IV, dont De La Vicomterie signale la cruauté, en rappellant les exécutions nocturnes de plusieurs cardinaux, notamment du cardinal Caraffa, et du prince Palliano, fit publier et afficher à Rome un monitoire contre Jeanne d'Albret, reine de Navarre, pour répondre et comparaître au consistoire du Pape; et faute par elle de s'y présenter dans le délai de six mois, son royaume est donné au premier occupant. On croirait un pareil arrêt du neuf ou dixième siècle. !!!

Onuphre dit de lui, qu'il parut d'abord humain, patient, généreux, débonnaire, mais que dès l'instant qu'il fut élevé au pontificat, il avait changé de nature aussi-bien que de dignité. (*De La Vicomterie.*) Pie V lui succéda.

Pie V, nommé le 7 Janvier 1566, mort le 1er. Mai 1572, âgé de 68 ans. Il s'appellait Michel Ghisleri, et naquit à Boschi, au duché de Milan, le 17 Janvier 1504. D'abord dominicain au monastère de Voghera en 1518, ensuite Confesseur, président et supérieur de son ordre, il parvint, par la protection du cardinal Caraffa, devenu depuis Pape, sous le nom de Paul IV, à l'évêché de Sutri, et reçut le chapeau de cardinal le 15 Mars 1557. Il fut aussi nommé grand inquisiteur. Ses galères, jointes à celle d'Espagne et de Venise, gagnèrent sur les Turcs la fameuse bataille du 7 Octobre 1571. Il se montra toujours zélé défenseur de la foi, et poursuivit à outrance les hérétiques. Clément X le canonisa, par bulle du 27 Avril 1672. (*Moréri*).

Du temps qu'il exerçait la charge d'inquisiteur à Côme, il y mit un tel zèle que sa réputation le devança à Rome.

Paul IV, pour récompenser cet ardent soutien de la foi, l'avança, par tous les dégrès, jusqu'au cardinalat. Son inflexible rigueur, sa cruauté le firent parvenir à la charge de suprême inquisiteur. Il ordonnait aux médecins d'abandonner, dès la troisième visite, tout malade à son malheureux sort, s'il ne s'était *dûment confessé et reconcilié à Dieu.* Il assigna un quartier particulier aux courtisannes de Rome : cet acte de sévérité chrétienne est peut-être à sa place ; mais ce qui révolte, c'est l'ordre donné par lui de jetter leurs corps à la voierie après leur mort.

Il lança des anathêmes contre Elisabeth, reine d'Angleterre, parce que, révoltée des horreurs des chefs de l'église, elle avait embrassé le parti de la réforme. Il envoya d'âpres réprimandes, et fit de violentes menaces aux princes d'Allemagne qui favorisaient les luthériens.

(Dans le journal de Paris du 25 Mars 1815, on parle d'une bénédiction d'épées, faite à Rome par le pape, la veille de Noël, et destinées à être envoyées par lui aux souverains et généraux de la chrétienté qui combattent les hérétiques.

L'auteur de cet article cite à ce sujet le *diaro romano*, où l'on trouve que dans le temps, le pape Pie V envoya une épée bénite au duc d'Albe, à cet homme, ajoute l'auteur, dont la mémoire est justement abhorrée, qui ne se distingua que par d'épouvantables cruautés, et fit perdre les Pays-Bas à leur souverain Philippe II.

Pie V adressa à Charles IX, roi de France, un secours considérable d'infanterie et de cavalerie, sous la conduite du comte de St.-Flour, pour guerroyer, disait-il, à toute outrance, les hérétiques. Par une bulle expédiée du palais de St.-Pierre de Rome, le 24 Novembre 1568, qu'il adresse aux cardinaux de Lorraine et de Bourbon, il permet à ce monarque de vendre des biens ecclésiastiques autant qu'il en aura besoin pour soutenir cette guerre. Malgré le chancelier de l'Hôpital qui s'opposait à l'enregistrement du décret pontifical,

il en fut vendu pour des sommes considérables, sans la moindre plainte de la part du clergé.

L'Allemagne, l'Angleterre, et sur-tout la France (et *les Pays-Bas)* furent mis en cendres pour de misérables disputes de religion. Tous les moines, les prêtres et les papes y ont joué des rôles exécrables. L'Europe doit s'en souvenir pour les bannir à jamais. (*De La Vicomterie*). Grégoire XIII lui succéda.

Grégoire XIII, élu le 13 Mai 1572, mort le 10 Avril 1585, âgé de 83 ans, né à Boulogne, avait nom *Hugues Buoncompagno*. Il était cardinal du titre de St.-Sixte, et âgé de 70 ans quand il obtint la tiare. Ayant professé la jurisprudence civile et canonique, il s'y acquit une certaine réputation. L'usage qu'il fit de cette sorte de connaissance fut d'apporter de grands changemens dans les monastères et dans les maisons religieuses, en confirmant ou réformant les unes, et supprimant les autres pour en rétablir de nouvelles. Emporté par un zèle ardent à la conversion des peuples, il fonda nombre de colléges et de missions dans les pays travaillés par l'hérésie ou l'idolatrie, et obtint des succès en Orient, même au Japon. Ayant réuni près de lui plusieurs mathématiciens, géomètres et astronomes, il réforma l'ancien calendrier pour le refaire dans le style actuel, où il fut adopté dans toute la chrétienté : d'où lui est venu la dénomination de calendrier grégorien, qu'il conserve aujourd'hui. On lui érigea une statue de marbre. (*Moreri*).

Grégoire XIII déshonore le siège romain près de trois ans par un fanatisme et une ligue impitoyable contre les protestans, attisant de ses mains barbares les troubles et les guerres sanglantes qui ravageaient l'Europe. La tête de l'amiral Coligny, indignement massacré dans la nuit de la St.-Barthelemy, fut envoyée à ce pape inhumain, le 24 Août 1572, par Catherine de Médicis et par son exécrable fils, Charles IX. Grégoire fit faire un tableau qui est encore au Vatican, où sont représentés les assassinats royaux, avec cette inscription : *Le pape approuve la mort de Coligny*. Il se courrouça contre

les Vénitiens, parce que ces peuples, pressés par les Turcs, firent la paix avec la Porte, sans attendre son consentement. Il dépensa des sommes exorbitantes dans les guerres intestines que se faisaient les catholiques et les protestans. Il permit à Henri III, comme son prédécesseur avait fait à Charles IX, d'aliéner une portion des biens du clergé pour exterminer les hérétiques, et extirper entièrement l'hérésie ; enjoignant aux cardinaux Charles de Bourbon, Louis de Guise et Louis d'Est, de procéder à cette vente, nonobstant les réclamations des possesseurs. *Sa sollicitude apostolique* s'étendait jusqu'en Suède et en Norwège ; il fit poursuivre les grossiers habitans de ces pays rudes et sauvages, où les opinions de Luther avaient pénétré. L'Europe entière était désolée par ses légats qui donnaient des lois ecclésiastiques, et même civiles, avec une sévérité sans exemple. Le Nord et le Midi étaient troublés par ses exécrables agens de discorde, de fureurs sacerdotales.

Il causa des calamités épouvantables à *Liége*, *dans les Pays-Bas*, *dans toutes les villes de Flandre*, en Portugal, en France, en Allemagne, etc., etc.

Il ne tint pas à ses intrigues secrètes et publiques que la domination romaine n'embrâsat les deux mondes ; il avait, au moyen des jésuites, préparé un soulèvement au Japon qui devait mettre la secte chrétienne sur le trône des empereurs. Il avait reçu des ambassadeurs, des princes Japonais qui étaient déjà dans le complot. (*De La Vicomterie*). Sixte-Quint lui succéda.

Sixte V, élu le 24 Avril 1585, mort le 27 Août 1590, âgé de 69 ans. Il naquit le 13 Décembre 1521, de pauvres cultivateurs, dans un village de la Marche d'Ancône, appellé les Grottes ; il gardait les pourceaux. Le nom de son père était *Peretti*, celui de sa mère *Marianne*. Un cordelier le prit pour lui servir de guide, et, lui ayant reconnu de l'intelligence, il en eut soin et l'instruisit. *Peretti*, devenu grand, fit profession dans l'ordre de St.-François, sous le nom de frère Félix. Il se distingua par son savoir, passa par les grades de prédi-

cateur, de vicaire-général de son ordre, d'évêque, et de cardinal du titre de St.-Jérôme, sous le nom de cardinal de *Montalte*, emprunté de celui d'un château près duquel il avait pris naissance. A sa promotion au St.-Siège, il se fit appeller Sixte-Quint, en mémoire de Sixte-Quatre, qui, comme lui, avait porté l'habit de St.-François. *Moréri* remarque, d'après ses auteurs, que le *mercredi* était heureux pour ce pape, étant venu au monde un mercredi; ayant pris l'habit de son ordre un mercredi; ayant été nommé vicaire un mercredi; cardinal un mercredi, et enfin pape un mercredi. (Il ne lui manquait plus que de mourir un mercredi. Ceux qui voudront satisfaire leur curiosité, pourront consulter l'almanach de 1590, le 27 Août, jour de son décès.) Il avait un esprit de justice, une exactitude, une ponctualité, qui le portaient à punir sévèrement ceux qui lui manquaient, comme aussi à récompenser généreusement ceux qui lui donnaient des preuves de leur zèle. Il faisait respecter son autorité et celle des gens de justice. Il protégea la sûreté dans les campagnes et amena l'abondance dans les villes. Il permettait les divertissemens du carnaval, mais il faisait d'avance planter des gibets pour y accrocher ceux qui troubleraient la tranquillité publique pendant ce temps consacré à la folie. Ami des lettres et des arts, on lui doit de grands établissemens. Il prenait plaisir à considérer les changemens de la fortune, en comparant son ancienne condition à celle dont il jouit depuis. C'est à ses soins que l'on doit d'avoir tiré de terre cet obélisque de 72 pieds de haut, qu'il fit élever dans la place du Vatican, où il fit bâtir la bibliothèque qui passe pour un chef-d'œuvre. Malgré les dépenses énormes qu'il fit durant sa vie, on doit à sa bonne administration (et à ses exactions) d'avoir trouvé après sa mort une épargne de *sept millions en or*, qu'il destinait pour les pressantes nécessités de l'église. On dit qu'il mourut empoisonné par une faction espagnole. (*Moréri.*)

Félix Peretti, cardinal de Montalte, est élu *par adoration*, il prend le nom de Sixte-Quint. Un pape était censé élu par *adoration* lorsqu'il était salué dans le conclave par les deux

tiers des cardinaux. Alors il était assuré de son exaltation. Au premier salut cérémonial qui affirma son élection, Sixte-Quint, sans attendre la fin du scrutin, jette la béquille sur laquelle il avait appuyé jusques-là son corps courbé, se redresse et prend l'attitude d'un jeune homme. Toute sa vie ne fut qu'une suite de fourberies pour arriver au pontificat qu'il convoitait. Il fut dur, hypocrite, inexorable, avare, exacteur, cruel. Il vendait les offices : ce que ses prédécesseurs n'avaient encore osé faire. Son début au pontificat fut d'excommunier, en plein consistoire, Henri, roi de Navarre, et le prince de Condé, déclarant le premier indigne de jamais porter la couronne de France, et permettant à chacun de courir sus. Cette bulle est du 9 Septembre 1585. Il en usa de même à l'égard d'Elisabeth, reine d'Angleterre, en confirmant l'arrêt de son prédécesseur, relevant les Anglais de leur serment à leur souveraine. Par cette même sentence, qui date de 1587, il donne la Grande-Bretagne à Philippe II, à condition de posséder ce royaume comme feudataire du St.-Siège, et lui promet, à cet effet, un million d'écus d'or, moitié en commençant l'entreprise, et le reste, dès qu'il se serait emparé de quelque port d'importance. Suivant l'abominable accord passé entre le *Démon du Midi*, et ce pape infernal, la flotte appareilla le 29e. jour de Mai 1588, et se préparait à l'exécution. Mais le ciel réprouva cette odieuse entreprise : les vents, les Arabes, dispersèrent cette flotte construite sous des auspices impies ; Philippe et le pape n'en recueillirent d'autre fruits que la honte, l'opprobre et le malheur.

Après la mort de Henri III, il envoya à Paris le cardinal Cayette, muni de tous pouvoirs, pour soutenir la religion catholique et romaine, c'est-à-dire, pour souffler le feu du fanatisme et de la discorde. Les discours des émissaires engagèrent les malheureux Parisiens à souffrir les dernières horreurs de la famine pendant le siège de Paris. Trente mille hommes moururent de faim dans l'espace d'un mois, fanatisés par les horribles sermons des docteurs de Rome. (*De La Vicomterie.*) (*Voyez les notes de la Henriade, et spécialement* l'introduction.)

(5) Page 2.

D'Alençon trahissant notre augus.e querelle.

François, (qui porta d'abord le nom d'*Hercule*, sous l'invocation duquel il fut baptisé) duc d'Alençon, d'Anjou, et de Berri, (frère de François II, de Charles IX et de Henri III), né le 18 Mars 1554, mort, à Château-Thiéri, le 10 Février 1584, était le cinquième fils du faible et brave Henri II, et de l'infâme et superstitieuse Catherine de Médicis, surnommée la *Mère des gens de guerre, (Mater castrorum)* par ses courtisans; François, qu'on désigne ordinairement sous le nom de *duc d'Anjou*, se mit à la tête des mécontens lorsque Henri III monta sur le trône; Catherine de Médicis, sa mère, le fit arrêter. Le roi le rendit à la liberté. Le titre de *Lieutenant-général du royaume* lui ayant été refusé, il se mit à la tête des Reîtres et excita de nouveaux troubles. Le roi se rapprocha encore de son frère et le calme fut rétabli. L'appanage de François, duc d'Alençon, fut augmenté des duchés d'Anjou, de Touraine, de Berri et d'Evreux, et pour prix de sa soumission, il fut décoré du titre de *Lieutenant-général du royaume*, qu'il avait demandé si impérativement. Chargé du commandement de l'armée, en 1597, il remporta une victoire complette sur les protestans, à Charité-sur-Loire, et à Yssoire en Auvergne. L'année suivante, il fut appellé comme protecteur par les confédérés des Pays-Bas; il s'y rendit malgré son frère et les conseils de ses amis. Il fut question de paix; il revint en France. Le roi le blâma fortement pour s'être déclaré le protecteur d'un peuple qui défendait l'hérésie. Il fut consigné au Louvre, d'où il s'évada.

Les circonstances et les négociations de sa sœur la reine de Navarre, qui s'était rendue à *Spa*, sous le prétexte d'y rétablir sa santé, valurent au duc d'Anjou d'être rappellé par les Pays-Bas; et à la téte de dix mille hommes d'infanterie et quatre mille chevaux, il délivra Cambray assiégée par le duc de Parme; chassa les Espagnols de l'Ecluse et des pays circonvoisins, et entra en vainqueur dans Cateau-Cambrésis.

Ayant fait un voyage en Angleterre, les charmes d'Elisabeth et sa puissance, excitèrent l'amour et l'ambition du duc : il reçut d'elle un anneau, comme gage de sa foi ; mais la reine, rendue à la réflexion, craignit sans doute de se donner un maître, en donnant un roi aux Anglais ; elle n'épousa pas le duc. L'amour seul obtint un triomphe. Ce fut le 19 Septembre 1581, que les États le proclamèrent duc de Brabant.

Livré aux conseils de ses courtisans, sa conduite dans les Pays-Bas fut plus qu'inconsidérée. Il trahit la foi des traités. 300 gentilhommes et 1,200 soldats massacrés par les citoyens d'Anvers, furent sacrifiés à la vengeance publique. Le duc fut obligé de quitter ces provinces. De retour en France, il y mourut de phtisie.

Doué de quelques qualités, mais léger et bizarre, ne sachant apprécier ni les hommes, ni les choses, sa puissance échappa à son ambition, parce qu'il trahit les devoirs qu'elle impose : appellé au pouvoir par le vœu du peuple, l'autorité lui offrait la gloire et le bonheur, et dévoré de chagrins, il succomba, sans laisser de regrets.

(6) Page 2.

De Leyde sous nos yeux prétend s'ouvrir les portes.

Alexandre Farnèse, duc de Parme, né en 1546, mort en 1592 (arrière petit-fils du pape Paul III et fils d'Octave Farnèse et de Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint), fut élevé à la cour de Philippe II. Sa jeunesse n'annonça pas le rang éminent qu'il obtint parmi les grands capitaines du 16e. siècle. A l'âge de 18 ans, par sa bravoure seulement, il se distingua à la bataille de Lépante, contre les Turcs ; dans la suite il seconda puissamment le duc d'Albe ; sa mère alors, comme on sait, était gouvernante des Pays-Bas. Un de ses faits d'arme le plus cité, est la prise d'Anvers, dont il se rendit maître en faisant une digue sur l'Escaut. Mais son courage, ni ses conseils, ne rendirent la Hollande à l'Espagne. Il succéda en 1578 à Dom Juan d'Autriche dans le gouvernement des Pays-Bas. Lorsqu'Henri IV marchait à

la conquête de son royaume, Philippe II envoya le duc de Parme à Paris, avec une armée considérable. Henri IV l'obligea de retourner en Flandre. Alexandre Farnèse revint à la charge, lorsqu'Henri assiégeait Rouen; mais il fut encore forcé à la retraite. Une blessure qu'il reçut pendant le siège, l'ayant forcé de s'arrêter à Arras, il mourut le 2 Décembre 1592, âgé de 46 ans. — D'après l'intention qu'il avait manifestée de son vivant, son corps fut transporté à Parme, où il fut enterré sous l'*habit de capucin*, au couvent des Capucins, et dans le même tombeau, où Marie de Portugal, son épouse, avait été inhumée en 1577.

(7) Page 3.

Maurice et Chatillon, tous deux pleins de valeur.

Maurice de Nassau, né en 1566, mort en 1625. Fils de Guillaume, prince d'Orange et de sa seconde femme Anne de Saxe. Son frère aîné, Philippe Guillaume, comte de Buren, ayant été envoyé en ôtage en Espagne, où il mourut le 20 Février 1618, Maurice succéda à son père dans le commandement des troupes confédérées. Il n'avait alors que 18 ans: il se montra digne de *ce nom immortel*, auquel il ajouta une nouvelle illustration par sa conduite militaire. Dès son enfance, pour attester qu'il marcherait sur les traces glorieuses de son père, il avait pris pour emblême un tronc d'arbre, élevé à quelque pieds au-dessus de la terre; de ses racines sortait un rejetton verdoyant et plein de feuilles, de la plus belle espérance. La devise était;

Tandem fit surculus arbor.

Le torrent de la prospérité d'Alexandre Farnèse, ne l'intimida pas. Il combattit sans relâche ce redoutable capitaine: et se rendit maître de Bréda (en 1590), de Zutphen, de Deventer, de Hulst, de Nimègue (1591) poursuivit ses conquêtes en 1592, s'empara de Gertruidenberg l'année suivante.

Maurice, couvert de gloire, passa dans les Pays-Bas par la

route de la Zélande. Une tempête lui fit perdre 40 vaisseaux; il échappa avec beaucoup de peine au danger. Il battit les troupes du duc D'Albret, en 1499, et chassa entièrement les Espagnols de la Hollande. Forcé, en 1600, de lever le siége de Dunkerque, il se vengea sur Albret, qu'il défit encore une fois, en bataille rangée, près de Nieuport. Avant l'action il avait renvoyé tous ses vaisseaux de transport, et il dit à ses troupes : « Mes amis, il faut passer sur le ventre de l'en» nemi, ou boire toute l'eau de la mer! Prenez votre parti, » le mien est pris : je veux vaincre par votre valeur; car je » ne survivrais pas à la honte d'être battu par des gens qui » ne nous valent pas! » Le signal du combat fut donné; ce fut aussi celui de la victoire!

Maurice, dit-on, aspirait à la souveraineté de la Hollande, mais le pensionnaire Barneveldt s'opposa à ses desseins. — Barneveldt eut la tête tranchée en 1619. — La trève conclue entre les Espagnols étant expirée, Spinola vint mettre le siége devant Bréda, en 1624, dont il ne put s'emparer qu'avec des efforts inouis.

Maurice n'ayant pu le chasser de devant cette place, mourut de douleur, dans l'automne de sa vie, au printemps de l'année 1625.

« La vie de ce stathouder, dit l'abbé Raynal, fut une chaîne rarement interrompue, de combats, de siéges, de victoires; médiocre dans tout le reste, il posséda la guerre en grand maître (c'était aussi l'opinion du chevalier Folard) et fit toujours la guerre en héros. Son camp devint l'école universelle de l'Europe. Ses élèves ont soutenu et peut-être augmenté sa réputation. Comme Montécuculli, il possédait l'art des marches; comme Vauban, le talent de fortifier les places; comme Eugène, l'adresse de faire subsister de nombreuses armées dans les pays les plus stériles et les plus ruinés; comme Vendôme, le bonheur de tirer parti dans l'occasion du soldat, plus qu'on est en droit d'en attendre; comme Condé, ce coup-d'œil infaillible qui décide du succès des batailles; comme Charles XII, le moyen de rendre les troupes presque insensibles à la faim, au froid, à la fa-

tigue ; comme Turenne, le secret de ménager la vie des hommes ».

Maurice de Nassau avait fait une étude approfondie des anciens. On lui doit l'exécution de plusieurs machines de guerre. Il en perfectionna aussi un grand nombre. Ce fut dans son armée qu'on se servit pour la première fois de lunettes à longue vue. — Le premier, il introduisit dans les sièges les moyens d'attaques par des galeries : en un mot, nul général ne poussa un siège avec plus de vigueur, et ne défendit une place avec plus d'art et plus long-temps.

La manière dont il prit Bréda est à citer : il surprit cette place par le moyen d'un bateau chargé de tourbes; ses soldats se cachèrent au fond de la barque, et pendant que les Italiens, chargés de la défense de la place, portaient avec joie les tourbes, dont ils comptaient alimenter leur feu, les soldats du prince d'Orange fondent sur eux et s'emparent de la ville. Les beaux esprits du temps ne manquèrent pas de comparer la prise de Bréda à celle de Troye.

Selon les historiens du temps, Maurice de Nassau était robuste et infatigable. Il était gros, et en raison de cela il paraissait plus petit qu'il ne l'était réellement. Il avait le visage plein et sanguin. Tenant à la vieille mode, il portait une large fraise. Son habit, dont il ne varia jamais la couleur, était couleur de musc, ses pourpoints en satin, ornés d'un galon d'or étroit. Ses autres vêtemens étaient en laine ; son manteau et sa casaque étaient doublés de velour. La gance de son chapeau était en diamans. — Il ne sortait jamais sans avoir un ceinturon, auquel pendait son épée ; cette épée était dorée.

Dans le portrait moral que les historiens font de sa personne, l'éloge ne l'emporte pas toujours sur le blâme. Ce grand homme de guerre connaissait sa supériorité, et aimait qu'on lui rendît justice. Une dame de haut parage lui ayant demandé quel était le premier capitaine du siècle ? Ne voulant pas se nommer, il lui répondit, *Spinola est le second !* — Ses manières étaient généralement fort vives ; quand il causait il employait

volontiers l'ironie. Il avait comparé les nations, qui dominaient à cette époque, à quatre sortes d'insectes, et il faisait souvent usage de cette comparaison. Les Français, disait-il, ressemblent aux puces, qui sautent toujours et ne peuvent demeurer en place. Les Espagnols, à je ne sais quels insectes, qui ne quittent pas le lieu où ils sont; les Italiens aux punaises, dont les traces même sont infectes, par allusion aux vices et à la fourberie dont il les accuse; et les Allemands aux poux, qui souffrent patiemment qu'on les écrase. C'était l'esprit du temps. Les princes de nos jours ont un langage plus poli.

(8) Page 3.

Chatillon digne fils de l'illustre amiral.

Gaspard de Coligni, troisième du nom, colonel-général de l'infanterie, né en 1584, de François de Coligni, etc. Il était beau-frère de Guillaume de Nassau. Il combattit en Hollande à la tête des troupes françaises, contre les Espagnols. Il mourut à Châtillon, le 4 Janvier 1646. — L'intrépidité fut sa qualité dominante.

(9) Page 3.

D'Amsterdam, il est vrai, les nombreux catholiques.

Amsterdam, capitale de la Hollande, tire son nom de l'Écluse de *Damstel*. Elle doit son origine à quelques pêcheurs qui vinrent s'établir dans un château bâti dans ce lieu avant 1204. Amsterdam est située à l'embouchure de l'*Amstel*, au milieu de l'Y, bras de mer qui s'avance à six lieues dans les terres. — Cette ville, vaste, belle, et très-peuplée, est célèbre par sa marine et son commerce.

Les peuples de la Hollande, si à plaindre sous Philippe,... heureux aujourd'hui ! que Philippe voulut rendre misérables, pour mieux les asservir, qui ne doivent leur glorieuse existance qu'à eux-mêmes...., ont fait *d'Amsterdam*, une ville admirable, et qui a été surnommée l'entrepôt de l'univers.

(10) Page 3.

C'est Leyde qu'avant tout il nous faut secourir.

Leyde, la plus grande ville de la Hollande après Amsterdam. Elle est située sur l'ancien canal du Arhin, et presqu'au milieu des villes de ce pays. Elle est à trois lieues de La Haye ; et à huit d'Amsterdam. Elle est célèbre dans l'histoire, par le courage de ses citoyens qui, en 1574, soutinrent un siège opiniâtre, et prouvèrent tout ce que peut le courage et l'amour de l'indépendance.

(11) Page 3.

Lui-même retenu sous les remparts d'Anvers.

Anvers, belle et riche ville du Brabant ; située à la droite de l'Escaut, entre Bruxelles, Louvain, Malines et Gand. Elle communique au nord avec Bruxelles par un canal, et avec Gand par l'Escaut. Sa citadelle est très-forte, elle a été bâtie comme nous l'avons déjà dit par l'ordre du duc d'Albe, sur le plan, et par les soins de *Paciati*, architecte d'Urbin.

Cette ville est célèbre dans l'histoire des guerres des Pays-Bas.

(12) Pape 3.

Davila, Vitelli, lui préparent sa route.

Don Louis Davila, etc. vivait vers la fin du règne de Charles-Quint, né à Placentia, dans l'Estramadure, fut grand commandeur de l'ordre d'Alcantara et ambassadeur de Charles-Quint, auprès des Papes Paul IV et Pie IV. Il était chargé de presser les opérations du Concile de Trente. Il accompagna Charles en Allemagne, dans la bataille livrée en 1546, contre la ligue des protestans. — Ciapin Vitelli, Marquis de Crétone est cité comme un capitaine fort brave; de l'armée de Côme, grand-duc de Toscane, il passa au service de Philippe II, qui l'envoya en qualité de maréchal-de-camp

dans son armée des Pays-Bas, sous le commandement du duc d'Albe. Il était si gros et si gras, qu'on était obligé d'échancrer la table où il mangeait. Il mourut dans le Brabant. Les Flamands lui firent cette épitaphe; où son nom, son corps et son ame, sont sacrifiés à la haine qu'ils avaient pour l'homme:

O deus omnipotens, crassi miserere Vitelli, quem mors præveniens, non sinit esse bovene! …….. corpus in Italia est; tenet intestina Ast animam, nemo : cur? Brabantum : quia non habuit.

(13) Page 4.

Van-Doës y commande : il joint à la vaillance, etc.

James Donsa, ou Vander-Doës seigneur de Norwich, en Hollande, où il naquit le 5 Décembre 1545, s'illustra par son courage, et un mérite transcendant. Ses talens militaires et son amour pour sa patrie lui valurent l'estime du prince d'Orange, qui lui confia la défense de Leyde, en 1574, contre l'attaque des Espagnols. Van-Doës fit une si vigoureuse résistance qu'il les contraignit de se retirer avec perte. Le prince d'Orange y ayant fondé, l'année suivante, la fameuse université qu'il dota richement, il crut devoir récompenser la bravoure de ce seigneur en le nommant premier curateur de son établissement naissant. Van-Doës était digne d'occuper un emploi où il eut occasion de déployer sa profonde érudition. Il ne s'illustra pas moins dans les lettres que dans les armes. On a de lui de très-belles poésies, des notes sur Saluste, sur Pétrone, sur Plaute, sur Catule; les annales de la Hollande, et plusieurs autres ouvrages qui le firent surnommer le *Varron* Hollandais. Il mourut de la peste à La Haye, le 12 Octobre 1604, à 59 ans.

Il laissa quatre fils, tous savans, et dignes de sa réputation.

1°. Janus, poëte, philosophe et mathématicien qui fut conservateur de la bibliothèque de Leyde, et mourut en 1597, à 26 ans.

2°. Georges, savant dans les langues, qui voyagea à Constantinople, et publia une relation fort estimée, de son voyage.

3°.

3°. François, qui publia en 1600 les épitres de Jules-César Scaliger, et ses commentaires sur l'histoire des animaux d'Aristote.

4°. Théodore, seigneur de Berkeintleyn, qui publia en 1614, la chronique de Georges *Logothete*, avec des notes, laquelle fut réimprimée à Paris, en grec et en latin, l'an 1651.

(14) Page 4.

Je n'attendais pas moins du sang de Médicis.

L'auteur parle ici de la fameuse Catherine, reine de France, fille unique et héritière de Médicis, duc d'Urbin, et de Madeleine, de La Tour-d'Auvergne ; elle naquit à Florence, le 13 Avril 1519. Elle fut mariée à Henri II, (alors dauphin), fils de François Ier., à la mort duquel il succéda. Catherine fut couronnée le 10 Juin 1549. Après 10 ans de stérilité, elle lui donna dix enfans, cinq garçons et cinq filles. Henri II mourut le 10 Juillet 1559, à 40 ans, des suites d'une blessure qu'il reçut à la porte St.-Antoine, de Gabriël, comte de Mongommery, dans un tournois. Catherine de Médicis resta avec quatre princes issus de son mariage : *François*, *Chàrles*, *Alexandre* et *Hercule*. Elle fut nommée régente du royaume. Sa politique, sa superstition et ses cruautés ont rendu sa mémoire odieuse.

(15) Page 7.

Au sommet du Morat chercher la liberté.

Morat, en allemand *Murten*, sur le lac du même nom, est une petite ville du canton de Fribourg, au comté de Romond, ou plutôt de *Rond-Mont*, à trois lieues de Berne. Elle est célèbre par la bataille que les Suisses gagnèrent sur les Bourguignons, le 23 Juin 1476.

(16) Page 7.

Renferment du grand Tell les débris révérés.

L'histoire de la révolution helvétique, et celle de *Guillaume Tell*, sont trop connues et trop accessoires au poëme de la Ba-

taviade, pour en retracer ici les détails ; nous nous bornerons à rappeller la date de la révolution, qui s'effectua en 1307.

(17) Page 11.

Par les deux Médicis de Florence exilée.

Pierre Ridolfi de Médicis eut la tête tranchée à Florence, en 1497, pour avoir voulu s'emparer du gouvernement. Alexandre de Médicis, fils de Laurent, duc d'Urbin, ayant épousé Marguerite, fille naturelle de l'empereur Charles-Quint, fut établi à Florence, par son beau-père, en qualité de gouverneur perpétuel. A la faveur de ce puissant appui, il se rendit maître absolu du gouvernement. Son autorité déplut au peuple et encore plus à son ambitieuse famille : son cousin, Laurent, le fit assassiner dans son palais, la nuit du 6 Janvier 1537. Marguerite, restée veuve sans enfans, épousa en secondes noces Octave de Farnèse, duc de Parme. Côme 1er. de Médicis, ayant pris le timon des affaires, fit d'abord aimer son gouvernement ; il protégea les lettres et fonda pour les savans l'université de Pise. Il voulut se faire couronner roi ; mais l'empereur Maximilien et Philippe II s'y opposèrent. Pie V, qui le protégeait, le créa grand duc de Toscane, malgré les oppositions des deux monarques. Il mourut en 1574, âgé de 55 ans, après en avoir gouverné 38.

(18) Page 11.

Par Doria dans Gêne un moment appellée.

Audré Doria, d'une ancienne et noble famille génoise, servit d'abord sous François Ier, qui le fit général des galères de France, vers 1525. Par suite du mécontentement qu'il éprouva trois ans après, quand on lui demanda les prisonniers que son neveu Philippin Doria avait faits à la bataille navale, devant Naples, en 1528, il abandonna les Français et prit parti pour l'empereur. Doria battit, peu de temps après, Antoine de la Roche-Foucault, qui l'avait remplacé dans son généralat des galères de France ; il se rendit maître de la ville et du château

de Naples, et chassa de Navone ces mêmes Français que naguères il servait. Le grand crédit que ses faits d'armes lui donnèrent, lui valut l'admiration et la confiance de ses compatriotes. Nommé chef de la république, il changea tellement l'administration du gouvernement, que par un principe d'égalité mal entendu, ou peut-être aussi par une politique qui avait son but, il fit abolir les lois qui excluaient la noblesse de la souveraine magistrature. Jusques-là le pouvoir résidait tout entier dans la classe plébéienne. Du moment où la noblesse fut favorisée, la classe du peuple se crut sacrifiée, et alors se renouvellèrent ces haines invétérées qui divisaient les deux classes. Un compétiteur de Doria, Jean-Louis de Fiesque, comte de Lavagne, jeune homme d'un grand courage, se rangea du parti des mécontens ; mais la précipitation qu'il mit dans son entreprise, la fit échouer, et la faction de Doria n'en acquit que plus d'autorité et de prépondérance.

Doria, connaissant l'ambition de Philippe, sut toujours éluder adroitement les instances que lui fit ce monarque pour obtenir de lui la permission de bâtir une citadelle dans Gênes; les démarches qu'il fit en personne auprès de Doria, en 1548, n'eurent pas plus de succès.

On ne peut refuser à cet usurpateur, de grands talens militaires, et beaucoup de bravoure : il en donna des preuves en plusieurs occasions, sur-tout contre Barberousse qu'il repoussa avec perte ; à la prise de Coron en Morée, à l'expédition de la Goulette, à celle de Tunis, etc., etc.; cependant il se laissa surprendre en 1552, par Dragut-Raïs, général des corsaires, ce qui l'obligea à prendre la fuite sur ses vaisseaux bon voiliers : le reste de la flotte fut dispersé ; huit de ses vaisseaux tombèrent au pouvoir du vainqueur, et deux autres furent coulés bas. Deux ans après, Doria chassa les Français de l'île de Corse dont il s'empara. Ses ennemis ont rapporté qu'en 1555, il fit coudre dans un sac de cuir, et jeter à la mer, Octobon de Fiesque, frère de Jean-Louis, son rival.

Dans un moment où son armée murmurait pour sa solde,

il était harcelé par un pilote qui se mettait toujours sur son passage et le pressait vivement de lui accorder un moment d'audience, — *Trois mots seulement?* — *Eh bien, parle! mais au-delà de trois mots, je te fais pendre.* L'autre sans se déconcerter, lui dit : *argent ou congé.* Doria le fit payer, et le garda à son service.

Il mourut paisiblement dans son palais à Gênes, en 1560, dans la 93ᵉ. année de son âge, sans laisser de postérité.

(19) Pag. 12.

Constance où Sigismond cruellement docile.

Sigismond, roi de Bohême et de Hongrie, frère de Wenceslas, qui fut dépossédé de l'empire et remplacé par Robert, duc de Bavière, auquel Sigismond succéda en 1410. A cette époque, où l'ignorance et l'intrigue luttaient de crimes, Pierre de Lune, sous le nom de Clément XIII, disputait le trône pontifical à Jean XXIII et à Grégoire XII. Bénoît et Grégoire signèrent un arrangement par lequel ils convinrent réciproquement de donner leur démission dans le concile qui devait s'assembler pour prononcer sur le schisme qui divisait l'église depuis trente ans. Le concile de Pise s'assembla. Benoît XIII ne tint pas sa parole. Le concile (par sa décision du 5 juin 1409), le déclare *schismatique*, ainsi que Grégoire. Jean Gerson, chancelier de l'université, faisant allusion au nom de famille de Benoît, dit qu'il n'y avait que *l'éclipse* de cette *Lune fatale*, qui pût rendre la paix à l'église. — Le concile lance vainement des anathèmes contre Benoît, il s'en moque et reste sur le Saint-Siège.

Sigismond, battu par Bajazet en 1396, n'osant rentrer dans ses états, se cacha pendant trois ans; il fut fait prisonnier par ses propres sujets, et replacé sur le trône par ses partisans. Le concile de Constance s'assemble sous ses auspices, le 16 novembre 1414. Les titres des trois papes, qui se traitaient réciproquement d'anti-papes, sont discutés. Dans ce concile, le 2 mars 1415, *Jean Hus* abdique le premier, à condition que Be-

noît et Grégoire abdiqueront aussi. Grégoire seul suivit son exemple; ce ne fut que deux ans après, que Benoît, chargé d'excommunications, et abandonné à lui seul, alla ensévelir son dépit et ses foudres dans une petite ville du royaume de Valence, à Panisola, où il mourut en 1424. — Le concile, dans sa 15ᵉ. session, s'occupa de *Jean Hus*, qui en Bohême, avait cherché à éloigner les fidèles de l'église romaine. Il demanda à plaider lui-même sa cause et celle de sa doctrine. Sigismond lui donna un sauf-conduit. *Jean Hus* se présenta au concile, qui le condamna à être brulé vif, lui et ses livres !..... La sentence fut exécutée le jour même.

Sigismond mourut le 8 décembre 1473.

(20) Page 12.

Bâle qui d'Amédée orna les cheveux blancs.

Amédée VIII, surnommé le Pacifique, n'avait que huit ans, lorsque son père mourut en 1391. Son esprit conciliateur le fit surnommer le Salomon de son siècle. En 1415 il fit ériger la Savoie en Duché. Après avoir gouverné dix-huit ans, il prit la résolution de se livrer à la vie contemplative. Il céda la puissance à ses enfans, et se retira au prieuré de la Paille, où il fonda l'ordre de St. Maurice. Il laissa croître sa barbe, s'habilla en hermite et se livra entièrement aux pratiques religieuses. Le concile de Bâle le nomma pape, et il fut couronné de la tiare le 24 Juin 1440, sous le nom de Felix V. Traité d'antipape, il descendit de la chaire de St. Pierre. Nicolas V, pape en titre, lui envoya le chapeau de cardinal, le nomma Doyen du sacré collége, et puis légat en Allemagne, promettant de sanctionner tous les décrets de son pontificat, qui avait duré neuf ans.

Amédée mourut le 7 janvier 1451, âgé de 69 ans.

(21) Page 12.

Mayence où Guttemberg vit sous ses mains habiles, etc.

Au milieu du 15e. siècle, Jean Guttemberg, bourgeois de Mayence, mais nâtif de Strasbourg, selon quelques auteurs, s'est immortalisé par l'invention de l'Imprimerie, conjointement avec Jean Fust, aussi bourgeois de Mayence, et Pierre Schöeffer, gendre de ce dernier.

(22) Pag. 12.

Aix où d'un grand pouvoir, Charlemagne au cercueil, etc.

Aix-la-Chapelle, où ce prince mourut, en 814, à l'âge de 72 ans.

(23) Pag. 14.

La place qui d'Erasme a conservé l'image.

Didier Erasme, natif de Rotterdam, le 28 Octobre 1467, d'abord enfant de chœur de la cathédrale d'Utrecht, ensuite chanoine régulier au monastère de Stein, près de Tergou, où il fit profession en 1486, voyagea beaucoup en France, en Angleterre, en Italie, et composa un grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs classiques; tous sont écrits avec pureté. Il mourut à Bâle, agé de 68 ans, époque à laquelle la délicatesse de sa complexion ne faisait pas espérer qu'il parvînt. Ses compatriotes lui érigèrent une statue de bronze à Rotterdam, sa ville natale, sur la grande place qui porte son nom.

(24) Page 15.

D'Egmond, fils d'un héros chéri de la victoire,

Son père, général des armées d'Espagne, fut condamné par le tribunal des douze à avoir la tête tranchée.

(25) Pag. 17.

Il dit; Lumay s'élance, impatient il crie....., etc.

Guillaume de la Marck, de la 3[e]. branche, dite des Barons de Lumay, ou Lumain, du nom d'un fief de l'une de leurs ayeules. Il était intrépide, vif et emporté. Il fut un des premiers auxquels le Prince d'Orange, d'après les conseils de l'amiral Coligny, fit délivrer des brevets, pour former ce qu'on appelait alors des *Gueux de marine*. Il eut le commandement de la flotte de ce Prince, et mourut sans enfans l'an 1573.

Il était fils de Jean de la Marck, baron de Lumain, et de Marguerite, fille de Jean de Wassenaer, Burgrave de Leyde.

(26) Page 19.

Mais les Divinités présentes dans ces lieux,

Jean Olden-Barneveldt, avocat-général de la Hollande, et ensuite l'un de ses ministres, contribua puissamment par son érudition et son éloquence à fonder la république. Barneveldt aimait son pays de bonne foi, et tout ce qui ne tendait pas au bonheur et à la liberté de ses compatriotes, lui était odieux. Ses démêlés avec Maurice de Nassau, Prince d'Orange, l'obligèrent à donner sa démission en 1608; mais tous les états de la Hollande le rappelèrent. Il avait précédemment parlé en faveur de la trève qui se conclut pour douze ans, entre l'archiduc et les états, et il empêcha que ces derniers ne prissent part dans les troubles de la Bohême. Maurice était du parti de la guerre et Barneveldt pour la paix. — Arminius et Gommare, ministres protestans, formaient alors schisme dans leur secte..... Barneveldt se déclara pour le premier, Maurice pour le second. Celui-ci fit tenir à Dordrecht, l'an 1619, un Synode, qui condamna la doctrine d'Arminius, dont les partisans se nommaient les *Remontrans*. Barneveldt fut arrêté comme *Contre-remontrant*, dénomination donnée aux sectateurs de Gommare. — Barneveldt fut accusé de conspiration, et d'avoir voulu livrer le pays aux Espagnols. Il s'en défendit constam-

ment, allégua les services par lui rendus à la chose publique; et défia ses ennemis de produire une seule preuve du crime odieux dont ils l'accusaient. Il n'en fut pas moins condamné à perdre la tête sur un échaffaud. Ainsi périt, à l'âge de 72 ans, un homme dont la vie fut consacrée au bonheur et à l'illustration de sa patrie; et ce peuple dont il avait défendu les droits et la liberté, vit tomber cette tête auguste, en criant : vive la république!

(27) Page 20.

Civilis arrêta les légions romaines.

Claudius Civilis était Batave, et vivait vers l'an 70 de J. C. Il fut signalé comme ayant voulu troubler l'empire, du temps de Néron, dont les injustices le révoltaient. Il se mit à la tête des Caninefates auxquels il donna des principes de liberté; ensuite il les propagea chez les Gaulois, ce qui détermina bientôt Aquilius à marcher contre lui. Civilis le battit complétement sur les bords du Rhin. Les Allemands s'unirent à lui, et, à l'aide de ce renfort, il défit en deux autres circonstances Lupercus, Herennius Gallus, ainsi que Vocula, qui tenaient pour Vitellius, alléguant, de son côté, qu'il armait en faveur de Vespasien : politique adroite, à l'aide de laquelle plusieurs légions romaines passèrent de son côté. Enfin l'insurrection s'étant manifestée en 70, chez les Gaulois, qui voulaient secouer le joug, les Romains détrompés déployèrent contre Civilis de plus grandes forces. La principale affaire eut lieu devant Trèves, où il s'était concentré avec Tutor et Classicus. Après avoir été chassé de sa position avec perte, il reprit l'offensive et revint s'emparer du camp; mais une seconde victoire remportée sur lui, l'obligea cette fois d'abandonner la partie : il se retira en Hollande.

(28) Page 28, chant 2.

Le testament d'un père à la flamme livré.

Charles-Quint avait, de son vivant, et avant son abdication, tracé ses dernières volontés à Philippe. L'intention de l'em-

pereur était que son fils naturel (Dom Jean) fût couronné roi ; mais l'ambitieux Philippe s'y opposa avec une opiniâtreté scandaleuse ; il passa même pour l'avoir fait empoisonner.

(29) Page 28, chant 2.

L'air, le maintien, le port et la voix de Marie.

Marie d'Angleterre, seconde femme de Philippe II.

(30) Page 30, chant 2.

Le vieux Figueroa dont la vertu sublime.

François Figueroa, né à Alcala en Espagne, vers 1540, montra dès son enfance un goût décidé pour la poésie, qu'il cultiva par la suite avec un tel succès, qu'il fut surnommé le *Divin.* Il était homme de bien et aussi renommé par ses vertus que par son grand savoir.

(31) Page 30.

Médina que Philippe honora du trident.

Pierre Médina, natif de Séville en Espagne, vivait dans les années 1545 et 1550. Il était bon marin et homme de lettres : entre autres ouvrages qui sont venus jusqu'à nous, on cite son *art de naviguer* qui fut traduit en 1554 en français par Nicolas de Nicolaï, gentilhomme Dauphinois, seigneur d'Arfeüille et de Belair. Il commandait l'armée navale de Philippe dans les Pays-Bas.

(32) Page 30.

D'Eboly, toujours vil, et jamais imprudent.

Ruy Gomès de Sylva, prince d'Eboly, duc de Pastrane, parvint à gagner les bonnes grâces de Philippe II, et les conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1578. Il était de famille Portugaise et avait épousé Anna de Mendoza, femme aussi am-

bitieuse que belle, qui profita de son ascendant sur le monarque pour élever et maintenir son mari au faîte des grandeurs. D'Eboly était un adroit courtisan et un politique consommé ; il sut se concilier les faveurs du prince, l'amitié des courtisans et l'amour du peuple. Le secret de sa politique consistait dans son extrême obligeance ; on lui savait gré du bien qu'il savait faire à propos.

Fin des notes du Poëme de la Bataviade.

ESSAI

SUR LES PRINCIPES DES ARTS.

POËME.

CHANT PREMIER.

J'EXPOSE dans mes vers les principes des arts.
Toi, dont la France obtint les propices regards,
Par qui la Grèce et Rome ont produit des miracles,
Apollon, dieu du jour, dieu qui rends les oracles,
Qui, de rayons couvert, et tenant l'arc vengeur
Sous qui du noir Python succomba la fureur,
Guides le vol hardi de ce coursier rapide,
Dont le pied fit jaillir la source Aganippide,
Daigne inspirer ma voix ! Et vous, pudiques sœurs,
Muses, de vos accords, prêtez moi les douceurs;
Laissez moi d'Hélicon parcourir les ombrages,
Où, ceintes de lauriers sous l'abri des bocages,
Vous formez en dansant ces chants mélodieux
Qui montent vers l'Olympe, et vont charmer les Dieux :

Je vous implore aussi, Graces enchanteresses;
Vous égayez le chœur des neuf chastes Déesses;
De vos jeux élégans vous ornez leurs concerts:
Eh! que seraient sans vous et le chant et les vers?
Donnez moi ce talent dont l'heureuse souplesse
S'élève avec vigueur, descend avec noblesse,
Sait badiner, instruire, émouvoir, raisonner,
Et prendre tous les tons sans jamais détonner.

Les arts n'ont qu'un objet, d'imiter la nature:
Poésie, Éloquence et Musique et Peinture
Marchent au même but par des sentiers divers:
Mais, comme ils sont voisins, un esprit de travers
De les confondre ensemble a souvent la manie,
Et voit dans ses écarts les élans du génie.
En vain le mauvais goût s'empresse d'applaudir:
Dénaturer les arts, n'est pas les aggrandir.

Ainsi qu'aux vers bien faits, il faut à l'éloquence
Les sons harmonieux, le nombre, la cadence,
Les termes enrichis d'un sens plus étendu,
Des termes rapprochés l'hymen inattendu,
Ces tours, ces mouvemens, ces figures pressées,
Qui font agir les mots et peignent les pensées.
Bossuet, Fénélon, leur dévancier Pascal,
Buffon leur successeur, et Rousseau leur égal,
Des lecteurs délicats méritant les suffrages,
De ces trésors du style ont paré leurs ouvrages.

Mais vous n'y trouvez pas tout ce pompeux jargon,
Tous ces lambeaux de vers sans rime et sans raison,
Tous ces ornemens faux, nés quand le gout s'éclipse,
Sublime d'Alcoran, beautés d'Apocalypse,
Que vont semant par tout ces charlatans nouveaux,
Dont Bélise et Tartuffe encensent les tréteaux.

Quelques gens semblent croire aux poëmes en prose:
Ils ont tort, et le mot ne change point la chose.
A quoi bon, mes amis, défigurer vos pas?
Vous marchez mal, d'accord; mais vous ne dansez pas.
Si l'auteur que tourmente une verve indiscrette,
Faisant des vers sans grace, est un méchant poéte,
Sous le nom de poéte il se déguise envain,
Lorsqu'il ne peut des vers atteindre l'art divin.
Réduisons chaque terme à sa valeur réelle :
On dit, Homère est peintre; est-il rival d'Apelle?
Sophocle est éloquent; devient-il orateur?
Des mots harmonieux un usage enchanteur
Fait-il que Cicéron ait la lyre d'Horace?
Des écrits pleins de feu, de couleur et d'audace,
Du sévère Tacite animent les écrits;
Est-ce un poéte épique? Ou veut-on qu'aux récits
Avec son merveilleux la fable soit mêlée,
Et faut-il de ce titre honorer Apulée?
Non; mais au merveilleux notre style répond;
Nous avons du poëme et la force et le fond,

Héros, fable, récit, épisodes, prodiges.
Soit; l'intérêt vous manque; entassez les prestiges;
Aux Dieux du Panthéon joignez la *Fleur des Saints;*
Osez même, appauvris par de nombreux larcins,
Habiller de centons votre prose guindée,
Où tout veut être image, où rien n'offre une idée:
Au Parnasse Français on n'assure ses droits
Qu'avec cet art qui chante et qui peint à-la-fois,
Qui sait dans les esprits graver ce qu'il exprime,
Qui fait servir au sens la mesure et la rime,
Voit de brillans appuis où vous voyez des fers,
Et pare la raison du charme des beaux vers.
Du prélat de Cambrai quand la douce sagesse
D'un élève royal instruisait la jeunesse,
Par Homére et Sophocle il était inspiré;
Il avait leur pinceau, mais non leur chant sacré:
Télémaque, où partout brille un talent suprême,
Est un chef-d'œuvre en prose et n'est pas un poëme;
L'auteur n'avait point dit : je chante ce héros;
La Mothe un peu plus tard vint abuser des mots.
La Mothe, en vers très durs estropiant Homère,
Ecourta l'Illiade en un trop long sommaire:
Dans le lit de Procuste il osa mutiler
Celui qu'aucun rival ne pouvait égaler;
Et son aridité, du Sublime ennemie,
Fait du géant du Pinde un nain d'Académie.

Honni par le public, il cessa de rimer,
Et, dans une ode en prose il lui plût d'affirmer
Que, sans écrire en vers, on peut être un poéte,
Essayer le cothurne, emboucher la trompette.
Bientôt, pour se couvrir du manteau d'un beau nom,
Comme un chantre héroïque il cita Fénélon.
Des poëmes rimés l'éclatante disgrace
Avait, durant un siècle, effrayé le Parnasse.
On avait vu tomber le conquérant Clovis,
L'empereur Charlemagne, et le saint roi Louis,
L'ostroghot Alaric, dans la nuit éternelle,
Descendre côte à côte auprès de la Pucelle;
David suivre Moïse, et précéder Jonas.
De même on vit Sethos, Téléphe et les Incas,
Et Joseph et Numa, sans rime, sans mesure,
Mais de la poësie affectant la parure,
Trébucher l'un sur l'autre, et prônés quelques jours,
Dans le fleuve d'oubli s'enfoncer pour toujours.
Eh quoi! Châteaubriant, vos martyrs se défendent! (1)
Vain espoir : ils s'en vont; leurs amis les attendent;
Et le roman chrétien touche aux flots du Léthé,
Rendez-vous des journaux qui vous ont exalté.

Modèle et maître encor des chantres de l'Europe;
O vieillard d'Ionie; et toi, dont Parthénope
Voit la tombe enfanter des lauriers toujours verds,
Sous les rayons d'un ciel aussi pur que tes vers;

Ingénieux Toscan, dont la muse divine
Posséda la baguette et les charmes d'Alcine; (2)
Et toi, son successeur, dont la brillante voix
Célébra de Renaud l'amour et les exploits; (3)
Aveugle d'Albion, qui dans ta noble ivresse
Atteignis quelquefois l'aveugle de la Grèce; (4)
Toi qui vengeas l'honneur du Parnasse Français,
Qui, par tous les talens obtint tous les succès;
Qui sus joindre à l'éclat de vingt lauriers tragiques,
L'éclat plus grand encor de deux palmes épiques; (5)
Vous tous qui, la trompette et la lyre à la main,
Par des vers inspirés charmez le genre humain;
Et debout, au sommet des collines sacrées,
Levez sur tous les fronts vos têtes révérées:
Si plus d'un prosateur, Icare audacieux,
Sur des aîles de cire a cru monter aux cieux,
Pardonnez, ou des vers assurez la vengeance:
Naisse, naisse à vos chants un poëte à la France,
Et des beaux temps du Pinde amenant le retour,
Qu'à vos concerts divins il se mêle à son tour.

On a tout confondu : l'orgueil et l'impuissance,
Aux poëmes en prose ayant donné naissance,
Produisirent encor ce genre singulier,
Où Nivelle, à-la-fois tragique et familier,
A de pénibles ris joignant de tièdes larmes,
Des muses de la scène a travesti les charmes;

Toutes

Toutes deux on les cherche, et toutes deux envain.
Sans effort quelquefois haussant le brodequin,
Thalie approche un peu du ton de Melpomène :
Quand le sévère Alceste, épris de Célimène,
De son amour jaloux lui laisse voir l'excès;
Ou lorsque de Tartuffe abhorrant les succès,
Cléante au faible Orgon peint les dévots de place,
Armant d'un fer sacré leur hypocrite audace,
La diction s'élève au niveau de l'auteur.
Du cothurne à son tour abaissant la hauteur,
Quelquefois Melpomène avoisine Thalie :
Écoutez l'enfant roi qu'interroge Athalie;
En ses discours naïfs chaque terme est sans fard;
Tout l'art a disparu; c'est le comble de l'art.
Mais Racine, en ses vers aussi doux qu'énergiques,
A toujours les accens et les larmes tragiques;
Et Molière, des siens bannissant les douleurs,
Jamais aux ris joyeux n'osa mêler des pleurs.
  Celui de qui la muse inégale et hardie
Créa du peuple anglais la sombre tragédie, (6)
Sublime par élans, fut bouffon par accès;
On peut, à son ardeur, pardonner des excès :
Dépourvu de modèle, il dut à la nature
Les germes vigoureux d'un talent sans culture.
D'ignorans spectateurs, bien loin de l'éclairer,
Sur ses pas vagabonds aimaient à s'égarer :

Mais lorsque de nos jours la lourde Germanie
Rappelle ses écarts et non pas son génie,
Nous, disciples des Grecs, et par eux adoptés,
Sans le prendre pour guide, admirons ses beautés;
Et respectant du goût la sévère limite,
Avec génie encor que Ducis les imite.
De Schiller, de Lessing si l'orgueil un peu plat
Du théâtre français voulut ternir l'éclat,
Loin du trône, où tenant et le sceptre et la lyre,
Sont assis trois rivaux maîtres du même empire,
Que Lessing et Schiller, de leurs drames bâtards
Surchargent à l'envi les tréteaux des remparts.
Chez ces mêmes Germains, faibles dans l'art d'écrire,
Naquit l'étrange abus de vouloir tout décrire;
Il a gagné la France; et nos faiseurs de vers
N'ont que trop imité cet ennuyeux travers.
Peter Neefs, en peignant, sait promener ma vue (7)
Sous les arcs prolongés d'un église étendue;
Trompé par Gerard Dow, je touche avec les yeux
Les marbres, les cristaux, les tapis précieux; (8)
Auprès de Van-Huysum, je crois cueillir encore
Les présens de Bacchus, de Pomone et de Flore; (9)
Humant l'air enflammé, l'impétueux taureau,
Ici, grace à Berghem, mugit sous le pinceau; (10)
Là, du soleil couchant, dans un beau soir d'automne,
Sous les doigts du Lorrain la lumière rayonne, (11)

Décroit, baisse, et, perçant des voiles entr'ouverts,
Dore les prés, les bois, les palais et les mers.
Un Scudéri moderne, (12) en sa verve indiscrette,
Décrit tout sans pinceaux, sans couleurs, sans palette,
De l'éléphant au rat, de l'aigle au moucheron :
Traduisant, en plats vers, la prose de Buffon,
Compilant le fatras compilé par Bomare,
Et toujours trivial, quoique toujours bisarre,
Il va décrire encor pour la centième fois,
Ou le combat du coq, ou le cerf aux abois,
Tantôt le chantre aîlé que baigne une eau limpide,
Tantôt le bœuf pesant ou le coursier rapide.
Un ane, sous les yeux de ce rimeur proscrit,
Ne peut passer tranquille, et sans être décrit.
Le coche est embourbé; notre homme est là tout proche,
Et pour décrire un peu, s'embourbe avec le coche.
Il décrit le meunier qui dort en son moulin;
Et le fils du meunier, le langoureux Colin,
Sans prier Apollon, sans invoquer de muse,
Pour chanter Timarette enflant sa cornemuse;
Et la sœur de Colin, Cécile, au bord de l'eau
Entre ses doigts légers agitant son fuseau;
Le curé qui la lorgne en disant son bréviaire;
Le léger pont de bois sur l'étroite rivière;
Le pêcheur et la ligne, et le petit poisson
Qui se débat dans l'onde, et pend à l'hameçon.

De ses vers descriptifs la pituite incurable
L'étouffe; et les journaux, que sans cesse il accable,
Par lui seul inondés, s'écroulent sous le faix
De sa fécondité, qui ne tarit jamais.
Chaque fragment chez lui menace d'un volume;
Dans les torrens glacés qui tombent de sa plume
Il nage, en prédisant son immortalité,
Que le lecteur transi prend pour l'éternité.
  Si je blâme avec vous des abus insipides,
Je reconnais vos droits, ô doctes Piérides:
Votre art est tout-puissant; son vol audacieux
Franchit en un clin-d'œil et les temps et les lieux:
Quelque soit le travail d'un statuaire habile,
En paraissant ému le marbre est immobile:
Sans rompre l'unité, le plus savant pinceau
Ne peint pas deux momens dans un même tableau:
Mais, pareille aux coursiers du dieu de la lumière,
L'agile poésie, en sa libre carrière,
Va, vient, descend, remonte, et sans cesse courant,
Présente à chaque vers un tableau différent.
L'habitant le plus beau de la cour immortelle,
Le dieu de tous les arts, et leur brillant modèle,
Voilà ce que j'admire en ce noble Apollon,
Qui doit du Belvédère éterniser le nom:
Raphaël, près du dieu, s'élançant au Parnasse,
Unissant comme lui la noblesse à la grace,

Au milieu des neuf sœurs sait le peindre inspiré,
Ceint du laurier chéri, tenant l'archet sacré,
Dictant les vers divins d'Homère et de Virgile.
Voyez-le maintenant dans le chantre d'Achille.
Un pontife a des rois essuyé le dédain:
Il invoque Apollon; le dieu, son arc en main,
S'élance; et sur son dos ses flèches qui frémissent
Au sein du carquois d'or sourdement retentissent:
Prolongeant sur ses pas cet homicide bruit,
D'un nuage entouré, tel que la sombre nuit,
Il marche; et tout-à-coup entr'ouvrant le nuage,
A l'aspect des vaisseaux s'assied près du rivage:
Là, sur le champ des Grecs son arc est dirigé;
Un trait vole en sifflant, le pontife est vengé.

Ne faisons point des arts un burlesque mélange.
Armés de leur ciseau, Puget et Michel Ange, (13)
N'ont pas, à la peinture enviant sa couleur,
Du marbre de Paros fait mentir la blancheur.
Le stucateur, charmé d'une ignoble imposture,
Pense, en outrageant l'art, imiter la nature:
Mais quand, un livre en main, son abbé bien poudré,
En calotte luisante, en habit mordoré,
Son Faune en escarpin, sa Nimphe court vêtue,
Sa Chinoise aux yeux bleus, à la tête pointue,
D'un cabaret obscur font le digne ornement,
Ou, dans quelque faubourg, vont parer tristement

Les coins symmétrisés d'un parterre gothique,
Vous, Puget, Michel-Ange, à côté de l'antique,
Vous décorez des rois les palais enchantés ;
Vos monumens pompeux illustrent les cités ;
Des sages, des héros les sublimes images
Par vous de l'avenir obtiendront les hommages ;
Et l'on court invoquer dans les temples divins
Des habitans du ciel, qui sortent de vos mains.
Mais où l'on peut sur-tout distinguer les limites
Qu'à des arts différens la nature a prescrites,
C'est quand le même objet par eux est imité.
Nos yeux contemplent-ils cette divinité,
Que du marbre amolli fit naître Praxitèle ;
C'est peu de reconnaître une jeune immortelle ;
Nous disons : c'est Vénus. Tout mérite le prix
Que sur les monts de Créte elle obtint de Pâris ;
Sa nudité pudique, et sa beauté touchante,
De ses bras arrondis la souplesse élégante,
De ses traits doux et fins l'ensemble séducteur,
Et les contours moëlleux de ce corps enchanteur :
En voyant la déesse, on sent que sur ses traces
L'enfant aîlé voltige accompagné des Grâces.
Titien, (14) sur la toile, ose-t-il à son tour
Offrir à nos regards la mère de l'Amour ?
Aux formes de l'antique il sera loin d'atteindre ;
Mais il a des pinceaux ; c'est Vénus qu'il va peindre.

Il rendra de son teint la fraîcheur et l'éclat ;
On verra de sa peau le tissu délicat ;
Sa blanche chevelure en longs anneaux flottante ;
Du plaisir partagé la promesse et l'attente.
Sur sa bouche de rose, en l'azur de ses yeux
Doux comme les rayons d'un jour délicieux ;
Ce regard plein de flamme et tendrement humide,
Qui rendait auprès d'elle Adonis moins timide,
Quand, des mêmes desirs se laissant enivrer,
Dans les forêts de Gnide ils allaient s'égarer.
  Ici, dans un tableau qu'Homère nous présente,
Combien nous admirons sa touche séduisante !
De quels traits il sait peindre à l'esprit enchanté
Le pouvoir absolu qu'exerce la beauté !
C'est Junon, de Vénus c'est la rivale altière,
Qui près d'elle aujourd'hui descend à la prière :
Pour séduire un époux, elle emprunte à Vénus
Des attraits que jadis elle avait méconnus.
A vanter leur puissance elle-même s'empresse.
« O Vénus, prête-moi, dit la fière déesse,
» Ce charme dont l'empire assurant tes autels,
» Te soumet à la fois les Dieux et les mortels. »
Vénus, ainsi flattée, en souriant s'incline,
Détache mollement sa ceinture divine,
S'en dépouille, et la prête à la Reine des Cieux.
Dans les plis ondoyans du tissu précieux,

Sont cachés les désirs, la grace inexprimable,
Tout ce qui fait aimer, tout ce qui rend aimable,
Les refus caressans dont l'attrait est vainqueur,
Et les doux entretiens, qui sont maîtres du cœur.
O premier des beaux-arts, céleste Poésie,
Vrai langage des Dieux, tes chants sont l'ambroisie!
Rendras-tu, Praxitèle, un si charmant objet?
Non, ton art s'épouvante, et ton ciseau se tait.
Viens, saisis, Titien, ta palette magique;
Prends ton pinceau moëlleux, éloquent, énergique;
Aux tissus les plus fins, aux plus beaux ornemens,
Unis l'éclat de l'or, le feu des diamans;
Tes efforts seront vains; et jamais la Peinture
Ne pourra de Vénus égaler la ceinture.
Le poëte à son tour doit savoir éviter
Des effets que le peintre a le don d'imiter;
Ah! pour mêler deux arts, une ignorante audace
Invoquerait envain l'autorité d'Horace;
Horace les compare, et ne les confond pas.
Je dirai leurs rapports; mais allons pas à pas;
Et que des lois du goût, le goût soit l'interprète.
Oui, le poëte est peintre, et le peintre est poëte.
Corneille, dans ses vers, nous peint de grands tableaux;
Et Poussin pense, écrit, parle avec ses pinceaux. (15)
Pour traiter cependant les sujets qu'ils choisissent,
Aux moyens de leur art tous deux s'assujettissent:

Le chemin seul diffère, et tous deux vont au but :
Poussin, qui parle aux yeux, ne peint pas *Qu'il mourût:*
Du Théâtre Français le fondateur sublime,
Créant la tragédie et non la pantomime,
Laisse obtenir en foule au peuple des auteurs
Des succès réclamés par les décorateurs.

Ainsi que Melpomène, on voit la muse épique
Employer du discours la forme dramatique ;
Voulant frapper les yeux bien moins que les esprits,
Melpomène à sa sœur emprunte les récits.
Pharnace, Xipharès, les Romains, Mithridate,
Combattent devant moi, lorsque j'écoute Arbate ;
Par des vers enchanteurs, Théramène en pleurant,
Me fait voir, suivre, entendre Hyppolite expirant ;
Isménie à l'autel me montre Poliphonte
Immolé par Égiste aux mânes de Cresphonte ;
Ulysse en traits de feu me peint les longs débats
Excités et calmés à la voix de Calchas.
Quand la satiété des chefs-d'œuvre sans nombre,
A l'éclat de nos arts mêlait déjà quelque ombre,
On n'a pas craint d'offrir au public assemblé,
Aux yeux d'Iphigénie Agamemnon voilé,
Et tous les Grecs luttans contre le seul Achille ;
Et le sanglant couteau dans les mains d'Eriphile :
Mais, juste cette fois, le public a vengé
La raison méconnue et Racine outragé.

Quels objets montre aux yeux l'art savant du théâtre?
Teinte du sang d'un fils, l'horrible Cléopâtre
Epuise en sa fureur le vase empoisonné,
Qu'au second de ses fils elle avait destiné :
Des trésors de David exigeant ce qui reste,
Athalie est conduite en un piége funeste,
Et dans les murs du temple admise sans soldats,
Voit avec la vengeance apparaître Joas.
D'un vieillard éploré la voix inattendue
Arrache le poignard à Mérope éperdue,
Qui va tuer son fils en voulant le venger :
Par un injuste arrêt se laissant égorger,
Pour Tancrède banni la tendre Aménaïde,
A la honte, au trépas porte une âme intrépide ;
Tancrède, qui paraît quand elle est sans secours,
Se croit trahi par elle, et combat pour ses jours :
Le Génie, en traçant ces peintures habiles,
Atteint, sans les franchir, des bornes difficiles,
Qu'égaré loin du but, de faux-pas en faux-pas,
Un vulgaire talent franchit et n'atteint pas.
Mais lorsqu'Iphigénie a reconnu son frère,
N'a-t-on pas de Diane appaisé la colère,
Et son temple est-il fait pour de sanglans combats ?
Se glissant sain et sauf à travers les soldats,
Se peut-il que Lincée ait eû l'adresse extrême
D'escamoter le fer levé sur ce qu'il aime ?

Que Tell avec les siens soit libre et triomphant ;
Mais à quoi bon la flèche, et la pomme, et l'enfant ?
Pour secourir Bayard faut-il tant de cohortes ?
Accourant, s'agitant, forçant toutes les portes,
Sur les rives du Gange un général français
Devrait-il d'un bûcher tolérer les apprêts,
Pour venir un peu tard, lentement magnanime,
Du milieu de la flamme enlever la victime?
Auteurs qui recherchez, pour séduire nos yeux,
D'un stérile appareil l'éclat fastidieux,
Melpomène a besoin d'effets plus énergiques;
Étalez à grands frais vos parades tragiques
Sur ce brillant théâtre aujourd'hui profané,
Où Franconi succède à Quinaut détrôné.

Un défaut puéril, en dépit du poëte,
Vient gâter quelquefois la pièce la mieux faite,
Quand un peintre moderne, un antique sculpteur,
Mal-à-propos inspire ou l'actrice ou l'acteur.
O vous qui nous offrez une toile vivante
Des héros que la scène à nos regards présente,
Pourquoi disputez-vous aux acteurs des tréteaux,
Le soin de copier d'immobiles tableaux?
On ne vit pas Clairon, par une oisive étude,
De la Diane antique affecter l'attitude,
Et Lekain retraçait aux spectateurs émus
Vendôme, Achille, Œdipe, et non l'Antinoüs.

D'autres ont cru mieux faire, et le théâtre en France
A des arts du dessin trop senti l'influence;
Mais par eux à son tour le théâtre imité
Énerve leur vigueur, corrompt leur pureté.
Tantôt la toile indique et rend mal une scène;
Tantôt le peintre assiste aux jeux de Melpomène,
Et des acteurs en vogue étudiant les traits,
Dans ses tableaux d'histoire esquisse leurs portraits.
Je reconnais le port, l'œil, le maintien, le geste;
Oreste n'est point là, c'est Talma dans Oreste.
Peintre heureux de Sextus, retrempez vos pinceaux
Aux sources d'Hippocrène, en ces fertiles eaux
Où les arts inventeurs vont puiser le génie,
Et remontez encor sur les monts d'Aonie.

Sans un débit heureux, dans la chaire, au sénat,
Un orateur habile obtiendrait peu d'éclat:
Tel que l'acteur tragique, il s'émeut, il déclame;
Dans sa voix, dans son geste, il fait passer son ame:
Mais il a d'autres tons, comme un autre pouvoir:
Et Polus, illustré par le don d'émouvoir,
N'allumait pourtant pas au théâtre d'Athènes
Les foudres éclatans que lançait Démosthènes.
Dans Rome, Cicéron, qui vanta Roscius
Déclamant les vers lourds de l'antique Ennius,
D'accens plus solennels armait son éloquence,
Pour confondre le crime et sauver l'innocence.

Il avait devant lui les dieux de Scipion,
Caton vivant encore, ou l'ombre de Caton;
Rome animait sa voix, enflammait son visage :
Il n'était point acteur, il était personnage,
Quand d'un prêteur coupable accusant les forfaits,
Il vengeait la Sicile et flétrissait Verrès;
Quand des fiers conjurés il domptait la furie;
Quand on le proclamait Père de la Patrie;
Quand il faisait tomber des mains du Dictateur
L'arrêt qui dans l'exil trainait un Sénateur;
Et quand, d'honneurs chargé, le vieillard consulaire
Bravait d'un triumvir l'homicide colère.
Aussi pompeux, plus haut, moins pur que Cicéron,
Bossuet parmi nous n'imitait point Baron,
Lorsque, du grand Henri célébrant la famille,
Il pleurait de Stûart et l'épouse et la fille;
Ou lorsqu'au grand Condé, qui ne l'entendait plus,
De ses derniers accens il offrait les tributs.
Il plaçait dans les cieux la chaire évangélique;
De là, faisant tonner sa voix apostolique,
Agitant du cercueil le lugubre flambeau,
A côté de vingt rois descendus au tombeau,
Voyant les fils de rois qui devaient y descendre,
Et le pouvoir debout près du pouvoir en cendre,
Par ces graves objets à la fois inspiré,
De princes, de héros, et de deuil entouré,

Chanter la tragédie était passé de mode ;
Déclamer l'opéra parut neuf et commode.
D'une muse étrangère envain les doux accens
Pour émouvoir le cœur savaient charmer les sens :
On allait parmi nous, du moins l'osait-on croire,
Sur l'opéra toscan remporter la victoire :
Mais dans l'Europe entière il est encor chanté ;
Tandis que chez nous seuls le vulgaire entêté
Préfère à l'élégante et douce mélodie
D'un plein-chant mesuré la triste psalmodie,
Où nos jurés crieurs prolongent des éclats
Qu'un orchestre éternel soutient avec fracas.
Ce systême naquit au milieu des injures,
Quand, pour être apperçus, les faiseurs de brochures,
Subalternes appuis de l'opéra français,
Des foyers, des cafés rédigeaient les décrets,
Etudiaient la gamme, et, d'un ton didactique,
Aux maîtres d'Italie enseignaient la musique.
  Dut-on scandaliser nos demi-beaux esprits,
L'Italie eût toujours, et conserve le prix.
Chez l'épais Phrygien si Midas en délire
Osa le décerner à l'impudent satyre,
Raphaël mieux instruit peignant le saint vallon,
Mit l'archet immortel dans la main d'Apollon.
Le savant Durante, Jomelli, Pergolèse, (16)
L'auteur Italien de la Didon Française, (17)

Cet élégant Sarti qu'illustra Sabinus, (18)
Le Cygne à qui l'on doit Œdipe et Dardanus, (19)
De Nina, d'Elfrida le chantre plein de grace;
Et le chantre parfait d'Artémise et d'Horace, (20)
Par un même Génie à la fois inspirés,
Du Tage à la Newa sont encore admirés.
Gluck, (21) aspirant chez nous à des succès faciles,
Grand maître environné d'écoliers indociles,
Trouvant des gosiers lourds, formés au chant gaulois,
A des sentiers du goût dévié quelquefois :
Mais Naples, mais Florence, accueillant sa jeunesse,
Avaient jadis vanté sa lyre enchanteresse,
D'Alceste qui se meurt modulant les adieux,
Et d'Orphée aux enfers les pleurs mélodieux.
Là, sans charlatanisme, au goût toscan fidèle,
Près des Cygnes toscans Gluck est resté modèle.
Le chant donne la vie à ces brillans accords
Dont Mozart avec choix dispensa les trésors; (22)
Les effets que Méhul habilement combine (23)
Ressortent par le chant qui plait dans Euphrosine;
Et le chant soutiendra ce Grétri si fécond, (24)
Qui n'est pas, j'y consens, harmoniste profond,
Mais dont la mélodie ingénieuse et vive
Est de nos sentimens l'expression naïve.
A l'opéra français que tout mauvais chanteur
Devienne en déclamant un plus mauvais acteur :

Ailleurs que les deux arts conservent leur puissance ;
L'un, ses beautés sans nombre et sa riche élégance,
Ses chants toujours heureux dans leur diversité ;
L'autre son débit noble avec simplicité :
Que Crescentini chante, et que Talma déclame :
Plus ils sont différens, plus tous deux vont à l'ame ;
Dans leur sphère tous deux s'étendent sans écart :
L'art suffit au talent qui suffit à son art.

En un drame muet notre scène lyrique
Unissant quelquefois la danse et la musique,
Les gestes figurés, les tableaux gracieux,
Sans occuper l'esprit, sait amuser les yeux.
La pantomime est due à l'antique Italie,
Où même elle éclipsa Melpomène et Thalie.
Elégant traducteur, Térence avait envain
De Ménandre avec goût chaussé le brodequin ;
Varius par Thieste, Ovide par Médée,
Du cothurne des Grecs envain donnaient l'idée ;
Rome entière, et comme elle, Auguste et Mécénas
D'émules plus chéris épousaient les débats ;
Pylade balançait Varius et Virgile,
Et l'oppresseur d'Ovide a protégé Bathille.
D'abord le nouvel art au théâtre exercé,
Par ses maîtres nombreux fut bientôt professé :
Au sénateur oisif et lourdement frivole
Il fallut qu'un décret interdît leur école.

La scène en factions divisa les Romains ;
Arma des bleus , des verds les imprudentes mains :
Deux fois la Macédoine , en désastres féconde ,
Avait vû leurs aïeux risquer le sort du monde ;
Les enfans des consuls et des triomphateurs
Combattaient maintenant pour le choix des acteurs.
Au ridicule aspect de ces partis aux prises ,
Soit que Néron craignît de nobles entreprises ,
Et le soudain réveil des peuples enhardis ,
Soit qu'il voulût punir ses rivaux applaudis ,
On vit les histrions chers à Rome en délire ,
Bannis par l'histrion qui gouvernait l'empire :
Mais sous d'autres tyrans ils furent rappellés ,
Enivrés de faveur, de richesse accablés ;
Et Rome , au sein des jeux , se consolant des crimes ,
Veuve de ses héros, chanta ses pantomimes.
Sans être aussi fameux, mais sans troubler l'état ,
Les nôtres à leur art ont donné quelqu'éclat :
Varié, séduisant, cet art est fait pour plaire ,
Lorsqu'il n'affecte point un essor téméraire.
Jusque dans les ballets , il faut de la raison.
Je n'aime point à voir les enfans de Jason ,
Egorgés en dansant par leur mère qui danse ,
Sous des coups mesurés expirer en cadence.
Si le sort a choisi les trois frères Romains
Pour combattre en champ-clos les trois frères Albains ,

Sied-il qu'en terminant cette lutte homicide,
Du sort d'Albe et de Rome un entrechat décide?
Non ; respectez le goût : c'est ce que fait Gardel.
Noverre, sur un art qu'il crut universel, (25)
Du ton le plus auguste endoctrinant l'Europe,
Eût fait danser Joad, Phèdre et le Misanthrope.
Oh ! combien il vaut mieux, loin de ces grands objets,
Borner la pantomime à d'aimables sujets ;
Tracer à nos regards quelque fable charmante :
Psyché qu'Amour chérit, et que Vénus tourmente;
Zéphyre épris de Flore; ou Pâris enchanté,
Décernant à Vénus le prix de la beauté !
Là rien d'ambitieux : c'est là que Terpsychore,
Sans parole, sans voix, sait nous parler encore :
D'autres avec les mots sauront tout exprimer ;
D'autres nous instruiront : elle doit nous charmer.
Le tableau des travers de l'humaine nature,
Ou de nos passions l'énergique peinture,
Des Muses qu'on révère au théâtre Français
Exigent la puissance et fondent les succès.
La musique embellit l'ouvrage du Poëte ;
Mais compagne orgueilleuse, et souvent indiscrète,
On l'a vûe, écoutant un bisarre travers,
Au joug de sa cadence assujettir les vers.
Auteurs, n'enfreignez plus des règles légitimes.
Vous rimez en français : il faut que dans vos rimes,

Les sexes différens se montrent tour-à-tour :
L'oreille impatiente appelle leur retour.
Dans la forme des vers neuf syllabes rangées
Font des lignes en prose, et de rimes chargées.
Si Quinaut pour Lulli, Voltaire pour Rameau,
Usèrent quelquefois de ce mètre nouveau,
Racine, plus fidèle au rythme poétique,
Renouvellant ces chœurs qu'aimait la scène antique,
Sut offrir, en des vers faits pour être chantés,
Et la rigueur de l'art, et toutes ses beautés.
Les Dieux, soumis au frein de leur langue choisie,
N'oseraient altérer l'auguste poésie.
A cet art souverain sachez donc obéir :
Il doit donner des lois, et non pas en subir.

La nature a par tout placé des intervalles.
Vous n'allez pas sans doute aux tulipes rivales,
Dont l'amateur Batave assortit les couleurs,
Demander les parfums de la reine des fleurs ;
A la vigne où mûrit la grappe transparente,
Le fruit qui rallentit la course d'Atalante ;
L'ombrage des forêts au saule ami des eaux,
Ni la vigueur du chêne aux flexibles roseaux.
Le bœuf laborieux, qui féconde la terre,
Abandonne au coursier les travaux de la guerre ;
Le cerf au pied rapide, au front majestueux,
Franchissant les taillis par bonds impétueux,

A la valeur des chiens rend un paisible hommage ;
Le paon qu'énorgueillit l'éclat de son plumage,
Laisse le rossignol de sa touchante voix
Charmer, durant les nuits, le silence des bois ;
Et le cygne, unissant la grâce et la noblesse,
Roi du lac argenté, s'y baigne avec mollesse,
Sans vouloir conquérir sur l'aigle audacieux,
Ou la cîme des monts, ou la plaine des cieux.
La beauté s'enlaidit de beautés étrangères :
Dans les regards malins des Dryades légères
Ne cherchez point d'Hébé les attraits ingénus ;
Minerve imite mal le souris de Vénus.
Les dons sont partagés ; la nature infinie
Sépare les objets qu'elle étale au génie.
Séparez donc les arts : ces brillans créateurs
Ne peuvent-ils régner sans être usurpateurs ?
Talens formés pour eux, la Gloire vous contemple :
Quelque soit le chemin qui vous mène à son temple,
Vous tous qui prétendez, honorables rivaux,
Léguer à l'avenir vos noms et vos travaux,
Songez-y ; la nature est votre seul modèle :
L'art s'il imite un art, est déjà trop loin d'elle.

. . . .
. . . .
. . . .

NOTES.

(1) Page 95.

Eh quoi ! Châteaubriant, vos martyrs se défendent !

Les *mystiques ouvrages de M. de Châteaubriant* sont déjà passés de mode ; mais, l'expression heureuse de *style châteaubrillanté*, leur survivra.

(2) L'Arioste.

(3) Le Tasse.

(4) Milton et Homère.

(5) Page 96.

Toi qui vengeas l'honneur du Parnasse français,
Qui par tous les talens obtint tous les succès, etc.
L'esprit et la raison nomment Voltaire.

(6) Shakespear.

(7) Peter Neefs, peintre flamand, né à Anvers en 1580, fit une étude profonde de la perspective. Dans tous ses tableaux, d'un fini achevé, la lumière est distribuée avec beaucoup d'art et de bonheur. Il excella à peindre les intérieurs d'église.

(8) Gérard Dow, né à Leyde, en 1613 ; c'est au célèbre Rembrant, que nous devons ce peintre ingénieux : il fut le chercher dans la boutique de son père, peintre en bâtiment et vitrier, et il en fit son élève. Tous ses tableaux sont d'un fini extrême. Aussi passe-t-il en proverbe de dire, pour indiquer un ouvrage achevé : *cela est fini comme un Gérard Dow*. Il rivalisait avec la nature et ses imitations paraissent être la nature même. Lorsqu'il peint le modeste intérieur d'un ménage hollandais, l'illusion est telle qu'on croit y être, et y jouir

de cette douce paix, qui en fait le charme et qui regnait si bien dans son cœur. — Il broyait lui-même ses couleurs ; il faisait aussi ses pinceaux. — On le cite comme l'inventeur de la méthode ingénieuse de réduire un grand tableau en petit, en plaçant entre soi et son modèle, un chassis divisé par des carreaux de fils, et ayant toujours le même point de vue, en plaçant les mêmes parties, qu'on apperçoit au travers des carrés formés par les fils, dans autant de petits carreaux tracés sur la toile.

On ne connaît qu'un seul tableau de lui en grand, c'est une *décollation de Saint-Jean.*

(9) Van Huysum est né à Amsterdam en 1682, où il mourut en 1749. Tous ses tableaux, très-recherchés, ont une valeur excessive. On met aussi un haut prix à ses dessins. Grand *paysagiste*, il excella sur-tout dans la représentation des fleurs et des fruits, dont l'éclat, la fraîcheur, l'humide velouté sont rendus si parfaitement, qu'on est toujours tenté de les cueillir ; et que, dupe de l'art du peintre, on veut écarter l'insecte qui s'approche de ses fruits, et celui qui voltige autour de ses roses. Malheureux dans son ménage, son humeur s'en ressentait ; ce n'était que dans son attelier qu'il fallait le voir.

(10) Nicolas-Berghem, né à Harlem, en 1624, mort en 1683, est élève de *Van Goyen* : son nom de famille était *Van Harlem.* Poursuivi pour une espiéglerie d'écoliers, son maître cria à ses autres élèves, *Berghem!* qui en flamand veut dire *Cachez-le!* Depuis ce temps, il ne porta pas d'autre nom. Il épousa une femme acariâtre et avare, qui aurait désolé tout autre que lui. Elle se tenait ordinairement dans une chambre, au-dessus de son attelier, et frappait au plancher toutes les fois qu'elle pensait que *Berghem* dormait, ou allait s'endormir. Cette détestable épouse, et qu'il aimait pourtant, s'emparait de tout le produit de son travail. Berghem disait en riant : *quand on sait s'occuper, on n'a pas besoin d'argent!* Son talent le consolait des duretés de sa femme ; ses paysages lui offraient sans cesse d'heureux aspects, un

ciel toujours pur! — On cite parmi ses productions un tableau de bataille, c'est le seul qu'on connaisse. Il n'a pas laissé un ouvrage médiocre. Il excellait dans la peinture des animaux.

(11) Claude Gelée, dit *le Lorrain*, né en 1600, dans le diocèse de Toul, en Lorraine, mourut à Rome en 1678, où il devint le premier paysagiste de l'Europe. Né de parens pauvres, n'annonçant de dispositions pour rien, on le plaça chez un patissier, état pour lequel il ne montra pas plus de goût que pour le reste. Dépourvu de ressources, il suivit quelques-uns de ses camarades, qui allaient à Rome. *Augustin Tassi*, peintre célèbre, en fit un maître Jacques, qui tour-à-tour, broyait ses couleurs, pansait son cheval, et faisait sa cuisine. Il voulut lui montrer le dessin, peu s'en fallut qu'il n'y renonçât; enfin le génie de Claude se développa peu-à-peu, et Tassi se créa un rival, dont le talent surpassa ses espérances et le récompensa de tous ses soins.

Aucun peintre n'a mieux entendu que Claude le Lorrain la perspective aërienne, et n'a mieux représenté les différentes heures du jour. Il gravait à l'eau forte avec beaucoup d'art, et ses dessins sont admirables pour le clair-obscur; ils rivalisent la peinture pour l'effet.

(12) Page 99.

Un Scuderi moderne, en sa verve indiscrète, etc.

Chénier, ne pouvant pardonner à *l'abbé de Lillé* son profond égoïsme, l'a plus d'une fois attaqué. Il fait ressortir ici tous les défauts du genre adopté par ce *poëte descriptif*, avec une vérité fort comique.

(13) Puget, né à Marseille, en 1623, mort en 1694, sculpteur, peintre et architecte, fut surnommé le *Michel-Ange de la France;* Louis XIV l'appellait l'*inimitable.*

Buonarotti surnommé *Michel-Ange*, naquit en Toscane, à Chiusi, en 1474. Il fut sculpteur, peintre, architecte et poëte, et toujours sublime dans toutes ses conceptions. Il réforma le des-

sin de l'église de St.-Pierre, tracé et exécuté en partie par le *Bra-mante*, et fit continuer cet édifice à nul autre comparable. — Contemplant un jour le *Panthéon*, il dit, « je le suspendrai dans les airs », et il conçut à l'instant même, la coupole de St.-Pierre, qui ne fut exécutée qu'après sa mort. C'est à Rome, au milieu de ses immortels travaux, qu'il mourut en 1564. — Côme de Médicis fit enlever son corps la nuit pour le porter à Florence, où on lui fit des obsèques dignes de lui. On avait représenté sur son catafalque les principales époque de sa vie, et le mausolée que Côme lui fit élever, atteste encore l'admiration que Michel-Ange inspira à son siècle même et à sa patrie.

(14) *Le Titien*, dont le nom de famille est *Vecelli*, né à Cadore, dans le Frioul, en 1477, mourut à Venise, de la peste, en 1576, âgé de 99 ans; il conserva une santé aussi robuste que florissante, jusqu'au dernier instant de sa vie, ce qui a fait dire à Voltaire, « que Dieu avait donné à Titien un à-compte « sur son immortalité ». Michel-Ange prétendait que ce peintre eût surpassé tous les autres peintres, s'il n'eût quelquefois manqué de dessin et d'art. Son maître *Giorgion* devint si jaloux de son talent, toujours croissant, qu'il rompit avec lui. Charles-Quint, qui le combla d'honneurs et de biens, et que le *Titien* peignit trois fois, lui disait à ce sujet, « c'est pour » la troisième fois, que vous me donnez l'immortalité ». Cet empereur ramassa un jour le pinceau, qui échappa des mains du peintre troublé par la présence du monarque. Le Titien se confondit en excuses. « Pourquoi ces excuses, lui dit » Charles-Quint ? Le Titien mérite bien d'être servi par Cé- » sar ». Les courtisans jaloux de tant de faveurs, voulurent lui nuire dans l'esprit du monarque, qui les éloigna en leur disant, « qu'il pouvait faire des ducs et des comtes, mais » que Dieu seul pouvait créer un tel peintre » !

Deux de ses tableaux, *(Vénus sortant des eaux, et le bain de Diane)*, que les vers de Chénier nous rappellent, faisaient jadis l'ornement de la galerie du Palais-Royal, à Paris; ils sont maintenant à Londres.

(15) Nicolas le Poussin, né aux Andelys en Normandie, en 1594, fut le *Raphaël de la France*. L'esprit, la sensibilité et le génie, brillent à la fois dans les tableaux du Poussin. Il étudiait sans cesse la nature et fut toujours digne de la peindre. Voltaire dit, dans son siècle de Louis XIV, « que le » Poussin fut élève de son génie, et qu'il se perfectionna » à Rome ».

Tout le monde connaît le *Déluge* du Poussin et son tableau, où des bergers dansent et folâtrent près du *tombeau d'un pasteur arcadien*, comme si tout le monde avait vu ces tableaux.

(16) Page 112.

Le savant Durante, Jomelli, Pergolèse, etc.

Durante qui après Léo, dirigea le conservatoire de St.-Onofrio, aux leçons duquel nous devons Pergolèse, Sacchini, Guglielmi, etc., etc., est particulièrement connu en France, comme musicien classique, par des leçons d'un difficulté graduée, que lui et Léo composèrent pour la méthode de chant, connue sous le nom de *Solfège d'Italie*.

Jomelli (Nicolas) né dans le royaume de Naples, en 1714, où il mourut en 1774, est élève de Léonard Léo, que nous venons de citer, Léo à qui la musique italienne doit cette richesse d'harmonie, et la touchante majesté qui la caractérise. Jomelli avait un style à lui; il sut augmenter les combinaisons harmoniques, en passant d'un ton dans un autre, d'une manière nouvelle, et toujours heureuse. Sa musique était à la fois savante et chantante. Les opéras d'*Armide* et d'*Iphigénie* (dont les poëmes sont italiens) l'ont immortalisé.

Jean-Baptiste Pergolèse, né en 1704, à Casoria, dans le royaume de Naples, fut surnommé le *Dominiquin de la musique*. Sa mauvaise santé influa sur ses compositions, en général trop mélancoliques; excepté sa *Serva Padrona* (opéra bouffon, traduit et joué en France depuis long-temps) où il y a des morceaux fort gais. Ses compositions se font remarquer, par une grande facilité de chant et une harmonie sa-

vante ; on lui reproche d'avoir sacrifié par fois le chant aux parties d'orchestre ; système qu'on ne saurait trop blâmer.

(17) Page 112.

L'auteur italien de la Didon française, etc.

Nicolas Piccini, né dans le royaume de Naples, en 1728, fut musicien presqu'en naissant. La vue seule d'un instrument de musique le faisait tressaillir. Ces dispositions précoces le firent admettre fort jeune au conservatoire de *Saint-Onofrio*, que dirigait alors le célèbre Léo ; Piccini ne jouit pas long-temps des bienfaits que répandait le savoir de ce grand maître. Léo mourut subitement quelque temps après l'admission de Piccini. *Durante* qui remplaça Léo, disait de Piccini, le comparant avec ses émules, « ceux-ci » sont mes écoliers, Piccini est mon fils ». Il se plut à lui révéler les secrets de son art. Après 12 années d'étude, il sortit du conservatoire en 1754, et vint enrichir le théâtre de Naples de ses heureuses compositions. Son opéra de *Zénobia*, eut un succès éclatant, en 1756 ; son *Alessandro nell' indie*, n'eût pas moins de bonheur sur le théâtre de Rome; mais de tous ses ouvrages celui qui a excité le plus d'enthousiasme, à Rome particulièrement, c'est sa Cecchina *(la Bonne fille)*, le plus parfait peut-être de tous les opéra bouffons. Cette composition originale, variée, dont l'ensemble est savamment combiné, est ravissante. La fécondité de Piccini égala son talent. Dans l'espace de 25 ans, il composa cent trente-trois ouvrages. Tous les théâtres d'Italie retentirent à la fois d'applaudissemens en son honneur ; et l'on se rappelle encore quelles *disputes* ses ouvrages occasionnèrent en France. *Roland*, *Didon*, *Iphigénie en Tauride*, ces trois opéras eûrent des partisans qui les défendirent jusqu'à la fureur : *brûlans de plus de feu que tous ses héros n'en allumèrent*. On vit alors deux partis, qui toujours prêts à se déchirer, se criblèrent d'épigrammes. M. l'abbé Arnault fut surnommé le *grand pontife des Gluckistes ;* Marmontel, qui a fait un long poëme sur cette guerre, était le *chef des Piccinistes*. A ces troubles succèda la révolution

de 1789. Piccini retourna dans sa patrie et fut obligé de revenir en France, où il mourut (à Passy) le 7 mai 1800, âgé de 72 ans. Il avait composé pour l'opéra-comique : *Lucette*; le *Dormeur éveillé*; le *Mensonge officieux*, etc.

(18) Giuseppe Sarti, né à Faënza en 1730, maître de chapelle à Copenhague, en 1756, et à St.-Pétersbourg, en 1785; il avait été aussi maître de chapelle du conservatoire *della pieta* à Venise. C'est de cette époque que date sa grande réputation en Italie; on donnait à ses compositions le nom de musique divine. Il ne pouvait assez composer d'opéra ; tous les théâtres voulaient en avoir. Son meilleur ouvrage et son *Giulio Sabino*, joué à Venise et imprimé à Vienne. Haydn faisait le plus grand cas de la pièce et du compositeur. Sarti est mort à St.-Pétersbourg, en 1802, à 74 ans.

(19) Page 113.

Le cygne à qui l'on doit OEdipe et Dardanus.

Antoine-Marie-Gaspar Sacchini, né à Naples le 11 Mai 1735, sortant du conservatoire de Naples, où il venait de terminer ses études, alla à Rome; puis à Venise, où il eut la direction d'un conservatoire; c'est-là qu'il donna la mesure de son talent; il fit briller dans des chants d'église, toute la richesse de la mélodie. Il parcourut ensuite, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre; il résta onze ans à Londres; et donna successivement au théâtre : *Semiramis*, *Artaxerce*, *le Cid*, *Andromaque*, *Cresus*, *Armide*, *Adrien*, *Tamerlan*, *Antigone*, *Persée*, *Montezume*, et *Eriphile*. Il vint enfin en France, où il était vivement désiré. On y applaudit ses ouvrages avec transport. L'*Olympiade*, opéra refusé par l'académie de musique, produisit une ivresse si vive au théâtre italien, que l'opéra en fut allàrmé, et obtint, en vertu de ses privilèges, que les représentations de l'*Olympiade* seraient interrompues. *Renaud* qui parut ensuite, eût beaucoup moins de succès; ce poëme est sans intérêt. *Dardanus*, mis jadis en musique par Rameau, fut reproduit par Sacchini. *Chimène*

qui suivit, obtint un suffrage unanime ; *OEdipe à Colonne*; qui fut donné après sa mort, eût encore un plus grand succès. Nul opéra n'offre autant d'intérêt ; le charme de cette musique est toujours nouveau, toujours sublime. Le chant et les accompagnemens, sont d'une richesse, d'une pureté, d'une grace, toujours ravissante. Cet opéra a valu à Sacchini d'être surnommé *le Racine de la musique*. Il a laissé encore un grand opéra *(Arvire et Evelina)* que *Rey* a terminé. Les beaux airs de la *Colonie*, que Sacchini donna aux italiens, en 1775, produisirent tant d'effet sur M[lle]. Colombe, qu'ils animèrent cette belle statue, et lui révélèrent une ame et un talent, qu'elle même ne se soupçonnait pas. Ami tendre, bon parent, maître indulgent, généreux à l'excès, il fut vivement regretté de tous ceux qui le connûrent. Il mourut à Paris le 8 Octobre 1786. Jettant un dernier regard sur son domestique, il lui dit d'une voix mourante : *Pauvre Laurent ! que vas tu devenir ?* — Peu de musique retrace aussi bien que celle de Sacchini, le caractère de son auteur : c'était à la fois un beau génie et une belle ame ! heureuse alliance, que l'humanité aime tant à contempler !

(20) Page 113.

De Nina, d'Elfrida le chantre plein de grace,
Et le chantre parfait d'Artémise et d'Horace.

Giovanni Paisiello, né à Tarente, le 9 mai 1741, le plus célèbre des élèves de Durante. Il composa, en Italie, 50 opéras; douze pendant les 9 années qu'il passa en Russie; et 25 depuis son retour; il se distinguait également par une fertilité d'invention extraordinaire, et par une heureuse facilité à trouver des motifs pleins de naturel et d'originalité, qu'il développa et embellit de manière à servir long-temps de modèle. Il vient de mourir à Naples, âgé de 84 ans, le 5 juin 1816. Nina (ou la Pazza per Amore) et Elfrida furent composés à Naples à son retour de Russie.

Domenico Cimarosa, naquit à Naples en 1754 et mourut à Venise, le 11 janvier 1801, à l'âge de 46 ans. Il fut élève

d'Aprile. Parmi les chef-d'œuvres dont il embellit la scène, on doit particulièrement citer le *matrimonio segreto*. Jamais opéra n'eut en Italie même un semblable succès. *Artemisia* n'a point été achevée. Il n'y a que le premier acte fait par Cimarosa : d'autres compositeurs ont essayé d'y ajouter les deux derniers ; mais le public a chaque fois fait baisser la toile au milieu du second acte.

(21) Christophe Gluck, né en 1712, dans le Haut-Palatinat, est mort à Vienne, le 17 novembre 1782. Il passa en Italie, où il étudia la composition à Milan, sous la direction de J. B. San-Martino : un des premiers opéras qu'il donna, fut *Démetrius*, à Venise, en 1742. De là, il fut à Londres où il fit représenter la *Chute des Géans ;* il retourna à Vienne, et vint à Paris en 1774. Il avait alors 60 ans. Après avoir vaincu bien des cabales, l'académie de musique reçut et joua son *Iphigénie en Aulide*, qui fut suivie d'*Orphée et Euridice ;* d'*Alceste*, d'*Echo* et *Narcisse*, et de quelques autres opéras qui ont eu moins de célébrité que ceux-ci. Le génie mâle de Gluck, nous prouva que notre langue était susceptible de recevoir les impressions d'une musique énergique, terrible et tendre, tour à tour. Après la représentation d'*Iphigenie*, Arnault, que nous avons cité dans la note relative à Piccini, comme chaud partisan de Gluck, dit que : « La douleur an» tique avait été retrouvée par ce grand musicien. (Ce qui » certainement valait mieux que la découverte de la *pituite vi» trée*, qu'un célèbre médecin cherchait depuis long-temps. ») Relativement au mot du *grand pontife* des *Gluckistes*, nous pensons comme l'ambassadeur de Naples, à cette époque, qui dit : « Qu'à la douleur antique, il préférait le plaisir mo» derne ».

Gluck qui avait trop de mérite, pour ne pas être glorieux de ses succès, n'aimait pas qu'on les contesta. Après la première représentation d'*Alceste*, un Picciniste dit devant Gluck, dont il ne connaissait pas la personne : — « *Alceste est tom» bée*, » — *Oui*, « reprit soudain Gluck, *tombée du ciel !* »

(22) Jean-Chysostôme, Wolfgang, Théophile, Mozart, né à Salsbourg en 1756, où son père donnait des leçons de musique instrumentale; il mourut à Vienne le 5 décembre 1792. Mozart sut chanter avant de savoir parler, et dès l'âge de 3 ans il jouait du clavecin. A 6 ans son père le fit paraître dans un concert public, où il fit entendre des morceaux de sa composition. Son père le conduisit à Vienne en 1762, où François Ier. se plut à l'entendre et à l'encourager. C'est en 1763 qu'il vint pour la première fois à Paris avec une sœur, douée aussi des plus heureuses disposition. Ils produisirent une grande sensation. Mozart avait alors 7 ans. Il fut ensuite en Angleterre, en Hollande et dans les Pays-Bas. Il retourna à Vienne en 1768, où l'empereur Joseph II l'accueillit avec une extrême bonté, dont il lui donna toujours des preuves. Il voyagea aussi en Italie. A Rome, frappé de la beauté d'une messe en musique qu'il venait d'entendre, il la *nota*, presque sans faire de fautes. Sa Sainteté ne l'accueillit pas moins bien que l'Empereur. Il donna par tout des preuves de son talent, dont les progrès étaient sensibles pour tout le monde. A Naples, on prétendit qu'un talent si précoce, était l'effet d'un sortilège attaché à une bague qu'il portait au doigt. Il ôta sa bague, et le charme qu'il exerçait n'en fut pas moins puissant!.... En 1777, il revint à Paris; et la mort de sa mère l'ayant obligé de retourner dans sa patrie, il fut nommé maître de la chapelle impériale. Ses compositions les plus connues sont : l'*Enlévement du Sérail*, le *Mariage de Figaro*, *Don Juan*, la *Flute enchantée*, *Cosi fate Tutti*, le *Directeur de spectacle*, la *Clémence de Titus*, *Idomenée*, etc, etc. Il a composé aussi plusieurs morceaux de musique instrumentale et ce *Requiem*, sublîme et fatal ouvrage, qu'il termina en expirant, à l'âge de trente-six ans.

(23) Méhul, dont l'harmonie savante se fait remarquer dans toutes ses productions, est plein de chant et de graces dans *Stratonice*, et dans son opéra si comique, intitulé l'*Irato*.

(24) Grétry, né à Liége, a publié des *mémoires* qui ne

laissent rien à désirer, sur sa vie et sur son art. La musique de Grétry est dans la mémoire de tout le monde, et le nom de Grétry est immortel. Jamais musicien ne sut mieux identifier la musique aux vers français, leur donner même la force, et l'expression qui leur manque. En dépit de la détestable prose rimée de Sedaine, la musique de Grétry est toujours mélodieuse; elle parle toujours à l'esprit et à l'ame. Il ne lui faut qu'une situation. Le plus grand nombre de ses compositions, exprimeraient ce qu'elles expriment, sans paroles; le dialogue de la musique donne souvent aux paroles un comique qu'elles n'auraient point eu sans lui. *Grétry est le Molière de la musique.*

(25) Jean-Georges Noverre, né à Paris, le 20 avril 1727, mourut en 1811; il était fils de Louis Noverre, adjudant de Charles XII, Roi de Suède; J. G. Noverre, célèbre comme chorégraphe, s'est fait aussi un nom en littérature par *ses lettres sur la danse*, en 1760, réimprimées sous le titre de : *Lettres sur les arts imitateurs* et *sur la danse en particulier.* Paris, 1807, 2 volumes in-8°. Il a laissé beaucoup de matériaux pour la rédaction d'un *Dictionnaire sur la danse.* M. Despréaux a publié un *poëme* sur le même sujet; *ses vers*, dit-on, n'attestent que trop qu'il a mis à profit *la prose de Noverre.* Les titres de gloire de Noverre, sont mérités par un grand nombre de ballets, où il y a beaucoup d'imagination. Il sut donner un grand intérêt à ce genre, qui avant lui offrait peu de charmes. On distingue parmi ses ballets d'action : les *Recrues Prussiennes*, les *Chinois*, les *Fêtes flamandes*, la *Fontaine de Jouvence*, la *Toilette de Vénus*, les *Fêtes du Sérail*, le *Jugement de Pâris*, le *Jaloux sans rival*, *Iphigénie en Aulide*, *Iphigénie en Tauride*, *Annette et Lubin*, *Orphée*, *Médée*, *Sémiramis*, *Atalante*, *Armide*, les *Danaïdes*, les *Amours* d'*Henri IV*, les *Graces*, *Alceste*, les *Horaces*, *Enée* et *Didon*, *Acis* et *Galathée*, les *Noces de Thétis*, la *Rosière de Salency*, le *Triomphe d'Alexandre*, etc., etc. — Noverre mérita les éloges de

Voltaire, fut applaudi à Vienne, appellé par Fréderic II à sa cour, et par Garrick en Angleterre.

Les deux Gardel, dont l'un vit encore pour les plaisirs de Paris, se sont montrés les dignes successeurs de Noverre.

DISCOURS EN VERS
SUR L'INTÉRÊT PERSONNEL.

L'homme sent; l'homme agit; et sa raison le guide :
Mais de cette raison chancelante et timide
Nous voulons découvrir le mobile éternel.
Quel est-il? C'est, dit-on, l'intérêt personnel.
Nous agissons par lui ; son empire est suprême ;
Des vices, des vertus l'origine est la même ;
Le sage ou l'insensé, le juste ou le pervers,
Soit qu'il traîne ses jours sous le poids des revers,
Soit qu'en ses moindres vœux le destin le seconde,
De lui seul occupé, se fait centre du monde.
Tout cherche son bien-être, et chacun vit pour soi :
Des êtres animés c'est l'immuable loi ;
Dans les airs, sous les eaux, ainsi que sur la terre,
L'intérêt fait l'amour, l'intérêt fait la guerre.
Quand pour huit sols par jour deux cent mille héros
Vont sur les bords du Rhin ferrailler en champ clos,
Les vautours du pays, les loups du voisinage,
Certains de leur pâture, attendent le carnage ;
Un vieux soldat manchot, devenu caporal,
Rend grâce à sa blessure, et court à l'hôpital ;

L'amour, consolateur des peines de la vie,
Ce qui fait les héros, l'amour de la patrie,
Et, ce que célébrait un éloquent Romain,
La source des vertus, l'amour du genre humain.
D'un juge plein d'honneur la justice égarée
Fit priver de ses biens une veuve éplorée :
Détrompé, réparant l'irrévocable arrêt,
Il rend tout à la veuve : est-ce par intérêt?
Non : l'intérêt commande au juge tyrannique,
Prononçant d'un front calme une sentence inique,
Et du temple des lois chassant avec courroux
L'orphelin dépouillé qui pleure à ses genoux.
Bourbon, de nos guerriers long-temps le chef suprême,
Blessé dans son orgueil, dans sa fortune même,
S'indigne, et désertant les étendards français,
D'un monarque étranger va subir les bienfaits.
C'est à l'intérêt seul que Bourbon sacrifie :
Mais Catinat vainqueur commande en Italie;
Je le vois, sans murmure, à l'ordre de son roi,
Soldat obéissant, marchant sous Villeroi.
L'intérêt produit-il un dévoûment si rare?
Dans les remparts de Dreux un fléau se déclare
A le fuir invité, l'auteur de Venceslas
Y reste, attend son heure, et reçoit le trépas.
Quand Marseille est en proie à la même influence,
Le héros de Denain gouverne la Provence :

Cent mille infortunés l'appellent à grands cris;
Il les plaint, les exhorte, et demeure à Paris.
Tous deux à l'intérêt les trouvez-vous sensibles?
Est-ce un commun motif qui les retient paisibles;
Rotrou, dans le séjour où le trépas l'attend,
Villars, loin du péril, à la cour du Régent?

Le plomb n'est point tiré des mines de Golconde :
Près des monts d'Ibérie une eau pure et féconde
Dans les corps languissans fait couler la santé :
Cette eau n'a point sa source au marais empesté
Dont la fièvre homicide habite les rivages,
Et qui, dans un été, dépeuple vingt villages.
Ah! que sur les bons cœurs la vertu règne en paix!
L'intérêt personnel n'a que trop de sujets.
C'est le roi du tyran, sous qui trente ans de guerre
De flots de sang et d'or ont épuisé la terre;
Le roi du courtisan, qui vendit son honneur,
Et fut esclave habile afin d'être oppresseur;
Du publicain pervers, qui, du sein des rapines,
Insulte en s'enivrant aux publiques ruines;
Du charlatan sacré, qui, la crosse à la main,
Vit, inutile au monde, aux frais du genre humain.
On voit même souvent l'orgueil et le caprice,
L'hypocrisie impure, et jusqu'à l'avarice,
D'une fausse vertu calculant les produits,
Semer quelques bienfaits pour en cueillir les fruits;

Donner pour envahir, et, par un vil manège,
Usurper sans pudeur un renom sacrilège.
Mais il est, grâce au ciel, des esprits généreux,
Qui font le bien pour tous, qui ne font rien pour eux.
Brunsvick, en secourant un peuple qui se noie,
De l'Oder en fureur est lui-même la proie.
Vous reviendrez peut-être à votre vieux propos :
Brunsvick, issu des rois, et neveu d'un héros,
Sera mort, selon vous, dans la douce espérance
Qu'il allait des journaux exercer l'éloquence,
Et que, pour le chanter, dans les murs de Paris,
Exprès, chez les quarante, on fonderait un prix.
Mais quoi! le même espoir, à l'aspect d'un naufrage,
Au signal de détresse aperçu du rivage,
Pousse-t-il loin du port tant d'obcurs matelots,
Qui prodiguent leurs jours, et vont braver les flots,
Quand la mer, autour d'eux, entr'ouvre mille abîmes?
Là, dans un incendie, aux clameurs des victimes,
Voyez les citoyens, l'un par l'autre animés,
S'élancer à l'envi sous des toîts enflammés.
Qui peut leur inspirer ces élans respectables?
Rien, rien que le besoin de sauver leurs semblables.
　Sur les sentimens purs et désintéressés
L'ame de Fénélon doit nous instruire assez.
Il faut, prétendait-il, aimer Dieu pour lui-même.
S'il n'expliquait pas bien son mystique système,

S'il fut par ses rivaux justement combattu,
C'était ainsi du moins qu'il aimait la vertu.
C'est ce qu'il voulait dire; et c'est aussi peut-être
Ce que sentaient trop bien ses rivaux et son maître.
La vertu se suffit; son exquise pudeur
Laisse à la vanité, qui s'appelle grandeur,
D'un éloge vénal les tributs emphatiques,
Et le bruit commandé des fanfares publiques.
Conquérans immortels, par des calamités,
Vos monumens debout surchargent les cités;
En vous payant l'impôt d'une terreur profonde,
Le monde a célébré les oppresseurs du monde.
Pourrait-il seulement nommer ses bienfaiteurs?
Du soc et du semoir quels sont les inventeurs?
Qui changea les déserts en campagnes fertiles?
Quels mortels ont créé les premiers arts utiles?
Quels, des arts découverts ont transmis les leçons?
Et quel divin génie, analysant les sons,
Figurant à nos yeux les signes du langage,
De tous les arts futurs nous conquit l'héritage?
Sur aucun monument leur nom n'est établi;
Comme on brigue l'éclat, ils ont brigué l'oubli;
Et, par un vol sublime échappant à l'histoire,
Les plus hautes vertus sont des vertus sans gloire.

De la vie ordinaire examinons le cours:
L'honnête homme paisible aime à cacher ses jours;

Et de bruyans jongleurs auront la complaisance
D'envoyer aux journaux leurs traits de bienfaisance.
Rapin vécut trente ans, chétif et demi nu,
Et des faquins obscurs fut le plus inconnu.
Il obtient par la brigue un rang considérable;
Vingt millions volés l'ont rendu respectable.
Rapin vient de mourir, des fripons regretté :
Ceux qui volaient sous lui vantaient sa probité.
Voyez, voyez encor jusqu'à l'asile sombre
Tout ce troupeau servile accompagner son ombre.
C'est peu : l'airain guerrier pour lui va retentir;
Pour lui dans cette chaire un prêtre va mentir;
Le mensonge est gravé sur la pierre funèbre,
Et du nom d'un pied plat va faire un nom célèbre.
Et ce sage, à l'étude, aux pauvres consacré,
Qui, portant le savoir sous leur toît ignoré,
Allait guérir leurs maux, consoler leur vieillesse;
Celui qui, de leurs fils instruisait la jeunesse;
Ce riche, satisfait d'un modeste séjour,
Mais que l'agriculture occupait chaque jour,
Qui payait le travail, secourait l'indigence,
Et pour prix d'un bienfait demandait le silence,
Le Sylva, le Rollin, le Sully du hameau,
Sont là, sans épitaphe, en un même tombeau.
Si l'éclat d'un vain nom fut l'objet de leur crainte,
D'un pur amour du bien reconnaissez l'empreinte;

Respectez-en la source ; et ne prétendez plus
Que jamais l'égoïsme ait fondé les vertus.
Oh ! qu'il connaît bien mieux leur véritable base ;
Ce bon, ce vieux Chrémès, éloquent sans emphase,
Qui dit à Ménédime ardent à s'affliger ;
Homme, chez les humains rien ne m'est étranger.
A ce vers de Térence on a vu Rome antique
Répondre avec transport par un cri sympathique.
C'est qu'elle y retrouvait un sentiment sacré,
Par l'humanité même à Térence inspiré ;
Chrémès offrait de l'homme une honorable image ;
Ou s'en déclarait digne en lui rendant hommage.
S'il eut dit : Je suis homme, et ne songe qu'à moi,
Rome n'eût répondu que par un cri d'effroi,
Et, du vers inhumain punissant le scandale,
Un sifflet vertueux eut vengé la morale.
L'intérêt personnel attire tout à lui ;
La sympathie aspire à vivre dans autrui :
Si dans tous les mortels l'un voit des adversaires,
L'autre y voit des amis, des alliés, des frères :
L'un les fait détester ; l'autre les fait chérir,
Et pour eux, avec eux, nous enseigne à souffrir.
Par quel abus des mots, dans votre vain système,
Nommez-vous intérêt l'abandon de soi-même ?
Faut-il, en poursuivant d'utiles vérités,
S'égarer à plaisir en des subtilités ?

L'esprit dans cet abyme envain cherche une route ;
Et, malgré son flambeau, la raison n'y voit goutte.
Autant vaut rajeunir les rêves de Platon,
Ou devers Alcala, sur un plus aigre ton,
Se mettre en ergotant l'esprit à la torture,
Pour accorder Thomas, Scot ou Bonaventure.

Philosophes Français, nés dans l'âge éclairé,
Que les fils de Tartuffe ont envain dénigré,
Cultivant chaque jour l'intelligence humaine,
Vous avez fait valoir, et grossi son domaine.
Si le profond René, qui fut trop créateur,
Du doute méthodique heureux législateur,
Mais infidèle aux lois par lui-même fixées,
De nos sensations sépara nos pensées;
Si le bon Provençal, qui voyait tout en Dieu,
Ne se fit pas comprendre, et se comprit fort peu ;
Si, dans la Germanie, un charlatan gothique,
Ose, en illuminé, prêcher sa scholastique ;
Les chemins qu'entrevit Bacon le précurseur,
Et dont Loke en tremblant sonda la profondeur,
Offrant à vos efforts un terrain plus docile,
Désormais, grace à vous, sont d'un accès facile:
Guidés par la nature, et cherchant pas à pas,
Vous étudiez l'homme, et ne l'inventez pas ?
Des effets démontrés vous remontez aux causes :
Mais pesez bien les mots; car les mots font les choses.

L'ART POÉTIQUE

D'HORACE.

ÉPITRE AUX PISONS.

Si quelque peintre osait associer
Le chef d'un homme et le front d'un coursier,
S'il bigarait de différens plumages
Un corps d'Hebé finissant en poisson,
Qui n'en rirait? Noble sang de Pison,
A ce tableau comparez les ouvrages,
Amas d'objets rassemblés sans raison,
N'ayant ni pieds, ni tête, et, pour tout dire,
Tels qu'un fiévreux les rêve en son délire.
Peintre et poëte ont droit de tout oser;
Et, sur ce point tous deux d'intelligence,
En l'accordant réclament l'indulgence.
Usons du droit, craignons d'en abuser:
Il ne faut pas qu'au gré d'un vain caprice,
Au miel d'Hybla le fiel amer s'unisse;
Que les serpens proviennent des oiseaux,
Que la tigresse enfante les agneaux.

Dans le début une œuvre est imposante;
Bientôt la pourpre en lambeaux se présente :
Ici, des bois, des autels sont décrits;
Là, cent détours d'une eau pure et limpide,
Qui se promène au sein des prés fleuris,
Les sept couleurs de l'écharpe d'Iris,
Les flots bruyans du Rhin vaste et rapide.
L'endroit est beau, mais il est déplacé.
Des noirs cyprès vous peignez bien l'ombrage;
Qu'importe? Il faut une mer, un orage;
Et l'acheteur, par les flots menacé,
Veut y paraître échappant au naufrage
Sur les débris d'un vaisseau fracassé.
A quel propos de l'infidèle argile
Sort-il un vase en urne commencé?
Que le sujet, fortement embrassé,
Soit nu, soit plein, sans détail inutile.
L'amour du bien nous trompe quelquefois.
Tel veut du neuf, et son pinceau nous trace
Un daim sur l'onde, un dauphin dans les bois:
Je crois saisir la douceur et la grâce,
Mes vers sont mous, timides, languissans;
Sobre de mots, je fais chercher le sens.
L'un, trop timide, évitant les orages,
Rase le sol; l'autre au sein des nuages
Va s'égarer, prenant un vol trop haut:

Chacun,

Chacun, si l'art n'est son fidèle guide,
Craint une faute, et tombe en un défaut.
A quelque traits c'est peu que l'art préside.
De ces cheveux voyez comme un fondeur
Sait imiter la flexible rondeur ?
Sont-ils d'airain? dites : que vous en semble?
L'heureux détail, le malheureux ensemble!....
Votre fondeur ne sait que le métier;
Mais Phidias sait Jupiter entier.
Écrivez-vous? connaissez les limites
Qu'à vos talens la nature a prescrites:
Avec loisir sachez vous consulter
Sur le fardeau que vous voulez porter.
En des sujets choisis avec prudence,
Sans nul effort viendront se présenter
L'ordre lucide et la douce éloquence.
D'un ordre heureux la grâce et l'excellence
Seront, je crois, d'éviter tout écart,
De dire ici ce qu'ici l'on doit dire,
En omettant ce qu'on dira plus tard.
Soignez les mots : les mots font l'art d'écrire.
De nouveaux sens dotez les mots vieillis :
Si quelquefois la langue est sans ressource,
Des mots trouvés seront bien accueillis;
Mais des mots grecs détournés de leur source.
Veut-on priver Virgile et Varius

D'un droit qu'avaient Plaute et Cécilius?...
J'ajoute au bien qui m'échut en partage.
Si je le puis, de quoi me blâme-t-on?
Puisqu'autrefois Ennius et Caton
De notre langue ont accru l'héritage,
Osons comme eux, nous et nos descendans,
Frapper des mots à la marque du temps.
L'hiver au bois fait tomber le feuillage;
Au renouveau se rajeunit l'ombrage:
Des mots usés sont flétris chaque jour;
Des mots naissans fleurissent à leur tour.
Du genre humain la mort est créancière:
Nos travaux, nous, tout deviendra poussière!
Vous admirez cent prodiges des arts,
Luxe royal et digne des Césars;
Là, d'un torrent les flots rendus utiles
Ne viennent plus noyer des champs fertiles;
Ici, Neptune accueille les vaisseaux;
Le soc tranchant sillonne au loin la plaine
Qui vit la rame ouvrir le sein des eaux;
Une cité remplace des roseaux;
Ces monumens de la grandeur romaine
Auront leur fin comme toute œuvre humaine:
Ainsi des mots, déchus de leur splendeur,
Reparaîtront; d'autres sont en honneur,
Qui périront, rejetés par l'usage,

Seul magistrat, seul maître du langage.
Le grand Homère apprit à ses rivaux
Quel vers pompeux convient aux chants épiques.
L'humble élégie, en mètres inégaux,
D'un ton plus doux soupira ses distiques :
Sur l'inventeur on reste partagé,
Et le procès n'est pas encor jugé.
C'est Archiloque, inspiré par la rage,
A qui l'on doit l'ïambe aux traits sanglans :
Les brodequins, les cothurnes brillans,
Du nouveau mètre adoptèrent l'usage;
D'un peuple ému forçant l'attention,
Il est rapide et marche à l'action.
Enfin les dieux sont chantés sur la lyre,
Les fils des dieux, les succès du guerrier,
Ceux de l'athlète, et même du coursier,
Bacchus, amour, jeunesse, heureux délire.
Comme poëte, à quoi bon m'annoncer,
Si je ne sais par un travail habile
Changer de ton, de couleur et de style?
Apprenons l'art avant de l'exercer !
Sur le cothurne, en un sujet comique,
Ne guidez pas votre muse emphatique;
Et de Pélops décrivant le festin,
Ne chaussez pas un humble brodequin.
Que chaque genre ait son vrai caractère.

La Comédie élève un peu la voix
Selon l'instant ; et Chrémès en colère
Semble au cothurne aspirer quelquefois.
De même on voit l'altière Melpomène
Presque toujours modeste en ses douleurs ;
Son vers plus simple est mouillé de ses pleurs.
Dans leur exil, entendez sur la scène
Gémir Pélée et Téléphe proscrits ;
Ils ont laissé les grands mots et les cris :
Leur plainte émeut, leur misère est touchante ;
Beauté n'est rien sans naïve douceur ;
Les doux écrits sont les maîtres du cœur ;
La beauté plaît, mais la douceur enchante.
   Des ris joyeux accueillent les rieurs ;
C'est en pleurant que l'on obtient des pleurs.
S'il ne m'endort, Téléphe me fait rire,
Quand il dit mal ce qu'il prétend me dire.
Selon les mots, montrez-vous à nos yeux,
Calme, irrité, triste, gai, sérieux :
A chaque état la nature prudente
Secrètement sait disposer nos mœurs ;
Elle nous pousse à la colère ardente ;
Elle nous plonge en de sombres humeurs :
Ses mouvemens sont peints dans le langage.
Des chevaliers craignez les ris moqueurs,
Si le ton jure avec le personnage.

Un dieu s'énonce autrement qu'un héros :
Que l'on distingue à leurs moindres propos
Sage vieillard, homme en la fleur de l'âge,
Fille des rois, nourrice au ton flatteur,
Juge, guerrier, marchand, cultivateur,
Ayant Argos, ou Thèbes pour patrie,
Né dans la Grèce, ou bien dans l'Assyrie.
Des vieux héros dessinez-vous les traits?
Exposez-nous leurs fidèles portraits :
Peignez Achille ardent, inexorable,
Altier, colère, osant braver les lois,
Hors ceux du glaive, ignorant tous les droits ;
Ixion traître, et Médée implacable ;
Ino plaintive, Oreste inconsolable.
Que le héros d'un sujet inventé
Soit jusqu'au bout à lui même semblable,
Tel que d'abord vous l'avez présenté.
S'approprier ce dont chacun est maître,
Trouver du neuf, créer, est un projet
Bien difficile : il vaudrait mieux peut-être
A l'Iliadé emprunter un sujet.
A votre tour vous deviendrez modèle,
Si, libre auteur, non copiste fidèle,
Vous traduisez du chantre des héros
Tout le génie, et non pas tous les mots.

Concourez-vous pour les palmes épiques ?

Ne criez pas comme certains auteurs :
Je chanterai les combats héroïques,
Et de Priam les illustres malheurs.
Nous tiendra-t-il, ce chantre à large bouche,
Ce qu'il promet avec tant d'apparat?
Oh! non vraiment : la montagne est en couche ;
Grande rumeur. Eh! que naît-il? Un rat.
Étudiez ce docte personnage
Qui, sans orgueil marchant à pas certains,
Implore ainsi sa Muse habile et sage :
« Dis-moi ce Grec qui du troyen rivage,
» De bords en bords jeté par les destins,
» Vit les cités et les mœurs des humains. »
La flamme ici ne vient pas la première,
Mais la fumée enfante la lumière.
Traçant bientôt des prodiges nombreux,
Il nous dira Calypso gémissante,
Et le Cyclope, et sa rage impuissante,
Et de Scylla les aboîmens affreux.
Va-t-il chercher l'œuf où naquit Hélène?
En plein sujet il marche et nous entraîne;
Il vole au fait : principe, milieu, fin,
Rien ne diffère en couleur, en dessin;
S'il ment, chez lui le faux est vraisemblable;
Tout est brillant, ou soudain rejeté :
La vérité charme comme la fable;

La fable instruit comme la vérité.
Sur le théâtre étalant vos ouvrages,
Prétendez-vous charmer les spectateurs?
Montrez-vous peintre, et des différens âges
Représentez les différentes mœurs.
Sent-il son pied devenu moins débile,
De ses pareils l'enfant cherche les jeux,
Crie et se taît, rit et pleure avec eux,
Toujours ému, toujours vif et mobile.
L'adolescent échappe aux longs regards
Des gouverneurs : quelles sont ses délices?
Meutes, chevaux, chasses, courses des chars.
Apre aux conseils, de cire pour les vices,
Il est prodigue, ardent, présomptueux,
Exagéré, mais volage en ses vœux.
L'homme, au sortir de la folle jeunesse,
Du moindre écart soigneux de s'abstenir,
Prévoit, combine, assure l'avenir,
Poursuit crédit, puissance, honneurs, richesse.
Le froid vieillard aime à temporiser,
Amassant l'or et n'osant en user,
Prompt à la crainte, et lent à l'espérance,
Donneur d'avis, difficile, grondeur,
Du temps présent déterminé frondeur,
Louant toujours les temps de son enfance.
De mille biens les ans viennent suivis;

Et par les ans ces biens nous sont ravis.
Composez donc comme agit la nature,
Principe unique et modèle de l'art :
D'un vieux jeune homme ou d'un jeune vieillard
N'offrez jamais la bizarre peinture.
Chaque incident se raconte ou se voit.
Du spectateur l'ame est bien plus émue
Losque la chose est présente à sa vue;
Quoique fidèle, un récit paraît froid :
Mais nous voyons d'un regard incrédule
L'objet hideux ou l'objet ridicule.
Sur ses enfans, que Médée à nos yeux
Ne porte pas sa main désespérée;
Des noirs festins du sacrilège Atrée,
Épargnez-nous les apprêts odieux,
Cadmus traînant son écaille azurée,
Progné portant son vol au haut des cieux.
Obéissez à des règles exactes;
Combinez tout; bornez-vous à cinq actes :
Qu'un dieu par vous ne soit pas mis en jeu,
Si l'action n'est pas digne d'un dieu.
Jamais de scène à quatre personnages;
Le chœur unit les actes divisés,
Mais par des chants dans le sujet puisés;
Il doit agir, donner des avis sages,
Aider les bons, célébrer l'amitié,

Les justes lois, la saine tempérance;
La paix ouvrant les ports à l'abondance.
Qu'il soit fidèle au secret confié;
Ami constant des ennemis du crime,
Qu'il prie un Dieu, bienfaisant et vengeur,
Pour que du sort la faveur légitime
Quitte l'orgueil et revienne au malheur.

Long-temps la flûte, en compagne discrette,
Sans affecter l'éclat de la trompette,
Soutint les chœurs de sons mélodieux :
Ce fut assez, tant qu'aux jeux de la scène
Un cirque étroit pût contenir sans peine
Nos citoyens sobres, chastes, pieux.
Rome, plus riche, étendit sa frontière;
Un long rempart ceignit la ville entière;
Par les plaisirs ses voisins attirés
En s'enivrant fêtaient les jours sacrés.
Bientôt la flûte, en proie à la licence,
N'eut plus de frein dans un théâtre immense,
Où sénateur, citadin, campagnard,
Docte, ignorant, s'assemblaient au hasard.
L'art s'est perdu par un pompeux délire,
Ainsi la Grèce, abusant de la lyre,
Exagéra la majesté du chœur;
Et Melpomène, obscure, énigmatique,
Fut d'Apollon la prêtresse en fureur,

Dictant les lois du trépied prophétique.
Le même auteur qui du tragique épris,
D'un noble genre obtint l'ignoble prix,
Introduisit les Satyres en scène,
Pour exciter les ris licencieux
D'un auditoire aimant la joie obscène,
Sortant de table, et quitte envers les dieux.
En s'égayant, fidèle à Melpomène,
Que le héros, ceint du manteau royal,
Ne m'offre pas un bouffon trivial,
Et sans ramper, sans monter dans la nue,
Des pleurs aux ris passe avec retenue.
La Tragédie, au cothurne pompeux,
Chez les Sylvains, troupe folle et cynique,
Se laisse admettre en matrone pudique,
Qui par devoir vient mêler dans nos jeux
Ses chastes pas à la danse publique.
Si dans ce genre il fallait m'exercer,
Simple avec art, bien loin de m'abaisser,
J'aurais grand soin que de la tragédie
On reconnût la couleur et le ton :
Dave jamais, cet esclave fripon,
Ou Pythias, intrigante hardie,
Qui sait tirer un talent de Simon,
Ne prêteraient leurs ruses, leur langage,
A ce Silène, appésanti par l'âge,

D'un jeune dieu fidèle compagnon.
Au vrai, surtout, mêlant le vraisemblable;
D'un fait connu j'emprunterais ma fable;
Chacun d'abord penserait parvenir
Au même point; mais ce point difficile
Pourrait coûter un travail inutile;
Tant l'ordre plaît! Tant l'art sait rajeûnir
Un sujet vieux, dont toutes les parties
Ont de la suite et sont bien assorties!
Qu'en leurs discours les Faunes, les Sylvains,
N'imitent pas de nos jeunes Romains
Le ton galant et la molle élégance,
Ni du barreau l'orgueilleuse éloquence.
Défendez-leur de honteux jeux de mots:
Vous seriez sûrs d'un succès populaire;
Mais c'est tomber que de charmer les sots;
C'est à l'esprit, c'est au goût qu'il faut plaire.
D'abord l'ïambe était frappé six fois
Dans le trimètre; on admit les spondées,
Pour que le son gravât mieux les idées.
Du pied rapide ils obtinrent les droits;
Mais en partage, amis et non pas maîtres,
Du second rang, du quatrième exclus,
Loi que sans cesse Ennius, Accius,
Ont violée en leurs nobles trimètres.
Des vers pesans, de longues surchargés,

Prouvent peu d'art, beaucoup de négligence :
Ces vers mal faits ne sont pas mieux jugés ;
Rome a souvent prodigué l'indulgence.
Faut-il moi-même écrire à l'abandon,
Inexcusable, et certain du pardon?
Des vieux auteurs j'évite au moins la faute,
Sans mériter plus de gloire à mon tour:
Lisez les Grecs, lisez-les nuit et jour.
Mais nos aïeux goûtaient les vers de Plaute,
Vantaient le sel de ses joyeux propos.
Soit : ils poussaient trop loin la patience,
Si nous savons, peut-être un peu moins sots,
Et bien entendre, et frapper la cadence,
Des vers polis savourer l'élégance,
Des quolibets distinguer les bons mots.
Couvert de lie, et sur un char rustique,
Dans les hameaux on prétend que Thespis
Traîna d'abord la tragédie antique :
Théâtre clos, gravité des habits,
Masques décens, sublimité du style,
Cothurne altier, sont l'ouvrage d'Eschyle.
Après ce temps, non sans de grands succès,
Parut bientôt la vieille comédie :
Elle fut libre, et devint si hardie,
Qu'une loi sage arrêta ses excès :
Le chœur, au frein honteux de se réduire,

Resta muet, perdant le droit de nuire.
Tout fut tenté par nos auteurs latins :
Ils ont des Grecs abandonné la trace,
Dans tous les rangs peint les mœurs des Romains :
Plus d'une palme a payé cette audace.
O Latium ! la gloire des écrits
T'illustrerait non moins que le courage,
Si du travail nous connaissions le prix !
Sang de Numa, condamnez un ouvrage
Qui ne fut point de rature chargé,
Relu dix fois, et dix fois corrigé,
  Comme en cet art Démocrite dénie
Tout au travail, donne tout au génie
Et n'admet point au sommet d'Hélicon
Les partisans de la froide raison ;
Fuyant les bains, la plûpart des poëtes,
La barbe longue et les ongles crochus,
Des lieux obscurs vont chercher les retraites :
D'un si beau titre ils se croiraient déchus,
Si leur cerveau, vainqueur de l'ellébore,
Sentait la main du barbier Licinus.
O moi chétif! par habitude encore,
Lorsqu'au printemps les beaux jours sont venus,
J'aime à purger les vapeurs de ma bile ;
Et sans ce point, j'étais poëte habile.
Mais inconnu, si la gloire vaut tant,

J'imiterai du moins la pierre utile
Qui, sans couper, rend le fer plus tranchant;
J'indiquerai quelque mine fertile;
N'écrivant rien, montrant comme on écrit,
Où l'art nous mène, où le faux goût nous jette;
Ce qui convient, ce qui nuit au poëte,
Ce qui le forme, et ce qui le nourrit.
Le bien penser conduit au bien écrire.
Puisque Socrate enseigne à bien penser,
Suivez les lois qu'il a su nous prescrire;
Sous votre main les mots vont se placer.
De quel amour faut-il chérir son père,
Et sa patrie, et son hôte, et son frère,
Et ses amis? Jusqu'où va le devoir
D'un chef prudent, d'un juge intègre et sage,
D'un sénateur? Qui le sait, va savoir
Le ton qui sied à chaque personnage.
Observez donc, en tenant les pinceaux,
La vie humaine, objet de vos tableaux.
Pièce de mœurs, dont la fable intéresse,
Même sans art, sans grâce, sans noblesse,
Se soutient mieux que des vers compassés,
Pauvres de sens, et des riens cadencés.
La muse aux Grecs dispensa le génie,
Le doux parler, l'éloquente harmonie;
Mais de la gloire ils faisaient leur trésor :

Chez nous, l'enfance aux longs calculs se livre,
Très-doctement fait cent parts de la livre,
Et ne connaît d'autre Apollon que l'or.
Le fils d'Albin compte à peine deux lustres,
Et peut charmer nos usuriers illustres :
Du marc, de l'once il sait quel est le prix,
Combien un quart fait moins que deux septièmes.
Ah! quand l'usure infecte les esprits,
N'espérez pas de ces divins poëmes
Dans les parfums page à page lavés,
Dans le cyprès avec soin conservés.
En écrivant que désire un poëte?
Se rendre utile, ou paraître amusant.
Mais, dédaignant une gloire incomplète,
Plus d'un aspire à plaire en instruisant.
Donnez toujours un précepte rapide;
A peine émis il sera su par cœur :
Un mot de trop, fatiguant l'auditeur,
Est rejeté comme un mets insipide.
Même en feignant cherchez la vérité;
N'épuisez pas notre crédulité :
Jeune Romain fuit un poëme austère,
Vieux sénateur hait la frivolité;
L'art tout entier c'est d'instruire et de plaire :
A l'agrément qui joint l'utilité,
Parcourt le monde, enrichit le libraire,

Et se survit dans la postérité.

Il est pourtant des fautes qu'on excuse.
Au ton par fois la lyre se refuse ;
Par fois le but, vainement menacé,
Echappe au trait qu'un chasseur a lancé.
Quand de beautés un poëme étincelle,
Fermons les yeux sur de légers défauts ;
Rien n'est parfait : mais d'un luth infidèle
Pincer toujours la même corde à faux !
Pure ignorance. Un scribe sans cervelle,
Souvent repris dans les mêmes endroits,
A l'indulgence a-t-il encor des droits ?
Non. C'est ainsi qu'un auteur mal-habile,
Bronchant toujours, devient pour moi Chérile,
Qu'en souriant j'admire une ou deux fois.
Je suis honteux quand le chantre d'Achille
De temps en temps s'abandonne au sommeil ;
Mais sa carrière est longue et difficile ;
Et c'est Homère : il est sûr du réveil.

La poésie est comme la peinture,
Et ses tableaux sont travaillés exprès
Pour être vus ou de loin ou de près :
L'un peut charmer dans une teinte obscure ;
L'autre en plein jour brave des yeux savans ;
L'un plaît d'abord, l'autre dans tous les temps.
O vous, l'aîné d'une famille auguste,

Au

Au goût du vrai Pison forme ses fils;
Vous l'écoutez; vous avez l'esprit juste;
Pesez pourtant, retenez mes avis.
De Messala sans avoir l'éloquence,
Sans égaler Aulus pour la science,
Un orateur fait chérir son talent;
Mais il faut être un poëte excellent,
Ou voir bientôt s'ériger en critiques
Hommes et dieux, et temples et portiques.
Ragoûts de prix qui sont mal apprêtés,
Airs discordans à table exécutés,
D'un grand festin font un repas vulgaire:
Le luxe est beau, mais n'est pas nécessaire.
Ainsi des arts le plus délicieux
Rampe humblement s'il n'atteint pas les cieux.
Des jeux guerriers s'il n'a point l'habitude,
Est-il un fou qui vienne au champ de Mars
De Rome entière essuyer les brocards?
Tel fait des vers et n'a point fait d'étude;
Mais ses talens sont dans son coffre-fort;
Et d'un beau nom, qui soutient sa richesse,
Nul vice impur n'avilit la noblesse.
Pour vous jamais, par un stérile effort,
Vous n'écrivez en dépit de Minerve;
Votre raison guidera votre verve.
Que vos essais, soumis à Métius,

A votre père, à l'amitié d'Horace,
Dorment neuf ans : un mot écrit s'efface ;
Rendu public, un mot ne revient plus.
L'homme sauvage et long-temps indomptable,
Quitta ses bois, ses antres odieux,
Aux chants d'Orphée, interprète des dieux :
De là ces chants, si l'on en croit la fable,
Apprivoisant le tigre et le lion :
Et d'une lyre éprouvant la puissance,
Les rocs émus s'élevaient en cadence
Sur les remparts que fondait Amphion.
Dans l'art des vers fut la sagesse antique ;
Du tien, du mien, de la chose publique,
De l'hymenée, il établit les droits,
Régla les mœurs, sanctifia les lois.
Homère alors fit ses brillans ouvrages ;
Tyrtée en vers enflamma les courages ;
L'art agrandi fut par-tout honoré ;
Il domina sur le trépied sacré ;
Il sut montrer la route de la vie,
Charmer les rois par sa douce harmonie,
Des longs travaux égayer la lenteur :
Vous donc, épris d'une muse immortelle,
Ne croyez pas la lyre indigne d'elle,
Et soyez fier qu'Apollon soit chanteur !
Fait-on des vers par art ou par nature?

Un vrai poëte est l'œuvre de tous deux.
L'art ne peut rien sans un génie heureux,
Et le génie a besoin de culture.
Il s'exerça, craignit le vin, l'amour,
L'athlète habile à la course, à la lutte;
Long-temps un maître a formé chaque jour
Celui qui chante, ou fait parler la flûte?
Et maintenant, pour se donner du prix,
On n'a qu'à dire : admirez mon poëme!
La seule honte est d'avouer soi-même
Qu'on ne sait pas ce qu'on n'a point appris.

Tel qu'un huissier pour la vente publique
Va convoquant de nombreux acheteurs,
Un riche, atteint par le mal poétique,
A la curée appelle les flatteurs.
Sait-il prêter, se rendre nécessaire,
Tirer les gens d'une pénible affaire,
Se signaler par d'élégans festins?
Oh! que d'amis! mais qu'ils sont incertains!
Un homme a-t-il reçu vos dons la veille?
Les yeux mouillés, il va vous applaudir,
S'écrier : « Bien!... mieux encore! à merveille! »
Frapper du pied, s'extasier, bondir.
Les grands pleureurs, sont les pleureurs à gages
Dans les convois : ainsi pour nos ouvrages
Les louangeurs sont des rieurs cachés.

Maint Roi, dit-on, par une utile adresse,
Eprouve à table, en employant l'ivresse;
Les courtisans qui lui sont attachés.
Assurez-vous d'un ami véritable,
Et prenez garde aux renards de la fable.
Consultiez-vous sur un nouvel écrit
Quintilius? Il vous disait : « Courage;
» Otez ceci; réformez ce passage.
» — Refait trois fois, il m'excède l'esprit, »
Répondiez-vous : avec un trait de plume
Il effaçait les endroits condamnés,
Et tous les vers grossièrement tournés
Étaient par lui renvoyés à l'enclume.
Si, renonçant à des efforts nouveaux,
Pour les proscrits on réclamait justice,
Quintilius laissait l'Auteur-Narcisse
Jouir tout seul et s'aimer sans rivaux.
Le sage ami raie un mot inutile,
Souligne un vers inélégant et dur,
Blâme un sens louche, accuse un tour obscur,
Restreint des fleurs l'abondance infertile.
C'est Aristarque : il juge sans pitié,
Pèse les mots, et rien ne dissimule.
Il ne dit pas : « Qu'importe un ridicule?
» Quoi? pour des riens blesse-t-on l'amitié? »
Riens sérieux! Le poëme s'oublie;

Le ridicule est pour toute la vie.
Comme les gens que la lèpre a rongés,
Comme les fous, comme les enragés,
Méchant poëte, en passant dans les rues,
Est fui de loin par les hommes prudens,
Mais assailli par des bandes d'enfans.
Si l'insensé, loin des routes battues,
En oiseleur qui va cherchant des nids,
Erre au hasard, hurlant ses vers maudits,
Trouve un puits, tombe, et crie : Eh vite, à l'aide !
Aucun ne bouge ; et si l'on intercède
En sa faveur, ne vous pressez pas tant.
Voyez, dirai-je, Empédocle en Sicile,
Qui de sang-froid saute en l'Etna brûlant,
Pour être un dieu : ce poëte indocile,
Malgré vous tous, veut et saura périr :
Droit de poëte. Empêcher de mourir,
C'est égorger. Demain scène nouvelle.
A tant de verve est-il donc condamné ?
Est-ce un impie ? Aurait-il profané
Quelque lieu saint, la cendre paternelle ?
Du furibond dès qu'on entend les vers,
Sauve qui peut, l'ours a rompu ses fers ;
Docte, ignorant, tout fuit : mais si notre homme
Saisit quelqu'un, il déclame, il l'assomme,
Sans lui donner, sans prendre de repos ;

Ainsi qu'on voit la sangsue acharnée
Ne quitter prise, en sa rage obstinée,
Qu'ivre du sang dont elle a bu les flots.

FIN.

NOTES

SUR L'ART POETIQUE D'HORACE.

Page 143.

Le rapprochement de la poétique d'Aristote et de celle d'Horace est d'autant plus intéressant, qu'Horace fit pour les Romains ce qu'Aristote avait fait pour les Grecs. Il abrégea les préceptes de ce philosophe, et les embellit de tout le charme de ses vers, pour les rendre plus aisés à retenir, et les faire goûter aux grands seigneurs de Rome, qui sacrifiaient aux muses, afin d'obtenir plus de succès auprès des belles.

Les traductions de ces deux poétiques prouveront avec quel soin et quel fruit Chénier étudiait les anciens. Le choix même de la mesure du vers, pour la traduction de l'Épitre d'Horace, dont la difficulté vaincue ne se fait pas sentir, attestera jusqu'à quel point Chénier a voulu faire connaître le génie et la manière de son auteur.

Dans cet ouvrage, Horace n'a pas eu dessein de donner un traité complet de poétique, comme celui que, depuis, nous a laissé Despréaux, son imitateur. C'est une épître qu'il adresse à Lucius Pison, homme de goût, l'un des plus grands seigneurs de Rome, et à ses deux fils, dont l'aîné, déjà homme fait, pouvait penser et se gouverner par lui-même. Aussi, Horace ne s'appésantit point sur les détails : mais on y trouve des vues fines et d'un sens profond, des règles de goût, des observations de génie ; en un mot, ce que le plus bel esprit du plus beau siècle de Rome aurait enseigné, s'il eût donné des leçons de l'art poétique.

« Il faudrait peut-être, dit d'Alembert, choisir Horace de » préférence à tous les autres, parce qu'il est le seul où l'on » trouve des beautés de tous les genres; enthousiasme, ima- » gination, noblesse, harmonie, élégance, sensibilité, fi-

Cécilius, poëte comique, se distingua par l'importance des sujets qu'il traitait et par la gravité des pensées. Il mourut l'an de Rome 586, un an après Ennius, et deux ans avant que Térence fît représenter sa première pièce. Plaute, dont il nous reste des comédies, mourut avant Ennius, quoiqu'il fût plus jeune que lui. Varius, poëte célèbre, fut chargé de revoir l'*Enéide* après la mort de Virgile; dont il était l'ami ainsi que d'Horace, qui en fait souvent l'éloge.

Cécilius Statius a laissé des *comédies* dont Robert Etienne a recueilli les fragmens. Cicéron l'a accusé d'avoir mal parlé latin et Volcatius Sédigius le nomme le prince des poëtes comiques. — On trouve quelques fragmens des poësies de Varius dans le *corpus poetarum latinorum* de Michel *Maittaire;* Londres 1713, ou La Haye 1721, 2 vol. in-folio.

Page 146.

Plus qu'autrefois Ennius et Caton, etc.

Caton le censeur fut célèbre par l'intégrité de ses mœurs. Ennius fut le premier des Latins qui employa le vers épique. Il ne nous reste de lui que quelques fragmens, dans le *corpus poëtarum latinorum* de Maittaire, déjà cité. — M. Plank, fils du célébre médecin de ce nom, a mis en ordre et publié les fragmens de la Médée d'Ennius; sous ce titre : *Ennii Medea commentario perpetuo illustrata, cum fragmentis quæ in hersilii, merulæ, aliisque hujus poëtæ editionibus desiderantur:* Gotting. 1807 in-4°. de 134 pages.

Page 146.

Ici Neptune accueille les vaisseaux;

« Terrâ Neptunus classes aquilonibus arcet. »

L'an de Rome 717, Agrippa fit la communication des lacs Averne et Lucrin, sur les côtes de la Campanie, et y construisit un port appellé *Portus Julius*, en l'honneur d'Auguste. Le lac Lucrin fut presque comblé, l'an de J.-C. 1538, par un tremblement de terre qui abîma la ville de Baies; et il n'y reste plus qu'un marais bourbeux appellé *Mare morto.*

Quelques années avant, Auguste avait fait dessécher le marais Pontin, *palus Pomptina*, auquel Horace donne l'épithète de *sterilis*.

Page 147.

C'est Archiloque, inspiré par la rage,
A qui l'on doit l'iambe aux traits sanglans.
« *Archilochum proprio rabies armavit iambo.* »

Archiloque, poëte grec de Paros, florissait environ l'an 38 de Rome. Il était mordant à l'excès, et il passe pour l'inventeur des vers ïambes. Lycambe lui ayant refusé sa fille Néobule, qu'il lui avait promise, il fit contre lui des vers ïambes si satiriques, que le père et sa fille se pendirent de désespoir. Ce poëte fut tué dans un combat.

Page 147.

Enfin les Dieux sont chantés par la lyre,
Les fils des Dieux, etc.

Horace dit :

Musa dedit fidibus Divos puerosque Deorum.

Orphée, premier poëte lyrique connu, fut instruit dans la poésie lyrique par sa mère Calliope, l'une des neuf Muses.

M. Delisle de Salle a publié il y a quelques année une dissertation extrêmement intéressante sur Homère et Orphée, etc.

Page 147.

Et de Pelops décrivant le festin.

Allusion à ce trait de la fable ; Thyeste, fils de Pélops, enleva la femme de son frère Atrée, parce qu'il n'avait pas voulu lui céder la royauté qu'il devait posséder à son tour. Atrée, pour se venger, égorgea les enfans que Thyeste avait eu d'Erope, et les lui fit servir dans un festin.

Page 148.

. . . . . . *Et Chremès en colère*
Semble au cothurne aspirer quelquefois.

Chremès est un vieillard des comédies de Térence.

Page 148.

Dans leur exil, entendez sur la scène
Gémir Pélée et Télèphe proscrits, etc.

Télèphe, fils d'Hercule et roi de Mysie, et Pélée, père d'Achille, ayant été tous deux chassés de leurs états, furent contraints d'aller mendier le secours des princes de la Grèce.

Page 149.

Peignez. . . . .
Ixion traitre, et Médée indomtpable;
Ino plaintive, Oreste inconsolable, etc.

Médée, fille d'Eétès, roi de Colchide, et grande magicienne, épousa Jason : dans un accès furieux de jalousie, elle égorgea les enfans qu'elle avait eu de lui. — Ino, fille de Cadmus, irritée de ce que son époux Athamas avait tué l'un de ses fils, prit dans ses bras l'autre nommé Mélicerte, et se précipita avec lui dans la mer. — Ixion, fils de Phlégyas, roi des Lapithes, ayant attenté à la pudeur de Junon, fut précipité d'un coup de foudre dans les enfers. — Io, fille d'Inachus, premier roi d'Argos, fut aimée de Jupiter, qui la changea en génisse; mais Junon la rendit furieuse, et l'obligea de courir de pays en pays, jusqu'à ce qu'elle vînt en Egypte. — Oreste tua sa mère Clytemnestre, pour venger la mort de son père Agamemnon qu'elle avait fait périr. Oreste fut agité par les Furies : c'est le sujet d'une tragédie d'Euripide.

Page 150.

Dis-moi ce grec qui du Troyen rivage,
De bords en bords jetté par les destins,
Vit les cités et les mœurs des humains.
» *Dic mihi, Musa, virum, captæ post tempora Trojæ,*
» *Qui mores hominum multorum vidit et urbes* ».

Ces deux vers d'Horace sont une traduction des deux premiers vers de l'*Odyssée*.

Page 150.

Il nous dira Calypso gémissante
Et le Cyclope et sa rage impuissante;

Et de Scylla les aboîmens affreux.
Va-t-il chercher l'œuf où naquit Hélène ?

Calypso (fille de l'Océan et de Thétis, selon quelques mythologues) regnait dans l'île d'Ogygie (aujourd'hui l'île de Gozzo, au N.-O. de l'île de Malte, près de l'Afrique). Elle y reçut Ulysse qu'une tempête y avait jetté ; elle l'aima tendrement. Ulysse après lui avoir prouvé sept ans une égale tendresse, retourna enfin près de la fidèle Pénélope, sa femme. Il préféra, à l'immortalité que la déesse lui promettait, d'aller mourir paisiblement dans sa patrie. En retournant à Ithaque, Ulysse courut plusieurs dangers sur mer, et lutta, comme on sait, dix ans contre sa mauvaise fortune : on sait aussi qu'il ne fallut pas moins de tout son esprit et de sa finesse pour échapper au Cyclope Polyphême, auquel il créva le seul œil qu'eût ce roi géant. Le portrait que nous en a laissé Virgile est tracé d'après Homère. Annibal Carrache, dans son tableau digne d'Homère, a représenté l'ardeur de Polyphême pour la Bergère Galathée, et dans un autre tableau le courroux du Cyclope.

Ars pictura poésis, etc.

La fable dit aussi qu'Ulysse ayant été poussé sur le rivage de Formies, en Italie, où régnait *Antiphate*, roi des Lestrigons, il échappa à sa rage ; le vaisseau qu'il montait fut le seul que les Lestrigons ne purent submerger.

Carybde et Scylla, sont deux écueils du détroit de Sicile. Selon la mythologie, Carybde, femme dont les rapines étaient signalées, vola six bœufs à Hercule, fut précipitée dans la mer de Sicile, et là, changée en gouffre. Scylla (fille de Phorcus) que l'on compare à Circé, composait des poisons ; ayant aussi abusé de son art magique et funeste, elle fut métamorphosée en rocher. Les mugissemens des flots qui se brisent contre ses flancs, furent comparés par les poëtes anciens, aux aboiemens des chiens et aux hurlemens des loups enragés dont ils supposaient Scylla environnée. Ces deux écueils, situés en face l'un de l'autre, sont fort difficiles à éviter ; ils

ont donné lieu à ce vieux proverbe que l'on énonce si souvent (pour exprimer qu'en voulant éviter un mal, on se jette dans un autre) *tomber de Carybde en Scylla.*

Incidit in Scyllam, cupiens vitare Charybdim.

Hélène, était fille de Léda qui devint amoureuse d'un cigne; et ce cigne était Jupiter; le maître des Dieux, sous cette forme se baignait et jouait avec Léda sur les bords de l'Eurotas. (Léda avait épousé Tyndare, roi de Laconie.) Elle conçut deux œufs; de l'un sortirent Castor et Pollux; et de l'autre Hélène et Clytemnestre. L'enlèvement de la belle et infidelle Hélène fut la cause d'une guerre qui dura dix ans; les Troyens ne purent résister aux efforts de toute la Grèce: *Amour tu perdis Troie!*

Pour exprimer que l'on prend une chose de loin, dès sa naissance, on dit la prendre *ab ovo:* ces mots sont devenus proverbe.

Page 152.

Sur ses enfans, que Médée à nos yeux, etc.

Ici, le poëte désigne successivement, *Médée*, *Atrée*, *Cadmus*, et *Progné*.

Médée, après avoir massacré sous les yeux de Jason, les enfans qu'elle avait eus de lui, échappa à son courroux dans un char traîné par des dragons volants, qui la transportèrent à Athènes. — Thyeste eut avec Erope, femme de son frère Atrée, une intrigue qui révolta tellement celui-ci, que pour s'en venger, il tua le fils de Thyeste, et le lui servit dans un repas. — Progné, fille de Pandion, roi d'Athènes, épousa Térée, roi de Thrace. Pour se venger de la violence qu'il avait faite à sa sœur, Philomèle, elle lui servit à table son propre fils Itys, et fut changée en hirondelle. — Cadmus, fils d'Agénor, roi de Phénicie, fut métamorphosé en serpent, ainsi que sa femme Hermione.

Page 154.

. . . .

Introduisit les satyres en scène, etc.

Horace dit :

Mox etiam agrestes Satyros nudavit, et asper

Satyros nudavit, fit paraître des Satyres nus ; ou simplement, fit paraître un chœur de Satyres conduits par Silène. Ce qui fit donner à ces sortes de pièces le nom de *satyres*.

Page 154.

. . . . *Pythias, intrigante hardie*, etc.

Pythias, servante de comédie dans Térence, qui escroquait de l'argent au vieillard Simon.

Page 155.

Loi que sans cesse Ennius, Accius.

Pour *Ennius* voyez plus haut. — *Accius*, poëte tragique, qui fit aussi des annales en vers, vivait cinquante ans après Pacuvius, et mourut l'an de Rome 618, dans une vieillesse fort avancée (180 ans avant J. C.). Les anciens le préféraient pour la force du style à Pacuvius ; il avait plus de génie que lui, mais beaucoup moins d'art. Il reste quelque fragmens d'Accius, conservés dans les recueils des poëtes latins, donnés par Robert *Etienne* et autres. On demandait à Accius pourquoi il ne plaidait pas, lui qui avait tant de succès sur la scène ? « Au » théâtre, répondit-il, je dis ce que je veux ; et au barreau, » il me faudrait dire très-souvent ce que je ne veux pas. »

Page 156.

Couvert de lie. . . . .

. . . . *On prétend que Thespis.*

Thespis, poète grec, natif d'Icarie, ville de l'Attique, florissait du temps de Solon, vers l'an de Rome 233. Il commença à donner une forme au théâtre grec, en introduisant dans la tragédie un acteur qui récitait quelques discours en vers entre les chants du chœur.

» Thespis fut le premier, qui barbouillé de lie
» Promena par les bourgs cette heureuse folie ;

» Et d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau ;
» Amusa les passans d'un spectacle nouveau, » etc.

(Boileau ; Art poétique, ch. 3me.)

Aucune des poésies de *Thespis* ne sont parvenues jusqu'à nous.

Page. 156.

. . . . *Sublimité du style ;*
Cothurne altier, sont l'ouvrage d'Eschyle.

» Eschyle dans le chœur jetta les personnages ;
» D'un masque plus honnête habilla les visages ;
» Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé ;
» Fit paraître l'acteur d'un brodequin chaussé.

(Art poétique de Boileau, chant 3me.)

Eschyle naquit dans l'Attique, (environ 525 ans avant J.-C.) et fut le réformateur du théâtre. Il nous reste sept pièces de lui. Son style est sublime et véhément. Il mourut vers l'an de Rome 279.

Page 156.

Parut bientôt la vieille comédie, etc.

Dans la vieille comédie, les sujet et les noms n'étaient point supposés. Lamachus, général des Athéniens, la réforma l'an de Rome 350 ; ce qui donna naissance à la moyenne comédie ; où les noms étaient supposés, mais les sujets réels.

Page 157.

Sang de Numa. . . . . .

Les Pisons se disaient descendans de Calpurnius, fils de Numa Pompilius.

Page 157.

Comme en cet art Démocrite dénie ; etc.

Démocrite,

Démocrite, philosophe d'Abdére, avait, au rapport de Diogène Laërce, composé deux traités, l'un sur la poësie, et l'autre sur la beauté des vers. C'est peut-être dans l'un de ces deux ouvrages qu'il avait exclu de l'Hélicon les poëtes flegmatiques, et qui n'ont pas l'imagination vive. Démocrite était matérialiste. Les Abdéritains étonnés de sa perpétuelle gaîté, crûrent qu'il était fou; il riait de leurs sottises, comme de celles de tous les hommes. Hippocrate, qu'ils envoyèrent près de lui, pour le ramener à la raison, revint pénétré d'admiration pour ce philosophe, et dit aux Abdéritains « ce sont » ceux qui croyent que Démocrite est un fou, qu'il faudrait » guérir de la folie! »

Page 157.

» *Si leur cerveau, vainqueur de l'ellebore,*
» *Sentait la main du barbier Licinius, etc.*

Horace dit:

Si tribus Anticyris caput insanabile numquam
Tonsori Licinio commiserit.

C'est, dit-on, à Anticyre, île de la mer Égée que croissait le meilleur ellébore. Licinius fut un barbier qui amassa de grands biens. On dit que César le fit sénateur pour s'être déclaré contre Pompée. De nos jours combien de *Licinius*, incapables de faire la barbe à qui que ce soit, ont été élevés pour avoir servi l'ambition, la haine, ou le caprice d'un souverain; même d'un souverain qui n'a rien de commun avec César.

Page 158.

Puisque Socrate enseigne à bien penser, etc.

Ce philosophe ne composa jamais de livres; mais Platon et quelques autres de ses disciples transmirent à la postérité ses leçons sur la morale. Il s'appellait *l'Accoucheur des Esprits*, parce qu'il savait les faire penser, et les aider à produire des idées. Il mourut victime de la calomnie.

Page 159.

. . . . *De ces divins poëmes*
Dans les parfums page à page lavés,
Dans le cyprès avec soin conservés.

Horace dit :

Posse linenda cedro et lævi servanda cupresso.

Pour conserver les livres, on les frottait avec de l'huile de cèdre, et on les serrait dans des tablettes de cyprès, parce que ces deux bois sont à l'épreuve de la pourriture.

Page 160.

. . . . *Devient pour moi Chérile,*

Chérile, mauvais poëte, qui ne laissa pas d'avoir ses partisans, vivait du temps d'Alexandre, qui (selon quelques auteurs) indigné de son ignorance, le fit mettre en prison. Il y a un autre poëte de ce nom, qui chanta les victoires des Athéniens sur Xerxès et mérita leur reconnaissance. Aristote et Strabon nous ont conservé quelques-uns des fragmens de ses poëmes.

Page 161.

De Messala sans avoir l'éloquence
Sans égaler Aulus, etc.

Valérius Messala était d'une des plus illustres familles de Rome, et habile orateur ainsi que son père. — Aulus Cascellius fut chevalier romain et grand jurisconsulte.

Page 161.

Que vos essais, soumis à Métius, etc.

Métis, déesse dont les lumières étaient supérieures à celles de tous les autres Dieux.

Page 164.

Consultiez-vous sur un nouvel écrit
Quintilius ? etc.

Quintilius Varus, grand poëte et critique éclairé, mourut l'an 730 de Rome. Horace adresse à Virgile l'ode XXIV du premier livre, pour le consoler de la perte de Quintilius qui était leur ami commun.

Page 164.

C'est Aristarque; il juge sans pitié.

Aristarque de Samothrace fut grammairien à Alexandrie, et précepteur du fils de Ptolémée Philométor, roi d'Egypte. Sa critique était si fine et si sûre, qu'il distinguait dans Homère les vers supposés d'avec ceux qui étaient vraiment de ce poëte. On donne encore aujourd'hui le nom d'Aristarque à tout critique judicieux. Il publia neuf livres de corrections sur l'Iliade, sur Pindare et sur plusieurs autres poëtes.

La littérature est riche de plusieurs Poëtiques, qui ont chacune leur mérite; cependant on peut encore désirer un ouvrage, où toutes les règles, partant d'un même principe, comme les rameaux d'un seul tronc, soient développées avec lucidité, précision et élégance; un art poëtique enfin où l'esprit d'analyse, sans éteindre le génie du poëte, fît succéder sans effort l'exemple au précepte. Chénier avait rassemblé les matériaux d'un tel ouvrage. Ce système philosophique est bien celui qu'Aristote a mis en pratique, mais il ne parle que de l'*Épopée* et de la *Tragédie;* son traité (en prose) est d'ailleurs trop sommaire, et quelque fois peu intelligible.

Dans sa poëtique, *Vida*, qui s'est efforcé d'imiter la manière de Vergile, s'est beaucoup plus occupé du poëte, que de l'art des vers. *Scaliger*, qui veut être aussi lui tout *Virgilien*, a mis de la méthode et surtout beaucoup d'érudition dans son *Traité de l'art poëtique;* mais ce n'est que l'œuvre d'un grammairien versificateur. La *Poëtique d'Horace* dont *Vida*, *Scaliger*, *La Frenaye* et *Boileau* ont tant profité) est un modèle de *poëme didactique;* il est impossible de renfermer tant de préceptes exquis en aussi peu de vers; mais cette poëtique

est incomplette, et la muse d'Horace s'y joue un peu trop du lecteur studieux.

La Frenaye ajoute aux préceptes généraux du poëte latin, des règles qui appartiennent à la poësie française. Son style naïf a du charme, mais il est sans couleur; et Boileau l'a effacé pour jamais. Presque tous les vers de *la Poëtique de Boileau*, sont devenus proverbes; l'art s'y fait sentir, mais il n'a pas moins d'attrait. Chaque vers, pour ainsi dire, renferme un précepte, qui à peine lu, est déjà gravé dans la mémoire. Boileau donne une idée de presque tous les genres, mais il n'approfondit pas assez.

Chénier, dans son imitation, où l'on remarque beaucoup de facilité et de concision, n'a écarté de l'original que des détails qui sont étrangers à nos mœurs et qui par conséquent eussent été impossibles à bien rendre et dépourvus d'intérêt. Cette traduction est une nouvelle preuve de la flexibilité du beau talent de Chénier.

LA POËTIQUE

D'ARISTOTE.

CHAPITRE PREMIER.

Différence des arts en ce qui concerne l'Imitation.

Je vais développer, selon l'ordre naturel, en commençant par les principes, la Poëtique générale, les genres de poësie, leur puissance spéciale, les meilleures formes poëtiques dans la composition des fables, le nombre et la qualité des parties qui forment chaque genre, enfin toutes les autres questions que renferme cette théorie. L'Épopée, la Tragédie, la Comédie, le Dithyrambe, presque toujours la flûte et la lyre se ressemblent dans leur but, l'imitation en général; mais elles diffèrent en trois choses, les moyens d'imiter, les objets imités, le mode d'imitation. Comme en d'autres arts on imite avec les couleurs et les figures, soit par théorie, soit par habitude, soit par ces deux choses réunies, de même en ceux dont il s'agit, l'imitation se fait par le rhythme, le discours, le chant, soit mêlés, soit séparés. La flûte, la lyre, les arts de même nature, le chalumeau par exemple, employent le rhythme et le chant; les danseurs le rhythme seul:

en effet, c'est par des rhythmes figurés, qu'ils imitent les mœurs, les passions, les actions mêmes. L'Epopée se sert du simple discours métrique, soit qu'elle mêle tous les genres de vers, soit qu'elle se borne à un seul genre, comme elle a fait jusqu'à nos jours; car nous ne pouvons comprendre sous un nom commun les mimes de Sophron et de Xénarque, les discours socratiques, et toute imitation qui pourrait être faite en employant soit les trimètres, soit les vers élégiaques, soit d'autres moyens semblables. La multitude, il est vrai, confondant l'invention poétique et la versification, donne aux poëtes le nom d'épiques, d'élégiaques, comme s'ils devaient être classés, non d'après l'imitation, mais d'après la mesure qu'ils employent. On a coutume de classer ainsi ceux mêmes qui écrivent en vers sur la médecine ou sur la physique. Mais Homère et Empédocle n'ont rien de commun que le mètre. Homère est vraiment un poëte, Empédocle est plutôt un physicien. De même si quelqu'un mêlait ensemble toutes les mesures de vers, comme a fait Chérémon dans le Centaure, on ne pourrait donc le classer parmi les poëtes. Ce point est suffisamment expliqué. Enfin, les divers moyens dont nous parlons, sont tous employés dans certains genres de poësie, ils le sont à la fois dans les Dithyrambes et les Nomes, séparément dans la Tragédie et la Comédie. Telles sont les différences que présentent les arts de cette nature en leurs moyens d'imitation.

CHAPITRE II.

Des objets qu'il faut imiter.

Il est question d'imiter des hommes qui agissent.

Ces hommes doivent être bons ou méchans : en cela consistent les mœurs. Celles de tous diffèrent entre elles par le vice ou par la vertu. Il faut donc représenter les hommes ou meilleurs, ou pires qu'en notre âge, ou tels que nous les voyons. Ainsi, parmi les peintres, entre ces trois manières, Polygnote a choisi la première, Pauson la seconde, et Denys la troisième. Il est clair que toutes les imitations dont j'ai parlé participeront à ces différences, et seront autres en présentant d'autres objets par un même moyen. Il est possible de retrouver cette diversité dans la danse, dans les airs de flûte et de lyre, dans le discours et dans les vers non chantés. Ainsi les hommes sont embellis par Homère; copiés par Cléophon; travestis par Hégémon de Thasos, inventeur de la parodie, et par Nicocharès, auteur de la Déliade. Il en est de même pour les dithyrambes et les nomes, témoin Timothée dans les Perses, et Philoxène dans les Cyclopes. C'est encore cette différence qui sépare la tragédie de la comédie. La comédie peint les hommes pires qu'ils ne sont aujourd'hui; la tragédie les représente meilleurs.

CHAPITRE III.

Du mode d'imitation.

La troisième différence est dans le mode d'imitation; car les mêmes objets peuvent être imités diversement par les mêmes moyens : soit comme fait Homère, en mêlant le récit et l'action, soit en se bornant au récit, soit en n'admettant que l'action. L'imitation consiste donc dans ces trois différences, les moyens, les objets, le mode. Ainsi, quant aux objets, Sophocle imite comme

Homère dans le beau ; quant au mode, comme Aristophane par l'action : car de l'action même vient le mot de *drame*. C'est par cela que les Doriens revendiquent l'invention de la tragédie et de la comédie. Les Mégariens indigènes disent avoir inventé la comédie, quand leur démocratie existait. Les Mégariens de Sicile la réclament ; car leur compatriote Epicharmus vivait longtemps avant Chionide et Magnès. Quelques Doriens du Péloponnèse s'attribuent l'invention de la tragédie. Ils se fondent sur les dénominations mêmes. Les premiers donnent pour raison que chez eux les bourgades sont appellées κῶμαι, et chez les Athéniens δῆμοι: à les entendre, le mot *comédiens* ne vient pas de κωμάζειν, *faire des festins* ; mais il prend son origine de l'usage où étaient les comédiens d'errer dans les bourgades, lorsqu'on les eut chassés de la ville. Les autres font observer qu'en leur pays *agir* se dit δρᾷν, et dans Athènes πράττειν. Telles sont les différences de l'imitation dans les moyens, les objets et le mode.

CHAPITRE IV.

Origine de la poésie, et de la différence de ses espèces.

Deux causes, toutes deux naturelles, semblent avoir produit la poësie en général. En effet, il est de l'essence de l'homme d'imiter dès son enfance. Il diffère des autres animaux par cela même qu'il est imitateur au plus haut degré. C'est en imitant qu'il reçoit l'instruction première, et tout objet imité lui plaît. Les ouvrages de l'art en sont des preuves éclatantes. Des objets qui nous font horreur, des animaux hideux, des cadavres, nous

plaisent représentés fidèlement. Pourquoi? C'est qu'apprendre est un plaisir pour les philosophes, et aussi pour les autres hommes, quoiqu'il leur soit moins sensible. Les images charment la vue; on apprend, et en même-temps on raisonne sur chaque objet : oui, dit-on, c'est bien cela. Que si l'on n'a jamais vu l'objet, ce n'est plus l'imitation qui produit le plaisir, c'est l'habileté de l'artiste, le coloris ou quelque autre cause semblable. Comme l'imitation, le chant et le rhythme nous sont naturels (et les vers sont une partie du rhythme); ainsi, dans l'origine ceux qui avaient le plus d'aptitude pour ce travail produisirent la poësie par des essais improvisés. Les genres différens furent partagés selon le caractére des poëtes. Les esprits les plus élevés imitaient les actions vertueuses et les destins des hommes illustres; les moins élevés représentaient les mœurs des hommes vicieux : et tandis que les premiers inventaient les hymnes et les éloges, les seconds inventaient la satyre. En ce dernier genre, nous ne connaissons point d'ouvrages avant Homére, quoique probablement il en existât beaucoup; mais, depuis lui, nous en avons, tels que son Margitès et quelques autres. Ils furent composés en vers ïambiques, d'où ils conservent encore le nom d'ïambes, parce que les poëtes adoptaient cette mesure, en s'attaquant les uns les autres. De-là, chez les anciens, deux classes de poëtes : les héroïques et les ïambiques. Homére fut le premier poëte dans le genre sérieux, le seul même, et parce qu'il imita bien, et parce qu'il imita dramatiquement; Homére encore inventa les formes de la comédie, en peignant non l'odieux, mais le ridicule; car son Margitès est aux comédies ce que

l'Iliade et l'Odyssée sont aux tragédies. A l'apparition des poëmes dramatiques, les poëtes passèrent de l'ïambe à la comédie, ou de l'épopée à la tragédie ; car ces nouvelles formes avaient plus d'importance et d'éclat. Chercher si la tragédie est maintenant aussi parfaite qu'elle peut l'être, soit par elle-même, soit dans sa représentation, ce serait nous écarter de notre sujet. Comme la tragédie était d'abord improvisée, ainsi que la comédie, celle-ci par les inventeurs du dithyrambe, celle-là par les auteurs de drames satyriques, genre que les lois ont maintenu dans plusieurs villes ; la tragédie s'agrandit par degrés, à mesure que de nouvelles productions découvraient des beautés nouvelles. Ayant subi plusieurs changemens, elle resta ce qu'elle est encore, quand elle eut atteint le but qui lui est propre. Eschyle fit paraître deux acteurs au lieu d'un seul ; il diminua l'étendue des chœurs, et inventa le personnage principal. Sophocle introduisit trois acteurs, et augmenta la pompe du théâtre. Mais, par la petitesse de la fable et de la diction, la tragédie se ressentit long-temps du drame satyrique, à qui elle devait sa naissance, et n'acquit que bien tard la majesté qui lui convient. Elle adopta pareillement le vers trimètre, au lieu du tétramètre, dont elle se servait d'abord, parce qu'il est essentiel à la poësie satyrique et dansante. Le langage étant une fois formé, la nature même indiqua le vers tragique : en effet de tous les vers, le trimètre est le plus propre au dialogue ; la preuve en est que, dans la simple conversation, souvent nous proférons des vers trimètres, rarement des vers hexamètres, et cela seulement quand des discours élevés appellent une harmonie particulière. Par la suite,

en perfectionna les épisodes et chacune des autres parties. Cette explication suffira. Tout spécifier serait peut-être un ouvrage immense.

CHAPITRE V.

Objet de la Comédie. — Différence de l'Épopée et de la Tragédie.

La comédie est, comme nous l'avons enseigné, l'imitation des hommes vicieux; elle n'imite pourtant pas le vice entier, mais ce qu'il offre de ridicule : car le ridicule est un défaut, une difformité sans douleur et sans destruction. C'est ainsi que nous trouvons ridicule un visage contrefait, mais dont la difformité n'est point douloureuse. On connaît les progrès de la tragédie, et ceux à qui on les doit. Les progrès de la comédie sont plus cachés; car elle fut négligée dans l'origine. Le magistrat permit fort tard les chœurs de la comédie, encore les frais en étaient-ils supportés par des entrepreneurs. La comédie, en acquérant déjà quelque forme, eut peu d'auteurs dont le souvenir est resté. Ceux qui inventèrent le masque et le prologue, ceux qui augmentèrent le nombre des acteurs, sont ignorés comme le reste. Epicharmus et Phormis commencèrent à composer la fable. Ainsi la comédie vient de Sicile. Entre les Athéniens, Cratès fut le premier qui laissant le genre ïambique, traita la comédie en général. L'épopée ressemble à la tragédie, à la seule exception du vers, en ce qu'elle est une imitation du beau par le discours. Elle en diffère par l'hexamètre, par le récit, et de plus par l'étendue. La tragédie se borne à un seul jour, ou du moins, excède peu cette limite. L'épopée embrasse

un temps indéfini; et la tragédie, dans ses commencemens, ressemblait, en cela même, à l'épopée. Il est des parties communes aux deux genres; il en est d'autres qui sont particulières à la tragédie. Celui donc qui peut décider si une tragédie est bonne ou mauvaise, peut aussi juger d'un poëme épique : car tout ce qui est dans l'épopée appartient à la tragédie; mais tout ce qui est dans la tragédie n'appartient pas à l'épopée.

CHAPITRE VI.

De la Tragédie et de ses parties.

Nous traiterons dans la suite, de l'imitation en vers hexamètres et de la comédie. Parlons maintenant de la tragédie, en tirant sa définition même des choses déjà exposées. La tragédie est l'imitation d'une action sérieuse, complète, dont le discours est composé avec des formes spéciales, et dont chacune séparément, dans les parties du poëme, imite en agissant, et non par le récit, mais par la pitié et la terreur, afin de purifier ces mêmes passions. Son discours est composé, puisqu'on y trouve le rhythme, le chant et le vers. Chacune de ses formes imite séparément; quelques-unes seulement par le vers, quelques autres par le chant. Elle imite en agissant; il est donc nécessaire avant tout que ses parties soient le spectacle, ensuite la mélopée, la diction. Tout cela rend l'imitation complète. J'entends par diction, la composition des vers; la mélopée exerce un effet si puissant, qu'il n'est pas besoin de la définir. Ensuite, puisque la tragédie imite une action exécutée par des personnages agissans, qui doivent être caractérisés par

les mœurs et la pensée (car la nature de toutes les actions, comme nous l'avons dit, est ainsi déterminée); concluons que les mœurs et la pensée sont aussi les deux causes de ces actions; et que, par ces deux causes, tous les hommes réussissent ou échouent dans leurs desseins. La fable est l'imitation générale de l'action. J'appelle fable, le tissu des faits; mœurs, ce qui caractérise les personnages agissans; pensées, ce qu'énoncent les personnages. Toute la tragédie a nécessairement six parties : la fable, les mœurs, les pensées, la diction, la mélopée, le spectacle. Deux, concernent les moyens d'imitation; une, le mode d'imitation; trois, les objets. Rien au-delà. Ces formes ont été mises en œuvre par un grand nombre de poëtes, qui ont employé pareillement la fable, les mœurs, les pensées, la diction, le chant, le spectacle. La partie la plus importante est la composition de l'action; car la tragédie est l'imitation non des hommes, mais de leurs actions, de leur vie, de leur bonheur, de leur adversité; et le bonheur, comme l'adversité, est dans l'action : la fin même est action, et non qualité. Les hommes sont caractérisés par les mœurs, heureux ou malheureux par les actions. On n'imite point l'action pour les mœurs; mais on comprend les mœurs dans l'action. Ainsi dans l'action et dans la fable consiste le but de la tragédie, et le but est le principal en toutes choses. D'ailleurs, sans l'action point de tragédie; elle peut exister sans les mœurs, témoin beaucoup de tragédies modernes : la plupart même des poëtes pèchent en cette partie; c'est elle qui, parmi les peintres, distingue Polygnote de Zeuxis. En imitant les hommes vertueux, Polygnote peint les mœurs, et Zeuxis ne les peint

pas. Liez ensemble des discours moraux, des expressions, des pensées brillantes, vous ne ferez point une œuvre tragique; on appellera bien plutôt tragédie, la pièce qui, moins soignée à cet égard, aura d'ailleurs une fable intéressante et une action bien suivie. Il y a quelque chose de semblable en peinture : un tableau, s'il n'a d'autre mérite qu'un beau coloris, plaît moins qu'une figure dessinée au simple crayon. Encore une fois, il s'agit dimiter une action et des personnages essentiellement agissans. Ajoutez que les plus grandes beautés de la tragédie, sont des parties de la fable, les péripéties et les reconnaissances. En effet, ceux qui tentent ce genre réussissent plutôt dans la diction et dans les mœurs, que dans la constitution du poëme : jugez-en par la plupart des anciens poëtes tragiques. La fable est donc la partie principale et comme l'ame de la tragédie. Les mœurs forment la seconde partie. La troisième partie est la pensée : elle consiste à dire ce qui est essentiel ou convenable, selon les formes de la politique ou selon celles de la rhétorique. Les anciens poëtes employaient les premières; les secondes sont maintenant en usage. Les mœurs découvrent le parti que choisissent les personnages : il n'y a donc point de mœurs dans les discours qui ne laissent pas voir clairement ce que choisit ou rejette celui qui parle. La pensée déclare comment quelque chose est ou n'est pas; elle exprime les propositions. La quatrième partie est la diction; elle interprête les pensées par les mots : en vers et en prose, ses fonctions sont de même nature. Quand au reste, la mélopée, cinquième partie, est le plus grand charme de la tragédie. Le spectacle, quoique

doué d'une grande puissance sur les ames, est hors de l'art; il est peu essentiel à la poësie, puisque la tragédie conserve tout son mérite, sans le jeu des acteurs et l'appareil théâtral. En cette partie d'ailleurs l'ordonnateur de la scène peut beaucoup plus que l'habileté du poëte.

CHAPITRE VII.

Quelle doit être la Constitution de l'action.

D'après ce qu'on vient d'exposer, disons comment doit être constituée l'action, puisque telle est la première et la plus importante partie de la tragédie. On a dit que ce poëme imitait une action complète, et de plus étendue; car un tout peut avoir fort peu d'étendue : un tout est ce qui a commencement, milieu et fin. Le commencement est ce qui, ne supposant rien d'antérieur, exige quelque chose après soi; la fin, au contraire, ce qui ne comportant rien après soi, suppose quelque chose d'antérieur; le milieu, ce qui suppose quelque chose avant et après. Il faut donc que les fables bien composées ne soient point commencées ou terminées au hasard, mais qu'elles soient conformes aux règles que nous avons indiquées. Ajoutez que rien n'est beau, soit parmi les animaux, soit parmi les autres objets composés de diverses parties, si ces parties ne sont point proportionnées entre elles, et si le tout n'a pas une grandeur convenable; car le beau consiste dans la grandeur et la proportion. L'objet trop petit n'est point beau; car la vue confond ses diverses parties dans un temps presque insensible. L'objet trop grand n'est point beau; car il ne peut être mesuré d'un seul regard, et l'ensemble de ses parties échappe à la vue. Tel serait

un animal de mille stades. De même que les animaux et tous les objets doivent avoir une grandeur qui puisse être saisie d'un coup-d'œil, de même les fables doivent avoir une étendue qui puisse être facilement embrassée par la mémoire. Déterminer rigoureusement quelle doit être cette étendue, soit pour les acteurs, soit pour les spectateurs, cette question ne tient pas à la Poëtique. En effet, si l'on voulait représenter cent tragédies, certes il faudrait bien mesurer le temps avec la clepsydre comme c'était, dit-on, l'ancien usage. La nature même de l'action détermine ses bornes. Si la fable est toujours claire, plus elle a d'étendue, plus elle est belle ; en un mot, ce qu'il lui faut de temps selon la vraisemblance ou la nécessité pour amener, par une marche naturelle, la transition des personnages au bonheur ou au malheur, telle est la véritable mesure de son étendue.

CHAPITRE VIII.

De la Fable.

L'unité de la fable ne consiste pas dans l'unité de héros, comme plusieurs le pensent. Beaucoup de choses peuvent être accidentelles à un seul objet, sans que l'unité en résulte. De même plusieurs actions d'un seul homme ne forment point une seule action. C'est en quoi se sont trompés les poëtes qui ont fait l'Héracléïde, la Théséïde et d'autres ouvrages semblables. En chantant un seul Hercule, ils ont cru composer une seule fable. Homère, qui déjà l'emporte sur eux en tout le reste, a très-bien apperçu l'écueil, soit par science, soit par génie. En composant l'Odyssée, il n'a point chanté toute la vie d'Ulysse, ni la blessure qu'il

reçut

reçut d'un sanglier sur le Mont Parnasse, ni la folie qu'il affecta lorsqu'on rassemblait l'armée. Ces choses n'étant point des parties nécessaires ou vraisemblables du poëme, Homère s'est borné aux détails d'une seule action, telle que la présente l'Odyssée. Il a fait de même pour l'Iliade. Concluons : comme en tous les autres arts qui ont pour but l'imitation, cette imitation n'est une que par l'unité d'objet ; il faut aussi que la fable tragique imite une seule action, une action complette, et dont toutes les parties soient tellement enchaînées, qu'un retranchement, une transposition, change et bouleverse tout l'ouvrage : car ce qui peut, sans qu'on s'en apperçoive, être ou n'être pas dans un tout, n'en fait point partie intégrante.

CHAPITRE IX.

De la fonction du Poëte, et en quoi il diffère de l'Historien.

Il est évident, d'après la théorie que nous développons, que la fonction du poëte n'est point de décrire les faits tels qu'ils sont arrivés, mais de les décrire tels qu'ils ont pu ou dû arriver, selon la vraisemblance ou la nécessité. En effet, le poëte et l'historien ne diffèrent pas en cela seulement que l'un écrit en vers, et l'autre en prose. Mettez en vers l'histoire d'Hérodote, ce ne sera jamais qu'une histoire en vers. La vraie différence est que l'historien transmet les faits tels qu'ils sont, le poëte tels qu'ils peuvent ou doivent être. Aussi la poésie est-elle plus philosophique et plus instructive que l'histoire. La poésie s'attache plus au général, l'histoire au

particulier. J'appelle général, ce qui doit être dit ou fait par un personnage, selon la vraisemblance ou la nécessité; choses que la poésie considère dans le choix des noms. J'appelle particulier ce qu'Alcibiade a fait ou souffert. C'est une vérité sensible. Dans la comédie, le poëte ayant construit sa fable, de sorte que tout y paraisse vraisemblable, choisit à son gré les noms des personnages, mais d'une autre manière que les faiseurs d'ïambes, qui nomment des personnages existans. Dans la tragédie, on choisit des noms véritables. En voici la raison : ce qui a pu arriver produit la persuasion. Les faits qui n'ont point existé, semblent ne pouvoir exister jamais : ceux qu'on a déjà vus sont manifestement possibles. Quelquefois même, une tragédie offre un ou deux noms connus; les autres sont inventés. Dans plus d'une, aucun nom véritable; témoin la Fleur d'Agathon: les faits, les noms eux-mêmes, tout y est d'invention; cette pièce n'en plaît pas moins aux spectateurs. Il ne faut pas se mettre en peine si une tragédie est entièrement conforme aux traditions de l'histoire, et même en ce point, trop d'exactitude serait ridicule; car l'histoire n'est connue que du petit nombre, et l'effet de la tragédie est le même sur tous. Il est donc clair qu'un poëte est plus poëte par la fable que par les vers; car il est poëte en imitant. Or, il imite des actions. Il ne le sera pas moins, si tous les faits sont véritables; car rien n'empêche qu'ils ne soient conformes à la vraisemblance, loi suprême de la poésie. Entre les actions simples, les fables épisodiques sont les plus vicieuses. J'appelle épisodique, la pièce où les incidens se suivent sans vraisemblance ou nécessité. C'est par ignorance

que les mauvais poëtes font des pièces de ce genre ; les bons se laissent aller au goût des acteurs, et, voulant allonger la fable, ils sont contraints souvent d'intervertir l'ordre naturel. Comme la tragédie imite une action non-seulement complette, mais terrible et pathétique, elle atteint mieux son but quand les incidens naissent les uns des autres, contre l'attente générale. De-là, bien plus de merveilleux que s'ils naissaient du hasard. Car entre les choses même que le hasard produit, il y en a qui paraissent d'autant plus merveilleuses qu'elles semblent faites à dessein. Dans Argos, par exemple, la statue de Mitys tombe et fait périr le meurtrier de Mitys même, au moment où il la considère. De telles choses ne paraissent point venir du hasard. Les fables ainsi composées sont donc nécessairement les plus belles.

CHAPITRE X.

Différence des fables.

Les fables, comme les actions qu'elles imitent, sont ou simples, ou implexes. J'appelle action simple, celle qui, selon la définition donnée, étant de sa nature une et continue, se dénoue sans reconnaissance, ni péripétie. J'appelle action implexe, l'action qui se dénoue par une de ces deux choses, ou par toutes les deux. Ce qui doit être essentiel à la constitution même de la fable, et naître des antécédens par nécessité ou selon la vraisemblance. Car il est bien différent que les incidens naissent des incidens, ou seulement leur succèdent.

CHAPITRE XI.

De la péripétie et de la reconnaissance.

La péripétie est une révolution dans les événemens; et cela, comme nous l'avons dit, selon la vraisemblance ou par nécessité. Ainsi dans Œdipe, celui qui vient le consoler, le délivrer des terreurs que lui cause une mère, et lui rélever sa naissance, fait au contraire la ruine d'Œdipe. Ainsi dans Lyncée, ce prince est conduit à la mort; Danaüs le suit pour l'immoler; mais par la suite des événemens, Danaüs périt lui-même, et sa victime est conservée. La reconnaissance est, comme son nom l'indique assez, le passage de l'ignorance à la connaissance. Elle tend à produire la bienveillance ou la haine dans les personnages destinés au bonheur ou à l'adversité. La plus parfaite des reconnaissances est celle qui naît avec la péripétie, comme dans Œdipe. Il en est d'autres encore. On peut reconnaître des objets inanimés, des choses qu'amène le hasard; si quelqu'un a fait ou n'a pas fait telle action. Mais le genre de reconnaissance qu'on a d'abord exposé, appartient éminemment à la fable et à l'action. En effet, cette reconnaissance, jointe à la péripétie, excite la terreur et la pitié, but de l'imitation tragique, comme on l'a posé en principe. De plus, c'est par cette reconnaissance que les personnages deviennent heureux ou malheureux. La reconnaissance proprement dite est donc celle des personnes : elle est de deux sortes. Elle peut concerner un seul personnage, qu'un autre reconnaît manifestement pour ce qu'il est. Mais quelquefois deux personnages doivent se reconnaître

mutuellement. C'est ainsi qu'Oreste reconnaît Iphigénie par une lettre qu'elle lui envoie ; et pour qu'Iphigénie sache qu'il est Oreste, il faut une seconde reconnaissance. Sous ce rapport, la reconnaissance et la péripétie forment deux parties de la fable. Une troisième est la douleur. Les deux premières sont définies. La douleur est une action qui tourmente et déchire l'ame, comme des morts évidentes, des souffrances, des blessures et autres choses semblables.

CHAPITRE XII.

Des parties de la tragédie quant à leur nombre.

Nous avons déjà parlé des parties qui constituent la tragédie dans son essence. Voici maintenant celles qui la divisent dans son étendue. Le prologue, l'épisode, l'exode, le chœur qui se divise lui-même en deux parties, l'entrée et la station. Ces choses sont communes à toutes les tragédies. La complainte, en quittant la scène, est particulière à quelques-unes. Le prologue est tout ce qui précède l'entrée du chœur; l'épisode, tout ce qui se passe entre les chants du chœur en entier ; l'exode, ce qui succède au dernier chant du chœur ; l'entrée, le premier chant du chœur entier; la station, le chant du chœur sans anapestes ni trochées(7); la complainte, le chant lamentable du chœur entier qui sort de la scène. On a exposé d'abord les formes constitutives de la tragédie. Quant au nombre, telles sont les parties qui la composent.

CHAPITRE XIII.

Quel doit être le point de vue du poëte, ce qu'il doit éviter, et comment il atteindra le but de la tragédie.

Après ce qu'on vient de dire, il est nécessaire d'examiner ce que l'on doit suivre ou éviter en composant la fable, et comment on atteindra le but de la tragédie. Puisque la fable la plus parfaite est implexe et non pas simple, puisque la tragédie imite essentiellement des objets qui excitent la terreur et la pitié, par une conséquence évidente, il ne faut pas représenter des personnages d'une vertu sans tache, passant du bonheur au malheur; une telle chose excite, non la terreur ou la pitié, mais l'horreur; ce qui, certes, n'est point le but de la tragédie. Il ne faut pas non plus représenter les méchans passant du malheur au bonheur; il n'y a là ni pitié, ni terreur, rien qui touche l'humanité; il ne faut pas même représenter les méchans passant du bonheur au malheur : une telle fable plaît sans doute à l'humanité; mais la terreur et la pitié ne s'y trouvent pas encore. En effet, nous craignons pour nos semblables; nous plaignons les hommes qui n'ont pas mérité leur infortune. Que reste-t-il à peindre? Ce qui tient le milieu; l'homme qui, sans être doué d'une vertu parfaite, ne tombe pourtant pas dans le malheur par ses crimes, mais par une erreur commune à ceux qui sont élevés au sommet de la gloire et de la fortune. Tels sont Œdipe, Thyeste, et les autres personnages renommés de ces tragiques familles. Pour qu'une fable soit excellente, il faut donc que sa catastrophe soit simple, et non double, comme quelques-uns le prétendent; que la transition soit du bonheur au

malheur, et non du malheur au bonheur; qu'elle ait lieu non pour des crimes, mais pour l'erreur grave d'un homme tel que j'ai dit, ou même plutôt d'un homme vertueux que d'un méchant. Cette doctrine est prouvée par l'expérience. Les poëtes, jadis, composaient toutes sortes de fables. Les plus belles tragédies sont aujourd'hui resserrées dans un petit nombre de familles, celles d'Alcméon, d'Œdipe, d'Oreste, de Méléagre, de Thyeste, de Télephe, celles enfin qui furent grandes par leurs actions ou leurs infortunes. La fable ainsi constituée est la plus parfaite, selon les régles de l'art. Il se trompent donc ceux qui blâment Euripide d'avoir terminé par le malheur la plupart de ses tragédies. C'est le vrai but, comme on vient de l'expliquer. Aussi les pièces de ce genre, quand elles sont bien représentées, paraissent-elles les plus tragiques; et quoiqu'Euripide soit moins heureux dans la disposition des autres parties, du moins entre tous les poëtes, il est tragique par excellence. Au second rang, d'autres disent au premier, est la tragédie dont la catastrophe est double, comme dans l'Odyssée, et qui fait changer en raison contraire la fortune des bons ou des méchans. La faiblesse des spectateurs lui fait assigner le premier rang; et dans la composition, les poëtes obéissent à cette faiblesse. Mais le genre de plaisir que ces pièces font éprouver, tient plus à la comédie qu'à la tragédie. En effet, dans la comédie, les ennemis les plus implacables, comme Oreste et Egysthe eux-mêmes, ne sortent de la scène que réconciliés, et personne n'y reçoit ni ne donne la mort.

CHAPITRE XIV.

Moyens d'exciter la terreur et la pitié.

La terreur et la pitié peuvent naître du spectacle ou

de la liaison des événemens, ce qui est préférable et digne d'un vrai poëte. Car la fable doit être composée de manière que, sans rien voir, en ne faisant qu'écouter, on frémisse, on soit attendri, comme il arrive quand on entend la fable d'Œdipe. Produire ces effets par le spectacle, c'est ignorer l'art et avoir besoin d'un secours étranger. Pour ceux qui présentent non le terrible, mais le monstrueux, ils s'éloignent de la tragédie; car elle doit émouvoir à sa manière, et non de toutes les manières. Puisqu'elle émeut par la terreur et la pitié, ces deux passions doivent naître évidemment du fonds même de l'action. Examinons donc quels événemens les excitent. Ces événemens se passent entre des ennemis ou des amis, ou entre des personnes indifférentes. Qu'un ennemi tue son ennemi, excepté le meurtre lui-même, rien là n'excite la pitié; rien ne l'excite encore, quand il s'agit de personnes indifférentes. Mais on est vivement touché, quand de telles actions se passent entre des personnes amies; quand un frére tue ou va tuer son frére, un fils son père, une mére son fils, un fils sa mére. La tragédie doit chercher les événemens de ce genre; et il n'est pas permis de renverser les traditions; comme le meurtre de Clytemnestre par Oreste, ou d'Ériphyle par Alcméon. Mais il faut user habilement des traditions, en les ornant de formes nouvelles. Nous allons expliquer en quoi consiste cette habileté. Le meurtre peut être commis, selon la pratique des anciens poëtes, par des gens qui agissent en pleine connaissance de cause; ainsi que la Médée d'Euripide égorge ses enfans. Il peut se faire par des gens qui n'en connaissent pas toute l'atrocité, et qui reconnaissent ensuite le lien qui les unit à leur vic-

time ; tel est l'Œdipe de Sophocle ; le meurtre est là hors du drame. Le tout peut se trouver dans le drame lui-même ; témoin l'Alcméon d'Astydamas, et Télégone blessant Ulysse. Troisièmement, il se peut faire qu'un personnage prêt à se souiller, sans le savoir, d'un forfait inexpiable, le reconnaisse avant l'exécution. Il n'y a rien au-delà : car il faut faire, ou ne pas faire, avec ou sans connaissance. Entreprendre avec connaissance et ne pas exécuter, est la pire de toutes les manières : elle est odieuse et non tragique ; elle n'a rien qui puisse émouvoir. Aussi est-elle employée fort rarement. De ce genre est l'entreprise d'Hémon contre son père Créon, dans la tragédie d'Antigone. La seconde manière est d'exécuter. L'exécution vaut mieux tragiquement, et mieux encore, quand le personnage reconnaît trop tard le crime qu'il a commis par ignorance. Ainsi, l'odieux disparaît, et la reconnaissance émeut au plus haut degré. Mais la troisième manière est supérieure à toute autre. Ainsi, dans Cresfonte, Mérope, au moment de tuer son fils, le reconnaît avant de frapper; ainsi, dans Iphigénie, la sœur reconnaît son frère qu'elle allait immoler. C'est pour cela que les tragédies sont resserrées dans un petit nombre de familles comme nous l'avons observé. En ce point, la nature des événemens, et non la science a guidé les poëtes qui s'essayaient à composer des fables tragiques. Il leur a bien fallu chercher ces familles renommées par des événemens capables d'émouvoir les passions. Mais nous en avons dit assez sur la composition et la qualité des fables tragiques.

CHAPITRE XV.

Ce qu'il faut observer touchant les mœurs.

Pour les mœurs, il est quatre choses à observer; la première, qu'elles soient représentées dans le beau. Il y a des mœurs, quand le discours ou l'action manifeste, comme on l'a dit, quel sera le parti que prendront les personnages. Est-il mauvais? les mœurs doivent être mauvaises; elles doivent être bonnes, s'il est bon. Ce principe est applicable à toute condition. Une femme doit être représentée dans le beau. J'en dis même autant d'un esclave; quoique la femme soit naturellement inférieure à l'homme, et qu'un esclave soit toujours pervers. Secondement, les mœurs doivent être convenables. Il est des mœurs viriles dont la force imposante ne saurait convenir aux femmes. Troisièmement, les mœurs doivent être conformes à celles du personnage introduit sur la scène; ce qu'il ne faut pas confondre, comme on l'a dit, avec des mœurs ou bonnes ou convenables. Les mœurs, enfin, doivent être égales; et si le personnage est inégal par caractère, il faut le peindre également inégal. Ménélas, dans Oreste, offre un exemple de mœurs mauvaises sans nécessité. Les plaintes d'Ulysse, dans la Scylla, et le discours de Ménalippe, pèchent contre la convenance. Les mœurs sont inégales dans l'Iphigénie en Aulide; car Iphigénie, d'abord suppliante, n'est plus la même en quittant la scène. Il faut, dans les mœurs comme dans la composition, chercher toujours la vraisemblance ou la nécessité; de sorte qu'il soit toujours nécessaire ou vraisemblable que tel personnage parle ou agisse ainsi; toujours nécessaire ou vraisemblable que tel incident arrive

après tel autre. Il est donc évident que le dénouement doit naître du fonds même de la fable, au lieu d'être produit par une machine comme dans Médée, ou par le retour de la flotte comme dans la tragédie de l'Iliade. Il ne faut employer une machine que pour les choses qui sont hors du drame, soit pour les faits antérieurs, quand ils sont de nature à rester ignorés par les hommes, soit pour l'avenir qui ne peut être connu sans prédiction; car la faculté de tout voir est parmi nous un attribut des Dieux. Dans la fable tragique, tout doit être motivé; ce qui ne l'est point doit être hors de la tragédie, comme dans l'Œdipe de Sophocle. Puisque la tragédie imite des personnages illustres, il faut suivre l'exemple des bons peintres, qui, dans les portraits, font les hommes ressemblans, mais en beau : de même le poète, en imitant des hommes emportés, des hommes timides, ou d'autres mœurs vicieuses, doit plutôt tempérer qu'outrer le défaut. C'est ainsi qu'est peint Achille dans Agathon et dans Homère. Tous ces points sont importans. Il faut soigner encore l'harmonie et la pompe théâtrale, compagnes nécessaires de la poésie. On les a souvent négligées; mais ce qui les concerne est exposé suffisamment en des ouvrages publiés.

CHAPITRE XVI.

Des espèces de reconnaissances.

On a défini plus haut la reconnaissance. En voici maintenant les espèces. La première, qui demande le moins d'art, et dont la plupart des poëtes font usage, faute d'invention, s'opère par les signes extérieurs. Les uns sont naturels, comme *la lance que portent les Thébains, fils de la Terre*; ou les étoiles dans le Thyeste

de Carcinus. Les autres sont accidentels; soit sur le corps comme les cicatrices, soit hors du corps, comme les colliers ou le berceau dans Tyro. Mais, en cela même, le mieux et le pire se retrouvent encore. Une même cicatrice fait reconnaître Ulysse, d'une manière par sa nourrice Euryclée, et d'une autre manière par ses pâtres. Cette dernière, où le signe est montré pour opérer la reconnaissance, exige fort peu d'art, ainsi que toutes les formes semblables. La reconnaissance vaut mieux quand elle est imprévue, comme celle d'Ulysse par Euryclée, au moment où elle lave les pieds du héros. La seconde espèce est celle que le poëte combine, et qui par-là même n'est pas exempte d'art. Ainsi, dans Iphigénie, Oreste reconnaît sa sœur par le moyen d'une lettre; il est reconnu d'elle à son tour par des signes manifestes. Toutefois, cette reconnaissance tient plus à la volonté du poëte, qu'à la marche nécessaire de la fable; aussi participe-t-elle au défaut de la première; car d'autres signes pouvaient produire un même effet. La toile accusatrice dans le Térée de Sophocle, est du même genre. La troisième espèce est la reconnaissance qui s'opère par le souvenir, lorsqu'un objet en rappelle un autre. Ainsi, dans les Cypriaques de Dicéogène, un personnage est reconnu parce qu'il fond en pleurs à la vue d'un tableau. Chez Alcinoüs, Ulysse est reconnu aux larmes que lui fait répandre le souvenir de ses malheurs, que chante un joueur de lyre. La quatrième espèce a lieu par le raisonnement, comme dans les Coéphores : *Un homme qui me ressemble est arrivé; Oreste seul me ressemble, donc Oreste est arrivé;* ou comme dans l'Iphigénie de Polyïdès le Sophiste : *Ma sœur fut immolée, je vais être*

immolée comme elle; ou comme dans le Tydée de Théodecte : *je suis venu pour trouver mon fils, et voilà que je meurs*; ou comme enfin dans les Phinéïdes : *ici nous fûmes exposées, et par l'arrêt des destins, ici même nous devons périr.* Il est une certaine reconnaissance, qui se fait par une erreur de raisonnement de la part du spectateur. Ainsi dans Ulysse faux envoyé, un personnage qui n'a jamais vu l'arc d'Ulysse, se vante de le reconnaître, et le spectateur se trompe en croyant par cet indice devoir reconnaître Ulysse lui-même. La plus belle des reconnaissances est celle qui naît des incidens mêmes, et qui joint le merveilleux au vraisemblable, comme celle de l'Œdipe de Sophocle, et encore celle d'Iphigénie ; car il est vraisemblable qu'Iphigénie adresse une lettre à son frére Ces seules reconnaissances s'opérent sans colliers et autres signes du même genre. Au second rang viennent les reconnaissances qui se font par le raisonnement.

CHAPITRE XVII.

Il faut que le poëte se représente les objets comme s'ils étaient sous ses yeux.

Le poëte, en composant sa fable, et en l'ornant par le discours, doit se représenter les objets. Voyant tout d'un œil attentif, et comme s'il assistait à l'action, il trouvera ce qui est convenable, et ce qui ne l'est pas ne lui saurait échapper. Une inadvertance fut reprochée à Carcinus. Son Amphiaraüs sortait d'un temple, mais les spectateurs l'ignoraient, ne l'ayant point vu sortir : aussi furent-ils choqués de son apparition sur la scène. Il faut même, autant que possible, imiter par le geste en com-

posant ; car ceux dont on excite les passions sont naturellement plus faciles à persuader. On émeut quand on est ému ; on irrite quand on est vraiment irrité. C'est pourquoi la poésie exige un homme de génie, ou bien un homme impétueux : l'un sait feindre, l'autre sentir toutes les passions. Il faut encore, soit que l'on traite un sujet connu, soit que l'on invente une action, tracer d'abord la fable en général, et la développer ensuite en y jettant les épisodes. Voici, par exemple, la fable générale d'Iphigénie en Tauride. Une jeune fille est traînée à l'autel; les sacrificateurs vont la frapper ; tout-à-coup, disparaissant à leurs yeux, elle est transportée dans un pays où la coutume est d'immoler les étrangers à la déesse. On lui confie le sacerdoce. Quelque temps après, le frère de la prêtresse arrive dans cette contrée, et cela par ordre d'un dieu, pour une cause peu essentielle au sujet en général. Ce qu'il vient faire est également hors du sujet. Ce frère est prisonnier dès qu'il arrive. Déjà conduit pour être immolé, il se fait reconnaître, soit comme l'invente Euripide, soit à la manière de Polyïdès le Sophiste, en s'écriant avec vraisemblance : *ma sœur n'aura pas été la seule victime ; je devais être sacrifié comme elle.* Il est sauvé par ces mots. La fable une fois composée, il est temps de nommer les personnages, de semer et de placer convenablement les épisodes, comme la fureur d'Oreste, sa captivité qui en est la suite, et sa délivrance par l'expiation. Les épisodes sont courts dans la tragédie ; mais ce sont eux qui prolongent l'épopée. Quoi de moins étendu que l'argument de l'Odyssée ? Un homme est absent de son pays depuis plusieurs années ; il est persécuté par Neptune qui s'op-

pose à son retour; seul il survit à ses compagnons; chez lui cependant des étrangers dévorent ses richesses et tendent des piéges à son fils; il revient à travers les tempêtes, reconnaît sa famille, fond sur les étrangers, se sauve par son audace, et les fait périr. Voilà la substance de la fable, tout le reste est épisode.

CHAPITRE XVIII.

Nœud et dénouement de la tragédie.

Toute tragédie est composée d'un nœud et d'un dénouement. Ce qui précède la pièce, et beaucoup de ce qu'elle contient, forment le nœud; ce qui reste est le dénouement. Le nœud s'étend depuis le commencement de la pièce jusqu'à sa dernière partie, le passage au bonheur ou au malheur; le dénouement, depuis le commencement de la transition jusqu'à la fin de la pièce. Ainsi dans le Lyncée de Théodecte, la prise du jeune homme et tous les incidens qui précèdent, composent le nœud; l'accusation du meurtre et le reste de la tragédie composent le dénouement. Il est quatre espèces de tragédies; car nous avons déjà traité des diverses parties du poëme tragique. Voici ces quatre espèces: la tragédie implexe, qui est toute entière dans la péripétie et la reconnaissance; la tragédie douloureuse, comme l'Ajax, l'Ixion; la tragédie de mœurs, comme les Phtiotides, le Pélée; enfin, la tragédie simple, comme les Phorcides, le Prométhée, et les autres pièces dont la scène est aux enfers. Il faut tâcher de bien traiter toutes les espèces, ou du moins presque toutes, et les plus importantes, car aujourd'hui l'on juge les poëtes à la ri-

gueur. Plusieurs ayant excellé dans chaque genre, on voudrait qu'un seul les surpassât tous dans le genre même où ils excellaient. Il est juste de prononcer sur la différence ou l'identité des pièces, non d'après le sujet en lui-même; mais d'après le nœud et le dénouement. Plusieurs poëtes nouent bien la fable, et la dénouent mal. Il est essentiel de réussir à-la-fois dans ces deux points : il faut donc se souvenir, comme on l'a souvent expliqué, qu'une tragédie ne doit pas être composée dans le genre épique, c'est-à-dire en multipliant les incidens, comme si, par exemple, on voulait faire de l'Iliade une seule tragédie. L'épopée, par son étendue, laisse à chaque épisode une proportion convenable. Dans le drame, l'attente du poëte est souvent trompée : ainsi ceux qui représentent la ruine entière de Troye, et non pas un seul fait, à la manière dont les sujets de Médée et de Niobé furent traités par Euripide et par Eschyle, où tombent avec éclat, ou manquent le prix. Cette seule faute a causé la chute d'Agathon. Dans la péripétie et les actions simples, les poëtes arrivent au but par le merveilleux : ce qui est tragique est consolant pour l'humanité. Un homme habile, mais cruel, Sisyphe par exemple, est trompé; un homme courageux, mais injuste, est vaincu : cela est vraisemblable. En effet, comme l'a dit Agathon, il est vraisemblable que beaucoup de choses arrivent contre la vraisemblence. Il faut aussi que le chœur soit compté pour un acteur, fasse partie du tout, agisse avec les autres personnages, non comme chez Euripide, mais comme chez Sophocle. Dans les autres poëtes, le chœur n'appartient pas plus à la fable qu'à toute autre pièce : ce sont des intermèdes. Agathon

thon a donné le premier ce mauvais exemple. Or, quelle différence y a-t-il de chanter dans une tragédie de simples intermèdes, ou d'y insérer des discours puisés ailleurs, et même un épisode entier?

CHAPITRE XIX.

Des pensées et de leurs parties.

Il reste à parler de la pensée et de la diction. Tous les autres points sont traités. On trouve dans les livres de la Rhétorique ce qui concerne la pensée. Elle fait partie de cette science. La pensée embrasse tout ce qu'on doit exprimer dans le discours. Les fonctions de la pensée sont de démontrer, de réfuter, d'émouvoir la pitié, la crainte, la colère et les autres passions de l'ame, enfin d'agrandir et de diminuer. Or, il est clair que dans le drame on employe les mêmes formes que dans l'oraison, pour exprimer le pathétique, le terrible, le sublime, le vraisemblable. Seulement dans le drame elle doivent être employées sans que l'art s'apperçoive : l'orateur les dispose avec art dans le discours. Et que serait l'ouvrage de l'orateur, s'il étalait ces beautés sans l'appareil des formes oratoires? Il est une autre espèce de théorie relative à la diction : le débit. De quel ton faut-il commander, prier, menacer, interroger, répondre? C'est de l'art du comédien ou du maître de déclamation. Savoir ou ignorer ces choses ne fait rien au poète, et ne peut former contre lui l'objet d'un reproche sérieux. En effet, qui adoptera cette chicane de Protagoras? Le poëte ordonne en croyant prier :

Muse, chante avec moi la colère d'Achille;

fais, ne fais pas; c'est-là, dit-il, *un commandement.* Sur cette matière, omettons les préceptes, comme étrangers à la poétique.

CHAPITRE XX.

De la diction et de ses parties.

Voici les parties de la diction : la lettre, la syllabe, la conjonction, le nom, le verbe, l'article, le cas, le discours entier. La lettre est un son indivisible; non toute espèce de son, mais celui qui est intelligible; car les animaux forment des sons que je n'appelle point des lettres. Il est trois sortes de lettres : les voyelles, les demi-voyelles, les muettes. La voyelle est ce qui, sans effort, produit un son intelligible : Α, Ω; la demi-voyelle, ce qui a besoin d'effort pour émettre un son : Σ, Ρ; la muette, ce qui ne peut faire entendre un son intelligible qu'avec le secours d'une voyelle : Γ, Δ. Ces lettres diffèrent toutes entre elles, parce qu'elles donnent à la bouche diverses formes, qu'elles partent de divers endroits, et encore parce qu'elles sont aspirées ou douces, brèves ou longues, graves, aiguës ou moyennes. Il ne convient de les examiner particulièrement que dans les traités de versification. La syllabe est un son insignifiant qui se compose d'une voyelle et d'une muette. En effet ΓΡ sans Α n'est point une syllabe, et le devient avec Α: ΓΡΑ; mais l'examen de ces différens sons appartient encore à la science métrique. La conjonction est un son insignifiant qui ne peut ni ôter ni donner à plusieurs sons une signification propre. Elle est au milieu ou à la fin du discours,

à moins qu'elle ne soit placée par essence au commencement, μὲν, ἤτοι, δή; ou bien c'est un son insignifiant qui peut donner une seule signification à plusieurs sons signifians. L'article est un son non significatif qui marque dans le discours le commencement, la fin, la séparation, comme *le parler*, *les environs*, et le reste : ou bien c'est un son insignifiant qui ne peut ôter à plusieurs sons leur signification propre, et qui se place au milieu ou à la fin du discours. Le nom est un son composé, signifiant par lui-même et sans distinction de temps, mais dont les parties sont insignifiantes; car dans les noms composés de deux noms, on ne prend pas chacun des deux noms dans leur signification particulière; dans θεόδωρον, par exemple, δῶρον est insignifiant. Le verbe est un son composé, significatif, distingué par le temps, et dont les parties sont insignifiantes comme celles du nom. Mais si je dis *homme* ou *blanc*, je ne marque point de temps; et si je dis *il marche*, *il marcha*, je distingue deux temps, le présent et le prétérit. Le cas appartient au nom et au verbe. Il appartient au nom, soit en marquant les rapports : *de lui*, *à lui*, et tous les autres; soit en marquant le nombre : *un homme*, *les hommes*. Il appartient au verbe, en déterminant ce qui est de l'art du comédien, l'interrogation par exemple, ou le commandement : *a-t-il marché? marche*. Le discours est un son composé, signifiant, et dont les parties sont signifiantes par elles-mêmes. Le discours n'est pas toujours composé de noms et de verbes, comme dans la définition de l'homme : il peut exister sans verbes. Mais quelqu'une de ses parties sera toujours signifiante; *Cléon*, par exemple, dans *Cléon marche*. Le discours peut être

un de deux manières, soit parce qu'il exprime une seule chose, soit parce qu'il unit plusieurs parties. L'Iliade est une par la liaison; la définition de l'homme est une par la chose exprimée.

CHAPITRE XXI.

Des Noms.

Il est deux espèces de noms : le nom simple, formé de parties insignifiantes, γῆ; le nom double, qui lui-même a deux espèces; car il peut être composé d'une partie signifiante et d'une partie insignifiante, ou bien de deux parties signifiantes. Le nom peut être encore triple, quadruple, multiple même. On en voit plusieurs de ce genre dans les poètes dithyrambiques; par exemple : Ερμοκαϊκοξανθος. Tout nom est ou propre, ou étranger, ou métaphorique, ou orné, ou inventé, ou étendu, ou diminué, ou changé. Le nom propre est conforme à l'usage de tous; le nom étranger conforme à l'usage de quelques-uns; d'où l'on voit qu'un même nom peut être à-la-fois nom propre et nom étranger, mais en des contrées différentes : σιγυνον est un nom propre (qui signifie javelot) chez les Cypriens; chez nous, il est admis comme étranger. La métaphore est un nom détourné de son vrai sens, et transporté du genre à l'espèce, ou de l'espèce au genre, ou de l'espèce à l'espèce; ou par analogie du genre à l'espèce, comme

Mon vaisseau s'arrêta;

en effet, *rester dans le port* c'est *s'arrêter* : de l'espèce au genre;

Mille exploits ont d'Ulysse éternisé la gloire;

mille, en cet endroit, veut dire *beaucoup* : de l'espèce à l'espèce ;

Par le glaive inhumain sa vie est *moissonnée*,

ou bien,

—Le fer *tranchait* sa vie.

Moissonner, *trancher la vie*, expriment le même sens tour à tour, et veulent dire également *ôter la vie*. Enfin, le nom est transporté par analogie quand sur quatre objets le second est au premier ce que le quatrième est au troisième. On pourra donc substituer le second au quatrième, et le quatrième au second. Quelquefois même on unit à l'un des objets propres ce qui constitue leurs rapports. Par exemple, la coupe étant à Bacchus ce que le bouclier est à Mars, on nommera le bouclier la coupe de Mars, et la coupe le bouclier de Bacchus. De même encore, le soir étant au jour ce que la vieillesse est à la vie, on appellera le soir la vieillesse du jour, et la vieillesse le soir de la vie, ou bien le couchant de la vie, suivant l'expression d'Empédocle. Quelquefois un terme analogique n'existe pas entre les objets : on exprime cependant leurs rapports. On dit au propre *semer le grain* ; quant à la flamme du soleil, il n'y a point de verbe analogique ; mais ce verbe qui manque, devant être pour le soleil ce que semer est pour le grain, on a dit du soleil :

Semant la divine lumière.

On peut employer différemment cette métaphore, c'est-à-dire, en niant une qualité propre au nom figuré que l'on emploie ; ainsi, au lieu d'appeller un bouclier la coupe de Mars, on dira *la coupe sans vin*. Le

nom inventé est celui que le poëte crée lui-même : quand pour κέρατα, *bois de cerf*, par exemple, il dit : ἔρνυτας, *ramure*, et pour ἱερέα, *pontife*, ἀρητῆρα, *hiérophante*. Le nom étendu est celui dans lequel on substitue une voyelle longue à la voyelle brève qui lui est propre, comme au lieu de πόλεος, πόληος; au lieu de Πηλείδου, Πηληϊάδεω. Le nom diminué est celui dont on supprime quelque partie, comme en disant : κρῖ, δῶ; ou bien,

— μία γίνεται ἀμφοτέρων ὄψ

Le nom changé est celui dont une partie reste entière, et dont l'autre est inventée, comme Δεξιτερὸν κατὰ μαζόν, au lieu de δεξιόν. Les noms se distinguent encore en masculins, féminins et neutres. Les masculins sont ceux qui finissent par ν, ρ et ς, ou par les deux lettres terminées en ς, c'est-à-dire ψ et ξ. Les féminins sont ceux qui finissent par des voyelles toujours longues, comme η et ω, ou par l'α prolongé. D'où il arrive que les terminaisons des noms masculins et celles des noms féminins sont égales en nombre, puisque ψ et ξ se terminent de la même manière. Aucun nom ne finit par une muette ou par une voyelle brève. Trois seulement finissent par ι, μέλι, κόμμι, πέπερι, cinq se terminent par υ, πῶυ, νᾶπυ, γόνυ, δόρυ, ἄστυ. Les neutres se terminent par ces deux voyelles, et par α, ν, ρ et ς.

CHAPITRE XXII.

Qualités de la diction.

La principale qualité de la diction est d'être claire sans être rampante. Celle qui se compose uniquement des termes propres est claire au plus haut degré, mais dépourvue d'élévation; par exemple celle de Cléophon et de Sthénélus. La diction élevée, supérieure au langage vulgaire, est celle qui emploie les termes figurés; c'est-à-dire les mots étrangers, la métaphore, l'extension, tout ce qui n'est pas le terme propre. Si le discours est entièrement composé de cette manière, il sera énigme ou barbarisme; énigme s'il n'y a que des métaphores, barbarisme s'il n'y a que des mots étrangers. La nature de l'énigme est en effet de mêler ce qui est et ce qui ne peut être. L'énigme ne saurait donc résulter des termes propres, et résulte des métaphores, comme ici : *j'ai vu un homme collant avec du feu de l'airain sur un homme*; et dans les autres exemples pareils. Nous avons déjà dit que le barbarisme résultait des mots étrangers. Il faut donc user avec méthode de ces différentes figures. Pour que la diction soit moins vulgaire et rampante, on doit recourir aux mots étrangers, métaphoriques, ornés, à toutes les formes indiquées ci-dessus. On doit aussi employer les termes propres pour que la diction soit claire. Les mots étendus, diminués, changés, ne servent pas médiocrement à rendre à-la-fois la diction claire et noble; noble par ce qui les sépare des termes propres et du langage usité, claire par ce qui leur est commun avec les mots en usage. Ils ont donc grand tort

ceux qui blâment de telles locutions, et travestissent malignement le poëte, comme a fait Euclide l'ancien. Persuadé sans doute de la facilité d'écrire en vers, si l'on pouvait à volonté prolonger ou changer les mots, il a mêlé dans sa prose des vers dérisoires :

Jai vu marcher Charis aux champs *Marathoniques*.

et encore :

Il fut dès sa naissance *exelléborisé*.

Ce qui est ridicule, c'est de reprendre les poëtes qui savent employer avec retenue les formes du langage figuré ; je dis avec retenue, car il en faut pour chacune d'elles : celui qui use immodérément des métaphores, des mots étrangers et des autres formes semblables, produit le même effet que s'il composait une parodie. Mais si l'on veut connaître évidemment l'excellence de ces locutions en poésie, il n'y a qu'à leur substituer les termes propres. Euripide a fait un vers brillant de ce vers ignoble d'Eschyle dans son Philoctète :

Un ulcère cruel *mange mes chairs sanglantes*.

A la seconde partie du vers, Euripide substitue ces expressions figurées : *Se repaît de ma vie*. Dans ce vers :

Sans vigueur, sans trésors, outragé par le temps.

Voyez quel effet produiront les termes propres substitués aux mots figurés :

Faible, *pauvre*, *enlaidi* par la caducité.

ou dans cet autre vers :

Approche un humble siége, une table indigente.
Approche un *petit* siége, une table *grossière*.

ou même ici :

La rive au loin mugit.
La rive *retentit.*

Ariphrades toutefois se moquait des auteurs tragiques, parce qu'ils emploient des formes inusitées dans le langage : δωμάτων ἄπο, pour ἀπὸ δωμάτων; ou bien σέθεν, ou bien ἐγὼ δέ νιν; ou bien encore Ἀχιλλέως πέρι, au lieu de περὶ Ἀχιλλέως; et ainsi du reste. Or c'est précisément par ces formes inusitées que la diction devient supérieure au langage vulgaire; mais Ariphrades n'en savait rien. Il est beau d'employer convenablement les noms composés, les noms étrangers, mais surtout la métaphore. Elle seule doit tout à elle même, et prouve un génie heureux; qui sait bien transporter les termes, sait bien discerner les objets. Au reste, les noms composés conviennent spécialement aux dithyrambes; les noms étrangers aux vers héroïques; la métaphore aux vers ïambiques. Cependant le vers héroïque admet à la fois toutes ces formes; le vers ïambique, imitant de plus près les discours, doit se borner aux parties qui peuvent souvent s'y rencontrer, c'est-à-dire les termes propres, les mots ornés et les métaphores. Mais nous avons suffisamment parlé de la Tragédie et de ce qui a rapport à l'imitation dramatique des actions.

CHAPITRE XXIII.

De la Poésie épique en récit.

Dans l'imitation par le récit et par le vers hexamètre, il est évident que la fable doit, ainsi que dans la tragédie, être constituée dramatiquement, embrasser une seule

action, entière, achevée, ayant commencement, milieu et fin. Comme un seul corps entier et animé, elle excitera le plaisir qui lui est propre. Sa composition ne doit pas ressembler à l'histoire qui ne raconte pas une action, mais une époque et tous les événemens qui la remplissent, soit qu'ils concernent un seul homme ou plusieurs personnages; et quel que soit leur enchaînement. Car si la bataille navale de Salamine et celle des Carthaginois en Sicile, quoique données en même temps, ne tendent pas à une même fin, bien moins encore divers événemens qui se suivent, produiront-ils quelque unité. Telle est pourtant l'erreur d'une multitude de poètes, et c'est *en cela* qu'Homère, comme nous l'avons déjà dit, paraît divin comparé aux autres. Occupé d'une guerre qui avait commencement et fin, il ne l'a point chantée toute entière: l'entreprise eût été trop vaste; un coup-d'œil n'aurait pu l'embrasser; en la réduisant même à une juste étendue, il eût été gêné par la foule des incidens. Il a fait choix d'une seule partie. Le reste lui a fourni quelques épisodes, tels que le dénombrement des vaisseaux et les autres morceaux brillans qu'il a semés dans son poëme. D'autres, comme l'auteur des Cypriaques et de la petite Iliade, ont voulu chanter un seul héros, une seule époque, une seule entreprise compliquée. L'Iliade et l'Odyssée fourniraient chacune deux Tragédies tout au plus. On en tirerait plusieurs des Cypriaques, et huit au moins de la petite Iliade: le jugement des armes, Philoctète, Néoptolême, Eurypyle, le mendiant, les Lacédémoniennes, la ruine de Troye, le retour de la flotte, Sinon, les Troyennes.

CHAPITRE XXIV.

Différence entre l'Épopée et la Tragédie.

L'épopée doit avoir toutes les espèces de la tragédie, être simple, ou implexe, ou morale, ou douloureuse. Elle en a de même toutes les parties, à l'exception de la mélopée et du spectacle; car elle emploie les péripéties, les reconnaissances, les passions; elle brille par les pensées et la diction : dans tous ces points Homère est inventeur et modèle. En effet, de ses deux poëmes, l'Iliade est simple et douloureuse, l'Odyssée toute morale et implexe, car elle a les reconnaissances. Pour la pensée et la diction, il est supérieur à tous les poètes. L'épopée diffère de la tragédie par l'étendue et par les vers. Nous avons indiqué les bornes de son étendue. On doit facilement embrasser le commencement et la fin du poëme; ce qui sera, si l'on compose des fables épiques moins longues que celles des anciens, et dont la durée égale à peu près le nombre des tragédies que l'on représente en un jour. Il est dans la nature de l'épopée de pouvoir s'étendre. Il n'est pas permis à la tragédie d'imiter plusieurs actions à-la-fois. Elle imite la seule action que les acteurs représentent sur le théâtre; mais l'épopée, étant un récit, peut imiter plusieurs événemens qui se passent à-la-fois, et qui liés entre eux augmentent l'étendue du poëme. C'est ce qui lui donne tant de majesté; c'est par-là qu'elle promène agréablement l'esprit de l'auditeur, en faisant succéder aux épisodes des épisodes différens; tandis que l'uniforme rassassie bientôt, et fait souvent tomber les tragédies. L'expérience a prouvé que le vers hé-

roïque convient seul à l'épopée; car si l'on voulait introduire en ce poëme une autre mesure, ou diverses mesures mêlées ensemble, un tel essai paraîtrait indigne du genre. En effet, de tous les vers le plus grave et le plus pompeux, c'est le vers héroïque : il admet essentiellement ces tours, ces expressions figurées, dont l'épopée abonde plus que tout autre poëme. Il y a du mouvement dans le vers ïambique et le tétramètre; le second est bon pour la danse et le premier pour l'action. Mais il est plus absurde de mêler, comme Chérémon, des vers de mesure différente; aussi personne n'a-t-il essayé pour un long poëme, un autre vers que l'héroïque; et, comme nous l'avons dit, le vers convenable à chaque genre est enseigné par la nature.

CHAPITRE XXV.

Avec quel art il faut présenter les mensonges poétiques.

Homère, admirable en tant d'autres choses, l'est surtout en cela que, seul entre les poëtes, il n'ignore point ce qu'il doit faire par lui-même; car le poëte doit parler fort peu; ce n'est pas ainsi qu'il imite. Toutefois, les autres poëtes parlent sans cesse; ils imitent peu et rarement, tandis qu'Homère, dès qu'il a dit quelques mots, introduit sur-le-champ un homme, une femme, un personnage quelconque, ayant des mœurs déterminées, et cette qualité n'est jamais absente : tout a des mœurs dans Homère. Le merveilleux appartient sans doute à la Tragédie, mais encore davantage à l'Epopée, qui le pousse même jusqu'à l'impossible; ce qui le rend plus merveilleux, c'est qu'on ne voit point les personnages. La fuite d'Hector, les armées debout et immobiles, Achille

les contenant d'un coup-d'œil, tout cela serait ridicule sur le théâtre, il ne l'est point dans les vers épiques. Or, le merveilleux nous enchante; car c'est afin de plaire aux auditeurs que ceux qui racontent un événement ornent un peu la vérité. Homère enseigne encore à tous les poëtes l'art de représenter les mensonges poétiques. Leur effet vient d'une illusion. Telle chose doit-elle arriver naturellement après telle autre? Les hommes se persuadent que, si la seconde existe, la première existe aussi : c'est une illusion. D'abord, la chose donnée pour véritable est souvent fausse, et d'ailleurs son existence ne rend nécessaire l'existence d'aucune autre; mais entre deux choses, si l'existence de la dernière nous est connue, nous en concluons faussement la vérité de la première. Les poëtes doivent préférer l'impossible vraisemblable au possible sans vraisemblance; composer l'argument des fables de parties conformes à la raison, éviter soigneusement ce qui lui est contraire, ou tout au moins le placer hors de la fable, comme l'ignorance d'Œdipe sur la mort de Laïus, et non dans le drame lui-même, ainsi qu'on voit dans Electre ces personnages qui racontent les jeux pythiques, ou dans les Mysiens cet envoyé qui vient, sans dire un mot, de Tégée en Mysie. Mais la fable n'existerait point sans cela! excuse ridicule. Il faut d'abord composer des fables conformes à la raison, à moins qu'elle-même ne semble y admettre quelque chose qui excède un peu ses limites. Si, par exemple, un mauvais poëte eût raconté les événemens bizarres qui se trouvent dans l'exposition de l'Odyssée, ils ne sembleraient pas tolérables; mais Homère les déguise par toutes les ressources de son génie, et l'absurdité

disparaît sous les charmes qu'il sait lui donner. Il faut orner beaucoup la diction dans la partie la moins active du poëme, quand les mœurs et les pensées ont peu d'éclat par elles-mêmes : une diction fastueuse les couvrirait au lieu de les annoblir.

CHAPITRE XXVI.

Des Objections et des Réponses ; de leur nombre et de leurs différentes espèces.

Ce qui regarde les objections et les réponses, leur nombre, leurs différentes espèces, s'éclaircira par l'examen. Le poète, imitant comme le peintre et le statuaire, a trois manières de rendre les objets : tels qu'ils furent, tels qu'ils sont en réalité ; ou bien tels que les représentent les traditions, les croyances vulgaires ; ou bien enfin tels qu'ils doivent être. Il emploie pour y parvenir, soit le langage propre, soit la diction figurée, dont les formes sont infinies. Ce droit de la poésie n'est point contesté. D'ailleurs, elle marche à son but autrement que la science, et même que tous les autres arts. Mais elle peut avoir deux défauts : l'un essentiel, l'autre accidentel. Si elle imite ce qui lui est impossible, le défaut tient à son essence ; mais si le sujet choisi peut lui appartenir, si le poëte a péché seulement en faisant lever à la fois les deux jambes droites d'un cheval, ou en représentant d'autres choses impossibles, soit en médecine, soit dans une science quelconque, le défaut ne tient pas à la nature de la poésie. On trouvera dans les considérations suivantes les réponses que l'on peut faire aux objections. D'abord le poète a-t-il imité des choses impossibles à son art ? Il a fait une faute. Mais elle est heureuse s'il atteint son but. Or, il atteint son but, si, par elle, il produit plus de merveil-

leux dans cet endroit ou dans une autre partie de son poëme. De ce genre est la poursuite d'Hector. Mais, s'il a pu atteindre le même but, ou du moins en approcher sans faire cette faute, elle n'est plus heureuse; car, autant qu'il est possible, il faut éviter partout les défauts. En second lieu, la faute contre l'essence de l'art est plus que la faute accidentelle. Le poète est moins répréhensible s'il ignore qu'une biche n'a point de cornes que s'il imite mal une biche. Ce n'est pas tout : l'objet n'est-il pas représenté tel qu'il est? soit; il est représenté tel qu'il doit être. Ainsi Sophocle se glorifiait de peindre les hommes tels qu'il faut les peindre; Euripide de les peindre comme ils sont en effet. On peut employer une pareille réponse; ou, si l'imitation n'est conforme à aucune de ces deux manières, on peut recourir aux vulgaires croyances; dans ce qui concerne les dieux, par exemple, peut-être n'a-t-on pas dit ce qui est vrai, ni ce qu'il y a de mieux à dire. Eh ! bien, on peut répondre avec Xenophane que la théologie n'est pas très-claire. La chose n'est-elle pas mieux comme la raconte le poète? Elle est conforme à la vérité; c'est ainsi que l'on défend cet endroit :

Sur la pointe dressées
Leurs piques sont debout.

C'était une ancienne coutume, c'est encore aujourd'hui celle des Illyriens. Pour décider qu'une chose dite ou faite est bien ou mal, il ne faut pas considérer seulement si la chose est honnête ou vicieuse; mais par qui, pour qui, contre qui, quand, comment elle est dite ou faite. Il faut examiner encore s'il y a plus d'avantage à s'en servir ou plus d'inconvénient à s'en passer. Il faut encore réfuter certaines critiques concernant la diction. Ainsi,

par ce mot étranger οὔρηας μὲν πρῶτον, peut-être on ne veut point dire les mulets, mais les gardiens. Quant à Dolon

A la forme hideuse,

il ne faut pas entendre qu'il était contrefait, mais d'un aspect sinistre; en effet, les Crétois appellent εὐειδεῖς les hommes d'une heureuse figure. En cet endroit:

ζωρότερον δὲ κέραιρε,

Que le vin coule à flots,

il ne s'agit pas de faire boire largement les Ambassadeurs, mais seulement avec promptitude. Ailleurs, le poëte employe la métaphore; ici par exemple :

La nuit au camp des Grecs, les mortels et les dieux,
Tout dormait; Jupiter veillait seul dans les cieux.

ou quand on dit :

Sur le camp des Troyens promenant ses regards;

ou bien quand il ajoute :

Des flûtes, des clairons la voix se fait entendre;

ou bien encore :

Tous les dieux à la fois ont suivi Jupiter;

Tous est là pour un grand nombre, par une locution métaphorique. Et dans ce vers sur la grande Ourse :

Des flots de l'Océan la seule étoile exempte;

La *seule* est encore métaphorique. Ce qui est le plus connu, est le seul. On peut justifier le poëte par l'accent, comme Hippias de Thasos défendait ces mots : δίδομεν δέ οἱ, *nous lui donnons*, et cet autre passage :

Le bois incorruptible affronte les orages.

ou

ou par la distinction, comme ces vers d'Empédocle :

Ce qu'on crut immortel naquit pour cesser d'être,
Qui fut long-temps pur s'altéra.

ou par le double sens :

La nuit est avancée.

Cette expression est amphibologique. On défend plusieurs endroits par l'autorité de l'usage, comme le mot *vin*, en parlant du vin mêlé avec de l'eau ; ou celui-ci, sur Ganymède, *verser du vin à Jupiter*, quoique le vin ne soit pas la boisson des dieux ; et cet autre :

Ceux qui forgent l'airain,

en parlant des forgerons. Il en est de même du passage suivant :

Sa chaussure nouvelle en *airain* travaillée.

Mais il peut être également justifié par la métaphore. Quand la signification d'un mot paraît choquer la pensée même, il faut examiner les différens sens qu'il peut avoir dans le passage où il se trouve. Ainsi, quand le poëte dit :

Mais la lance d'airain s'arrêta ;

il entend qu'elle fut retenue. C'est presque toujours ainsi qu'il suffit de répondre à ceux qui adoptent un sens contraire ; en effet, comme l'a remarqué Glaucon, certains critiques se font une opinion sans motif, concluent en juges suprêmes, prononcent ce qui leur plaît, et s'indignent si on ose appeller de leur décision. C'est ce qui leur arrive au sujet d'Icarius. Il était Lacédémonien, disent-ils ; il est donc absurde que Télémaque arrivant

à Sparte n'ait aucun commerce avec lui. On leur répond que peut-être faut-il en croire les Céphaléniens ; ils assurent que l'épouse d'Ulysse était née dans leur pays, fille d'Icadius et non d'Icarius. Le reproche fait au poëte n'a de fondement qu'une simple probabilité. Pour l'impossible, il faut l'examiner quant à la poésie, quant au mieux, quant à la renommée. Quant à la poésie, elle doit préférer l'impossible croyable, à l'incroyable possible. Quant au mieux, le choix est encore le même ; ce qui est donné pour modèle doit être d'une nature supérieure ; et c'est ainsi que peignait Zeuxis. Ce qui excède les bornes de la raison se justifie ou par les bruits de la renommée, ou quelquefois en répétant ce mot d'Agathon : « Il est vraisemblable qu'il arrive des événemens contraires à la vraisemblance. » L'examen des contradictions doit être comme celui des problêmes en dialectique. Y a-t-il identité dans la chose, dans le but, dans la manière ? Est-ce l'opinion du même, ou l'opinion supposée de quelque sage ? Le poète est critiqué justement, lorsque sans nécessité, sans motif, il pèche contre la vraisemblance ou représente des mœurs vicieuses (*). Euripide a commis ces deux fautes, l'une dans sa Tragédie d'Egée, l'autre dans le Ménélas d'Oreste. Il est donc cinq espèces d'objections : elles embrassent ce qui est impossible, ce qui est invraisemblable, ce qui blesse les bonnes mœurs, ce qui est contradictoire, ce qui viole les règles de la Poésie. Les réfutations possibles sont au nombre de douze, et nous venons de les exposer.

(*) C'est-à-dire qui ne sont pas vraies.

CHAPITRE XXVII.

L'imitation tragique l'emporte sur l'imitation épique.

On demandera peut-être quelle est l'imitation la plus belle, de l'épique ou de la tragique. Si la moins chargée est la meilleure, si elle exige un public plus choisi : celle qui est imitative en tout est évidemment la plus chargée. En effet, comme si l'on était insensible sans tant de fracas, elle s'agite de mille manières, semblable à ces ridicules joueurs de flûtes, qui tournent pour imiter l'action du disque, et tirent le coryphée en exécutant la Scylla. On fait à la Tragédie le reproche que les anciens comédiens font à leurs successeurs. Callipide, (*) prodigue de gestes, était appelé le singe par Myniscus, qui ne traitait pas mieux Pindare. Or, ce que les nouveaux comédiens sont aux anciens, la Tragédie l'est à l'Epopée : celle-ci, dit-on, est faite pour des hommes éclairés, qui n'ont pas besoin de gestes; celle-là, pour des spectateurs ignorans; elle est la plus chargée, elle est par conséquent la moins belle. Premièrement, on impute à la Tragédie ce qui regarde l'art du comédien; le défaut de gesticuler peut appartenir au rapsode, témoin Sosistrate; et même au chanteur, témoin Mnasithée d'Oponte. Ensuite, il ne faut pas blâmer tout dans le geste, non plus que dans la danse, mais seulement ce qui est indécent. Le reproche fait jadis à Callipide, à quelques autres aujourd'hui, c'est d'imiter les courtisannes. Ajoutez que sans le mouvement théâtral, la Tragédie produit son effet comme l'Epopée. Elle paraît

(*) Voyez, page 239, note (35).

ce qu'elle est à la simple lecture. Si donc elle l'emporte pour tout le reste, il n'est pas nécessaire d'y joindre ces accessoires. Observez que la Tragédie a toutes les parties de l'Épopée, et qu'elle pourrait même adopter son vers; qu'elle a de plus, et non pas en petite portion, l'appareil et la musique, deux choses qui procurent un extrême plaisir; qu'en outre, elle a un grand éclat, soit dans les reconnaissances, soit dans le reste de l'action; qu'enfin, elle arrive au terme de son imitation en parcourant moins d'étendue. Or, ce qui est resserré charme davantage que ce qui est répandu dans un espace de temps, comme si, par exemple, on délayait l'Œdipe de Sophocle en autant de vers que l'Iliade. Ce n'est pas tout : l'imitation épique a moins d'unité. La preuve en est qu'une seule Epopée produirait plusieurs Tragédies. Le poëte épique se borne-t-il à une action? Elle est maigre, si elle est racontée brièvement; délayée, s'il prodigue les vers. Embrasse-t-il plusieurs événemens? L'unité cesse. C'est ce qui arrive dans l'Iliade et dans l'Odyssée, quoique leur composition soit excellente, et que chacun de ces poëmes imite, autant qu'il est possible, une seule action. Si donc la Tragédie diffère de l'Epopée en tous ces points, comme dans le propre de son art, l'une et l'autre en effet ne doivent pas procurer toute espèce de plaisir, mais seulement celle que nous avons développée; par une conséquence évidente, la Tragédie, atteignant mieux son but, est supérieure à l'Epopée. J'ai terminé ce que j'avais à dire concernant ces deux poëmes en général, leurs formes, leurs parties, le nombre, les différences, les causes des beautés et défauts, les critiques et les réponses.

NOTES

SUR LA POËTIQUE D'ARISTOTE.

(1) Page 181.

Le Dithyrambe chez les Grecs était une sorte de poësie en l'honneur de Bacchus (ce poeme lyrique, appartenait au mode Phrygien). Ce nom dérive du surnom de Bacchus, qui retiré du sein de Semélé, fut renfermé plusieurs mois dans la cuisse de Jupiter. *Dithyrambogène*, *Dithyrambus* (né deux fois) de δις deux fois ; et θύρα porte. — *Quod bis per portum ascendisset.* Cet *Hymne* respirait le délire et se chantait dans l'ivresse. Le désordre des idées et la hardiesse des expressions, s'y faisaient remarquer. Horace, en parlant de Pindare, a dit :

« *Per audaces nova Dithyrambos*
» *Verba devolvit, numerisque fertur*
» *Lege solutis.* »

Le Dithyrambe fut ensuite consacré à tous les dieux. Dans les temps modernes, les Italiens, dont la langue sert à merveille *l'imagination singeresse et imitatrice*, ont excellé dans cette poësie ; on cite en Italie un *Dithyrambe sur Bacchus*, tout-à-fait dans la manière antique ; ainsi qu'un *chœur des Bacchantes*, d'Ange Politien, dans la fable d'Orphée. En France Ronsard, dont la Muse parlait presque grec, s'est aussi exercé dans la *Poësie Dithyrambique*. Chenier et La Harpe ont composé de forts beaux *Dithyrambes*. Ceux de La Harpe, sur la *mort de Voltaire* et *la liberté*, excitèrent même beaucoup de bruit.

(2) Page 182.

Sophron, poëte de Syracuse, est auteur des *Mimes*, ou représentations de la vie commune. Platon avait une telle prédilection pour cet ouvrage, qu'à ses derniers momens il le lisait encore ; à sa mort on l'a trouvé sous son chevet. *Les Syracusaines* de Théocrite sont une imitation des *Mimes*.

Ant. Baïf (mort en 1589), a publié des préceptes, des maximes et des proverbes moraux en un volume, sous le titre de *Mimes et Enseignemens*, etc., Paris, 1576, petit in-12 ; 1581 in-18 ; 1597 et 1619, in-8°. Ce petit ouvrage, peu connu aujourd'hui, assez piquant, est fort rare. Baïf a aussi traduit en vers Sophocle et Plaute. Il était de l'école de Ronsard.

(3) Page 182.

Xénarque était un poëte comique de l'Attique.

(4) Page 182.

Empédocle, d'Agrigente, en Sicile, était un philosophe Pythagoricien, historien et poëte. Il se montra toujours le zélé défenseur de la liberté. On lui offrit la souveraineté, et il la refusa. Quoique l'on ait prétendu qu'il se soit précipité dans le grand cratère de l'Etna, l'opinion la plus générale est qu'il tomba dans la mer, dans un âge fort avancé, (vers l'an 440 avant J.-C.). Ses vers étaient chantés aux jeux Olympiques avec ceux d'Homère.

(5) Page 182.

Chérémon, poëte tragique d'Athène. Il vivait du temps de Philippe, roi de Macédoine.

(6) Page 182.

Les *Nomes* étaient des chants fixés par des règles et consacrés aux dieux ; ce mot signifiait aussi une loi, en Épypte c'était le nom d'un gouvernement. De ce nom est dérivé *nomenclateur*, *nomenclature*, *nomie*, etc., etc. Avant l'écriture on mettait les lois en musique ; dès lors, les premiers chants

qui succédèrent, prirent ce nom. (Voyez les *problèmes* d'Aristote, et *Plutarque* dans ses *opuscules; de la musique, etc.*)

(7) Page 183.

Polygnote, natif de Thase, était un peintre célèbre. « Il fut le premier, dit Pline, qui s'écarta de la manière roide et monotone, avec laquelle les peintres de son temps rendaient les visages humains : » avant lui on n'avait pas encore peint une tête avec la bouche ouverte; quelque fut le sentiment, ou la passion qu'on voulait exprimer, nulle figure ne montrait les dents...... Il fut aussi le premier qui donna aux femmes dans ses tableaux des robes transparentes et des mitres de différentes couleurs. Ses tableaux formaient une suite, qui représentait les principaux événemens de la guerre de Troye. On voulut récompenser magnifiquement ce travail, il s'y refusa. Les Archontes ordonnèrent que dans toutes les villes où il passerait, il serait logé et défrayé aux dépens du trésor public. Il vivait vers l'an 422, avant J.-C. *Caylus* fait une mention particulière de Polygnote, dans ses ouvrages sur l'art de la peinture.

(8) Page 183.

Pauson, contemporain de Polygnote, était aussi un peintre célèbre. Né dans une condition misérable, il s'obstina à retracer la nature humaine dans cet état d'abjection. On lui demanda un tableau représentant un cheval, qui se roule; il le peignit courant. L'amateur se plaignit. « Retournez le tableau, lui dit Pauson, et le cheval *qui court*, *roulera.* » C'est par allusion à cette plaisanterie, que l'on comparait ses tableaux *aux discours de Socrate*, qui offraient souvent le contraire de ce qu'il voulait qu'on entendit. Combien d'orateurs modernes, à Paris même, en font encore autant..... relativement à *ce qu'ils pensent.*

(9) Page 183.

Denys Peintre ancien, surnommé l'*Antropophage*, parce qu'il ne peignait que des hommes; ce surnom ne prouve pas en faveur de son talent.

(10) Page 184.

Cléophon d'Athènes, était un poëte tragique. Quelques biographes l'ont confondu avec un Cléophon sacrifié au ressentiment des ennemis de la démocratie ; il ne fut pas même sifflé par eux. Athènes sous ce rapport, et sous beaucoup d'autres, valait mieux que Paris.

(11) Page 183.

Hégémon, était un poëte comique et un auteur renommé pour les parodies ; genre de spectacle qui plaisait beaucoup aussi aux Athéniens. Il sut, par son jeu, les distraire plusieurs instans de la peine qu'ils éprouvèrent en recevant la nouvelle d'un échec que leur troupes venaient d'essuyer en Sicile. De notre temps *le maréchal de Saxe*, qui avait une troupe de comédie à la suite de son armée, faisait toujours donner spectacle, la veille d'une bataille et le lendemain.

(12) Page 183.

Nicocharès (voyez la note suivante).

(13) Page 183.

La *Déliade*, s'il faut en croire *Castelvetro*, était un poëme sur la poltronerie ; une parodie du sujet et du nom de *l'Iliade*. Castelvetro, né à Modène en 1505, a publié *des éclaircissemens sur* la poëtique d'Aristote, première édition, Vienne, 1570. Dacier, qui a aussi traduit Aristote, traite fort-mal le commentateur et critique Castelvetro, plus spirituel qu'érudit. Selon M. Herman, la *Déliade* était un poëme satyrique contre les habitans de Délos, si souvent cités comme *parasites*. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a existé un poëte comique, nommé *Nicocharès*, auteur probablement de la *Déliade*, qui était contemporain d'Aristophane, et qui avait fait dix comédies ; son nom est dérivé de νίκη victoire ; et de χαίρειν se réjouir.

(14) Page 183.

Timothée était un poëte de la moyenne comédie ; fort peu

célèbre ; Timothée de Milet, poëte et musicien, excella dans la poësie lyrique et dithyrmabique.

(15) Page 183.

Philoxène, de l'île de Cithère, renommé particulièrement à cause de son goût pour les plaisirs de la table, (il désirait avoir le col aussi long que celui des grues) était l'un des poëtes de la cour de *Denys* le tyran, qui faisait aussi des vers, mais comme un homme de qualité. Philoxène, dans la poësie dithyrambique, fut le rival de Thimothée le lyrique, de Teleste et de Polyide. Il cultiva toutes les connaissances. Ayant séduit une jolie joueuse de flute, il fut mis au cachot, et se vengea en poëte courageux de cette extrême rigueur; il composa une pièce, intitulée *Cyclops*, où, sous le voile de l'allégorie, il représenta sa mésaventure en y faisant paraître le tyran la joueuse de flute, et lui-même, sous les noms de *Polyphème*, de *Galathée* et d'*Ulysse*; Denys, poëte, comme nous l'avons dit, et comme Néron l'a été depuis, l'ayant consulté sur ses productions, Philoxène aima mieux retourner en prison que de louer ses vers. — Il eût peut être été obligé d'y retourner lors même que le tyran n'eût pas été versificateur ? Le goût des vers n'influe pas toujours sur le cœur. C'est qu'alors il est certain qu'on n'a pas de génie ! Piron fait dire à son métromane :

« *La sensibilité fait tout notre génie.* »

(16) Page 184.

Aristophane qui se rendit si redoutable par ses comédies, avait composé 54 pièces, dont il n'est resté que onze, *Plutus*, les *Oiseaux*, (contre les Dieux et les Déesses), les *Nuées* (contre *Socrate*), les *Grenouilles*, les *Chevaliers*, les *Arcaniens*, les *Guépes*, (imitées par *Racine*, dans ses *Plaideurs*), la *Paix*, les *Harangueuses*, les *Femmes* au *Sénat* et *Lysistrate* (mis au théâtre de l'opéra comique, an 1802, par M. *Hoffman*.) *Aristophane* joua non-seulement *Socrate* et *Euripide*, mais aussi les chefs de la République. Sauf lui, il n'épargna personne, pas même sa famille. On lui dispu-

tait un jour sa qualité de citoyen d'Athènes, il répondit par ces deux vers parodiés d'Homère.

« Je suis fils de Philippe, à ce que dit ma mère,
» Pour moi, je n'en sais rien, Dieu sait quel est son père? »

Plutarque le met au-dessous de *Ménandre*.

(17) Page 184.

Epicharmus, Epicharme, né en Sicile; ce fut lui qui introduisit la comédie à Syracuse, sous le règne d'Hiéron Ier.; ses pièces ont été imitées par *Plaute*. Il disait que *les dieux nous vendent tous les biens pour du travail*. Sa maxime favorite était : *soyez sobre, et souvenez-vous de ne pas croire, c'est le nerf de la raison*.

(18) Page 184.

Chionide, ou Chion, nom donné à un poëte tragique dont les ouvrages étaient de glace. (χιὼ; neige.)

(19) Page 184.

Magnès, qui vivait du temps de Périclès, avait composé neuf comédies et remporté le prix deux fois.... Ce furent ses facéties seules qui lui méritèrent des succès : devenu plus sage dans ses compositions, on le siffla..... Les anciens valaient-ils mieux que nous? Ou valons-nous mieux que les anciens?

(20) Page 185.

Le *Margitès*, poëme d'Homère dirigé contre les femmes, n'est pas venu jusqu'à nous.

(21) Page 186.

Eschyle (voyez les notes de la poëtique d'Horace). Il ne nous reste de ce poëte célèbre, que sept tragédies : *Promethée*, les *sept chefs devant Thèbes*, les *Perses*, *Agamemnon*, les *Euménides*, les *Suppliantes*, et les *Cœphores*.

(22) Page. 186.

Sophocle, surnommé l'*Abeille* et la Sirène de l'Attique,

fit représenter cent vingt-trois tragédies, et fut couronné 25 fois ; son dernier triomphe fut si grand qu'il faillit en mourir de joie. Il ne nous reste que sept pièces de lui ; *Ajax*, *Electre* *Antigône*, (on prétend qu'elle produisit un jour sur lui-même, un si grand effet, qu'il expira après l'avoir lue.) Les *Trachiniennes*, *Philoctète*, (mis avec succès au théâtre français par La Harpe), *OEdipe roi*, et *OEdipe à Colonne*. (Chénier a traduit en vers, ces deux dernières tragédies, presque littéralement, et avec beaucoup de bonheur ; ces traductions sont encore inédites). On sait que les fils de Sophocle voulant le faire interdire, comme incapable de régir ses biens, son unique défense (défense sublime !) fut de montrer aux juges son *OEdipe*, qu'il venait d'achever.... Il eût pour rivaux Eschile et Euripide, qu'il vainquit toujours. (Voyez Quintilien, livre 10, chapitre 1). Ses triomphes ont fait dire à Boileau (art poétique, chant III.)

« *Sophocle* enfin, donnant l'essor à son génie,
» Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie ;
» Intéressa le cœur dans toute l'action,
» Des vers trop raboteux polit l'expression,
» Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine
» Où jamais n'atteignit la faiblesse latine ».

(23) Page 187.

Phormis ou Phormus, de Syracuse, était un poëte comique, qui avait fait sept comédies. Il vécut sous Gélon et sous Hiéron, dont il sut fixer les faveurs. Le premier lui confia l'éducation de ses enfans.

(24) Page 187.

Cratès, Chratinus, ou Cratinus, était un poëte comique, qui le premier introduisit à Athènes, les pièces satyriques, Suidas dit qu'il avait composé 21 comédies, dans lesquelles il n'épargnait personne. Il se plaisait sur-tout à peindre les vices et les ridicules des grands. Ses satyres étaient très spirituelles et ses caractères saillans.

(25) Page 188.

La Mélopée. Déclamation notée des anciens, art de composer la modulation.

(26) Page 189.

Zeuxis, dont la célébrité est si grande, était élève d'Apollodore. Il porta plus loin que son maître l'art du coloris et du clair-obscur, (qui, avec le dessin d'abord, constituent l'art de la peinture). Zeuxis avait peint une *Hélène*, qu'il ne faisait voir que pour de l'argent. Le Grecs donnèrent à cette figure le nom de courtisanne (ἑταίρα). Les Gres ne plaisantaient pas toujours, tout le monde sait qu'ils se battirent à outrance pour l'*Hélène de Troie.*

(27) Page 192.

La *Clepsydre*, chez les anciens, était un vase, disposé de manière à mesurer le temps avec de l'eau. (Nous entendons par *Clepsydre* une machine dont l'*eau* est le moteur). Dans les tribunaux, en Grèce, le demandeur et le défendeur avaient chacun devant eux une clepsydre, qui contenait une égale quantité d'eau ; un officier, nommé à cet effet, était chargé de veiller à ce qu'on ne commit aucune supercherie, et que les parties ne parlassent pas plus long-temps l'une que l'autre, et selon la durée de l'écoulement proportionné de l'eau. Delà l'ancien proverbe, rapporté par Démosthène dans son plaidoyer sur la *couronne*. Chez les Modernes on est obligé de dire aux avocats de se taire, et plus d'une fois.

(28) Page 194.

Agathon, poëte tragique et comique, est cité par Athenée, qui nous a conservé quelque fragmens de ses poésies. Il fut aussi chanteur et musicien. On rapporte que ses actions valaient mieux que ses pièces. Il était disciple de Socrate.

(29) Page 197.

Le *Prologue*. C'est ce qui répondait chez les anciens à notre premier acte, où le sujet s'expose, où l'on fait con-

naître les principaux acteurs, leurs mœurs, leurs pensées ; leurs intérêts.

Le *Chœur* était composé au moins de quinze personnes, hommes, femmes, vieillards, etc., représentant l'assemblée, témoin de l'action scénique ; sept d'un côté, sept de l'autre, et le coryphée ou chantre principal, qui se plaçait sur le théâtre de diverses manières, selon les cas et le besoin.

Le chœur arrivait après le Prologue, et l'action commençait. Il chantait des morceaux lyriques en entrant, puis à trois reprises différentes, qui servaient d'intermèdes aux actes ou épisodes ; et aussitôt après la catastrophe, il se retirait.

Parodos était la première entrée, ou le premier chant du chœur. *Stasimon* (la station) était le chant du chœur restant en place. *Commoi* étaient les gémissemens ou complaintes du chœur, lorsque la catastrophe était arrivée. (Note extraite des traductions des poëtiques d'*Aristote*, d'*Horace* et de *Vida*, par le Batteux).

(30) Page 197.

L'anapeste composé de deux syllabes brèves et d'une longue, comme *facies*, et le trochée, composé d'une brève et d'une longue, comme *templa*, sont deux pieds dont le mouvement est très-vif et très-marqué. C'est le contraire du spondée, composé de deux longues, *urbes*. C'est pour cela que les anciens appellaient *instabiles* les anapestes et les trochées, et *stabiles* les spondées. On a remarqué que la langue française a peu de dactyles et beaucoup d'anapeste.

(31) Page 199.

Euripide est né à Salamine l'an 480, avant J. C. à l'époque de la destruction de la flotte de Xercès. Ce célèbre poëte tragique, fut disciple de Prodicus pour l'éloquence, de Socrate pour la morale, et d'Anaxagore pour la physique. Il composa 75 tragédies, dont il n'est venu jusqu'à nous que 19. Les *Phéniciens*, *Oreste*, *Médée*, *Andromaque* (qui eût un

succès si prodigieux, que l'enthousiasme des spectateurs alla jusqu'à la folie) *Iphigénie en Tauride*, les *Troades*, *Electre*, *Hercule*, (dont *Legouvé* a laissé une belle traduction en vers; elle est inédite), *Hippolyte*, *Hécube* (ces deux dernières tragédies sur-tout sont sublimes.) *Euripide* est moins élevé que Sophocle, mais il est supérieur à *Eschile* Il excelle sur-tout dans l'amour passionné. On a fait à *Crébillon* l'honneur de le comparer à *Euripide*. Après la défaite de Nicias, en Sicile, les Athéniens vaincus rachetèrent leur liberté en récitant des vers d'*Euripide*. Notre *Divin Racine* est digne d'un tel triomphe!....

(32) Page 204.

Carcinus, d'Agrigente, fut aussi un poëte dramatique; il avait composé quatre-vingt-dix-huit pièces, mais l'obscurité énigmatique de son style était telle, qu'elle est devenue proverbiale.

(33) Page 204.

Dicéogène, ce poëte, d'Athénes, avait composé des tragédies et des dithyrambes.

(34) Page 205.

Théodecte, Athénien, est cité par Cicéron comme un orateur distingué; il suivit aussi avec succès la carrière du théâtre, et l'on parlait de sa mémoire comme d'une chose extraordinaire; en effet, il lui suffisait d'entendre une seule fois la lecture d'un poëme, pour le retenir en entier. *Il mit en vers tous les préceptes de la rhétorique d'Aristote*, qui lui avait dédié son ouvrage.

(35) Page 209.

Protagoras, d'Abdère. Philosophe sophiste. Démocrite l'ayant rencontré chargé de fagots, (arrangés dans un certain ordre géométrique, qui les mettait parfaitement en équilibre) conçut une idée avantageuse de son esprit. Le génie observateur de Démocrite fut cette fois en défaut,. à-peu-près du moins; *Protagoras* manifesta des principes anti-religieux qui le firent

chasser d'Athènes. Son esprit était plutôt subtil que profond. Il enseignait l'art de plaider et de gagner les mauvaises causes, ce qui devait lui rapporter beaucoup d'argent, et il faisait payer toutes ses leçons, même de morale ; ce qui était sans exemple à cette époque.

(36) Page 215.

Voici l'énigme tout entier rapporté par Athénée :

Ἄνδρ' εἶδον πυρὶ χαλκὸν ἐπ' ἀνέρι κολλήσαντα,
Οὕτω συγκόλλως, ὥςε σύναιμα ποιεῖν.

« J'ai vu un homme qui collait sur un autre homme de l'ai-
» rain avec du feu, et qui le collait si bien, que le sang
» coulait dans l'airain comme dans l'homme ».

C'est la ventouse qui dans ce temps-là était d'airain.

(37) Page 227.

Callipide, acteur tragique, se distingua par sa diction, à l'époque la plus brillante du théâtre grec ; mais il corrompit le premier la déclamation par des gestes d'une expression exagérée. On lui reprochait la même présomption dont on accuse encore aujourd'hui les acteurs de telle capitale et même des villes de provinces ; sans parler des *acteurs bourgeois* qui sont hors ligne.

(38) Page 224.

« *Des flutes des Clairons la voix se fait entendre, etc.* »

Il y a ici dans le texte grec une lacune que le traducteur a remplie.

LES NOUVEAUX SAINTS.

Gloria in excelsis Deo !

PRÉFACE

DE LA CINQUIÈME ÉDITION.

Plusieurs personnes semblent me reprocher d'avoir écrit cet opuscule, comme quelques uns ont écrit leurs odes et leurs dithyrambes, *sermone pedestri.* La satire peut s'élever sans doute en proportion du sujet qu'elle traite; mais, quand elle fait parler des personnages comiques, il est simple et convenable qu'elle emploie le style de la comédie.

Les maçons qui voudraient rebâtir le temple de Jérusalem sont évidemment de ce nombre; il est pourtant vraisemblable qu'ils ne trouveront pas le mot pour rire en tout ceci. Mais du moins est-il constaté que le public rit volontiers à leurs dépens; ce qu'il fallait et ce qu'il faut encore démontrer.

Une guerre terrible s'alluma, vers le commence-

ment du dernier siècle, entre la foi qui ne raisonne pas et la philosophie qui croit peu. Parmi les successeurs des pères de l'église florissaient, comme on dit, l'abbé Desfontaines, l'abbé Trublet, l'abbé Hayet, l'abbé Patouillet, l'abbé Guyon, l'abbé Nonotte, l'abbé Fantin, l'abbé Sabathier, l'abbé Dinouart, l'abbé Lacoste, et beaucoup d'autres abbés, diacres, sous-diacres, archidiacres, sacristains, marguilliers, bedeaux, porte-dieu, les flambeaux de leur siècle, d'ailleurs vivant tous de *la boîte à Pérette*, et par conséquent fort désintéressés sur la question. Du côté des philosophes on ne compte, il est vrai, que Bayle, Fontenelle, Voltaire, Montesquieu, Fréret, Buffon, J.-J. Rousseau, Helvétius, d'Alembert, Diderot, Condorcet, Raynal. Les deux armées ne sont pas d'égale force, on le sent bien. La seconde renferme peut-être un peu plus de talens; mais la première a beaucoup plus de foi sans contredit. A l'époque actuelle cependant la foi est peu communicative, et les miracles sont fort rares. D'où l'on peut conclure que la cause de la philosophie n'est pas encore désespérée.

Un journaliste très-orthodoxe, mais qui n'est pas crédule en tout, n'a voulu croire qu'à une seule édition de cet édifiant ouvrage : la troisième venait

de paraître au moment où il écrivait. Il est donc impossible d'être de son avis, par la raison qu'un et deux font trois: c'est du moins jusqu'à présent, une vérité mathématique. L'opinion contraire, quoique soutenue par des gens très-habiles, de la force du journaliste, n'est, comme on sait, qu'une vérité théologique.

Un second prétend qu'il n'est pas mort; comme si l'on pouvait s'en rapporter à lui sur un pareil fait. Mais, par une contradiction remarquable, quoique vivant, il menace de ressuciter. Si les paris sont ouverts, je parie contre. Il fixe ce grand événement à l'époque où je donnerai une tragédie nouvelle qu'il nomme *Don Carlos*. Alors.....! On sent tout ce qu'il y a d'esprit, de raison, et de justice à décrier plusieurs mois d'avance un ouvrage dont on ne connaît pas un seul mot. Le folliculaire s'étonne beaucoup d'être gratifié d'une belle auréole. Il ne s'attendait pas à devenir un saint. Un saint! Pourquoi pas, citoyen Geoffroi? Vous avez lu la bible. L'âne de Balaam devint prophête. Pouvait-il raisonnablement s'y attendre? Il est vrai qu'une fois mort, il ne prédit pas sa résurrection.

Le reproche d'athéisme, que m'adressent d'honnêtes gazettiers, exige une réponse plus sérieuse.

Les cinq ou six personnages dont il s'agit n'ont rien de commun avec Dieu, et le Dieu des jongleurs n'a rien de commun lui-même avec le Dieu des philosophes. La pièce est uniquement dirigée contre une poignée de prêtres ambitieux, avides de trésors et d'empire, contre des Tartuffes plus ou moins intéressés, plus ou moins subalternes, mais qui tous ont déclaré la guerre à la raison humaine. S'il faut les combattre avec courage, s'il faut déclarer franchement qu'une religion dominante est un grand fléau, il est juste de rester en paix avec les tolérans, quelle que soit leur opinion. Les opinions sont le domaine de la conscience; on ne doit ni les interdire ni les commander; encore moins les persécuter ou les payer.

Et in terra pax hominibus bonæ volontatis.

P. S. Pour la sixième édition.

Ce petit ouvrage parut vers la fin de l'année dernière. Il eut cinq éditious en deux mois; ce qui prouve que les rieurs étaient aussi nombreux que les prêcheurs. Depuis ce temps, plusieurs journalistes, fort habiles en négociations, ne cessent de proposer un traité de paix entre la philosophie et la religion. Si l'on entend par la religion le pur

théisme, la doctrine de Socrate, de Cicéron, de Marc-Aurele, de Julien, de Bacon, de Locke, de Montesquieu, de Voltaire, de J.-J. Rousseau, c'est un traité conclu il y a plus de vingt siècles. Si l'on entend au contraire des révélations chimériques, des dogmes ridicules qui ont ensanglanté la terre et enrichi quelques tonsurés, les écrivains quotidiens ou hebdomadaires font d'étrange diplomatie. Autant vaut proposer un traité de paix entre la raison et la démence, entre la liberté et le despotisme, entre la médecine et la peste.

Thermidor, an dix. (1802.)

Nota. Cette septième édition a été corrigée sur un manuscrit de Chénier.

LES
NOUVEAUX SAINTS.

Glorià in excelsis Deo !

Gloire à Dieu dans les hauts ! Disons nos patenôtres.
C'est peu qu'un successeur du prince des apôtres,
Dans ses filets vieillis et rompus quelquefois,
Prétende repêcher les peuples et les rois :
Un culte dominant va réjouir la France ;
Telle est des nouveaux saints la dévote espérance :
Ils sont nombreux, zélés ; ils prêchent des sermons,
Des journaux, des romans, des drames, des chansons.
Nous entendrons encor disputer sur la grace,
Non celle de Parni, de Tibulle, et d'Horace,
Mais celle d'Augustin, la grace des élus,
Qui vaut bien mieux que l'autre, et qui rapportait plus.
Courage, marguilliers ; n'entendez-vous donc braire
Les fils, les compagnons de l'âne littéraire?
« Oui (1), par Martin Fréron, le triomphe est certain,
» Dit Geoffroi ; venez tous, héritiers de Martin,
» Et vous sur-tout, Clément, son émule intrépide,
» Philoctete nouveau de ce nouvel Alcide.
» Soyons gais, buvons frais ; honneur à tout chrétien !

» Dieu prend soin de sa vigne; et les Débats vont bien. (2)
» La dixme reviendra; nous en aurons la gloire:
» Vivent les *oremus* et la messe, après boire!
» Pour la philosophie, oh! C'est le temps passé;
» Grace à Clément, à moi, Voltaire est renversé.
» Nous avons longuement disserté sur Alzire,
» Sur Tancrede et Gengis, sur Mérope et Zaïre;
» On est désabusé de ces méchants écrits,
» Si bien que nos extraits font bâiller tout Paris.
» Rousseau, Buffon, Raynal, vrais fous, prétendus sages,
» Qui du siecle dernier captivaient les hommages,
» Aujourd'hui sans égards vous les voyez traités,
» Réimprimés, vendus, lus, relus, tourmentés;
» Dans la bibliothèque, aux camps, sur la toilette,
» Par-tout vous les trouvez; tout passant les achete.
» On ne tourmente pas Guyon, frère Berthier,
» Chaumeix et Patouillet, Nonotte et Sabathier; (3)
» Ils sont, loin des lecteurs, à l'abri des critiques,
» Gardés avec respect dans le fond des boutiques,
» Ainsi que des trésors, des joyaux précieux,
» Qu'un possesseur jaloux dérobe à tous les yeux. »
De ces grands écrivains imitateurs fidèles,
Vous serez conservés auprès de vos modèles.
Croyez, c'est fort bien fait, et propagez la foi;
Dieu vous gard! Mais, de grace, ingénieux Geoffroi,
Et vous, léger Clément, pour l'honneur de l'église,

En matière de foi craignez quelque méprise ;
Tenez, vous croyez vivre ; on s'y trompe souvent :
Vous êtes mort, très morts, et Voltaire est vivant.
Non loin de ces frêlons, nourris dans l'art de nuire,
Et corrompant le miel qu'ils n'ont pas su produire,
J'apperçois le phénix des femmes beaux-esprits. (a)
Son libraire lui seul connaît tous les écrits
Dont madame Honesta daigne enrichir la France.
Vous n'y trouverez pas cette heureuse élégance,
Cet esprit délicat, dont les traits ingénus
Brillaient dans Sévigné, Lafayette, et Caylus : (4)
C'est un lourd pédantisme, un ton sévère et triste ;
C'est Philaminte encor, mais un peu janséniste.
« De la France avec moi le bon goût avait fui,
» Dit-elle ; après dix ans j'y reviens avec lui :
» Plaignant du fond du cœur ma patrie en délire,
» J'arrive d'Altona pour vous apprendre à lire.
» J'ose même espérer de plus nobles succès :
» Je voudrais, entre nous, convertir les Français.
» Plus d'un, sans réussir, a tenté l'entreprise ;
» Vous n'aviez point encor des mères de l'église.
» Si la philosophie a pu vous abuser,
» Si des noms trop fameux qu'on voudrait m'opposer
» Forment dans la balance un poids considérable,

(a) Madame de Genlis.

» Mes trente in-octavo sont d'un poids admirable : (5)
» Pour faire pénitence il faut les méditer.
» J'aurais bien plus écrit ; mais je dois regretter
» Quelques beaux jours perdus loin de mon oratoire :
» C'était un vrai roman ; le reste est de l'histoire,
» Et de la sainte encor ! Vingt ans j'ai combattu
» Pour la religion, les mœurs, et la vertu. »
Peste ! ce ne sont là des matières frivoles :
Vous n'êtes point, madame, au rang des vierges folles ;
Vous n'avez point caché sous le boisseau jaloux
La flamme dont le ciel fut prodigue envers vous ;
Mais faisant au public partager cette flamme,
Croyez qu'un ton plus doux lui plairait mieux, madame.
Vous êtes sainte ; eh bien ! chaque chose a son tour ;
Soyez sainte, aimez Dieux : c'est encor de l'amour.
Aux jours de son printemps Madeleine imprudente
Se repentit bientôt, mais ne fut point pédante ;
Quand elle crut, l'amour fit sa crédulité,
Et toujours ce qu'on aime est la divinité.
Voyez Thérèse encor : quelle sainte adorable !
Elle aime, elle aime tant qu'elle a pitié du diable,
Et, pour l'époux divin se laissant enflammer,
Plaint jusqu'au malheureux qui ne peut plus aimer.
» Ah ! Vous parlez du diable ! Il est bien poétique, (6)
» Dit le dévot Chactas, ce sauvage érotique. (*b*)

(*b*) M. de *Château-Brillant.*

» Neptune approche-t-il du grand saint Nicolas ?
» Les trois sœurs de l'Amour avaient quelques appas ;
» Ces beautés cependant sont fort loin d'être égales
» Aux trois hautes vertus qu'on dit théologales.
» Trois, c'est peu, j'en conviens, mais nous avons aussi
» Sept péchés capitaux bien comptés, Dieu merci.
» De la loi des chrétiens, ô bonté souveraine !
» Les païens adoraient au bord de l'Hyppocrène
» Neuf vierges seulement ; nous espérons aux cieux
» En trouver onze mille, et cela vaut bien mieux.
» Rendez le paradis, l'enfer, le purgatoire :
» Voilà le principal ; et, quant à l'accessoire,
» Rendez.... à dire vrai c'est le point délicat,
» Quelques brimborions, cure, canonicat,
» Evêché bien renté, bonne et grasse abbaye,
» Dixme... il faut, comme on sait, de tout en poésie.
» Tel est le saint traité qu'on peut faire entre nous ;
» Sans cela je vous quitte, et c'est tant pis pour vous.
» J'irai, je reverrai tes paisibles rivages,
» Riant Meschacébé, Permesse des sauvages ;
» J'entendrai les sermons prolixement diserts
» Du bon monsieur Aubry, Massillon des déserts.
» O sensible Atala ! tous deux avec ivresse
» Courons goûter encor les plaisirs... de la messe :
» Chantons de Pompignan les cantiques sacrés ;
» Les poëtes chrétiens sont les seuls inspirés.

» Près du *Pange lingua* comme on méprise Horace !
» Près du *Dies iræ* comme Ovide est sans grace !
» Esmenard, par exemple, est un rimeur chrétien. (7)
» Homère seul m'étonne : il fut, dit-on, payen ;
» Que n'a-t-il sur ses pas trouvé quelque bon prêtre!
» Hélas ! monsieur Aubry l'eût converti peut-être.
» Pous vous Pope, Lucrèce, écrivains peu dévots,
» Et vous, mauvais plaisants, poëtes à bons mots,
» Ennuyeux La Fontaine, impertinent Molière ;
» Sec et froid Arioste, insipide Voltaire,
» Les Hurons, gens de goût, ne vous ont jamais lus ;
» Ils m'ont beaucoup formé, je ne vous lirai plus :
» Mais fille de l'exil, Atala, fille honnête,
» Après messe entendue, en nos saints tête à tête,
» Je prétends chaque jour relire auprès de toi
» Trois modèles divins, la bible, Homère, et moi ».

C'est bien assez de vous ; la bible est inutile,
Homère davantage ; il n'a pas vòtre style.
Sur-tout de Bernardin copiez mieux les traits ;
Vous ennuyez par fois, et n'instruisez jamais :
Il plaît en instruisant ; son secret est plus rare ;
Il est original, et vous êtes bizarre.

« Soit, répond un quidam ; pour moi je suis abbé ; (8)
» Il s'agit bien de vers et de Meschacébé :
» Laissons tous ces lambeaux d'élégie et d'églogue ;
» Je ne connais de vers que ceux du décalogue :

» Au fait, en quatre mots : payez, si vous croyez ;
» Si vous ne croyez pas, en revanche, payez.
» Vous êtes philosophe ; à vous permis de l'être :
» Mais c'est bien votre faute et non celle du prêtre ;
» Et vous l'en puniriez ? Le tour est trop méchant.
» Il est dans saint Ambroise un endroit fort touchant.
» Vous ne refusez rien au défenseur impie
» Qui pour vous aux combats n'expose que sa vie !
» Et le ministre saint, qui, tranquille à l'autel,
» Loin du champ de bataille, invoque en paix le ciel,
» Que lui donnerez-vous ? pas une obole : ah ! traîtres,
» Vous aurez des héros, vous n'aurez plus de prêtres !
» Vous n'avez donc jamais senti la volupté
» Qu'inspire un *Te Deum*, quand il est bien chanté ? »
Le *Te Deum* pourtant ne vaut pas la victoire ;
Mais il faut, selon vous, payer pour ne rien croire ?
Non ; tant cru, tant payé : nul au nom de la loi
Ne peut lever sur tous un impôt pour sa foi.
Ainsi par Jefferson l'heureuse Virginie
Des cultes différens vit régner l'harmonie. (9)
J'entends ; vous maigrissez ; les profits ne vont point :
Lambertini pour moi répondra sur ce point.
On ne vit pas souvent pape de son étoffe,
Pape lettré, malin, voire un peu philosophe :
Fléau de Mahomet, ce prophête imposteur,
D'un chef-d'œuvre naissant il fut le protecteur, (10)

Par respect pour Jésus dont il était vicaire.
Des moines un beau jour vont le trouver : Saint-Père,
En notre jeune temps le couvent allait mieux,
Dévotes à foison ; mais nous devenons vieux :
On géle à la cuisine, on jeûne au réfectoire ;
Pour les rosaires rien ; rien pour le purgatoire ;
La messe est au rabais ; nous vendons peu d'*agnus* :
Quant aux enterrements, hélas ! on ne meurt plus.
Ce disant, ils pleuraient, et montraient leur besace.
Par quelques pièces d'or consolant leur disgrace,
Le pontife narquois rit sous cape, et leur dit :
Pour des moines toscans vous avez peu d'esprit ;
Vous vous abandonnez, et Dieu vous abandonne :
Courage ; intriguez-vous ; *faite quelque madone.*

« Paix là, ne raillez point, s'écrie un court vieillard (c)
» A la voix glapissante, au ton sec et braillard :
» Ne pas croire avec moi des vérités sensibles !
» Moi, le saint-pére, et Dieu, nous sommes infaillibles :
» De penser comme moi l'on doit être charmé ;
» D'ailleurs j'ai prouvé tout, c'est-à-dire affirmé,
» Dans quinze ou vingt leçons, dans cinq ou six brochures,
» En profond raisonneur, avec beaucoup d'injures.
» Vous doutez, malheureux ! voilà comme on se perd.
» Mais Voltaire, Rousseau, Montesquieu, d'Alembert !

(c) La Harpe.

» Quoi ! l'on en parle encore ? indociles cervelles :
» Méchans, qui n'aimaient pas les peines éternelles.
» Si j'ai pensé comme eux dans ma jeune saison,
» J'étais comme aujourd'hui certain d'avoir raison :
» Pour eux ils avaient tort, et jusqu'à l'évidence
» J'ai de ces novateurs démontré l'impudence.
» Mais leur philosophie a corrompu les cœurs :
» Un moment; patience; ils viendront les vengeurs;
» Dieu ne laissera plus régner l'esprit immonde :
» Tout est damné, la France, et l'Europe, et le monde :
» Excellente moisson pour les anges maudits !
» Que je sois seulement portier du paradis;
» Je prétends dire à tous, comme un suisse inflexible,
» Vous venez pour entrer? Mais Dieu n'est pas visible;
» Bon soir; allez rôtir; c'est pour l'éternité;
» Le bail est un peu long : moi, j'en suis enchanté.
» J'emporterai de plus ma férule, et pour causes;
» Je prétends avec Dieu causer sur bien des choses,
» Et régenter là haut les habitans du ciel :
» Car je fus ici-bas régent universel,
» Au mercure, au lycée, en pleine académie;
» Modèle en prose, en vers, tout comme en modestie.
» Aimez-vous l'enjouement, les graces, le bon ton?
» Lisez mes deux quatrains sur Voltaire et Tonton.
» Les vers de Collardeau sont doux, mais un peu vuides :
» Voulez-vous des vers pleins? prenez mes héroïdes.

» Lebrun franchit la lice à bonds précipités ;
» Dans mon lyrique essor je marche à pas comptés.
» Ducis a fait pleurer sur les malheurs d'Œdipe ;
» Barmécide paraît, (*d*) le chagrin se dissipe ;
» Du parterre dix fois j'ai calmé les douleurs ;
» Nul auditeur ne peut me reprocher ses pleurs.
» Thomas, Garat, Champfort, prosateurs misérables :
» Mes éloges, voilà des écrits admirables ;
» Car j'ai loué par fois ; on peut vanter les gens
» Quand ils sont enterrés au moins depuis cent ans.
» Pour mes contemporains, sans user d'artifice,
» J'ai dit du mal de tous ; car j'aime la justice.
» L'indulgence est un crime, et je suis sans remords :
» Avant Dieu j'ai jugé les vivants et les morts. »
Il vous en adviendra quelque mésaventure.
O grand Petrin Dandin de la littérature,
De votre tribunal président éternel,
Le public, président du tribunal d'appel,
Par de nouveaux arrêts pourra casser les vôtres,
Et l'on vous jugera, vous qui jugez les autres.
Long-temps, jaloux poëte, aux enfans d'Apollon
Vous avez cru fermer les sentiers d'Hélicon.
Aujourd'hui, nouveau saint ; il faut que l'on vous donne

(*d*) Les Barmécides, tragédie de La Harpe, pièce tombée au théâtre français en 1778.

Les clefs du paradis, pour n'ouvrir à personne !
Pierre les gardera, si vous le trouvez bon :
D'un bel ange autrefois l'orgueil fit un démon.
Quel exemple pour vous ! Jusque dans la vieillesse
On tient par habitude aux péchés de jeunesse :
Vous fûtes grand pécheur ; souvenez vous-en bien ;
Et devenez plus humble afin d'être chrétien.

FIN.

NOTES.

(1) Oui, par Martin Fréron, le triomphe est certain;
Dit Geoffroi; venez tous, héritiers de Martin,
Et vous sur-tout, Clément, son émule intrépide, etc.

Geoffroi et Clément, redoutables antagonistes de la philosophie du dix-huitième siècle. Le premier a traduit Théocrite. Sa mauvaise traduction en prose a rendu plus supportables les mauvais vers de Longepierre. L'autre est connu par des satires sans esprit et sans talent poétique, par une tragédie de Médée justement sifflée, et par neuf gros volumes contre les ouvrages de Voltaire. Ces juges éclairés se font les protecteurs de Racine, qui certes n'a pas besoin d'eux, et qu'ils auraient sottement dénigré s'ils eussent été ses contemporains. Sentent-ils bien le prodigieux mérite de ce premier des poëtes modernes, les hommes qui affectent de méconnaître les beautés enchanteresses de Zaïre et le génie qui a dicté Mahomet? Ignorent-ils, ou feignent-ils d'ignorer que si Racine eût fait la tragédie de Mérope, elle serait comptée parmi ses chefs-d'œuvre?

(2) Dieu prend soin de sa vigne, et les Débats vont bien.

Geoffroi rédige en partie le *Journal des Débats*. A l'entendre les tragédies de Voltaire sont détestables, Monvel et Talma sont de mauvais acteurs tragiques; la musique d'Euphrosine et de Stratonice écorche ses oreilles.... entières. Courage, Méhul! Quand Apollon punit Marsyas, il commença par les oreilles.

(3) On ne tourmente pas Guyon, frère Berthier,
Chaumeix et Patouillet, Nonotte et Sabathier.

Ces écrivains ont vécu dans le dix-huitième siècle : Voltaire certifie leur existence en plusieurs de ses ouvrages.

(4) Vous n'y trouverez point cette heureuse élégance,
Cet esprit délicat, dont les traits ingénus
Brillaient dans Sévigné, Lafayette, et Caylus.

Les lettres de madame de Sévigné sont restées modèles et modèles inimitables. Le roman de la princesse de Clèves, par madame de Lafayette, tient une place honorable à la suite des chefs-d'œuvre du dix-septième siècle. Madame de Caylus était sans doute fort inférieure aux deux premières, mais l'écrit sans prétention qu'elle a composé sous le nom de Souvenirs offre beaucoup d'anecdotes piquantes, et racontées avec grace. Ces femmes charmantes ne faisaient point des livres, de gros volumes sur l'éducation, de longs traités de morale ou de métaphysique, encore moins de la théologie. Avaient-elles trop peu d'esprit, ou seulement un trop bon esprit ?

(5) Mes trente in-octavo sont d'un poids admirable,

y compris *Le Petit la Bruyere*. L'auteur de cet ouvrage veut bien encourager plusieurs gens de lettres, qui seront peu flattés d'être loués dans un livre où l'on dénigre avec fureur les plus illustres écrivains. Au reste on a le droit d'être difficile quand on compose à la fois des histoires, des caractères, des romans, un théâtre, le tout pour l'instruction de la jeunesse ; quand on réunit en soi Bossuet, Fénélon, la Bruyère, je dirais presque Molière ; mais c'est un nom si profane ! D'ailleurs les Femmes savantes ! Tartuffe ! ce ne sont pas là des péchés véniels. Prions Dieu pour l'ame de Molière.

(6) Ah ! vous parlez du diable ? Il est bien poëtique,
Dit le dévot Chactas, ce sauvage érotique.

Quelques personnes ont prôné sans mesure le roman chrétien d'Atala ; elles ont placé ce petit ouvrage au-dessus de *Paul et Virginie*, et de la *Chaumière indienne*. Assurément c'était comparer la première esquisse d'un écolier aux meilleurs ta-

bleaux d'un grand maître. On ne trouve dans ces deux productions pleines de charmes rien qui ressemble aux capucinades de M. Aubry, aux étranges amours de Chactas, à une foule d'expressions plus étranges encore, et à ces amplifications descriptives d'un sauvage qui a fait sa rhétorique. L'auteur d'Atala, en mettant l'amour aux prises avec la religion, croit avoir conçu une idée neuve, et vaincu une extrême difficulté. Pour la nouveauté de l'idée, comment peut-il y croire ? Il est peu probable qu'il n'ait pas entendu parler de Renaud et d'Armide, de Roger et de Bradamante, ou même de la tragédie de Zaïre. Quant à la difficulté vaincue, c'en est une sans doute d'avoir trouvé le moyen d'ennuyer avec de si puissans motifs d'intérêt, et dans un roman de deux cents pages. Si l'on en croit l'auteur dans sa modeste préface, il ne lit depuis long-temps qu'Homère et la Bible. Tant pis ; il faut varier ses lectures, et ne pas redouter l'excès d'instruction. D'ailleurs c'est en grec qu'Homère a composé ses poëmes immortels ; et quand l'esprit saint a cru devoir dicter la Bible, il n'a pas jugé à propos de la dicter en français. Or il semble que l'auteur d'Atala, projettant d'écrire en notre langue, aurait sur-tout besoin d'en étudier à fond le génie, et de relire encore long-temps les modèles qui ont illustré notre belle littérature. L'auteur médite ce qu'il appelle un grand ouvrage, pour démontrer que la religion chrétienne est essentiellement poétique ; le sujet est bien choisi, et l'ouvrage sera curieux à lire. On pourrait croire au premier aperçu que la mythologie d'Homère, de Virgile, et d'Ovide, est un peu plus favorable à la poësie que les dogmes du christianisme. (*Voyez le suplément aux notes, à la fin.*)

L'idolâtrie encore est le culte des arts,

a dit un poëte habile, qu'on n'accusera pourtant pas d'être un esprit fort, un philosophe. Despréaux, poëte plus habile encore, et législateur en matière de goût, n'était pas infiniment frappé des beautés poëtiques du christianisme. Cependant toutes les fictions étant du domaine de la poësie, la religion chrétienne, tout comme une autre, a bien son côté

poëtique, soit dans le genre sérieux, soit dans le genre plaisant. Parmi les preuves dont l'auteur d'Atala peut appuyer son système, il ne manquera pas sans doute de citer la Jérusalem délivrée, et la Henriade ; il n'oubliera point Polyeucte, et d'autres chefs-d'œuvre du théâtre français ; il ne faut pas qu'il oublie non plus le divin poëme de l'Arioste, et la Pucelle de Voltaire, ouvrage charmant, ouvrage admirable, mais dont le nom seul alarme aujourd'hui les oreilles pudiques de quelques *dévots de place*. Ils aimeraient peut-être mieux la Pucelle de Chapelain : il est vrai qu'elle est plus catholique.

(7) Esmenard, par exemple, est un rimeur chrétien.

Esmenard, versificateur fraîchement débarqué à Paris. Il travaille au Mercure de France, ce qui a fait tomber les souscriptions. Il n'est pas, comme le marquis du *Joueur*, le maître architriclin du repas, mais il en est le Pindare. C'est dans les soupers qu'il brille. On le sert aux convives avec les glaces et le sorbet. Il improvise à merveille ; il faut seulement avoir la bonté de l'avertir quinze jours d'avance. Il est vrai qu'il improvise de mémoire, ou même le papier à la main. Malgré ces petits défauts dans la représentation théâtrale, l'illusion est parfaite, grace à l'aimable simplicité qui règne en ses odes. Ceux qui sont dans le secret s'étonnent qu'elles ne soient pas improvisées ; ceux qui n'y sont pas les prennent pour des complimens en prose. L'harmonie, la chaleur, l'élévation, le délire, distinguent les vrais poëtes lyriques. On ne peut pas tout avoir : les trois premières qualités lui manquent sans doute ; mais l'envie elle-même n'oserait lui contester le délire. Au reste son goût est si pur, qu'il ne se permet jamais un trait d'esprit. Cependant, il faut bien en convenir, il n'a jusqu'à présent déployé tout son génie, que dans *le chant du coq*, journal qu'on lisait au coin des rues. Mais un seul chef-d'œuvre assura à Piron l'immortalité : *ainsi soit-il* pour notre Esmenard ! *Le chant du coq*, voilà sa MÉTROMANIE. (*Esmenard ne vit plus*).

(8) Soit, répond un quidam; pour moi je suis abbé.

On fait parler ici l'auteur inconnu, d'un ouvrage intitulé; *Manuel des missionnaires*. Le saint homme a caché son nom, mais non pas sa robe. Parmi les instructions édifiantes qu'il adresse à ses confrères en jonglerie catholique, apostolique et romaine, se trouve le passage suivant, qui vaut bien la peine d'être remarqué. « Tous ceux qui étaient obligés de payer » la dixme sont tenus de contribuer à l'entretien des minis- » tres de l'autel. Nous n'exigerons pas cela sous le nom de » dixme, mais nous pourrons inculquer avec prudence et mo- » dération le précepte du seigneur : *Ita Dominus ordinavit* » *iis qui evangelium annuntiant, de evangelio vivere*, et leur » rappeler qu'ils n'ont que trop éprouvé ce que disait saint » Ambroise, qu'on donne au soldat IMPIE ce qu'on refuse au » prêtre de Dieu. » Cela s'appelle avoir bien lu les pères de l'église, et les citer fort à propos.

(9) Ainsi par Jefferson l'heureuse Virginie
Des cultes différens vit régner l'harmonie.

Jefferson, citoyen de Virginie, est aujourd'hui (1802) président du congrès des États-Unis de l'Amérique septentrionale. Il a écrit, durant la révolution opérée dans sa patrie, quelques pages remarquables sur la liberté des cultes. Ces pages, dictées par une raison pure et sublime, ont servi de base en cette matière à la législation de Virginie. Elles doivent être comptées parmi les beaux monumens de la philosophie du dernier siècle.

(10) D'un chef-d'œuvre naissant il fut le protecteur.

Ce chef-d'œuvre est Mahomet que Crébillon n'avait pas voulu laisser passer à la censure. D'Alembert fut moins timide. Voltaire, tourmenté par les intrigans dévots de Paris et de Versailles, dédia sa pièce au pape Benoît XIV, Lambertini. Ce souverain pontife, homme de beaucoup d'esprit, accueillit la dédicace.

(11) Page 253, ligne 23 et 24.

Aimez-vous l'enjoûment, les graces, le bon ton?
Lisez mes deux quatrains sur Voltaire et Tonton.

Ces deux quatrains sont adressés à une dame dont le chien s'appellait Tonton : les voici ; on peut les chanter sur l'air, *Réveillez-vous, belle endormie.*

On dit qu'il faut pour satisfaire
Votre goût et votre raison,
Et vous chanter comme Voltaire,
Et vous aimer comme Tonton.

Le premier n'est pas peu d'affaire,
Mais j'ai ma revanche au second,
Et, si je le cède à Voltaire,
Je l'emporterai sur Tonton.

(12) Page 254, ligne 14.

Avant Dieu j'ai jugé les vivans et les morts.

La manière de juger ses contemporains et ses rivaux a nui beaucoup au littérateur dont il est ici question. Il s'est permis des décisions tranchantes, magistrales, et d'une rigueur qui avoisine l'injustice, quand elle ne sont pas tout à fait injustes. D'ailleurs le personnage de *grand-prévôt* littéraire, est toujours un peu odieux, fût-il accompagné d'une vaste gloire : il devient ridicule dans un homme dont la réputation présente tant de côtés faibles. Voltaire lui-même, à la fin de sa carrière, après vingt chefs-d'œuvre dans tous les genres, environné, rassasié d'hommages, s'est bien gardé d'exercer une pareille magistrature : il connaissait trop les hommes et les convenances ; il avait reçu de la nature un esprit proportionné à son immense talent. Comment donc un écrivain qui se glorifiait avec raison d'être son élève n'a-t-il pas imité sa circonspection? Connu sur la scène tragique par des chûtes plus ou moins fortes et des succès plus ou moins faibles, comment n'a-t-il pas craint, en rabaissant les tàlens de Ducis, de laisser appercevoir une envieuse partialité? Serait-ce par une suite du même sentiment qu'il n'a trouvé ni éloquence, ni philosophie dans les éloges composés par Garat? N'a-t-il pas

jugé plus que légèrement Palissot, littérateur si éclairé, qui, dans sa prose élégante, rappelle l'école de Port-Royal, et qui, dans les vers de la comédie, n'est pas inférieur à Gresset ? Enfin n'a-t-il pas eu ses raisons pour affecter de méconnaître le beau talent de Lebrun dans la poësie lyrique ? De tout cela qu'est-il arrivé ? Quelques gens ont traité Laharpe ainsi qu'il a traité ses rivaux. Indulgent pour lui-même et pour lui seul, il s'attribue les qualités qu'il n'a pas; on lui a contesté celles qu'il possède. Assurément, comme critique, il occupe un rang élevé, quoique son cours de littérature soit beaucoup trop long pour la somme d'idées qu'il renferme. Comme orateur, ses éloges de Fénélon et de Racine sont estimables, quoiqu'il soit très-inférieur en ce genre à Thomas, à Garat, à l'abbé Maury lui-même pour l'harmonie, le mouvement, la chaleur; et non moins inférieur à Champfort pour l'esprit, la finesse, et la précision. Comme poëte, quelques-uns de ses discours en vers offrent des tirades heureuses; l'ombre de Duclos, des traits piquans; Tangu et Félime, plusieurs détails agréables. S'il est au-dessous du médiocre dans ses odes, même en y comprenant ses dithyrambes, s'il est froid et sans imagination dans ses tragédies, du moins dans un style plus tempéré, qui par cela même lui convient mieux, Mélanie, son plus beau titre de gloire, offre une diction constamment pure, éloquente, et pathétique; c'est ce qu'il fallait et ce qu'il faut encore se rappeler; mais les déclamations de Laharpe contre des opinions qu'il a professées quarante ans, ses attaques inconsidérées, ses menaces violentes quand il n'attaque pas encore, cette férule qu'il ne dépose jamais; son intolérance littéraire, politique, et religieuse; voilà ce qui a soulevé contre lui tous les partis, toutes les classes de lecteurs; tous ceux qui, malgré la différence d'opinion sur des points importans, étaient le mieux disposés pour lui, qui se faisaient un plaisir de rendre justice à son mérite littéraire, et qui auraient donné l'exemple de respecter sa vieillesse, si lui-même avait su la respecter.

SUPPLÉMENT

à la note 6.

ÉPITAPHE D'ATALA.

Ci git la pudique *Atala*,
Qui pour garder un pucelage,
Qu'à Dieu sa maman consacra,
Très chrétiennement préféra,
Le suicide au mariage.

A la note 12.

Laharpe dans une brochure sur la langue révolutionnaire, avait proscrit le verbe *fanatiser*, et posait en principe, que dans notre langue *aucun adjectif en* IQUE *ne peut produire un verbe en* ISER. Chénier lui prouva par les vers suivans que le *maître* se trompait; l'argument est *ad hominem*.

Si par une muse électrique
L'auditeur est électrisé,
Votre Muse paralytique
L'a bien souvent paralysé.
Mais quand il est tyrannisé,
Par fois il devient tyrannique.
Il siffle un auteur symétrique;
Il rit d'un vers symmétrisé,
D'un éloge pindarisé,
Et d'une ode anti-Pindarique.
Vous avez trop dogmatisé :
Renoncez au ton dogmatique,
Mais restez toujours canonique,
Et vous serez canonisé.

FIN.

